





Die Diplomatischen Akten des Auswärtigen Amtes 1871—1914



Herausgegeben
im Auftrage des Auswärtigen Amtes





Die Große Politik der Europäischen Kabinette 1871 – 1914

Sammlung der Diplomatischen Akten des Auswärtigen Amtes

Im Auftrage des Auswärtigen Amtes

herausgegeben von

Johannes Lepsius
Albrecht Mendelssohn Bartholdy
Friedrich Thimme

1 9 2 4

DEUTSCHE VERLAGSGESELLSCHAFT FÜR POLITIK
UND GESCHICHTE M. B. H. IN BERLIN W 8

10. Band:

Das türkische Problem 1895

1 9 2 4

DEUTSCHE VERLAGSGESELLSCHAFT FÜR POLITIK
UND GESCHICHTE M. B. H. IN BERLIN W 8

2. Auflage

Inhaltsübersicht des zehnten Bandes

Ein Namenverzeichnis für die Bände VII—XII erscheint am Schlusse des XII. Bandes; ein ausführliches Namen- und Sachverzeichnis zum Schlusse des gesamten Werkes



Kapitel LX

Salisburys Aufteilungsplan Cowes 1895



Nr. 2369

Der Botschafter in Rom Bernhard von Bülow an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 130 Rom, den 15. Juli 1895
Geheim

Am 12. d. Mts. erhielt ich von Baron Blanc das nachstehende Billett: „Cher Ambassadeur! Avant votre départ j'espère que nous causerons encore. J'aurai à vous remettre un petit mémoire tout-à-fait objectif. Mille amitiés cordiales. (gez.) A. Blanc.“ Als ich gestern dem Minister des Äußern vor Antritt meines Urlaubs meinen Abschiedsbesuch machte, übergab mir derselbe das anliegende sekrete Aide-mémoire* mit dem Bemerken, daß dasselbe seine innerste Ansicht (ma pensée intime et sincère) über die italienische auswärtige Lage enthalte. Der Minister fügte hinzu, daß er beabsichtige, dieses Mémoire den italienischen Botschaften in Berlin, Wien und London zur Information und als Direktive mitzuteilen.

Nach Durchsicht der beigeschlossenen Pièce sagte ich Baron Blanc, ich könne ihm nicht raten, derselben die Form eines Erlasses an die italienischen Vertreter bei den verbündeten und befreundeten Höfen zu geben. Ich könne ihm auch nicht versprechen, dieses Mémoire meiner hohen Regierung vorzulegen. Ich betrachte sein Mémoire zunächst nur als Schriftstück, dessen Lektüre mir während meines Urlaubs die Möglichkeit bieten werde, mich in seinen Anschauungen und Gedankengängen noch besser als bisher zurechtzufinden.

Als ich Baron Blanc darauf aufmerksam machte, daß sein Aide-mémoire bei vielen und nicht immer begründeten Klagen kein praktisches Petitum enthalte, erwiderte derselbe, daß seine tatsächlichen Wünsche sich in zwei Worten zusammenfassen ließen: Zeila und Harrar**. Im Anschluß hieran verbreitete sich Baron Blanc in längerer Auseinandersetzung über das, was nach seiner Meinung an dem einen wie an dem anderen Punkte geschehen müßte, um die italienische

* Siehe die Anlage.
** Vgl. Bd. VIII, Kap. LIV.

Position zu erleichtern. Um Unklarheiten und Übertreibungen vorzubeugen, ersuchte ich den Minister des Äußern um tunlichst präzise Formulierung seines diesbezüglichen Standpunkts und notierte unter seinem Diktat nachstehendes: „Pour la paix en Afrique et pour des rapports satisfaisants envers les deux puissances, la France et la Russie, qui ne reconnaissent pas le protectorat italien, il est imprudent de ne pas songer à une solution de la question de l'Ethiopie. Cette solution n'existe pas dans des guerres indéfinies du Tigré en direction du Sud et dans une extension indéfinie et coûteuse de l'administration italienne jusqu'au Schoa. La vraie solution est celle dont nous avons déja posé les bases avec l'Angleterre dans les négociations avec le Ministère Rosebery pour Zeila et pour le Harrar, où notre influence étant une fois assurée de fait il ne serait même plus nécessaire de faire une expédition militaire au Harrar pour que la rébellion dans le Schoa isolé se dissolve elle-même. La France sauf à signer ou non la délimitation convenue en 1891* nous déclare que hors de ces limites á déterminer elle n'entend point exercer d'action politique au delà. La Russie déclare de son côté qu'elle n'a en Abyssinie d'autres intérêts que des intérêts ecclésiastiques, auxquels nous sommes indifférents entre Popes et Lazaristes. L'Angleterre pourrait donc sans aucun risque de conflit international nous laisser la porte méridionale de notre protectorat, qui est Zeila, ce qui assurerait la paix dans l'Abyssinie et mettrait fin à une situation à laquelle nous ne voudrions pas voir prendre un caractère international. Pour Zeila à defaut de cession — ou bien de Condominium, qui serait agréable en nous liant à l'Angleterre — nous nous sommes réduits dernièrement à nous contenter de la présence à Zeila d'un Commissaire civil avec drapeau italien. Devant la coalition bien connue des Abyssins et des Derviches et devant le droit de l'Angleterre affirmé dans la déclaration du 5 mai 1894 de protéger sa ligne de confins avec le Harrar, il serait naturel que les deux puissances solidaires puissent l'une et l'autre diriger de Zeila l'action tutélaire qui serait opportune pour la tranquillité du Harrar."

Das Blancsche Aide-mémoire trägt den Stempel der Eigenart dieses eigenartigen Politikers. Soweit mir ein Urteil über dasselbe gestattet ist, scheint es mir aus Wahrem und Falschem gemischt. Richtig ist, daß sich Italien am Roten Meer in schwieriger Lage befindet. Wenn den Italienern in Äthiopien etwas Unangenehmes passierte, würde hier die Regierung — und unter Umständen noch mehr als die Regierung — kopfüber gehen. Richtig ist auch, daß Frankreich und Rußland bestrebt sind, Italien in Afrika Schwierigkeiten zu bereiten, um dasselbe

* Gemeint ist das Abkommen zwischen Großbritannien und Italien vom 24. März und 15. April 1891 über die Abgrenzung der beiderseitigen Einflußsphären im östlichen Sudan.

auf diese Weise einzuschüchtern oder lahmzulegen. Daß wenigstens die Franzosen hier im letzten Ende den Umsturz des Bestehenden, die Auflösung des italienischen Einheitsstaates und die Föderativrepublik anstreben, ist auch zweifellos. Falsch ist außer manchem andern, daß Baron Blanc dem wesentlich defensiv angelegten Dreibund einen aktiveren, wenn nicht offensiveren Charakter geben will. Die bloße Tatsache, daß Italien zurzeit militärisch nichts weniger als aktionsfähig ist, beweist das Irrige und Gefährliche dieser Auffassung. Richtig ist endlich — und dies bleibt freilich die Hauptsache —, daß, wenn England wirklich die Aufrechterhaltung des Status quo in Italien wie im Mittelmeer will, es den italienischen Interessen in Äthiopien mehr Rechnung tragen und sich für dieselben mehr einsetzen muß, als dies unter dem Kabinett Rosebery der Fall war. Was das Wiener Kabinett betrifft, so dürfte es wünschenswert sein, daß dasselbe namentlich in der Form hier den Anschein vermiede, als ob es die italienischen Afrika- und Mittelmeerinteressen völlig als quantité négligeable betrachtete. An unserem Wohlwollen für Italien zweifelt Baron Blanc im Grunde nicht. Ich habe jede Gelegenheit benutzt, um nicht nur Baron Blanc, sondern auch Herrn Crispi und Seiner Majestät dem König Humbert Besonnenheit und Maßhalten in Nordostafrika als Vorbedingung alles weiteren anzuempfehlen.

Ich darf mir vorbehalten, über die mannigfachen und komplizierten Fragen, welche die Blancsche Aufzeichnung berührt, während meiner Anwesenheit in Berlin (in der zweiten Hälfte August) auch mündlich ehrerbietigen Vortrag zu halten.

B. von Bülow

Anlage

Aide Mémoire.

Unsignierter Abdruck, von dem italienischen Minister des Äußeren Baron Blanc am 14. Juli dem Botschafter Bernhard von Bülow übergeben

La Russie vient de déclarer finalement qu'elle considère Ménélik comme souverain indépendant et qu'elle a le droit, ne reconnaissant pas le protectorat italien, d'avoir avec Ménélik tels rapports qu'il lui convient.

Ainsi se réalise le projet, annoncé depuis longtemps à Paris, de trouver en Abyssinie, faute de mieux, un terrain d'action de l'alliance franco-russe; et cette action, se traduisant dans un appui moral et matériel contre l'Italie à ceux que l'alliance franco-russe considère, non comme en rébellion, mais comme en guerre régulière avec l'Italie, à ceux qui annoncent à Paris et à Pétersbourg la continuation prochaine des hostilités contre nous, constitue une provocation non dissimulée contre la triple alliance.

C'est en effet comme alliée des puissances centrales — le gouvernement français nous l'a plusieurs fois répété — que l'Italie a été déclarée par la France d'abord, et par la Russie maintenant, hors la loi européenne en ce qui concerne les règles établies pour l'Afrique par les actes de Berlin et de Bruxelles. Et pour obtenir de la France et de la Russie les bénéfices des conventions internationales, l'Italie, à ce qui lui a été déclaré formellement par la France, doit sortir de la triple alliance.

On n'a pu l'y forcer par la guerre économique et par la propagande radicale; on espère y arriver par l'isolement diplomatique, en vertu des déclarations répétées des puissances centrales, qu'elles se désintéressent des questions nous concernant dans la Méditerranée et en Afrique; et les hostilités prochaines en Abyssinie restent l'attente des adversaires de l'alliance au dehors et au dedans, l'espoir de ceux qui veulent une révolution en Italie.

Le groupe franco-russe, d'ailleurs, se montre sur tous les points décidé à une communauté d'action qui lui donne une force que notre groupe à nous ne trouve pas dans des accords considérés comme privés, en temps de paix, de toute application pratique. Le groupe franco-russe ressemble à une armée qui manœuvre en face d'une armée qui ne manœuvre pas; et tandis qu'il agit soit contre nos intérêts extérieurs, soit à l'intérieur même par des moyens que nos alliés semblent ignorer, et qui se relient à un programme de fédéralisme ouvertement avoué par le Vatican comme par les sectes républicaines, la dissolution de fait de la triple alliance a pu être annoncée dans des cercles officiels à Paris, à Pétersbourg, à Constantinople et à Madrid, sans qu'aucun fait reliant les alliés dans un intérrêt palpable soit venu répondre aux faits sur lesquels chaque jour se consolide la solidarité franco-russe.

La question de savoir s'il existe entre la France et la Russie des engagements écrits semblables à ceux qui dorment dans les armoires de la triple alliance, paraît, en présence de cette situation de fait, d'une importance pratiquement secondaire.

Pour rendre vivante l'alliance dont l'Italie fait partie, pour lui assurer une adhésion durable de la conscience italienne, pour la consolider à travers tout changement de personnes au pouvoir, nous avons cherché à la fonder sur des intérêts réels dans la paix, sur des situations de fait où l'intérêt italien se sentît effectivement lié aux intérêts de l'alliance.

En présence de ce que les adversaires de l'alliance en Italie qualifient d'indifférence des deux empires envers nos intérêts, de sacrifice même de nos intérêts aux combinaisons que les deux empires ont faites, à notre détriment parfois, avec la France en Afrique et avec la Russie en Orient, nous n'avons pas voulu prendre occasion et

prétexte de ces mêmes combinaisons de nos alliés, pour évoluer, à notre tour, vers la France, qui nous a souvent invités à une action commune en Egypte, et qui nous a déclaré que Tripoli payerait en cas de complication une attitude de notre part semblable à celle de 1866; ni vers la Russie, qui nous reproche d'avoir oublié nos anciennes solidarités anti-autrichiennes en Orient; nous avons répudié l'idée de chercher une garantie contre les obligations du casus foederis dans une médiation russe; nous avons défini ouvertement et loyalement, envers la France et la Russie, nos intérêts et nos droits, dans la question de notre colonie comme dans les autres questions, en vue d'une politique de paix et de respect réciproque; et, pour assurer en tout cette paix sans prétendre engager malgré eux nos alliés dans nos intérêts les plus légitimes, nous avons cherché, même dans la période défavorable marquée par le dernier cabinet britannique, à préparer autant qu'il dépendait de nous un retour à la vraie base de notre politique nationale, c'est-à-dire à l'entente entre la triple alliance et l'Angleterre.

Nous n'avons point fait à Londres un appel, auquel notre dignité se refusait, pour une confiance que les faits seuls pourraient rétablir; nous n'avons attendu du cabinet Rosebery ni coopération, ni réciprocité; nous n'avons demandé à l'Angleterre ni engagements, ni éclaircissements sur sa politique, tandis que nous engagions et mettions hors de doute la nôtre.

Nous avons à nos risques et périls attiré sur nous les forces des derviches, et rendu plus sûre contre toute attaque l'occupation anglaise de l'Egypte, comme l'a reconnu le rapport Cromer; nous avons confirmé le droit d'influence de l'Angleterre sur le Nil; nous avons tenu tête à une coalition d'abyssins et de derviches, encouragés et assistés par le groupe franco-russe, sans nous plaindre de l'encouragement de fait que trouvait cette coalition dans la circonstance que la porte de notre protectorat dans le sud, le port de Zeyla, nous restait fermé; nous avons fait, seuls, dans les incidents hispano-marocains, une politique qui était précisément la politique traditionnelle de l'Angleterre, même quand le dernier cabinet anglais y faisait une politique à la française, même quand il poussait ainsi vers la France l'Espagne, que nous tâchions au contraire de relier à notre groupe et à nous; nous avons au début des affaires d'Arménie donné à l'Angleterre l'appui qu'elle nous demandait à Constantinople, sans nous plaindre qu'en suite elle nous quittât pour une combinaison stérile avec la Russie et la France; nous avons dans les affaires de l'Extrême Orient, échangé dès le début avec l'Angleterre des dispositions à une action éventuelle commune, qui ne se sont point démenties de notre part, même quand l'Allemagne a jugé bon de se joindre aux démarches franco-russes; le cabinet actuel a enfin, par sa rectitude invariable de conduite envers les alliés et envers l'Angleterre, attiré sur l'Italie

seule les attaques et les difficultés que le groupe franco-russe dirige naturellement sur elle, l'Italie étant le côté de la triple alliance que les alliés ont négligé de fortifier.

Telle est la situation à l'avènement du cabinet Salisbury, qui coïncide avec la présence au pouvoir en Italie d'hommes qui ont persisté malgré tout à fonder notre politique sur la triple alliance et sur les solidarités italo-anglaises.

En ce qui concerne le cabinet de Vienne, bien qu'il ne se soit pas prêté à notre entente avec l'Angleterre dans la question arménienne, en alléguant que cette question n'intéressait pas l'Autriche-Hongrie, nous n'avons pas hésité, lorsque s'est manifesté la liaison naturelle des affaires d'Arménie avec celle de Macédoine, à répondre à l'appel que l'Autriche-Hongrie nous a adressé pour une démarche à Sofia, dans laquelle semble se reconstituer, ce qui serait d'un bon augure, le groupe des quatre puissances.

Bien que l'Autriche-Hongrie ait cru suffisant le renouvellement pur et simple d'accord avec l'Espagne, qui n'avaient servi qu'à faire abonder l'Espagne en gages envers la France contre toute solidarité réelle avec nous, et qui pourraient constituer sous nos successeurs le point de départ d'un pacte occidental supprimant les Pyrénées comme sous Louis XIV, et supprimant les Alpes comme aux temps de la République Cisalpine, nous avons travaillé pour la triple alliance malgré les alliés mêmes en quelque sorte, en insistant pour que l'entente italo-espagnole proposée ne fût plus illusoire ni mensongère, et qu'un pacte dérisoire ne vint pas mettre une équivoque dans les relations des maisons souveraines, un sceau de plus au sacrifice de nos intérêts méditerranéens et africains.

Notre fermeté est invariable, mais nous sommes dans un moment historique qui doit décider si l'Italie, en fondant ses intérêts pacifiques sur la triple alliance et sur l'Angleterre, a été le jouet d'une utopie.

Notre diplomatie n'a point pour instruction de frapper à des portes qui ne s'ouvrent pas toutes grandes devant elle. De même qu'elle a fait son devoir, nos forces feront le leur devant les attaques prochaines promises par les abyssins à Pétersbourg et à Paris.

Le casus foederis, que nous n'avons jamais pris l'initiative de poser, ayant été formellement posé par la France et la Russie contre l'Italie, la triple alliance est mise en demeure, non par nous, mais par nos adversaires communs.

Il s'agit, pour les puissances alliées et pour l'Angleterre amie, d'assurer ou d'abandonner la consolidation de l'alliance, par la garantie effective et pacifique des droits et de la sécurité d'un allié.

C'est un de ces moments décisifs, qui, en diplomatie comme en guerre, sont parfois fugitifs.

Nr. 2370

Der Stellvertretende Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Rotenhan an den Botschafter in London Grafen von Hatzfeldt

Konzept von der Hand des Vortragenden Rats von Holstein

Nr. 832 Berlin, den 18. Juli 1895

Ew. beehre ich mich, beifolgend den Bericht Nr. 130* des Kaiserlichen Botschafters in Rom vom 15. Juli nebst Anlage abschriftlich zu übersenden.

Unzweifelhaft hat der Kaiserliche Botschafter recht, wenn er sagt, daß Baron Blanc den defensiven Charakter des Dreibundes verkennt und diesen zu einer Erwerbsgenossenschaft im Interesse Italiens umzustempeln versucht. —

Andrerseits aber ist die Haltung, welche das vorige englische Kabinett sowohl wie auch die nach den rein finanziellen Gesichtspunkten Lord Cromers geleitete ägyptische Regierung gegenüber den italienisch-abessynischen Schwierigkeiten beobachtet hat, dazu angetan, Italien in die Arme Frankreichs und Rußlands zu treiben. An dieser Stelle wird Lord Salisbury einzusetzen haben, wenn er ein Abschwenken Italiens verhindern will.

Sollte Lord Salisbury** an der altenglischen Auffassung festhalten, daß andre Staaten, indem sie sich an Englands Seite stellen, damit lediglich ihrem eignen Interesse dienen und folglich keinen Anspruch auf englische Gegenleistung haben, so würde Italien wohl nicht die einzige Macht sein, welche aus dieser Wahrnehmung bittere, aber heilsame Lehren zöge.

Holstein

Nr. 2371

Der Botschafter in London Graf von Hatzfeldt an den Vortragenden Rat im Auswärtigen Amt von Holstein

Telegramm. Entzifferung

Ganz vertraulich London, den 30. Juli 1895

Ich habe heute Lord Salisbury das Mémoire von Blanc*** lesen lassen und ihm Inhalt erläutert. Unter Voraussetzung voller Diskretion (d. h., daß seine Äußerungen weder amtlich verwertet noch in irgendeinem Schriftstück bekannt würden) bemerkte er dazu: Zeila könne er, wie ich wisse, nicht geben; er sehe aber wohl ein, daß den an sich unmotivierten Forderungen Italiens gegenüber etwas geschehen

---

* Siehe Nr. 2369.

** Nach dem Rücktritt des Kabinetts Rosebery war am 26. Juni die konservative Partei mit Lord Salisbury als Premier und Außenminister zur Regierung gekommen.

*** Siehe Nr. 2369, Anlage.

müsse. Die Zulassung eines Agenten in Zeila habe er in Rom bereits zugesagt und nur die Flaggenfrage vorbehalten. Er wolle sich darüber noch informieren, denke aber, da ich dies für notwendig halte, auch darin den italienischen Wünschen entsprechen zu können. Er sei aber, und dies bitte er streng vertraulich zu behandeln, geneigt, den Italienern in einem anderen und für sie wichtigeren Punkt entgegenzukommen, und zwar in bezug auf die Zukunft von Albanien und Tripolis. Er habe dabei im Auge, was er „une division des réclamations" in bezug auf die Türkei nannte, d. h., soviel ich aus seinen nicht ganz klaren Erläuterungen entnehmen konnte, die Teilnahme Italiens an etwaigen Reklamationen in Konstantinopel. Außerdem würden die beiden Provinzen für den Fall der Teilung im Orient* Italien zugesichert werden.

Bitte überlegen Sie, ob und was damit zu machen ist. Eventuell müßte meines Erachtens das Eisen geschmiedet werden, solange es heiß ist.

In bezug auf Armenien ist Lord Salisbury etwas beruhigter, nachdem der Sultan einen hier mißliebigen Wali abgesetzt, eine Amnestie gegeben und eine Art Konstitution in Aussicht gestellt hat. Er bleibt aber dabei, daß das Türkische Reich verfault sei und der Verfall nebst obligater Teilung in absehbarer Zeit kommen müsse. Sehr bezeichnend war seine Äußerung, daß man hier sehr unrecht gehabt habe, die Vorschläge des Kaisers Nikolaus an den damaligen englischen Vertreter Seymour vor dem Krimkrieg abzulehnen**. Er, Lord Salisbury, würde sie jedenfalls akzeptiert haben.

Ich mußte zusagen, über heutiges Gespräch nicht amtlich zu berichten. Brief folgt morgen.

Hatzfeldt

Nr. 2372

Der Botschafter in London Graf von Hatzfeldt an den Vortragenden Rat im Auswärtigen Amt von Holstein

Privatbrief. Ausfertigung

London, den 31. Juli 1895

Als ich gestern Lord Salisbury sah, welchen ich gut aufgelegt und gesprächig fand, leitete ich die beabsichtigte Mitteilung des Blancschen

* Zum ersten Mal taucht der Gedanke einer Teilung der Türkei, der also nicht erst im Zusammenhang mit der Frage einer Schadloshaltung Italiens für Zeila bei Salisbury entstanden ist, bei der Erörterung der armenischen Frage zwischen dem englischen Premier und dem deutschen Botschafter am 9. Juli auf. Vgl. Kap. LXI, A, Nr. 2396.

** Über die Unterredungen des Kaisers Nikolaus I. mit Sir George Hamilton Seymour im Januar und Februar 1853 siehe Felix Bamberg, Geschichte der Orientalischen Angelegenheit, Berlin 1892, S. 38 ff. und neuerdings F. J. C. Hearnshaw in: Cambridge History of British Foreign Policy 1783—1919 (1923) Vol. II, p. 340 ff.

mémoire's* mit der Bemerkung ein, daß ich diesmal speziell gekommen sei, um im Vertrauen auf seine altbewährte Verschwiegenheit eine Indiskretion zu begehen, die ich im Interesse der Sache für geboten hielte. Jedenfalls werde es ihn interessieren, das von Baron Blanc als geheim bezeichnete Schriftstück zu lesen und daraus zu ersehen, welche Zwecke Italien verfolge, welche Stimmung innerhalb der jetzigen, dem Dreibund und auch England besonders günstig gesinnten italienischen Regierung herrsche, und welche Schlüsse daraus in bezug auf die weitere Entwickelung der italienischen Politik gezogen werden könnten.

Lord Salisbury, welcher das mémoire mit größter Aufmerksamkeit durchlas, unterbrach sich nur einmal darin, um lächelnd zu bemerken: „C'est une femme légitime qui demande à être payée." Als er mit seiner Lektüre fertig war, dankte er mir für meine vertrauliche Mitteilung, indem er hinzufügte, daß er meine „Indiskretion" durch eine gleiche Indiskretion in bezug auf seine Anschauungen und Absichten in der Sache beantworten wolle. Zunächst entwickelte er ziemlich ausführlich den Gedanken, daß das italienische Unternehmen in dem fraglichen Teile Afrikas ein verfehltes sei, welches niemals, auch nicht mit englischer Hülfe, zu einem ersprießlichen Ergebnis führen könne. Es sei aber durch die Verhältnisse ausgeschlossen, daß diese Hülfe, bei aller Bereitwilligkeit, Italien gefällig zu sein, sich so weit erstrecken könne, als dies italienischerseits verlangt worden sei. England könne auf den Besitz von Zeila nicht verzichten, weil es denselben zur Sicherung seiner eigenen Interessen im Roten Meer selbst notwendig brauche. pp.

Lord Salisbury fuhr dann fort, indem er mich bat, dies als streng vertraulich zu betrachten, daß er in einem andren Punkt, welcher nach seiner Ansicht für Italien viel wichtiger sei, als das sterile Unternehmen in Afrika, damit umgehe, den Italienern Entgegenkommen zu zeigen. Es handle sich dabei um Albanien und Tripolis, zwei Provinzen, deren Besitz von den Italienern längst gewünscht werde und auch wirklich wertvoll für sie sein würde. Sein Gedanke sei dabei, die Italiener durch eine wirklich vorteilhafte Zusicherung zu binden und gleichzeitig herbeizuführen, was er als „une division des réclamations à Constantinople" bezeichnen wolle. Ich stellte verschiedene Fragen, um Klarheit darüber zu erlangen, was er sich darunter denkt, muß aber gestehen, daß mir dies nur unvollkommen gelungen ist. Man kann sich zweierlei darunter denken: 1. daß Italien, falls England den in der armenischen Frage eingeschlagenen Weg der Reklamationen gegen die Mängel der türkischen Verwaltung in gewissen Teilen des Türkischen Reichs fortsetzt, dieselbe Rolle in bezug auf andre Teile der Türkei gleichzeitig übernimmt. 2. daß England, um

* Siehe Anlage zu Nr. 2369.

seine Aktion in Konstantinopel, die jetzt durch die russische und französische Reserve gehemmt wird, zu verstärken, sich dabei der aktiven italienischen Mitwirkung versichern will. Ich möchte annehmen, daß Lord Salisbury beides im Auge hat und namentlich auch den Zweck verfolgt, Italien, indem er demselben zwei am Mittelmeer gelegene türkische Provinzen zuweist und ihm eine aktive Rolle in Konstantinopel überträgt, für die Zukunft noch fester an das englische Interesse im Mittelmeer zu knüpfen.

Grade in dieser Hinsicht war es von hervorragendem Interesse, vielleicht auch nicht ohne Absicht, daß Lord Salisbury mir im Verlauf des Gesprächs die Theorie entwickelte, daß die Türkei, auch wenn die armenische Frage vorläufig zur Ruhe käme, doch im großen und ganzen zu verfault sei (trop pourrie), um noch lange bestehen zu können. Als ich dem gegenüber lediglich die Bemerkung machte: wenn das wirklich wahr wäre und die Türkei zusammenfällt, was dann, und wie glauben Sie, daß sich eine gütliche Teilung unter die Interessenten bewerkstelligen läßt? erwiderte mir der Minister, daß dies sicher keine leichte Aufgabe sein würde, daß die Schwierigkeit aber heute nicht bestände, wenn man in England nicht den Fehler begangen hätte, das Anerbieten des Kaisers Nikolaus an den englischen Vertreter* vor dem Krimkriege (Ägypten an England, Saloniki an Österreich usw.) abzulehnen, ein Fehler, den er, Salisbury, gewiß nicht begangen hätte. Als ich meinerseits auf eine andre geschichtliche Reminiszenz hinwies, nämlich die Unterhandlungen zwischen Napoleon I. und dem Kaiser Alexander, welche hauptsächlich daran gescheitert seien, daß der Kaiser Napoleon äußerstenfalls wohl Konstantinopel, unter keinen Umständen aber gleichzeitig auch die Dardanellen einräumen wollte, wurde Lord Salisbury nachdenklich und bemerkte schließlich, daß die Sache allerdings große Schwierigkeiten bieten würde, da kaum zu bezweifeln sei, daß Rußland, wenn es in den Besitz der Dardanellen gelangte, jederzeit in der Lage sein würde, im Verein mit Frankreich die englischen Interessen im Mittelmeer auf das ernstlichste zu gefährden.

Aus der vorstehenden Darstellung ergibt sich meines Erachtens zunächst, daß Lord Salisbury den Wert einer Verständigung mit Italien erkennt und durchaus nicht abgeneigt ist, dafür gewisse Konzessionen zu machen, wenn er es dadurch gleichzeitig an die englische Politik binden und sich seiner Kooperation im Orient versichern kann. Es ist, wie ich glaube, sehr der Mühe wert, uns ernstlich zu überlegen, ob wir diese Verständigung, die gleichzeitig eine Stärkung des Dreibundes bedeuten würde, fördern und zu möglichst raschem Abschluß bringen wollen. Mir gegenüber hat Salisbury, wie Sie bemerken werden, das gleiche Vertrauen und die gleiche Offenheit wie früher gezeigt.

---

* Siehe Fußnote ** zu Nr. 2371 (S. 10).

In zweiter Linie geht aus den Äußerungen des Ministers unzweifelhaft hervor, daß seine Anschauungen in bezug auf die Erhaltung der Türkei eine wesentliche Wandlung erlitten haben, und daß er heute von der Überzeugung durchdrungen ist, daß England, um nicht zu kurz zu kommen, mit der Möglichkeit des Zerfalls rechnen und den Fall der Teilung ins Auge fassen muß. Die Voraussetzungen, mit welchen wir unsrerseits in bezug auf die Entwickelung der europäischen Politik zu rechnen haben, werden dadurch ebenfalls ganz andre, vielleicht vorteilhaftere, da sich die Möglichkeit ergeben kann, nach welcher Fürst Bismarck lange gesucht hat, daß eine friedliche Verständigung zwischen Österreich und Rußland (Teilung der Interessensphären) sich ermöglichen läßt, während der Hauptgrund für die russische Verstimmung gegen uns fortfallen und die französische Freundschaft für Rußland viel weniger wertvoll werden würde. Ich beschränke mich, um nicht zu lang zu werden, auf diese Andeutungen, um so mehr, als Ihnen das alles zum mindesten ebenso gut bekannt ist als mir.

Schließlich bemerke ich nur noch, daß Salisbury nach meinem Gefühl nichts dagegen hat, wenn wir uns unter der Hand bemühen wollen, seinen Gedanken in Rom zu fördern. Was er um jeden Preis vermeiden will, ist, daß seine Äußerungen bekannt werden, namentlich, daß sie in irgendeinem amtlichen Schriftstück veröffentlicht werden könnten.

Leben Sie herzlich wohl für heute. Künftigen Sonntag, 4. August, fahre ich nach Cowes* und nehme Kanzlisten und Chiffre mit. Salisbury wird wohl jedenfalls während des Aufenthalts einmal hinkommen. Erscheint es irgendwie nützlich, so kann ich ganz gut von Cowes einmal herkommen, um mit ihm zu sprechen.

P. Hatzfeldt

Nr. 2373

Der Unterstaatssekretär im Auswärtigen Amt Freiherr von Rotenhan an den Botschafter in London Grafen von Hatzfeldt

Telegramm. Konzept

Nr. 244 Berlin, den 1. August 1895

Antwort auf Privattelegramm von vorgestern**, betreffend Lord Salisburys auswärtiges Programm. Ton und Tendenz des letzteren gefallen hier nicht sehr. Es fehlt das Gefühl der Gegenseitigkeit, der Gedanke, daß England selber auch mal Konzessionen zu machen haben könnte an solche Staaten, deren Unterstützung es nötig hat.

* Vom 4. bis 16. August war Kaiser Wilhelm zu Besuch in England.

** Siehe Nr. 2371.

Warum Lord Salisbury in Zeila keine Konzession machen *kann*, ist unersichtlich. Es wäre sogar nützlich für England, Italien dort festzunageln in Erwartung eines russisch-französischen Vordringens. Jede englische Konzession in Zeila würde eine sicherere Gewähr für das wirkliche Vorhandensein eines englischen Solidaritätsgefühls bieten als der von Lord Salisbury entwickelte albanesische Plan, welcher sowohl für den Dreibund wie für England politische Bedenken hat.

Zunächst legt die Art, wie Lord Salisbury die Auflösung und Aufteilung der Türkei bespricht, uns — nicht zum erstenmal — den Verdacht nahe, daß der englische Staatsmann diesen Prozeß beschleunigen möchte in der Hoffnung, England werde den daraus entstehenden kontinentalen Kämpfen vielleicht ganz fern bleiben oder doch ähnlich wie in den ersten Napoleonischen Kriegen die Lage und die Verhältnisse beherrschen, d. h. die Bedingungen der Mitwirkung *vorschreiben, nicht empfangen*.

Ist aber Lord Salisbury sicher, daß nicht schon die bloße Besorgnis, Albanien in italienischen Besitz gelangen zu sehen, Österreich vom Dreibund ab- und auf die feindliche Seite drängen würde? Trotz dieser Gefahr wird Lord Salisbury von seinem Plan wahrscheinlich ungern abgehen, denn schon beim Berliner Kongreß zeigte er sich bestrebt, aus *Handels*rücksichten Österreich den Weg nach Saloniki zu verlegen. Dieser Gesichtspunkt ist vielleicht auch jetzt das treibende Motiv des englischen Ministers, denn es wäre sonst nicht schwierig, andere Objekte für die Befriedigung der italienischen Begehrlichkeit ausfindig zu machen. Die neue Verteilung der Mittelmeerküstenländer ist ohne einen Krieg, an dem Frankreich teilnimmt, kaum denkbar. Ist aber Frankreich geschlagen, so wird z. B. Tunis für Italien verfügbar, welches letztere dann, da es doch nicht überall und alles nehmen kann, seine Ansprüche auf die Balkanhalbinsel fallen lassen müßte.

Es ist schwer zu glauben, daß ein denkender Politiker wie Lord Salisbury nicht die Wirkung erwogen haben sollte, welche schon die bloße Besorgnis vor der italienischen Annexion Albaniens auf die Beziehungen Österreichs, wie zum Dreibund, so auch zu England haben müßte. Sollte Lord Salisbury etwa die Lücke, welche das Ausscheiden Österreichs reißen würde, dadurch stopfen wollen, daß er sich bestrebt, Frankreich — gleichfalls durch Konzessionen auf Kosten der Türkei, Chinas oder sonstiger Dritter — heranzuziehen? Wenn dies *nicht* Lord Salisburys Plan ist, dann wird er gut tun, sich erst über die Haltung Österreichs zu vergewissern, bevor er die albanesische Frage weiter zur Sprache bringt. Sonst könnte es ihm passieren, daß Österreich verloren geht, ohne daß Frankreich gewonnen wird.

Es bleibt dahingestellt, ob nicht schon die einfache Anfrage in Wien beunruhigen wird. Ungefährlicher wäre es jedenfalls, wenn Lord Salisbury den Italienern entweder eine sofortige Befriedigung

mit Zeila oder eine Erweiterung ihrer nordafrikanischen Hoffnungen gewährte.

Für Deutschland ist Vorsicht und Zurückhaltung geboten, solange die Ziele und auch die Mittel der englischen Politik noch im Nebel bleiben.

Rotenhan

Nr. 2374

Der Unterstaatssekretär im Auswärtigen Amt Freiherr von Rotenhan an den Botschafter in London Grafen von Hatzfeldt

Telegramm. Konzept von der Hand des Vortragenden Rats von Holstein

Nr. 245 Berlin, den 2. August 1895

Ew. pp. heute eingegangenes Schreiben*, betreffend die Pläne Lord Salisburys im Mittelmeer, ist geeignet, die Besorgnis zu vermehren, welche bereits in meinem Telegramm Nr. 244** Ausdruck fand.

Ew. pp. stelle ich anheim, dem englischen Minister als Ihre eigne Ansicht oder als die der Kaiserlichen Regierung zu verstehen zu geben, daß, falls sein Vorschlag wegen Albaniens das zwischen Österreich und Italien bestehende Bündnis sprengen, bzw. die Erneuerung desselben verhindern sollte, es unmöglich ist, heute schon zu sagen, ob alsdann Deutschland durch die Macht der Verhältnisse zu der österreichischen oder zu der italienischen Gruppe geschoben werden würde.

Wenn dem englischen Minister die als Folge seines Plans sich ergebende Gefahr einer Sprengung des heutigen Dreibundes bisher wirklich entgangen sein sollte, wird es Ew. pp. nicht schwer werden, ihn zu überzeugen, daß er bei dem Plane einer Neuordnung der Verhältnisse des westlichen Teiles der Balkanhalbinsel nicht ohne Berücksichtigung der Ansichten und Interessen des Wiener Kabinetts zu Werke gehen kann.

Gegen die Absicht Lord Salisburys, die italienische Interessensphäre aus dem Roten in das Mittelmeer zu verlegen, haben wir an sich nichts, denn es ergibt sich daraus, daß England gewillt ist, seinen ägyptischen Besitz nach allen Seiten zu sichern und abzurunden. Nur in dem Falle, wo Lord Salisbury die Entschädigung Italiens in einer Weise durchführen wollte, welche die alte Rivalität zwischen Italien und Österreich wieder wachruft, wäre Deutschland gezwungen, angesichts einer neuen Lage seine Existenz durch neue schwerwiegende Entschließungen zu wahren.

Rotenhan

* Siehe Nr. 2372.
** Siehe Nr. 2373.

Nr. 2375

Der Botschafter in London Graf von Hatzfeldt an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 215 London, den 3. August 1895
Geheim

Antwort auf Telegramm Nr. 244*.

In ausführlicher, streng vertraulicher Unterhaltung habe ich Lord Salisbury noch vor Eingang des Telegramms Nr. 245** meine Bedenken wegen Albaniens entwickelt, indem ich dieselben als Ergebnis persönlichen Nachdenkens seit letztem Gespräch bezeichnete, gleichzeitig aber nicht verheimlichte, daß ich seitdem privaten Gedankenaustausch mit Euerer Durchlaucht darüber gehabt. Ich hob dabei hervor, daß eine klare und erschöpfende Aussprache zwischen Lord Salisbury und mir jetzt um so mehr angezeigt erscheine, als sein politisches Programm sich seit seinem letzten Ministerium offenbar in einem wesentlichen Punkt verändert habe. Während er früher die Erhaltung der Türkei als eines der wesentlichsten englischen Interessen in den Vordergrund stellte, gehe er jetzt von der Voraussetzung des Zerfalls und der damit verbundenen Teilung des Türkischen Reichs aus, die ihm, wenn auch vielleicht nicht willkommen, doch nicht mehr ganz so unerwünscht zu sein scheine. Wenn er daraus die praktische Konsequenz ziehe, den Italienern für den Fall der Teilung eine Provinz in Aussicht zu stellen, welche Österreich denselben schwerlich würde überlassen wollen, so könne dies letztere nach meiner Ansicht eine Rückwirkung auf den Dreibund ausüben, die wir nicht unberücksichtigt lassen dürften. Jede durch die englische Politik herbeigeführte Schwächung oder gar Auflösung der Tripelallianz würde uns nach meiner persönlichen Auffassung dazu führen müssen, auch nur unser eigenes Interesse zu Rate zu ziehen, indem wir uns dann auf Beobachtung der Ereignisse beschränkten und uns dabei vorbehielten, falls es zu einer europäischen Krisis wegen Orient oder Mittelmeer komme, mit unserem ganzen Gewicht auf die Seite zu treten, deren Politik unsere Sicherheit und unser Interesse am besten verbürge.

Lord Salisbury erwiderte mir zunächst mit großer Lebhaftigkeit, er könne mir auf das bestimmteste versichern, daß meine Voraussetzung, als ob in seinem politischen Programm seit seinem letzten Ministerium eine Wandlung eingetreten sei, vollständig unbegründet sei. Er lege ganz denselben Wert auf die Erhaltung der Türkei wie damals, wünsche weder Zerfall noch auch Teilung derselben und werde gewiß nicht das geringste tun, um dies zu fördern oder zu

* Siehe Nr. 2373.
** Siehe Nr. 2374.

beschleunigen. Aber er könne nicht die Augen schließen und sich der Erkenntnis entziehen, daß jene Eventualität, wie unerwünscht sie auch sei, durch die Macht der Verhältnisse immer näher gerückt werde, und daß es daher dringend ratsam sei, mit dieser Möglichkeit und den unausbleiblichen Folgen einer solchen im voraus zu rechnen. Trotzdem habe er noch mit niemand außer mir, von dessen Diskretion er überzeugt sei, über diesen Punkt ein Wort gesprochen, und werde dies auch nicht tun, um keine vorzeitige Beunruhigung an irgendeinem Punkt hervorzurufen. In dieser Hinsicht teile er vollständig und unbedingt meine Auffassung, daß vor allem jede Beunruhigung Österreichs vermieden werden müsse. Wenn daher, wie ich glaubte, angenommen werden müsse, daß eine eventuelle Zusicherung an Italien bezüglich Albaniens in Wien ein Stein des Anstoßes sein würde, so verstehe sich von selbst, daß dieser Gedanke sofort aufgegeben werden müsse.

Als ich hier die Bemerkung fallen ließ, daß sich vielleicht nach einer anderen Richtung etwas finden ließe, was auch Italien selbst erwünschter als Albanien sein würde, sagte Lord Salisbury lebhaft: „Sie meinen wohl Marokko? Auch dagegen würde ich nichts haben." Auf meine Bemerkung, daß meines Wissens England dort selbst Absichten habe, erwiderte er, daß die an sich bescheidenen eventuellen Wünsche Englands dort einer reichlichen Befriedigung Italiens durch marokkanisches Territorium nicht im Wege stehen würden. Ich wies diese Insinuation, die noch von Nutzen werden kann, nicht zurück, bemerkte aber gleichzeitig, daß es noch einen anderen Punkt an der Küste Nordafrikas gäbe, den Italien für wertvoll halten würde, nämlich Tunis. Der Minister wies auch dies nicht zurück und warf nur die Frage auf, wie man sich eventuell die Ausführung denken könne. Ich erwiderte, der Fall scheine mir nicht ganz ausgeschlossen, daß Frankreich sich der hier beabsichtigten Teilung im Orient überhaupt widersetzen und infolge eines erfolglosen Widerstandes dagegen den Besitz von Tunis würde aufgeben müssen. Eine Zusicherung an Italien für diesen Fall würde vielleicht in Rom schon als wertvoll begrüßt werden. Auch hiergegen erhob der Minister keine prinzipiellen Bedenken, und ich halte daher nicht für unmöglich, daß er sich eventuell zu einer solchen geheimen Zusicherung verstehen würde.

Ich kam dabei nochmals auf die jetzigen italienischen Wünsche bezüglich Harrars* usw. zurück und stellte die ganz vertrauliche Frage, ob Lord Salisbury, wenn er wirklich jede Abtretung an der Küste des Roten Meeres als ausgeschlossen betrachte, nicht in jenem Teil Afrikas im Innern den Italienern noch irgendeine Konzession machen könne. Er erwiderte mir zuerst, daß die Italiener dort schon jetzt ein so ausgedehntes Territorium als ihnen gehörig beanspruchten, daß kaum etwas übrig bleibe, was noch als ihr Eigentum hier an-

---

* Siehe Bd. VIII, Nr. 1991, Fußnote.

erkannt werden könnte. Als ich aber in dieser Richtung insistierte, sagte er bereitwillig zu, sich alsbald näher informieren zu wollen, ob und welches Entgegenkommen dort von seiten Englands noch möglich sein würde. Gleichzeitig ersuchte er mich, dies auch meinerseits in Erwägung zu ziehen, und knüpfte daran die bedeutungsvolle Bemerkung: „Aus den Ihnen bekannten Gründen scheint es mir nötig, für gewisse Eventualitäten sich über eine Art von Verteilungsplan im Orient und namentlich am Mittelmeer zu verständigen. Meine Gedanken darüber habe ich Ihnen vertrauensvoll mitgeteilt, und Sie sehen, daß ich auch zu Modifikationen darin gern bereit bin. Es wäre aber sehr nützlich, daß Sie sich Ihrerseits einen Plan bildeten, wie Sie ihn für geeignet und durchführbar halten würden, und daß wir denselben dann ebenfalls streng vertraulich besprechen könnten."

Aus dieser Unterredung und der ganzen Haltung Lord Salisburys habe ich den bestimmten Eindruck gehabt, daß er vor allem, soviel dies von ihm abhängt, die Erhaltung und Kräftigung des Dreibundes wünscht (mehr noch, als sich der italienischen Hilfe, die er nicht übermäßig hoch schätzt, für England zu versichern), selbstverständlich, weil er darin auch die beste Bürgschaft für das englische Interesse erblickt, und daß er sich aus diesem Grunde mit uns über einen Plan verständigen möchte, durch welchen Italien möglichst befriedigt und bei der Stange gehalten würde, ohne daß Österreich darin Grund zur Unzufriedenheit und zum Abfall erblicken könnte. Er hat deshalb dem Grafen Deym vor seiner Abreise nach Wien nur gesagt, daß die Verhältnisse in der Türkei zwar immer schlechter würden, daß er aber nach wie vor wünsche, den Verfall derselben nach Möglichkeit hinzuhalten. Mir gegenüber betonte er noch gestern, daß Österreich eventuell auch seine Befriedigung finden ......* die in der Richtung nach Saloniki liegen würde. Meinerseits habe ich Lord Salisbury keinen Zweifel darüber gelassen, daß wir Vorsicht für geboten halten und, falls hier eine unseren Interessen schädliche Politik eingeschlagen würde, nicht anstehen würden, nur unser eigenes Interesse zu Rate zu ziehen. Über die Ziele und die Mittel der englischen Politik würden wir uns aber jetzt, auch abgesehen von den letzten Eröffnungen des Ministers, leicht aufklären können, wenn ich in der Lage wäre, auf seinen Vorschlag einzugehen und ihm, angeblich rein persönlich, einen mir richtig erscheinenden Plan für die eventuelle Regelung der Dinge im Orient und im Mittelmeer zu bezeichnen, über welchen er sich dann auszusprechen hätte. Von seiner Diskretion hat er uns mehrfach Beweise gegeben.

Lord Salisbury wird übermorgen, Montag, nach Osborne kommen und Mittwoch nach London zurückkehren. Hatzfeldt

* Gruppe fehlt, vermutlich: könnte.

Nr. 2376

Der Unterstaatssekretär im Auswärtigen Amt Freiherr von Rotenhan an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe, z. Z. in Alt-Aussee

Telegramm. Konzept von der Hand des Vortragenden Rats von Holstein

Nr. 19 Berlin, den 3. August 1895

Verschiedene Anzeichen haben hier den Verdacht erweckt, daß Graf Goluchowski es mit Freude begrüßen würde, wenn England durch Räumung Ägyptens das Haupthindernis einer Annäherung an Frankreich beseitigte. Gleichzeitig aber soll der Graf sich mit der Hoffnung schmeicheln, daß England selbst nach der Räumung seine maritime Position im Mittelmeer aufrechthalten, ja vielleicht noch verstärken werde, Rußlands wegen.

Die Räumung Ägyptens würde von verhältnismäßig geringer Bedeutung sein, wenn eine Aufrechthaltung der englischen Machtstellung im Mittelmeer unabhängig von der Behauptung Ägyptens heute noch denkbar wäre. Tatsächlich gibt es jedoch im englischen Volke hinsichtlich Ägyptens nur zwei Gruppen: die stärkere, welche Ägypten und das Mittelmeer halten, die schwächere, welche aus beiden heraus möchte. Ein englischer Staatsmann, welcher nach dem Verzicht auf Ägypten und Suezkanal dem Staate noch finanzielle Opfer und erhöhtes Risiko politischer Verwickelungen lediglich des Mittelmeers wegen zumuten wollte, würde sich damit zwischen zwei Stühle setzen und es keiner Gruppe recht machen.

Das vollständige Verschwinden des englischen Machtfaktors aus dem Mittelmeer würde aber voraussichtlich den Anschluß Italiens an die russisch-französische Gemeinschaft herbeiführen.

Rotenhan

Nr. 2377

Der Vortragende Rat im Auswärtigen Amt von Holstein an den Rat im Kaiserlichen Gefolge Gesandten von Kiderlen, z. Z. in Helgoland

Telegramm. Eigenhändiges Konzept

Nr. 24 Berlin, den 3. August 1895
[abgegangen am 4. August]

Brief eben erhalten. Graf Hatzfeldt hat noch nicht Zeit gehabt, über die neuesten, merkwürdigen Anregungen des Lord Salisbury amtlich zu berichten. Das Telegramm* und der Privatbrief**, welche beide Sie dort haben, ist alles, was wir bis jetzt besitzen.

Alle jetzigen Vorschläge des englischen Ministers haben meines Erachtens lediglich den Zweck, die unbehagliche Lage, in der sich

* Siehe Nr. 2371.

** Siehe Nr. 2372.

England zurzeit wegen Ägyptens den Franzosen und Russen gegenüber befindet, dadurch zu erleichtern, daß man in Kleinasien und am Balkan Komplikationen schafft, bei denen alle Kontinentalmächte, selbst wir, eher hineingezogen werden würden als England. Nur durch ein akutes, schwerwiegendes englisches Interesse ist es zu erklären, daß Lord Salisbury, der sonst immer auf Österreich die größte Rücksicht nimmt und Italien nicht mag, jetzt den Italienern Albanien zuwenden möchte, womit er gleichzeitig Österreich einen schweren Schlag versetzen, voraussichtlich auch den Dreibund sprengen würde.

Deutschland seinerseits hat aber das größte Interesse daran, daß der Zusammenbruch der Türkei erst eintritt, nachdem vorgesorgt ist, daß unsre beiden Freunde, Österreich und Italien, sich bei der curée nicht in die Haare geraten. Diese Verständigung herbeizuführen, ist nicht unsre, sondern Englands Aufgabe, denn nicht wir wollen der Türkei den Garaus machen, sondern Lord Salisbury möchte es. Solange die österreichische und italienische Erbschaftsquote nicht genau zwischen diesen beiden, unter englischer Assistenz, vereinbart ist, müssen wir — eventuell zusammen mit Rußland, Frankreich und Österreich — alle stürmischen anglo-italienischen „Reformvorschläge" in Konstantinopel bekämpfen.

Ich glaube, daß Lord Salisbury sein Balkanbrandprojekt — denn darauf kommen seine Vorschläge hinaus — für jetzt nicht weiter verfolgen wird, wenn er beim Kaiser auf festen Widerstand stößt und merkt, daß Seine Majestät ihn durchschaut.

Ich habe an Hatzfeldt — wohl überflüssigerweise — telegraphiert, den Kaiser ja rechtzeitig, d. h. ehe derselbe Lord Salisbury sieht, zu informieren. Aber Sie können das auch schon vorläufig tun mit dem jetzt an Sie abgegangenen Material.

Der Kaiser wird, denke ich, schnell klar sehen. Ein besonders deutliches Anzeichen für Salisburys Hintergedanken ist mir, daß er den Italienern sogar Zeila nicht geben will; er will sie lieber gegen die Balkanhalbinsel hetzen, damit sie dort alles auf den Kopf stellen. Das werden sie auch, wenn sie sich selbst überlassen sind und Aussicht auf Albanien haben.

Holstein

Nr. 2378

Der Unterstaatssekretär im Auswärtigen Amt Freiherr von Rotenhan an den Rat im Kaiserlichen Gefolge Gesandten von Kiderlen

Telegramm. Konzept von der Hand des Vortragenden Rats von Holstein

Nr. 25 Berlin, den 4. August 1895

Graf Hatzfeldt meldet*, daß er Lord Salisbury eindringlich auf Gefahren seines neuesten Programms aufmerksam gemacht und ihn

* Siehe Nr. 2375.

schließlich ganz entgegenkommend gefunden hat. Namentlich verwahrte sich der Lord gegen den Gedanken, je etwas tun zu wollen, was Österreich und Italien wieder trennen könnte.

Aber — aufpassen müssen wir doch, tun es ja auch.

Rotenhan

Nr. 2379

Der Unterstaatssekretär im Auswärtigen Amt Freiherr von Rotenhan an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe, z. Z. in Alt-Aussee

Telegramm. Konzept von der Hand des Vortragenden Rats von Holstein

Nr. 24 Berlin, den 5. August 1895

Da der erste Vortrag des Grafen Hatzfeldt bei Sr. Majestät stattfindet, bevor Ew. Durchlaucht Zeit gehabt haben, sich über die Freitagsunterredung des Botschafters mit Lord Salisbury zu äußern, ist gestern etwa folgendes als Privatansicht an Graf Hatzfeldt telegraphiert worden, mit dem Hinzufügen, daß Ew. sich noch nicht zur Sache geäußert:

„Weder Deutschland noch Sie persönlich dürfen Vorschläge wegen Landverteilung im Mittelmeer machen. Wir wollen dort nichts haben, also mögen diejenigen, welche dort etwas haben wollen, — England, Italien, Österreich — sich verständigen. Höchstens könnten wir hinterher, nachdem jene drei einig geworden sind, auf Befragen erklären, daß deutsche Interessen dabei nicht direkt berührt werden. Vorher an uns gelangende Anfragen lehnen wir ab zu beantworten.

Für England und Österreich, welche wünschen, unsre Brücken nach Rußland hin möglichst bald abgebrochen zu sehen, wäre es eine schwere Versuchung, wenn sie ganz vertraulich durchsickern lassen könnten, daß Deutschland Vorschläge wegen Aufteilung von Türkei und Marokko gemacht habe. Von dem Augenblick an, wo das bekannt wird, haben wir nicht mehr freie Hand. Die wollen wir aber haben, schon um im psychologischen Moment etwas für uns zu verlangen, wenn auch nicht im Mittelmeer. Politische Frondienste sind zu vermeiden.“

Ew. Durchlaucht bitte ich um telegraphische Willensäußerung, ob und wie weit das Vorstehende Hochdero Genehmigung hat.

Rotenhan

Nr. 2380

Der Rat im Kaiserlichen Gefolge Gesandter von Kiderlen, z. Z. in Cowes, an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 49 Cowes, den 5. August 1895

Geheim.

Die Pläne Lord Salisburys im Sinne der beiden unterwegs erhaltenen Telegramme* mit Seiner Majestät besprochen, der sie als „echt englisch" bezeichnete und sagte, er lasse sich auf nichts ein.

Kiderlen

Nr. 2381

Der Botschafter in London Graf von Hatzfeldt, z. Z. in Cowes, an den Vortragenden Rat im Auswärtigen Amt von Holstein

Telegramm. Entzifferung

Cowes, den 5. August 1895

Antwort auf Ihr gestern abend eingegangenes Telegramm**.

Verstehe vollkommen Ihre Meinung und werde selbstverständlich danach verfahren, möchte aber, bevor definitiv für die ganze weitere Entwickelung der Dinge maßgebende Entschlüsse gefaßt werden, Sie privatim auf folgendes aufmerksam machen: Wenn Lord Salisbury, nachdem er sich so weit avanciert, jetzt findet, daß wir jeder Verständigung mit ihm aus dem Wege gehen und auch Verständigung zwischen ihm und Italien resp. Österreich in keiner Weise fördern wollen, nachdem ich Konzessionen an Italien und Berücksichtigung der Interessen Österreichs bis jetzt dringend befürwortet, ist der Fall durchaus nicht ausgeschlossen — ich halte ihn sogar für wahrscheinlich —, daß überhaupt nichts mit Italien und Österreich zustande kommt und ersteres höchstens den Agenten in Zeila*** mit oder ohne Flagge bekommt. Ich hoffe mich zu irren, fürchte aber nein, schon deshalb, weil Lord Salisbury Indiskretion in Wien und namentlich Rom viel zu sehr fürchten wird, um dort offen mit Vorschlägen über Zukunft im Orient herauszurücken.

Für Italien allein wird Lord Salisbury nach meiner Überzeugung wenig tun. Er sieht darin vor allem das Mittel, den Dreibund zu halten und eventuell auf seine Seite zu bringen. Dafür würde er den Italienern jetzt eventuell Tripolis, Tunis und größten Teil von Marokko zusichern, mehr als sie sonst jemals träumen könnten.

---

* Siehe Nr. 2377 und 2378.

** Vgl. Nr. 2377.

*** Siehe Bd. VIII, Fußnote zu Nr. 2014.

Darüber darf ich Sie und mich nicht täuschen, daß ich, wenn wir uns ganz zurückziehen, das heißt, wenn ich weder Rat noch Ansicht mehr geben kann, keinen nennenswerten Einfluß auf die weiteren Entschlüsse Lord Salisburys in der Sache werde ausüben können; selbstverständlich lag auch mir sehr fern, zum Abbrechen der Brücken mit Rußland zu raten, so wenig ich von dort für uns jetzt erwarte. Der „Plan" Lord Salisburys hatte aber offenbar zur Voraussetzung die reichlichste Befriedigung Rußlands im Orient, Konstantinopel avec tout ce qui s'ensuit*. Der Geprellte war offenbar nur Frankreich, wenn sich nicht auch für letzteres ein Trost irgendwo finden ließ. Ob Rußland an der eventuellen Enttäuschung Frankreichs viel Interesse nehmen würde, wenn es selbst Konstantinopel usw. bekommt, ist aber doch zum mindesten fraglich, und unserem Interesse würde es, wie mir scheint, kaum widersprechen, wenn Rußland mit Rücksicht auf seine Befriedigung im Orient keinen Grund mehr sähe, die französische Freundschaft auf unsere Kosten zu pflegen.

Ich zweifle nicht, daß Lord Salisbury uns im Fall unserer Beteiligung an der Verständigung auch entsprechenden Teil an den freiwerdenden Territorien bereitwillig zugestehen würde. Ob er uns aber dafür englischen Besitz abtreten, und ob irgendein englischer Minister der öffentlichen Meinung gegenüber stark genug wäre, Sansibar einzuräumen, ist eine andere Frage. Ich halte dies nur in zwei Fällen für denkbar: entweder bei einem Abkommen durch welches auch England bedeutende und dem Publikum erkennbare Vorteile erreicht, oder im Falle eines Kriegs, und wenn England dann unsere Hilfe um jeden Preis haben muß.

Hatzfeldt

Nr. 2382

Der Vortragende Rat im Auswärtigen Amt von Holstein an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe, z. Z. in Alt-Aussee

Telegramm. Eigenhändiges Konzept

Nr. 27 Berlin, den 5. August 1895

Unterstaatssekretär abwesend, ich gebe daher nur meine Privatansicht über das bedeutungsvolle Telegramm des Grafen Hatzfeldt**.

Wenn Lord Salisbury, wie Graf Hatzfeldt überzeugt ist, wirklich die Absicht hat, auch Rußland, etwa durch das Meerengengebiet, zu

* In der Tat hatte Lord Salisbury schon am 9. Juli 1895 in einer Unterredung mit Graf Hatzfeldt auf eine Teilung der Türkei angespielt, bei welcher die an der russischen Grenze liegenden türkischen Provinzen nicht autonom, sondern russisch werden würden. Vgl. Kap. LXI, A, Nr. 2396.

** Siehe Nr. 2381.

befriedigen und so Frankreich für Rußland entbehrlich zu machen, so ändert das allerdings die Sachlage. Unter diesen Umständen schließe ich mich der Ansicht des Kaiserlichen Botschafters vollständig an und halte für nützlich und wünschenswert, daß er die Angelegenheit mit Lord Salisbury weiter bespricht und mit diesem, zunächst „persönlich", später je nach Sachlage auch amtlich, Ansichten austauscht. Telegraphische Entscheidung Eurer Durchlaucht erbeten, des Kaisers wegen.

Holstein

Nr. 2383

Der Vortragende Rat im Auswärtigen Amt von Holstein an den Rat im Kaiserlichen Gefolge Gesandten von Kiderlen, z. Z. in Cowes

Telegramm. Eigenhändiges Konzept

Nr. 26 — Berlin, den 5. August 1895

Privat — [abgegangen am 6. August]

Erhielt soeben von Graf Hatzfeldt langes Telegramm*, welches Sachlage vollständig ändert, da hiernach Salisbury versuchen will, auch Rußland durch wesentliche Konzessionen zu befriedigen und Frankreich zu isolieren.

Gleichviel, ob dieser Gedanke schon früher vorhanden war oder neu entstanden ist, er verdient Ermutigung.

Holstein

Nr. 2384

Der Reichskanzler Fürst von Hohenlohe, z. Z. in Alt-Aussee, an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Alt-Aussee, den 6. August 1895

Antwort auf Telegramme Nr. 24**, 25***, 26, 27†.

Ich bin damit einverstanden, daß Graf Hatzfeldt die in Rede stehenden Fragen weiter, zunächst „persönlich", mit Lord Salisbury bespreche, halte jedoch für nützlich, daß Graf Hatzfeldt nach Möglichkeit vermeidet, diejenige Initiative bei Aufstellung des eventuellen Verteilungsplans zu ergreifen, die der englische Minister ihm anscheinend zuschieben will.

Fürst Hohenlohe

---

* Siehe Nr. 2381.

** Siehe Nr. 2379.

*** Nr. 25 und 26 betrafen das Telegramm des Grafen Hatzfeldt vom 5. August Nr. 2381.

† Siehe Nr. 2382.

Nr. 2385

Der Botschafter in London Graf von Hatzfeldt, z. Z. in Cowes, an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 2 Cowes, den 7. August 1895

Geheim

Telegramm Nr. 253 erhalten.

Vorgestern abend vor dem Diner bei der Königin, welchem auch Lord Salisbury beiwohnen sollte, hatte ich Seine Majestät gebeten, sich bei eventueller Unterhaltung mit dem Premierminister, falls derselbe die türkische Frage und seinen Verteilungsplan berühren sollte, auf allgemeine Erwägungen darüber zu beschränken, daß die Verteilung der Türkei eine für die Erhaltung des europäischen Friedens nicht unbedenkliche Frage sei, über welche, wenn es einmal dahin kommen sollte, die zunächst beteiligten Mächte sich zu verständigen hätten, und daß die Lage der Dinge in der Türkei anscheinend kaum schlecht genug sei, um den baldigen Eintritt dieser Frage erwarten zu lassen. In der Unterhaltung, die nach dem Diner zwischen Seiner Majestät und dem Premierminister stattfand, hat der letztere die Frage insoweit berührt, daß er die zunehmende Verschlechterung der Verhältnisse in der Türkei und die hiernach näherrückende Gefahr einer Auflösung hervorhob, und Seine Majestät haben dem gegenüber die auf eigene Beobachtungen gestützte Ansicht entwickelt, daß die dortigen Verhältnisse sich eher gebessert hätten, daß die Gesetzgebung an sich eine befriedigende sei, und daß es vor allen Dingen darauf ankomme, den Sultan durch freundschaftliche Vorstellungen zur Absetzung schlechter Beamten und zur Ernennung geeigneter und zuverlässiger Persönlichkeiten zu bestimmen.

Gestern nachmittag wollte der Kaiser auf Wunsch Ihrer Majestät der Königin den Premierminister zu einer zweiten Unterredung an Bord der Hohenzollern empfangen. Dies ist durch den zufälligen Umstand vereitelt worden, daß Lord Salisbury zu der Stunde, welche Seine Majestät bestimmt hatten, gleichzeitig zur Audienz bei Ihrer Majestät der Königin befohlen worden war, und es nachher zu einem Besuch desselben an Bord der Hohenzollern zu spät wurde. Der Premierminister ist heute früh durch unaufschiebbare Geschäfte nach London zurückberufen worden*.

---

* Nach Freiherrn von Eckardstein (Lebenserinnerungen und politische Denkwürdigkeiten Bd. I, S. 211 ff.; II, S. 284; III, S. 12 ff.) hätte am 8. August an Bord der „Hohenzollern" eine zweite Unterredung zwischen dem Kaiser und Lord Salisbury stattgefunden, die schließlich sehr erregte Formen angenommen und eine tiefgehende, dauernde Verstimmung zwischen beiden Persönlichkeiten zurückgelassen hätte. Die ganze Eckardsteinsche Erzählung mit ihrem dramatischen Aufputz ist aber in das Reich der Fabel zu verweisen; denn mit vollster Sicherheit

Im Lauf des gestrigen Nachmittags hat der Kaiser einen ausführlichen Vortrag von mir über die Sache entgegengenommen und

---

ergibt sich aus den Akten (vgl. namentlich den Brief Lord Salisburys an Graf Hatzfeldt vom 8. August, Nr. 2386), daß eine solche Unterredung an Bord der „Hohenzollern" gar nicht stattgefunden hat. Damit fallen auch die Schlußfolgerungen, die Freiherr von Eckardstein aus dem angeblichen Verhalten des Kaisers gegen den englischen Staatsmann zieht, in sich zusammen. Daß nicht das Verhalten Kaiser Wilhelms II. ein ungehöriges war, sondern dasjenige Lord Salisburys, geht klar und deutlich aus dem Entschuldigungsbrief des englischen Premiers vom 8. August (siehe Nr. 2386) hervor, nach dem dieser die telephonische Aufforderung des Kaisers, zur Fortsetzung des Gesprächs zu ihm zu kommen, völlig ignoriert hat, derart, daß der Kaiser 2—3 Stunden vergeblich wartete. Ohnehin hatte der Kaiser Grund, sich durch einen Begrüßungsartikel verletzt zu fühlen, den der ministerielle „Standard" bei der Ankunft des Kaisers in England gebracht hatte, und in dem u. a. die Hoffnung ausgesprochen war, daß Wilhelm II. bei der englischen Königin eine Lektion politischer Weisheit nehmen möge. Nach diesem Artikel die persönliche Brüskierung durch Lord Salisbury: das mußte allerdings eine Mißstimmung bei Kaiser Wilhelm II. erzeugen. So ist es immerhin verständlich, wenn Holstein am 20. März 1901 an Eckardstein (siehe dessen Lebenserinnerungen Bd. II, S. 282) schrieb: „Namentlich gelang es ihm — Lord Salisbury — durch sein flegelhaftes Auftreten im Herbst 1895, den besten Freund, den England in Deutschland hat, den Kaiser, in eine Stimmung zu bringen, welche dann das ihrige zur Ablassung des Krügertelegramms beitrug."

In ähnlichem Sinne, wenn auch weniger schroff, hat sich Holstein am 31. Oktober 1901 zu dem früheren Berliner Korrespondenten der „Times", Valentine Chirol, ausgelassen: „Lord Salisbury habe unmittelbar nach der Ankunft Seiner Majestät in England ihm jenes Teilungsprojekt vorgetragen, jedoch eine Ablehnung erfahren, welche durch ihre Lebhaftigkeit ihn wohl verletzt haben möge, denn der Minister sei der nächsten Aufforderung des Kaisers zu einer erneuten Besprechung ausgewichen und statt dessen nach London abgereist. Dieser dem Kaiser erteilte Korb sei dann noch Gegenstand längerer diplomatischer Korrespondenz zwischen Berlin und London gewesen und habe eine Stimmung erzeugt, welche auf die Haltung des Kaisers zur Zeit des Jameson-Einfalles wohl nicht ohne Einfluß gewesen sei" (Aufzeichnung Holsteins vom 31. Oktober 1901).

Ob wirklich die Stimmung des Kaisers gegen Lord Salisbury von Anfang an so erregt gewesen ist, muß nach dem Befund der Akten doch bezweifelt werden. Zu einem Wiener Bericht vom 18. August (siehe Nr. 2391) hat Wilhelm II. jedenfalls noch eine Schlußbemerkung niedergeschrieben, in der er im Hinblick darauf, daß der Teilungsgedanke aus Lord Salisburys Haupt, zumal nach dessen öffentlicher Stellungnahme in der Oberhausrede vom 15. August, doch nicht mehr zu verdrängen sein werde, ganz sachlich zu dem Gedanken der Teilung Stellung nimmt und ihm gute Seiten abzugewinnen sucht. Ganz ähnlich äußerte sich Wilhelm II. zu einem Konstantinopeler Bericht vom 22. August (Nr. 2416). Die von Holstein behauptete lange andauernde Verstimmung des Kaisers könnte also erst nachträglich durch die sich an Lord Salisburys Entschuldigungsschreiben vom 8. August knüpfende „längere Korrespondenz", von der indessen bei den Akten nichts vorhanden ist (auch das Salisburysche Schreiben vom 8. ist als ein Privatbrief erst am 19. August zu den Akten des Auswärtigen Amts genommen worden), hervorgerufen sein.

Eine eigene Aufzeichnung des Kaisers über die Unterredung mit Lord Salisbury vom 5. August liegt, wie auf Grund der genauesten Nachforschungen in den Akten konstatiert werden muß, nicht vor; es findet sich nicht die leiseste Anspielung darauf. Ob Sir Valentine Chirol, der in der „Times" vom 11. und 13. September 1920 unter dem Titel „Ex-Kaiser and England. New Chapter of Diplomacy"

sich mit der Auffassung, zu welcher der Herr Reichskanzler nach Telegramm Nr. 257* seine Zustimmung ausgesprochen hat, vollkommen einverstanden erklärt. Nach meiner Rückkehr nach London werde ich daher die Angelegenheit in diesem Sinne bei dem Premierminister weiter verfolgen.

Hatzfeldt

Nr. 2386

Der englische Premierminister Marquess of Salisbury an den Botschafter in London Grafen von Hatzfeldt

Eigenhändig

Particulière. Jeudi Août 8. [1895]

La Reine me mande que S. M. L'Empereur mardi après midi a attendu deux ou trois heures pour me voir. C'est la première fois que j'ai compris cette circonstance et jen suis désolé.

Je n'avais pas la moindre idée que S. M. voulait causer avec moi, et quand à trois heures trois quarts j'ai reçu un téléphone qu'il voulait bien me recevoir à 4 heures j'ai imaginé que c'était une politesse gracieuse de sa part — et quand je suis sorti de l'audience près la Reine j'ai cru l'invitation annulée par la grande longueur de mon audience.

Je n'ai qu'à répéter mon très grand regret pour le désagrément que j'ai involontairement causé à Sa Majesté.

Croyez moi toujours le vôtre. Salisbury

über seine Unterredung mit Holstein vom 31. Oktober 1901 berichtet, wirklich, wie ihm Eckardstein (a. a. O. III, 13) unterstellt, eine eigne Aufzeichnung des Kaisers eingesehen haben will, ist nicht ganz klar; Chirol sagt eigentlich nur, Fürst Bülow habe angeordnet „that I should be allowed to peruse what purported to be a copy of the Emperor's own record of the Cowes conversation". In einer Holsteinschen Aufzeichnung über die Unterredung mit Valentine Chirol heißt es darüber im Anschluß an die von Chirol vorgetragene englische Version, daß der Vorschlag der Teilung der Türkei nicht von englischer, sondern von deutscher Seite ausgegangen sei, und daß Lord Salisbury sich der weiteren Erörterung des heikelen Gegenstandes nur durch schleunige Abreise habe entziehen können. „Ich hatte die Akten schon bereit gelegt und las Teile von Graf Hatzfeldts Meldung (siehe Nr. 2372), sowie eine nach Helgoland an Herrn von Kiderlen gerichtete Warnung (siehe Nr. 2377) vor. Chirol bemerkte darauf: ‚Das ist eine ernste Sache. Man war doch bisher gewohnt anzunehmen, daß dem Worte eines Premierministers Glauben zu schenken sei. Jedenfalls bin ich orientiert'."

Was Chirol „a copy of the Emperor's own record of the conversation" nennt, wäre also in Wahrheit nur ein Teil der Hatzfeldtschen Berichterstattung. Aus dieser aber (vgl. namentlich Nr. 2371) geht mit voller Gewißheit hervor, daß der Gedanke einer Aufteilung der Türkei von Lord Salisbury und nicht von deutscher Seite ausgegangen ist.

* Vgl. Nr. 2384.

Nr. 2387

Der Botschafter in London Graf von Hatzfeldt an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

London, den 14. August 1895

Lord Salisbury sagte mir gestern, daß Italien den früher so dringend verlangten Agenten in Zeila* mit Befugnis zur Flaggenführung nicht mehr haben wolle. — Warum, wußte er anscheinend nicht, meinte aber, die Erklärung werde wohl sein, daß die italienische Regierung jetzt mehr haben wolle. Lord Salisbury hatte wegen anderweitigen geschäftlichen rendez-vous wenig Zeit übrig, ich hatte aber außerdem den Eindruck, daß er in bezug auf Mittelmeerfrage und eventuelle künftige Verteilung von türkischen Territorien etwas zurückhaltender war, und ich enthielt mich daher ebenfalls jeder Initiative. Haben die Italiener von seiner Anregung mir gegenüber etwas erfahren und hier vielleicht durchblicken lassen, daß sie davon wissen? Er wiederholte mehrmals mit einem gewissen Nachdruck, daß er mit niemandem auf der Welt außer mit mir darüber gesprochen habe. Im übrigen blieb er dabei, daß nach allen seinen Nachrichten die Dinge in der Türkei schlecht ständen, komme es aber einmal zum Zusammenbruch, so sei der Krieg beinahe unvermeidlich. Nutzanwendung: ich möchte doch für rechtzeitige befriedigende Konzessionen des Sultans in der armenischen Frage sorgen**.

Sehr frappiert hat mich gestern in meinen Unterhaltungen mit Baron de Courcel und Lord Salisbury, daß beide besonders von Marokko präokkupiert schienen. Baron de Courcel ließ die Bemerkung fallen, daß Frankreich hier wohl eventuell Marokko bekommen könnte, allerdings ohne das wichtige Tanger, welches England sich reserviere. Lord Salisbury zeigte die frühere Besorgnis vor französischen Bestrebungen in Marokko, meinte aber dazu, daß Frankreich sich für Einräumung von Marokko zu vielen Dingen verstehen würde.

Sie sind hoffentlich damit einverstanden, daß ich vorläufig kein Empressement zeige, auf Besprechung der Teilungsprojekte mit Lord Salisbury zurückzukommen. Wir werden aber die Augen offen halten müssen.

Die gestrigen Äußerungen Lord Salisburys haben mich in der Ihnen bekannten Überzeugung bestärkt, daß er es als eine unvermeidliche Voraussetzung jeder friedlichen Teilung im Orient betrachtet, den Russen Konstantinopel, wahrscheinlich mit Einschluß der Dardanellen, einzuräumen. Er wiederholte aber dabei nochmals, daß er, wie früher, die Erhaltung der Türkei bei weitem vorziehen würde.

Hatzfeldt

---

* Vgl. Bd. VIII, Kap. LXIV, A, Nr. 2015 f.

** Vgl. Kap. LXI, A, Nr. 2412.

Nr. 2388

Der Vortragende Rat im Auswärtigen Amt von Holstein an den Botschafter in London Grafen von Hatzfeldt

Telegramm. Eigenhändiges Konzept

Privat Berlin, den 14. August 1895

Die Äußerungen von Salisbury über Teilung* sind ganz geheim behandelt worden. Ich werde morgen noch Rotenhan fragen. Wahrscheinlich ärgert sich Lord Salisbury, weil der Kaiser sich zur Teilungsidee nicht bekehren ließ. Frankreich in Marokko, also mit vermehrter Kontrolle der Straße von Gibraltar, und Rußland in den Dardanellen, also gegenüber Port Said — dies als englisches Programm ist nur erklärlich, wenn man bei Lord Salisbury den Glauben voraussetzt, es werde gleich bei der Durchführung zum allgemeinen Kriege der kontinentalen Mächte kommen, wo dann England seine gewöhnliche Rolle spielen würde. In der Tat würde z. B. bei der Teilung Marokkos Italien sofort versuchen, den Dreibund hineinzuziehen.

Angesichts einer solchen englischen Politik dürfen wir weniger als je die Brücken nach Rußland hin abbrechen.

Lobanow und Salisbury entwickeln gewisse Ähnlichkeiten: Hochmut, Rücksichtslosigkeit, Ablehnung der Gleichberechtigung Mitbeteiligter.

Ich werde Sonnabend vormittag dem Reichskanzler Vortrag halten. Bitte vorher um Ihre Ansicht.

Holstein

Nr. 2389

Der Unterstaatssekretär im Auswärtigen Amt Freiherr von Rotenhan an den Botschafter in London Grafen von Hatzfeldt

Telegramm. Konzept von der Hand des Vortragenden Rats von Holstein

Nr. 264 Berlin, den 15. August 1895

Über den Inhalt von Ew. letzten Unterredungen mit Lord Salisbury ist keinerlei Mitteilung gemacht worden**, außer dem Reichskanzler und Herrn von Kiderlen unter Hinweis auf streng vertraulichen Charakter.

Der Umstand, daß Lord Salisbury sich der zweiten Unterredung mit Seiner Majestät dem Kaiser entzog, läßt vermuten, daß die erste Unterredung, wo Seine Majestät Interesse für den Fortbestand des Türkischen Reichs zeigte, den englischen Minister verdrossen hat. Den

* Vgl. Nr. 2372 und 2375.
** Vgl. Nr. 2372 und 2375.

Gedanken, eine Ableitung für Ägypten zu schaffen, scheint Lord Salisbury aber nicht aufgegeben zu haben, nach dem zu urteilen, was Ew. über seine und des französischen Botschafters Äußerungen hinsichtlich Marokkos berichten.

Ob eine Teilung Marokkos in der Art, daß England und Frankreich die Hauptgewinner sind, ohne vorherigen europäischen Kongreß durchführbar sein würde, hängt vom guten Willen Europas ab. An diesem möchte ich, selbst von dem fernen deutschen Standpunkte aus, zweifeln, weil nicht bloß marokkanisches Gebiet, sondern auch das europäische Gleichgewicht und für uns speziell der Bestand des Dreibundes in Frage kommt.

Vielleicht kommt die Angelegenheit aber gar nicht so weit, wenn es nämlich England und Frankreich nicht gelingt, sich über denjenigen Gebietsteil, welcher die Durchfahrt von Süden beherrscht, zu verständigen. Die Äußerung des französischen Botschafters im vorletzten Absatz von Ew. Telegramm Nr. 223* zeigt, daß Baron Courcel die Ausgleichung der englisch-französischen Interessengegensätze noch keineswegs für sicher hält.

Rotenhan

Nr. 2390

Der Botschafter in London Graf von Hatzfeldt an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Geheim — London, den 16. August 1895

Für Baron von Holstein.

Antwort auf Privattelegramm**. War gestern abwesend, daher Verzögerung.

Nach meiner Überzeugung ist die Situation folgende:

Lord Salisbury sieht, wie schon früher Lord Rosebery, schwierige Zeiten für England kommen und sucht sich dagegen beizeiten zu decken. Während sein Vorgänger unmögliche Arrangements mit Österreich, respektive Deutschland, anstrebte***, sucht Lord Salisbury nach einem Verteilungsplan im Orient, durch welchen die Krisis beschworen, jeder mehr oder weniger befriedigt, namentlich aber England das Seinige ohne Schwertstreich erhalten, vielleicht noch mehr zugewandt werden könnte. Über die Details des Planes, dessen Schwierigkeiten

* Der betreffende Absatz in dem Bericht des Grafen Hatzfeldt Nr. 223 vom 13. August über ein Gespräch mit dem französischen Botschafter lautet: „Schließlich ließ Baron Courcel deutlich durchblicken, daß Frankreich und Deutschland sich auch in Afrika, wo England niemandem etwas gönne, über manches verständigen könnten.“

** Siehe Nr. 2388.

*** Siehe Bd. IX, Kap. LV, Nr. 2147 ff.

er nicht verkennt, ist er sich noch keineswegs klar. Der Zweck seiner geheimen Besprechungen darüber mit mir war, zunächst sich zu versichern, ob und welcher Verteilung wir zustimmen würden, dann aber, wenn wir einig würden, durch uns Italien und Österreich, wahrscheinlich auch Rußland, dafür zu gewinnen. Dann war England schön heraus, ohne für die Hülfe einer andern Macht hohen Preis zu zahlen. Frankreich wäre von Rußland getrennt und würde schwerlich ohne dasselbe einen großen Krieg riskieren, eventuell würde man noch einen Bissen für dasselbe suchen, Syrien oder sonst etwas. Das ist die Auffassung Lord Salisburys. Einen Krieg der Kontinentalmächte wünscht er nicht, und seine Berechnung geht nicht so weit, davon bin ich überzeugt. Die frühere Rolle würde England in diesem Falle nicht spielen können, weil es durch etwaige Niederwerfung Italiens und Österreichs hülflos an Rußland und Frankreich ausgeliefert würde und alle Bedingungen der beiden annehmen müßte. Jeder Friedensschluß zwischen den streitenden Mächten könnte England, weil es keinem geholfen, ebenfalls teuer zu stehen kommen. Alles das weiß Lord Salisbury sicher ganz genau.

Auf der anderen Seite haben wir mit Rußland zu rechnen, dessen jetzige Regierung uns ebensowenig gönnt, uns mit gleicher, wenn nicht größerer Rücksichtslosigkeit behandelt, auch wo wir ihm helfen wollen. Wir haben von dort manches zu fürchten, aber nichts zu hoffen, solange es nicht durch ein bindendes Abkommen verbürgt ist. Die französische Freundschaft, in welcher die wahre Gefahr für uns liegt, wird Rußland meines Erachtens nie aufgeben, solange wir ihm nicht entweder den Weg nach Konstantinopel ebnen, indem wir Österreich einfach fallen lassen oder letzteres zu einer Verständigung darüber mit den Russen bestimmen, was dem Fürsten von Bismarck nicht gelungen ist.

Unter solchen Umständen bin ich der Überzeugung, daß unser Interesse uns vorschreibt, die Brücken nach keiner Seite abzubrechen und die Möglichkeit der Verständigung nach beiden Seiten offen zu halten. Zeigt England sich einem Plan geneigt, welcher für unsere Alliierten und auch für Rußland annehmbar erscheint, daher die dauernde Erhaltung des Friedens hoffen läßt, so haben wir meines Erachtens keinen Grund, dies von vornherein abzuweisen. Werden uns in St. Petersburg Vorschläge gemacht, oder zeigt sich dort überhaupt Aussicht für eine wirkliche und bindende Verständigung, durch welche die Erhaltung des Friedens, namentlich aber unsere eigene Sicherheit, also vor allem russische Neutralität bei einem Konflikte mit Frankreich, gewährleistet wird, so werden wir das ebensowenig zurückweisen dürfen.

Bis zum Eintritt eines der beiden angeführten Fälle ist es nach meiner festen Überzeugung unsere Aufgabe, die Beziehungen mit unsern Bundesgenossen zu pflegen, gleichzeitig aber uns volle Ak-

tionsfreiheit vorzubehalten. Alle kontinentalen Mächte mit Einschluß Rußlands werden sich zweimal bedenken, einen europäischen Krieg zu provozieren, ohne unserer Haltung sicher zu sein. Kommt es durch die Macht der Verhältnisse dennoch dazu, so werden sich alle um uns bewerben müssen, und wir werden das entscheidende Wort zu sprechen haben, wenn wir den richtigen Augenblick ruhig abzuwarten verstehen.

Der einzige schwache Punkt dieser Politik ist, daß Lord Salisbury Mittel findet, irgendeinen Ausgleichungsplan ohne uns in Wien, Rom und Petersburg zur Annahme zu bringen, oder daß Österreich sich direkt mit Rußland über den Orient verständigt. Beides halte ich für möglich, sehe aber kein Mittel, uns dagegen zu decken, wenn wir nicht vorher zu einer Verständigung mit Lord Salisbury oder mit Fürst Lobanow gelangen können.

Hatzfeldt

Nr. 2391

Der Botschafter in Wien Graf zu Eulenburg an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 207 — Wien, den 18. August 1895

Die Rede Lord Salisburys im Oberhause* hat in der hiesigen Presse im allgemeinen eine Kritik erfahren, die in Anbetracht der Überraschung über das Faktum der außerordentlich energischen Sprache des Lords eine maßvolle genannt werden kann. Das Organ der Regierung, „Das Fremdenblatt", spricht nur von der sehr ernsten Verwarnung an die Türkei und stimmt darin mit der mir gestern abend vom Grafen Goluchowski gemachten Äußerung überein.

Der Minister behauptet, auf die Rede „vorbereitet" gewesen zu sein. Lord Salisbury habe dem österreichischen Vertreter in London mitgeteilt, daß die Haltung der Pforte in der armenischen Frage ihn

* Am 15. August hatte Lord Salisbury im Oberhause eine sensationelle Rede über die Türkei und die armenische Frage gehalten, in der er ernste Zweifel über den dauernden Bestand des türkischen Reiches aussprach. Es hieß darin u. a.: „Die Unabhängigkeit der Türkei ist zwar in das europäische Staatsrecht eingeschrieben und durch die Verträge von Paris und Berlin gewährleistet, ist aber doch eine ganz besondere Unabhängigkeit: sie ist eine Unabhängigkeit, die auf Grund der Übereinkunft anderer Mächte besteht, sie nicht anzutasten und sie aufrechtzuerhalten. Wie lange der heutige Zustand der Dinge andauern wird, das erscheint mir, ich gestehe es, heute mehr zweifelhaft als vor 20 Jahren. Wenn von Geschlecht zu Geschlecht Jammergeschrei aus verschiedenen Teilen des Türkischen Reiches erschallt, so kann nach meiner Überzeugung der Sultan sich nicht über die Wahrscheinlichkeit täuschen, daß Europa früher oder später der Hilferufe, die von seiten der Pforte zu ihm dringen, überdrüssig werde, und daß die dem Türkischen Reiche verliehene künstliche Stärke versagen werde."

zwänge, einen starken Druck auf den Sultan mittelst öffentlicher Kundgebung auszuüben.

Anscheinend war Graf Goluchowski durch diese Vorbereitung auch über die Äußerungen Lord Salisburys beruhigt, welche den Bestand der Türkei als einen prekären darstellen. pp.

Gegenüber dieser Haltung des Ministers möchte ich mir gehorsamst erlauben, auf den hier beigefügten Artikel der „Presse" vom heutigen Tage aufmerksam zu machen, eines Blattes, das bisweilen zu offiziösen Kundgebungen benutzt wird. Will ich auch annehmen, daß die Äußerungen des „Fremdenblattes" bezüglich der Rede Lord Salisburys den entsprechenden Ausdruck für die Auffassung der hiesigen Regierung wiedergeben, so kann ich nicht leugnen, daß der Artikel der „Presse" über die Äußerungen Salisburys, welche den Zusammenbruch der Türkei in erkennbare Nähe schieben, den Anschauungen der hiesigen Regierung entsprechen dürfte. Es fällt mir auch dabei auf, daß die „Presse" das einzige Journal ist, welches den Gedanken ausspricht, „daß England die armenische Frage nur deshalb[1] forcieren und ausbeuten will, damit man in Konstantinopel, Petersburg und Paris die ägyptische Frage vergesse[2]".

P. Eulenburg

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:

[1] Richtig

[2] oder in England angenehmer Weise regle. Daher ist der Gedanke an einen Zerfall der Türkei aus Salisburys Haupt nicht mehr zu verdrängen. Dem folgt der Theilungsgedanke nach dem Gesetze der Logik. Will England das Land der Pharaonen von Russo-Frankreich ungefährdet behalten, ist ein geeigneter Schritt die Auflassung des Bosporus und der Dardanellen an das erstere. Damit muß alle Welt insbesondere Oesterreich rechnen. Zu verhindern ist es nicht mehr. Wohl aber könnte Oesterreich unmittelbar und der Dreibund mittelbar einen Vortheil daraus ziehn, wenn statt der [die] Knochen Pommerscher Grenadiere und Magyarischer Honvedes für Stamboul's Erhaltung einzusetzen, die Reiche das Letztere an Rußland gegen Compensation (Salonik, Zurückziehung der Über-Masse der Truppen an unsrer Ostgrenze etc.) anböten; oder Geneigtheit dazu erkennen lassen. Damit wird vermieden, daß der Brite dem Russen allein die Dardanellen schenkt! Zögyeny* ist von mir in dem Sinne beschieden mit Einverständniß des Reichskanzlers, neulich bei der Tafel am 18; und hat sich völlig einverstanden erklärt.

Nr. 2392

Der Botschafter in London Graf von Hatzfeldt an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Entzifferung

Nr. 560 London, den 31. August 1895
Geheim

Als ich mich bei Lord Salisbury mit Rücksicht auf bevorstehenden Urlaubsantritt verabschiedete, kamen wir in zwangloser vertraulicher

* L. v. Szögyény-Marich, österreich-ungarischer Botschafter in Berlin.

Unterhaltung und im Anschluß an armenische Frage nochmals auf die Eventualitäten der Zukunft. Der Minister äußerte sich diesmal ganz anders als in vorhergehenden Unterhaltungen. Ganz offen ging er von der Voraussetzung aus, daß die Russen vom Schwarzen Meer aus den Zutritt zum Mittelmeer erlangen würden, und bezeichnete dies als nach seiner Auffassung ganz annehmbar für England. Auch Ägypten, welches sich dann vielleicht schwer würde halten lassen, sei von keiner solchen Wichtigkeit, daß man hier nicht darauf verzichten könnte. Als ich hier die Bemerkung fallen ließ: „Wohl für eine andere Kompensation im Mittelmeer?", sagte Lord Salisbury: „Non, mes convoitises sont ailleurs, plutôt du côté de l'Euphrate."

Er fügte dann hinzu: „Bien entendu ces opinions sont toutes personnelles et je ne vous dis pas qu'aucun de mes collègues les partage. Je ne vous garantis pas non plus que je ne changerai pas mois-même ma manière de voir à ce sujet."

Als von der Möglichkeit einer Krisis im Orient die Rede war, sagte der Minister noch zum Schluß: „Si cela arrive, je crois que ce sera l'Allemagne qui ouvrira aux Russes le chemin de Constantinople."

Ich erwiderte: „Dans de certains cas vous feriez peut-être de même si vous étiez à la tête du Gouvernement allemand. Je n'exprime qu'une opinion personnelle, mais je crois que, dans notre situation menacée de deux côtés, notre devoir est avant tout d'assurer notre sécurité, si elle ne nous est pas garantie d'une autre manière[1]."

Kurz nach dieser Unterhaltung traf ich mit dem französischen Botschafter zusammen, welcher sofort von der hiesigen politischen Situation anfing, die er als außerordentlich dunkel und kompliziert bezeichnete. Es sei unendlich schwer, sich ein Bild zu machen, was Lord Salisbury eigentlich wolle. Er fügte dann hinzu: „C'est du reste un homme qui aime à envisager les problèmes de l'avenir *et à les discuter*."

Bei einem zweiten gelegentlichen Zusammentreffen kam Baron de Courcel auf diesen Punkt zurück. Er ließ diesmal deutlich durchblicken, daß es sich um Probleme *im Mittelmeer* handele, und ließ dabei das Wort „partage" fallen. Im Laufe der Unterhaltung erwähnte der Botschafter mehrmals, nicht ohne Absicht, die intimen Beziehungen, die zwischen Frankreich und Rußland *augenblicklich* beständen.

Der Unterstaatssekretär Sir Th. Sanderson, welchem ich ebenfalls einen Abschiedsbesuch machte, suchte mich im Laufe der Unterhaltung zu überzeugen, daß hier in bezug auf die auswärtige Politik nichts verändert sei, und daß die Neigung Lord Salisburys nach wie vor dahin gehe, mit dem Dreibund in Übereinstimmung zu bleiben. Er leugnete dabei nicht, daß es während des Ministeriums Rosebery eine Zeit gegeben habe, wo man hier wegen unseres „unfreundlichen" Auftretens in der Kongofrage sehr gereizt gegen Deutschland gewesen sei. Auch

darüber sei man verstimmt gewesen, daß wir seinerzeit abgelehnt, mit England zusammen auf die Lösung der chinesisch-japanischen Schwierigkeiten einzuwirken, uns aber dann auf die erste Aufforderung der Russen dabei beteiligt hätten. Manche Abweichungen von der sonstigen deutschfreundlichen Politik der englischen Regierung, wie z. B. die Annäherung an Rußland und auch eine etwas mehr franzosenfreundliche Politik in Marokko, seien lediglich die Folge dieser Gereiztheit gewesen.

Selbstverständlich wies ich die Behauptung, daß wir in der Kongofrage unfreundlich gewesen, als unbegründet zurück, indem ich daran festhielt, daß unser Verhalten durch die vorhergehende Rücksichtslosigkeit Englands in der Frage hervorgerufen und berechtigt gewesen sei.

Die im vorstehenden geschilderten Unterhaltungen haben mich in der Überzeugung bestärkt, daß die auswärtige Politik Lord Salisburys noch nicht endgültig feststeht, und daß er nach einer Kombination sucht, die für den Fall einer Krisis im Orient die Sicherheit und vielleicht den Vorteil Englands garantiert, ohne daß letzteres dafür das Schwert zu ziehen oder unerwünschte Opfer aus der eigenen Tasche zu bringen braucht. Seine Unterhaltungen mit mir vor meiner Reise nach Cowes gestatten kaum einen Zweifel, daß er uns zunächst für eine solche Kombination zu gewinnen hoffte. Die Äußerungen des Baron de Courcel gegen mich lassen zum mindesten vermuten, daß der Premierminister seitdem auch nach dieser Richtung einen Fühler ausgestreckt hat.

Ob auch in St. Petersburg, habe ich bis jetzt nicht ermitteln können, bezweifle aber kaum, daß die Eindrücke des Baron de Courcel ihren Weg über Paris nach St. Petersburg gefunden haben.

Hatzfeldt

Randbemerkung Kaiser Wilhelms II.:
[1] Sehr gut

Nr. 2393

Der Botschafter in London Graf von Hatzfeldt an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 253 London, den 25. Oktober 1895

Telegramm Nr. 290* erhalten.

In meiner heutigen ersten ausführlichen und ganz vertraulichen Unterhaltung mit Lord Salisbury äußerte derselbe sich zunächst über

---

* Durch Telegramm Nr. 290 war dem Grafen Hatzfeldt Kenntnis von einem Diktat Kaiser Wilhelms vom 25. Oktober 1895 über seine Unterredung mit dem englischen Militärattaché Oberst Swaine vom gleichen Tage (siehe Bd. XI, Kap. LXIII, Nr. 2579) gegeben worden.

die von der heutigen „Times“ gebrachte Nachricht über ein geheimes russisch-chinesisches Abkommen dahin, daß ihm noch keine Bestätigung dafür zugegangen sei, daß es ihm aber, wie er mir schon früher gesagt, durchaus nicht unlieb wäre, wenn Rußland sich in China weiter engagiere. Es würde dadurch vom Orient abgelenkt werden und wäre dann mit den ihm übrigbleibenden Streitkräften nicht mehr stark genug, um gleichzeitig an ein Vorgehen vom Schwarzen Meer aus zu denken. Nur in dem Fall, wenn Rußland sich ausschließliche Rechte für seine Schiffe in Port Arthur ausbedingt hätte, würde England dagegen Einwendungen erheben müssen.

Über die Erledigung der armenischen Frage zeigte sich der Minister besonders deshalb erfreut, weil damit die Sorge vor einem Zusammenbruch des Türkischen Reichs und die Notwendigkeit vorläufig wegfalle, sich über das fernere Schicksal der Bestandteile desselben den Kopf zu zerbrechen. Lord Salisbury betonte dabei, daß er in erster Linie die Erhaltung des europäischen Friedens wünsche. Sollte es dennoch infolge irgendeines russischen Vorgehens im Orient zu einer Krisis kommen, so werde er sich sofort und vor allem nach Berlin wenden, um sich mit uns über eine gemeinschaftliche Haltung zu verständigen. Der Minister fügte hinzu, daß man in Wien wegen des Orients sehr besorgt sei und namentlich befürchtet habe, daß er, Lord Salisbury, den Russen die Dardanellen überlassen wolle. Er habe daher dem Grafen Goluchowski sagen lassen, daß er niemals eine solche Absicht ausgesprochen habe, und könne nur versichern, daß er in allem, was die orientalische Frage betreffe, stets auf die österreichischen Interessen in erster Linie Bedacht nehmen werde.

Ohne mich nach irgendeiner Richtung zu engagieren, habe ich den Minister freundschaftlich, aber bestimmt darauf hingewiesen, daß die bisherige unsichere Politik Englands, die vielleicht zum Teil noch den Mißgriffen seines Vorgängers zuzuschreiben sei, fast überall in Europa Mißtrauen hervorgebracht habe, und daß niemand mehr an bestimmte Ziele der englischen Politik und an eine konsequente Durchführung derselben glauben wolle.

Als der Minister mir, wie angeführt, mit Nachdruck sagte, daß er sich im Fall einer drohenden Krisis sofort und zunächst mit uns verständigen wolle, habe ich erwidert, daß ich ihn stets bereitwillig anhören würde, wenn es dann nicht zu spät sei.

Der neue englische Botschafter* soll hier genau über alles informiert werden, damit er eventuell auch in der Lage ist, sich Seiner Majestät gegenüber über alle von allerhöchstdemselben berührten Fragen auszusprechen.

Das Telegramm Nr. 290 ist mir erst nach meiner Unterredung mit Lord Salisbury zugegangen.

Hatzfeldt

---

* Sir F. Lascelles.

Kapitel LXI

Salisbury und die Armenische Frage
Juli bis Dezember 1895

A. Vom Antritt des neuen Kabinetts Salisbury bis zur Annahme des Armenischen Reformplanes
Juli bis Oktober 1895



Nr. 2394

Der Botschafter in London Graf von Hatzfeldt an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 476 London, den 6. Juli 1895

In einer längeren politischen Rede, die Lord Rosebery* gestern in der Albert Hall gehalten hat, hat er auch die armenische Frage berührt, in der offenbaren Absicht, seinem Nachfolger dadurch Schwierigkeiten zu bereiten. Nachdem er hervorgehoben hatte, daß das liberale Kabinett im Einverständnis mit Rußland und Frankreich den Zweck verfolgt habe, den Armeniern durch einen scharfen Druck in Konstantinopel zum mindesten Sicherheit gegen „unerträgliche Bedrückung, unerträgliche Grausamkeit und unerträgliche Barbareien" zu verschaffen, fügte er hinzu, er hoffe, daß die jetzige Regierung auf dem von ihren Vorgängern vorgezeichneten Wege nicht schwanken würde, da sie sonst mit der ganzen christlichen Bevölkerung des Vereinigten Königreichs Abrechnung zu halten haben würde.

Die Berechnung der Liberalen geht, wie ich es erwartet hatte, dahin, Lord Salisbury vor die Alternative zu stellen, entweder gegen seinen Wunsch den Sultan noch weiter zu demütigen und zu schädigen oder, wenn er dies nicht tut, sich mit der von den Liberalen zugunsten der Armenier künstlich erregten öffentlichen Meinung in Widerspruch zu setzen.

Aus vertraulichen Äußerungen Lord Salisburys gegen mich habe ich den Eindruck gehabt, daß er dies vollständig durchschaut, und daß er versuchen wird, die ihm in den Weg gelegten Schwierigkeiten zu umgehen, indem er den Anschein aufrechthält, daß England sich für das Los der Armenier interessiert und in dieser Hinsicht keinen Rückzug antritt, ohne sich jedoch, soweit er es vermeiden kann, zu einem schärferen Auftreten in Konstantinopel drängen zu lassen. Seine größte Hoffnung beruht aber darauf, daß der Sultan ihm seine Aufgabe erleichtern wird, indem er von selbst Maßregeln zur Herstellung einer besseren Verwaltung ergreift und zu diesem Zweck vor allem anrüchige Beamte aus den betreffenden Provinzen abberuft und durch bessere ersetzt. Mit offenbarer Genugtuung teilte mir der Minister deshalb gestern mit, daß nach einer ihm eben zugegangenen Nach-

---

* Das liberale Kabinett Lord Rosebery hatte Ende Juni 1895 einem konservativen Kabinett Lord Salisbury Platz gemacht.

richt der Sultan bereits einen der bedenklichsten Walis — der Name war ihm entfallen — aus Armenien entfernt habe.

Wenn der Sultan die hiesige Situation, wie sie sich aus dem letzten Kabinettswechsel ergibt, richtig erkennt, wird er nicht zögern dürfen, den Wünschen Lord Salisburys in bezug auf die fraglichen Maßregeln möglichst entgegenzukommen und ihm dadurch die Wege für die, wie ich nicht zweifele, von ihm selbst gewünschte, mildere Behandlung der armenischen Frage zu ebnen.

P. Hatzfeldt

Nr. 2395

Der Stellvertretende Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Rotenhan an den Botschafter in Konstantinopel Freiherrn von Saurma

Telegramm. Konzept von der Hand des Vortragenden Rats Mumm von Schwarzenstein

Nr. 41 Berlin, den 7. Juli 1895

In der ersten Unterredung, welche Lord Salisbury mit dem Grafen Hatzfeldt gehabt hat, bemerkte ersterer, daß es in hohem Maße wünschenswert sein würde, wenn der Sultan aus eigenem Antriebe, ehe die neue englische Regierung die Verhandlungen wegen Armeniens wieder aufnähme, in der armenischen Angelegenheit etwas tue, z. B. die Ersetzung schlechter Gouverneure durch gute, denn England könne nicht ganz zurück.

Ew. pp. stelle ich die ganz vertrauliche Verwertung des Vorstehenden ausschließlich nach türkischer Seite anheim.

Rotenhan

Nr. 2396

Der Botschafter in London Graf von Hatzfeldt an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 483 London, den 10. Juli 1895

Ganz vertraulich

Als ich gestern mit Lord Salisbury die Nachrichten aus Mazedonien respektive Sofia* besprach, brach er wiederholt davon ab, um auf die armenische Frage zurückzukommen, die ihm bei weitem mehr Sorge zu bereiten schien. Er bemerkte darüber:

„Wenn der Sultan uns doch nur einen annehmbaren Gouverneur „vorschlagen wollte, dann könnten wir uns beruhigen, ohne ihm Zu„mutungen zu stellen, die seine souveränen Rechte oder seine Würde

* Seit Juni 1895 war an der bulgarischen Grenze ein Aufstand ausgebrochen, in dessen Folge es zu Zusammenstößen zwischen türkischen und bulgarischen Soldaten und zu Auseinandersetzungen zwischen der Pforte und Bulgarien kam, in die auch die Vertreter der Großmächte eingriffen.

„beeinträchtigen würden. Aber ohne eine solche Genugtuung können „wir nicht zurück[1]. Dazu ist, glauben Sie mir, die öffentliche Meinung „hier zu stark engagiert (le courant est trop fort). Und es könnte „doch immerhin ein Augenblick kommen, wo Rußland und England „einmal wieder in der Sache übereinstimmen[2], und das würde dann „das Ende der türkischen Herrschaft bedeuten."

Als ich hier einwarf, daß ich mir die fragliche Übereinstimmung nicht recht denken könne, da Rußland kein autonomes Armenien an seiner Grenze zu wünschen scheine, erwiderte der Minister: „Gewiß „nicht, aber die Veränderungen, die dann kommen würden, würden „vielleicht ganz andere und zugunsten Rußlands, also letzterem er- „wünscht sein*".

Ich bin, obwohl unsere Unterhaltung eine ganz vertrauliche und ungezwungene war, auf diesen Gedankengang vorläufig nicht näher eingegangen, habe aber keine Zweifel, daß der Minister bei seiner Äußerung eine Art Teilung der Türkei** im Auge hatte, bei welcher die an der russischen Grenze liegenden türkischen Provinzen nicht autonom, sondern russisch werden würden.

Als wir schließlich nochmals auf den von der Pforte zu ernennenden Gouverneur zurückkamen, bemerkte Lord Salisbury: „Wenn der Sultan nur Reouf Pascha, den früheren Kriegsminister, vorschlagen wollte. Schakir Pascha kann uns nicht passen, il est entièrement anglophobe."

Es ist mir keinen Augenblick zweifelhaft, daß der Minister die Aufrollung der orientalischen Frage mit eventueller Teilung der Türkei durchaus nicht wünscht. P. Hatzfeldt

---

Bemerkung Kaiser Wilhelms II. am Kopf des Schriftstücks:

Es kann ja Saurma auf der von Radolin vorgezeichneten Basis fußend dem Sultan freundschaftlichst so etwas suppeditiren.

Randbemerkungen des Kaisers:

[1] Das ist Rosebery's That

[2] ?

Nr. 2397

Der Stellvertretende Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Rotenhan an den Botschafter in London Grafen von Hatzfeldt

Telegramm. Konzept von der Hand des Vortragenden Rats Mumm von Schwarzenstein

Nr. 228 Berlin, den 13. Juli 1895

Unter Bezugnahme auf Bericht Nr. 483***.

Auf Grund Euerer pp. Berichterstattung habe ich bereits am

---

* Vgl. Nr. 2371.

** Siehe Kapitel LX: Salisburys Aufteilungsplan Cowes.

*** Siehe Nr. 2396.

7. d. Mts. dem Kaiserlichen Botschafter in Konstantinopel telegraphisch anheimgestellt, dort an maßgebender Stelle darauf hinzuweisen, wie vorteilhaft es sein würde, wenn der Sultan aus eigener Initiative in der armenischen Angelegenheit etwas tue, z. B. wenn er schlechte Gouverneure durch gute ersetzen würde*.

Falls Ew. pp. es für angezeigt halten, stelle ich anheim, von sich aus Rustem Pascha auf Reouf Pascha als geeigneten Gouverneur aufmerksam zu machen.

Rotenhan

Nr. 2398

Der Stellvertretende Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Rotenhan an den Botschafter in Konstantinopel Freiherrn von Saurma**

Telegramm. Konzept von der Hand des Vortragenden Rats Mumm von Schwarzenstein

Nr. 42 Berlin, den 14. Juli 1895

Graf Hatzfeldt meldet, daß Lord Salisbury dem Drängen der öffentlichen Meinung Englands nicht mehr lange werde widerstehen können und voraussichtlich binnen kurzem genötigt sein würde, in der armenischen Frage voranzugehen, wenn nicht die Pforte der englischen Regierung umgehend und freiwillig mindestens in der Gouverneurfrage einige Konzessionen mache***.

Bitte dies vertraulich und unauffällig direkt an den Sultan gelangen zu lassen.

Rotenhan

Nr. 2399

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 83 Therapia, den 14. Juli 1895
Vertraulich

Der englische Botschafter hat gestern die türkischen Minister aufgesucht, um bei denselben die armenische Frage zu urgieren und ihnen zu sagen, er sei von Lord Salisbury angewiesen, bei der Pforte darauf zu bestehen, daß der im Memorandum der drei Mächte† ins Auge gefaßte Oberkommissar für die armenischen Provinzen nunmehr

---

* Vgl. Nr. 2395.
** Ein inhaltlich gleiches Telegramm ging an den Botschafter in Wien (Nr. 119).
*** Vgl. Nr. 2395, 2397.
† Vgl. Bd. IX, Nr. 2205.

baldigst entsendet und mit ausgedehnten Vollmachten versehen werde, so zwar, daß er nicht in jedem einzelnen Falle gezwungen sei, bei der Zentralstelle in Konstantinopel zuvor anzufragen.

Eine bestimmte befriedigende Antwort ist Sir Philip Currie nicht gegeben worden.

Die aus einigen Ministern bestehende Kommission, welche vor kurzem zusammengetreten war, um diejenigen Reformvorschläge aus dem Memorandum der drei Mächte zu bezeichnen, welche mit der türkischen Gesetzgebung vereinbar und für die Pforte annehmbar seien*, hat ihre Aufgabe vollendet und auch die Instruktionen für den Oberkommissar entworfen. Nach Prüfung dieser Vorschläge durch den Ministerrat sind dieselben dem Sultan zur Genehmigung unterbreitet worden, Seine Majestät hat aber die Sache, mit einigen Bemerkungen versehen, an den Ministerrat zu erneuter Beratung zurückverwiesen.

Wie die Vertreter von England, Frankreich und Rußland vertraulich wissen wollen, stehen die Zugeständnisse, welche die Pforte zu machen geneigt ist, weit hinter den Reformvorschlägen der drei Mächte zurück. Selbst in betreff der Ernennung des für Armenien bestimmten Marschalls Schakir Pascha hat eine Verständigung nicht erzielt werden können. Während die Ernennung Schakir Paschas zum Mufettisch (Inspektor) einiger Lokalitäten Kleinasiens bereits vor einiger Zeit amtlich veröffentlicht worden ist, erklären die drei Botschafter, ohne die Wahl materiell weiter zu bemängeln, von dieser Ernennung keine Notiz nehmen zu können, weil sie dieserhalb zuvor nicht befragt worden seien.

Der für die Türkei in einem unverhofft günstigen Augenblick eingetretene Ministerwechsel in England hat der Pforte die Gelegenheit geboten, durch rechtzeitige geringfügige Zugeständnisse — wie z. B. die Ersetzung der Gouverneure in den armenischen Provinzen durch vertrauenerweckende Persönlichkeiten — dem neuen Ministerium die Mittel zur Beschwichtigung der öffentlichen Meinung in England an die Hand zu geben. Die Pfortenminister verschlossen sich nicht der Erkenntnis der Richtigkeit der Ratschläge, die ihnen von befreundeter Seite nach dieser Richtung hin gegeben worden sind**. Aber die an maßgebender Stelle feststehende, wie ich glaube, auf vertraulichen Andeutungen der Vertretungen von Rußland und Frankreich beruhende Überzeugung, daß diese beiden Mächte sich an koerzitiven Maßregeln zugunsten der Armenier nicht nur nicht beteiligen, sondern England von solchen geradezu abhalten würden, steht den guten Absichten der Pforte hindernd im Wege. Es ist für letztere außerordentlich schwer, freiere Hand für die Wahl von Personen beim Sultan zu erlangen, und

---

* Vgl. Bd. IX, Nr. 2205, S. 230.
** Vgl. Nr. 2395.

es ist fraglich, ob es den vereinten Bemühungen des Großwesirs und des Ministers des Äußeren gelingen wird, eine irgendwie nennenswerte Änderung dieser Zustände herbeizuführen.

Saurma

Nr. 2400

Der Botschafter in London Graf von Hatzfeldt an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

London, den 23. Juli 1895

Privat für Baron von Holstein.

Der österreichische Botschafter*, welcher meine Ihnen bekannte Auffassung bezüglich voraussichtlicher Haltung Lord Salisburys in der armenischen Frage auf Grund seiner Unterhaltungen mit demselben vollständig teilt, ist ernstlich besorgt, daß es, wenn der Sultan nicht bald einlenkt, zu der für Österreich bedrohlichen Aufrollung der orientalischen Frage kommen wird, und hat sich in diesem Sinne in Wien ausgesprochen. Bis jetzt ist ihm aber die Auffassung des Grafen Goluchowski in dieser Frage vollständig unbekannt, und er beabsichtigt, in nächster Zeit nach Wien zu reisen, um sich Aufklärung, respektive Instruktionen zu holen. Die größte Gefahr, speziell für Österreich, liegt meines Erachtens darin, daß Lord Salisbury, wenn er glaubt, Aktion nicht länger vertagen zu können, sich zunächst in Petersburg zu versichern sucht, wie weit man dort mit ihm gehen, und namentlich wie man sich zu eventuellem einseitigem, energischem Vorgehen Englands in Konstantinopel stellen würde.

Hatzfeldt

Nr. 2401

Der Stellvertretende Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Rotenhan an den Botschafter in Konstantinopel Freiherrn von Saurma

Telegramm. Konzept von der Hand des Vortragenden Rats Mumm von Schwarzenstein

Nr. 45 Berlin, den 25. Juli 1895

Nach unseren letzten Informationen ist energische Aktion der englischen Regierung mit Rücksicht auf englische öffentliche Meinung unvermeidlich, wenn Türkei nicht bald Entgegenkommen zeigt.

Bitte den bisherigen Weisungen entsprechend dem Sultan und der Pforte Nachgiebigkeit gegen England als im eigensten Interesse der Türkei liegend dringend anzuempfehlen. Rotenhan

---

* Graf Deym.

Nr. 2402

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 59 Therapia, den 26. Juli 1895

Antwort auf Telegramm Nr. 45*.

Ich werde noch heute Schritte beim Sultan erneuern, um ihm Nachgiebigkeit gegen England als im Interesse der Türkei selbst liegend dringend anzuempfehlen. Saurma

Nr. 2403

Der Botschafter in London Graf von Hatzfeldt an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 210 London, den 29. Juli 1895

Telegramm Nr. 238** erhalten.

Lord Salisbury, welchen ich durch vertraulichen Privatbrief von dem Inhalt des Telegramms in Kenntnis gesetzt habe, dankt mir angelegentlich für meine Mitteilung und bittet mich, Euerer Durchlaucht seinen aufrichtigen Dank für die freundschaftliche und wertvolle Intervention in Konstantinopel zu übermitteln.

Hatzfeldt

Nr. 2404

Der Stellvertretende Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Rotenhan an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe, z. Z. in Alt-Aussee

Telegramm. Konzept von der Hand des Vortragenden Rats von Holstein

Nr. 18 Berlin, den 3. August 1895

Der Kaiserliche Botschafter in Konstantinopel telegraphiert***:

„Antwort der Pforte ist den drei Mächten heute übergeben†. Russischer und französischer Vertreter scheinen dieselbe als

* Siehe Nr. 2401. Durch Telegramm Nr. 60 vom 26. Juli, das noch am gleichen Tage mittels Telegramm (Nr. 238) nach London weitergegeben wurde, zeigte Saurma die erfolgte Ausführung des Auftrags an. Das Ergebnis war, daß der Sultan dem Botschafter sagen ließ, dieser würde „nach dem Ministerrat vom nächsten Sonntag (28. Juli) den Erfolg unserer freundschaftlichen Intervention sehen“.

** Vgl. Nr. 2402, Fußnote.

*** Telegramm Nr. 67 vom 2. August.

† Siehe den Text der türkischen Antwort vom 1. August, die in unmittelbarem Zusammenhang mit der nachdrücklichen deutschen Intervention erfolgte, in: Das Staatsarchiv Bd. 58, S. 120 ff.

annehmbar zu betrachten, wenngleich sie erklären, daß die Zugeständnisse hätten weitergehend und klarer ausgedrückt sein sollen.

Über Auffassung englischen Vertreters weiß ich noch nichts Bestimmteres, doch glaube ich aus früheren Äußerungen desselben annehmen zu können, daß auch seine Regierung, wünschend, die armenische Frage beendet zu sehen, der Pforte bezüglich der Aufnahme der Antwort keine besonderen Schwierigkeiten machen wird.

Demnächst näherer Bericht über die Angelegenheit."

Deutschland hat dem Sultan zur Nachgiebigkeit in der armenischen Frage geraten aus Rücksicht für Lord Salisbury, welcher klagte, daß er durch seinen Vorgänger in gewissem Maße engagiert sei. Indessen hat Lord Salisbury wohl auch noch einen andren Beweggrund, wenn er die Frage türkischer Reformen auf der Tagesordnung zu erhalten sucht.

England sieht sich — mit höchstens Italien als einzigem Gefährten — in Ägypten durch Rußland und Frankreich bedroht. Es wäre nur erlaubter Egoismus, wenn England sich bemühte, die Aufmerksamkeit auf kleinasiatische und Balkanfragen abzulenken, dadurch daß es die Frage der Reformen für Armenien oder für andre Teile des Türkischen Reichs nicht zur Ruhe kommen ließe.

Wir glauben, daß Europa zwischen „Reformen" und „Türkei" zu wählen haben wird; diese beiden Begriffe werden sich nicht lange vereinigen lassen. Da Deutschland und Österreich kein ersichtliches Interesse an dem beschleunigten Zusammenbruch der Türkei haben, so erscheint es fraglich, ob diese beiden Mächte den englischen Premierminister bei einem etwa fortgesetzten systematischen Rütteln an inneren türkischen Zuständen fernerhin unterstützen sollen.

Ew. Durchlaucht werden vielleicht angezeigt finden, diese Frage mit dem Grafen Goluchowski zu erörtern, und ihm dabei bemerklich machen, daß unsre vorstehend skizzierte Anschauung uns hauptsächlich durch das freundschaftliche Interesse für Österreich eingegeben ist.

Rotenhan

Nr. 2405

Aufzeichnung des Reichskanzlers Fürsten von Hohenlohe, z. Z. in Alt-Aussee

Eigenhändig

Alt-Aussee, den 4. August 1895

Graf Goluchowski besuchte mich heute mittag auf seinem Weg von Wien nach Ischl und blieb mehrere Stunden.

Da ich unsere Unterredung mit der mir zugegangnen und dem

Minister noch unbekannten Nachricht von der im Telegramm Nr. 18* erwähnten Antwort der Pforte in der armenischen Frage beginnen konnte, so schloß sich daran in unauffälliger Weise die Besprechung der Frage der türkischen Reformen: Graf Goluchowski, den ich auf die Möglichkeit hinwies, daß Lord Salisbury diese Fragen auf der Tagesordnung zu erhalten geneigt sein könne, um die Aufmerksamkeit von Ägypten ab- und auf die kleinasiatischen und Balkanfragen hinzulenken, stimmte mir vollständig bei. Er erkennt die Gefahren vollkommen an, welche derartige Anregungen für den Bestand der Türkei haben würden. Bei dieser Gelegenheit konnte ich auch das Gespräch auf die Räumung Ägyptens durch die Engländer leiten und habe konstatiert, daß das Gerücht, Graf Goluchowski werde es mit Freude begrüßen, wenn England Ägypten aufgebe, nicht begründet ist. Ich hatte den Eindruck, daß seine Zustimmung zu meiner Äußerung, das Verschwinden Englands aus dem Mittelmeer werde den Anschluß Italiens an die russisch-französische Gemeinschaft herbeiführen, eine durchaus rückhaltlose und aufrichtige war. pp.

C. Hohenlohe

Nr. 2406

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 68 Therapia, den 6. August 1895

Im Anschluß an Telegramm Nr. 67**.

Heute sah ich meinen englischen Kollegen und konstatierte, daß derselbe die Antwort der Pforte auf das Memorandum der drei Mächte für ungenügend ansieht. Dieselbe enthalte eigentlich nur die Erklärung, daß dasjenige, was die Mächte verlangen, entweder bereits gesetzlich hier vorgesehen oder für die Pforte unannehmbar sei. Sir Ph. Currie hat seinen russischen und französischen Kollegen für diese seine Auffassung zu gewinnen vermocht, so daß alle drei Botschafter — jeder für sich — nunmehr der Pforte ihre Meinung dahin eröffnet haben, daß die türkische Antwort ihren Erwartungen nicht entspreche.

Die Antwort wurde von den Botschaftern ad referendum genommen und den [drei]*** Regierungen übersandt.

Wie ich aus vertraulichen Äußerungen des Ministers der Auswärtigen Angelegenheiten entnehme, scheint der Text der türkischen

---

* Siehe Nr. 2404.
** Vgl. Nr. 2404.
*** Zusatz von der Hand Mumms von Schwarzenstein an Stelle einer unverständlichen Zifferngruppe.

Antwort nicht klar genug dasjenige als bindende Zusage der Pforte auszudrücken, was von ihr als solche hatte bezeichnet werden sollen.

Es dürften zur Richtigstellung der bezüglichen Ausdrücke seitens der Pforte nachträglich noch besondere Aufklärungen an die drei Botschaften ergehen.

Saurma

Nr. 2407

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 102 Therapia, den 10. August 1895

Vertraulich

Bei Gelegenheit des gestrigen Selamliks ließ mich Seine Majestät der Sultan bitten, zu ihm zu einer Unterredung zu kommen.

Ich begab mich infolgedessen sogleich nach Beendigung des Gebets nach dem kaiserlichen Kiosk.

Die Unterhaltung währte über fünf Viertelstunden und bewegte sich fast ausschließlich auf dem Gebiete gleichgültiger Gegenstände. pp.

Nach beendeter Audienz, und als ich mich bereits anschickte, das Palais zu verlassen, sandte mir der Sultan seinen Oberzeremonienmeister Munir Pascha nach, um mich zu ersuchen, noch einen Augenblick zu verweilen. Es handle sich um eine Bitte, welche der Sultan noch an mich richten wolle.

Auf mein Ersuchen um nähere Erklärung übermittelte mir Munir Pascha die Bitte des Sultans, ich möchte bei der Regierung Seiner Majestät des Kaisers der Fürsprecher dafür sein, daß ihm seitens derselben einige Unterstützung gewährt werde[1] gegenüber dem Andrängen der Mächte von England, Frankreich und Rußland, welche von den von der Pforte in den armenischen Angelegenheiten jüngst gemachten Zugeständnissen nicht befriedigt schienen.

Ich bat Munir Pascha, dem Sultan mitzuteilen, daß ich nicht daran zweifle, meine hohe Regierung, welche ein warmes Interesse an der Wohlfahrt der Türkei nehme, werde derselben nach wie vor mit wohlerwogenen und wohlgemeinten Ratschlägen in allen schwierigen Lagen beistehen.

Als Munir Pascha die Wünsche des Sultans dahin zu präzisieren versuchte, daß sein Souverän bei aller Anerkennung des Wertes unserer Ratschläge eine direkte mildernde Einwirkung der Kaiserlichen Regierung auf die drei Mächte erbitte[2], wurde ich kühler und gab ihm zu verstehen, daß ich nicht in der Lage sei, auf ein derartig formuliertes Ansinnen näher einzugehen, daß ich dagegen glaube, die

Pforte sei jedenfalls selbst am besten imstande, durch einsichtsvolles Verhalten und kluges Entgegenkommen sich mit den drei Mächten in erwünschter Weise auseinanderzusetzen[3].

Saurma

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:
[1] Aha! das fehlte noch
[2] fällt mir nicht ein.
[3] richtig.

Nr. 2408

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 105 Therapia, den 10. August 1895
Vertraulich

Euerer Durchlaucht beehre ich mich die Antwort der Pforte auf das Memorandum der drei Mächte*, betreffend die Reformen in den kleinasiatischen Provinzen, anliegend in Abschrift gehorsamst zu überreichen. pp.

Aus vertraulichen Äußerungen der beteiligten Vertretungen entnehme ich, daß sie glauben, auf die Annahme von drei Punkten bestehen zu müssen: nämlich Einsetzung einer ständigen in Konstantinopel tagenden Kommission, zur Hälfte aus muselmanischen, zur Hälfte aus christlichen Beamten bestehend, zur Beaufsichtigung der Durchführung der Reformen, mit dem Rechte für die fremden Vertretungen, die zu ihrer Kenntnis gelangenden Klagen aus den Provinzen vor diese Kommission zu bringen, Wahl der Gemeindevorsteher (Mudir) durch die Gemeinderäte, und nicht staatliche Ernennung derselben, endlich Zulassung von Christen als Offiziere der Gendarmerie.

Es läßt sich noch nicht übersehen, welchen Grad des Druckes es bedürfen wird, um die Pforte zur Annahme dieser drei Punkte zu bringen. Die Zugeständnisse, die der Sultan bisher in dieser Frage gemacht hat, namentlich auch die bereits erfolgte Ersetzung der schlechten Gouverneure durch bessere, die endliche Inkraftsetzung der angekündigt gewesenen Amnestie und die Einholung der Genehmigung der Mächte zur Ernennung Schakir Paschas zum Oberkommissar, sind nicht zum geringsten Teile auf die zwar freundschaftlichen, aber eindringlichen Vorstellungen der Kaiserlichen Regierung zurückzuführen, und es wird nicht leicht sein, weitergehende Konzessionen von ihm zu erlangen. Es ist erstaunlich, welch irrtümliche Begriffe der Sultan bezüglich des ihm durch sein eigenes Interesse vorgeschriebenen Verhaltens den europäischen Mächten gegenüber be-

---

* Vgl. Nr. 2404, Fußnote †.

sitzt. Anstatt schnell und ausgiebig die an ihn gestellten Forderungen zu befriedigen, läßt er sich jedes Zugeständnis einzeln durch scharfe Worte und Drohungen abringen, was die Wirkung desselben natürlich an und für sich in hohem Grade abschwächt. Hat er in bezug auf irgendeinen Punkt Nachgiebigkeit gezeigt, so glaubt er, damit sich von den übrigen Verpflichtungen befreit und alles getan zu haben, was vernünftigerweise von ihm verlangt werden konnte.

Saurma

Nr. 2409

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 108 — Therapia, den 15. August 1895

Vertraulich

Bereits mehrfach hatte ich die Ehre darauf hinzuweisen, wie unklar und unbestimmt die Pforte sich in dem den drei Mächten übergebenen Antwortschreiben bezüglich der armenischen Reformen ausgedrückt hatte.

Nunmehr haben die drei hiesigen Botschafter, in der Absicht, diese Unklarheit und die damit verbundene Möglichkeit einer willkürlichen Interpretation der Pforte zu beseitigen, der letzteren ein Schriftstück zugestellt, in welchem die von ihr gebrauchten unbestimmten Ausdrücke als: „il pourra se faire", „il serait désirable de faire" usw. durch bestimmte und positive, als: „il sera ordonné", „il sera créé" usw. ersetzt werden.

Gleichzeitig wird die Pforte in diesem Schreiben ersucht, sich nunmehr endgültig darüber zu erklären, ob diese letztere Redaktion sich mit demjenigen decke, was das Antwortschreiben der Pforte bezüglich der armenischen Zugeständnisse habe ausdrücken wollen.

Der türkische Minister der auswärtigen Angelegenheiten* ist diesem Schritte der Botschafter gegenüber in nicht geringe Verlegenheit geraten. Er behauptet, die Botschafter versuchten damit der Pforte größere Zugeständnisse aufzuerlegen als diejenigen, welche von ihr wirklich gemacht worden seien und gemacht werden konnten. Über diese türkischerseits angebotenen Reformen hinauszugehen, hieße, sich in Widerspruch mit den Grundsätzen und Anschauungen des Islams setzen.

Zufällig sprach ich gestern mit meinem englischen Kollegen darüber, welchem Turkhan Pascha gleichfalls diese Auffassung mündlich zu erkennen gegeben hatte. Sir Philip Currie hielt dieselbe für

* Turkkhan Pascha.

eine der gewöhnlichen Ausflüchte türkischer Minister und betonte, daß in dem ganzen Memorandum der drei Mächte ja kaum etwas mehr verlangt werde als dasjenige, was die türkische Gesetzgebung selbst bereits enthalte. Es werde seiner Ansicht nach lediglich auf den Grad des Druckes der Mächte ankommen, wie weit der Sultan den Forderungen derselben nachgeben werde. Bei Anwendung dieser Druckmittel würde im Interesse einer gehörigen Wirkung derselben natürlich der Umstand der bekannten Besorgnis des Sultans für seine persönliche Sicherheit[1] entsprechend zu verwerten sein.

Die englische Regierung, bemerkte der Botschafter weiter, könne sich nicht mit halben Zugeständnissen der Pforte begnügen. Sie sei in der armenischen Sache zu weit engagiert und müsse der öffentlichen Meinung Englands wegen wirkliche Reformen für die Besserung des Schicksals der Armenier — gleichviel ob letztere dieses Interesse verdienten oder nicht — erreichen. Auf die Durchführung gewisser Forderungen werde Lord Salisbury, von der öffentlichen Meinung in England gedrängt, nicht verzichten können, und zwar vor allem nicht auf die Forderung, betreffend die Ernennung der Gouverneure, welche, lediglich in die Hände des Sultans gelegt, stets nur unzuverlässige Elemente ergeben würde, sowie zweitens nicht auf die Forderung einer europäischen Kontrolle der versprochenen Reformen, ohne welche diese letzteren sicher nie zur dauernden Ausführung gelangen würden.

Saurma

Randbemerkung Kaiser Wilhelms II.:
[1] Il sera suicidé.

Nr. 2410

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 109 Therapia, den 17. August 1895

Gestern traf hier, aus Armenien kommend, der erste der Delegierten ein, welche die Regierungen von England, Frankreich und Rußland der zur Untersuchung der armenischen Gewalttaten eingesetzten türkischen Kommission zur Assistenz beigegeben hatten.

Derselbe, der französische Delegierte Herr Vilbert, brachte das Konzept des von den erwähnten drei Delegierten verfaßten Kollektivberichts*, betreffend das Ergebnis der von ihnen bewirkten Fest-

* Die Berichte der Delegierten siehe: Englisches Blaubuch, Turkey, Nr. 1. Part I. Events at Sassoon, und Part II. Commission of inquiry at Moush: Procès-verbaux and separate Depositions 1895.

stellungen mit. Mein französischer Kollege, welcher den Bericht unmittelbar vorher gelesen hatte, teilte mir hierüber folgendes mit:

Der Bericht sei äußerst mäßig gehalten und enthalte absolut nur Tatsachen, welche als hundertfach erwiesen anzusehen seien. Sultan und Regierung seien darin vollständig aus dem Spiel gelassen worden, obschon es bekannt sei, daß die Parole: „Strenge Unterdrückung des Aufstandes", welche zu den bedauerlichen gegen die Armenier begangenen Gewaltakten führte, unmittelbar aus dem Palais gegeben worden war.

Trotz aller Mäßigung und strenger Objektivität lege der Bericht in unanfechtbarer Weise die Tatsachen klar, einmal, daß grausame Metzeleien gegen die um Sassun, Musch und an anderen Orten ansässigen Armenier wirklich begangen wurden, daß ferner die Urheberschaft dieser Greuel den dortigen türkischen Behörden zur Last zu legen und endlich, daß die ausführenden Organe die regulären türkischen Truppen selbst gewesen seien.

Über die Art der Tätigkeit der türkischen Kommission und diejenige der beteiligten Delegierten der Mächte berichtet Herr Vilbert mündlich folgendes: Es sei wahrhaft unerhört, mit welcher Dreistigkeit die türkischen Beamten versucht hätten, die Zeugenaussagen der vernommenen Personen zu verschleiern und hinfällig zu machen. In Fällen, wo den europäischen Delegierten augenscheinlich wahre Tatsachen von augenscheinlich glaubwürdigen Personen vorgelegt worden, hätten tags darauf die türkischen Beamten Dutzende von gewaltsam zusammengetriebenen Menschen vorgeführt, welche das Gegenteil von jenen Aussagen bezeugten.

Auf diese Weise sei es während der ganzen Dauer der Untersuchung hergegangen. Das Resultat der türkischen Enquête sei denn auch diesen Prozeduren entsprechend ausgefallen. Der türkische Bericht bestreite die Tatsache, daß Metzeleien durch türkische Truppen verübt worden seien. Wenn Ausschreitungen hie und da begangen worden, so müßten dieselben größtenteils auf Rechnung der Armenier selbst gesetzt werden, welche durch Unbotmäßigkeit und Gewaltakte Veranlassung zur Züchtigung gegeben hätten. Bezüglich der nicht zu bestreitenden Tatsache, daß an verschiedenen Orten noch die augenscheinlichen Spuren begangener Metzeleien von Armeniern vorgefunden worden seien, bemerke der Bericht — es ist kaum glaublich —, daß diese Bluttaten von Armeniern selbst gegen Armenier verübt worden seien, nur um den Verdacht begangener Greuel auf die Türken zu lenken.

Es ist anzunehmen, daß dieser Bericht vor seiner Veröffentlichung eine wesentliche Modifizierung erfahren wird, so daß der Wahrheit damit nicht in allzu brutaler Weise ins Gesicht geschlagen wird.

Inzwischen haben die europäischen Delegierten das Ansinnen der türkischen Kommission rundweg zurückgewiesen, den türkischen Be-

richt zu unterschreiben, haben vielmehr den obenerwähnten Bericht für sich — und da sie einig in ihren bezüglichen Auffassungen sind, in Kollektivform — verfaßt und werden denselben nach erfolgter Ausarbeitung ihren hiesigen Botschaftern übergeben.

Bis jetzt besteht nur das französische Konzept davon und befindet sich noch in der Hand des französischen Botschafters, Herrn Cambon, welchem ich vorstehende Mitteilungen verdanke. Binnen kurzem dürften auch der englische und russische Botschafter Kenntnis des bezüglichen Schriftstücks durch ihren Delegierten erhalten.

Weitere Berichterstattung behalte ich mir gehorsamst vor.

Saurma

Nr. 2411

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 110 Therapia, den 17. August 1895

Vertraulich

Am Schluß des Monats Juni d. Js. hatte ich die Ehre, Euerer Durchlaucht eine Unterredung mit meinem russischen Kollegen gehorsamst mitzuteilen, in welcher mir derselbe vertraulich erzählte, die englische Regierung habe sich vergeblich an das russische Kabinett mit dem Verlangen um Beteiligung an Koerzitivschritten gegen die Türkei gewandt, welche nach englischer Auffassung erforderlich seien, um den Sultan zur Nachgiebigkeit in der armenischen Angelegenheit zu bewegen.

Gestern wurde mir eine ähnliche Mitteilung durch meinen österreichisch-ungarischen Kollegen zuteil. Derselbe hatte gerade von Graf Goluchowski eine Depesche folgenden Inhalts erhalten.

Nach Meldungen Fürst Liechtensteins aus St. Petersburg habe Fürst Lobanow neueren Sondierungen Englands gegenüber, betreffend die Vereinbarung von etwaigen gegen die Pforte anzuwendenden Druckmitteln, geantwortet, „qu'il répugnerait au Gouvernement Impérial d'employer lui-même ou de voir employées par d'autres des mesures coercitives contre la Porte dans les affaires pendantes de l'Arménie".

Hiernach scheint die von Rußland beobachtete Zurückhaltung sich im Laufe der Zeit noch gesteigert zu haben, indem Herr von Nelidow mir gegenüber im Juni d. Js. nur bemerkte, daß die russische Regierung es ablehne, selbst an Zwangsmaßregeln gegen die Türkei teilzunehmen, während sie gegenwärtig auch ein Einschreiten durch andere mit Mißvergnügen ansehen würde.

Daß übrigens in der Sache selbst zwischen Rußland und England im allgemeinen eine übereinstimmende Haltung in der schweben-

den Angelegenheit besteht, dürfte aus einer anderweitigen, an Baron Calice aus Wien soeben gelangten Mitteilung hervorgehen, wonach die russische Regierung in London vertraulich angefragt habe, auf welche Reformen es der englischen Regierung besonders ankomme, und sodann, als englischerseits die „europäische Kontrolle" der Reformen betont worden sei, geantwortet habe, daß Rußland bereit sei, England bei der Herbeiführung dieses Zugeständnisses entsprechend zu unterstützen.

Immerhin scheint zwischen diesen beiden Mitteilungen ein gewisser Widerspruch zu bestehen. Herr von Calice erkannte dies ebenfalls, vermochte aber eine Erklärung dafür nicht zu geben.

Saurma

Nr. 2412

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Botschafter in Konstantinopel Freiherrn von Saurma

Telegramm. Konzept von der Hand des Vortragenden Rats Mumm von Schwarzenstein

Nr. 49 Berlin, den 19. August 1895

Antwort auf Bericht Nr. 102*.

Der Herr Reichskanzler wünscht, daß Ew. pp. die an Munir Bey für den Sultan erteilte Antwort noch dahin ergänzen, daß unsere Unterstützung nicht zu trennen ist von der Berücksichtigung unserer wohlgemeinten und uneigennützigen Ratschläge.

Diese Berücksichtigung haben wir aber seit den Eröffnungen, welche Fürst Radolin in diesseitigem Auftrage bei seiner Abschiedsaudienz dem Sultan machte**, bis heute nur in so ungenügendem Maße gefunden, daß wir die moralische Verantwortung für die Vertretung des von der türkischen Regierung fortgesetzt behaupteten Standpunktes nicht übernehmen können.

Marschall

Nr. 2413

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 115 Therapia, den 19. August 1895

Aus vertraulichen Andeutungen, die mir heute Herr von Nelidow machte, entnehme ich, daß gegenwärtig Besprechungen zwischen den Kabinetten von London, Paris und St. Petersburg stattfinden, um zu

* Siehe Nr. 2407.

** Siehe Bd. IX, Nr. 2202.

einem Einverständnis bezüglich der Einrichtung einer aus türkischen und europäischen Mitgliedern zusammengesetzten, in Konstantinopel tagenden Kommission zu gelangen, deren Aufgabe wäre, die von der Pforte in Aussicht gestellten Reformen zu überwachen und zu prüfen, ob die von ihr gemachten Zugeständnisse tatsächlich für die Besserung der Zustände in Armenien ausreichen.

Diese Art der Zusammensetzung der Kontrollkommission würde tatsächlich die Pforte ungleich empfindlicher treffen als die Kommission, welche das ursprüngliche Memorandum der Mächte vorschlug.

Dort bestand die Kommission auch aus Moslems und Christen, aber alle waren türkische Untertanen und vom Sultan ernannt. Die Botschaftsdragomans fungierten nur als vermittelnde Organe. Hier hingegen handelt es sich um christliche Mitglieder, welche von den Mächten bestellt, von ihnen in die Kommission berufen werden und Sitz und Stimme in derselben haben.

Es ist wohl anzunehmen, daß sich die drei Mächte über diese Angelegenheit einigen werden, indessen kommt zuletzt immer wieder die Frage zur Sprache: welches sind die anzuwendenden Druckmittel für den Fall, daß die Pforte sich ablehnend gegenüber einem solchen Beschluß der drei Mächte verhält? Und hier liegt meiner Ansicht nach der Widerspruch, in welchen sich die russische Regierung dadurch gesetzt hat, daß sie auf der einen Seite sich zum Mitkämpfer Englands für die europäische Kontrolle macht, auf der anderen Seite aber von scharfen Zwangsmitteln nichts wissen will. Wenn aber je die Durchsetzung einer Forderung der Mächte wirkliche Zwangsmittel erheischt, so ist es die Forderung einer Kontrolle über innere türkische Angelegenheiten, an welcher Europäer direkt teilnehmen.

Die hiesigen Botschafter haben, wie sie mir offen eingestanden, schließlich den Mut verloren, durch Zuspruch oder Warnung weiterhin auf die Pforte einzuwirken, um dieselbe zur Einsicht zu bringen. Hat dieselbe doch in ihrer Beantwortung des jüngsten Schreibens der drei Botschafter (vgl. gehorsamsten Bericht Nr. 108 vom 15. d. Mts.*) die von ihr bereits früher gemachten Zugeständnisse, statt zu erweitern, durch spitzfindige Verklausulierungen fast noch mehr herabgedrückt.

Übrigens glaube ich annehmen zu dürfen, daß Euere Durchlaucht bezüglich der fraglichen Angelegenheit besser informiert ist, als ich es zu tun vermag, indem es sich gegenwärtig eventuell um die Schaffung eines neuen politischen Zustandes für die Türkei bzw. um eine ihr aufzuerlegende weitere politische Beschränkung handeln würde, wofür doch wohl die Vereinbarung auch mit den übrigen Großmächten erforderlich sein dürfte.

Sollten sich also die von mir gemeldeten vertraulichen Nachrichten bestätigen, so dürften die drei mit der Sache befaßten Mächte sich

---

* Siehe Nr. 2409.

bereits an die Kaiserliche Regierung sowie an die Kabinette von Wien und Rom dieserhalb gewandt haben.

Anderenfalls würde meines Erachtens erwartet werden können, daß sie dies tun werden, sobald sie unter sich zu einem Einverständnis über ihren Plan gelangt sein werden.

Überhaupt wäre vielleicht jetzt mehr denn je der Anlaß für die Kabinette von London, Paris und Petersburg gegeben, sich des Erfahrungssatzes zu erinnern, daß von einer orientalischen Regierung volle Nachgiebigkeit meist erst dann mit Sicherheit erwartet werden kann, wenn ihr alle Mächte geschlossen gegenüberstehen, und die von ihnen gestellten Forderungen kollektiv und in identischer Form erhoben werden.

Saurma

Nr. 2414

Aufzeichnung des Vortragenden Rats im Auswärtigen Amt Mumm von Schwarzenstein

Eigenhändig

[Berlin, den 23. August 1895]

Die Anfrage Tewfik Paschas* wegen des durch Baron Saurma übergebenen Memorandums, in welchem wir uns über ungenügende Befolgung unserer Ratschläge beschweren, bezieht sich offenbar auf die unserem Botschafter durch Telegramm Nr. 49** erteilte Weisung.

Die Pforte hat in der letzten Zeit fortgesetzt wegen bulgarischer Dinge (oft recht unnötigerweise) unsere Intervention nachgesucht und sich neuerdings (nach Bericht Nr. 102***) auch an uns gewandt, um ihr gegen die armenischen Forderungen der drei Mächte, England, Frankreich und Rußland, beizustehen.

Wir haben in Bulgarien wiederholt den Wünschen der Pforte entsprechend Vorstellungen gemacht; wenn sie aber jetzt auch noch unsere Unterstützung bezüglich Armeniens wünscht, so dürfte Tewfik Pascha darauf aufmerksam zu machen sein, daß wir trotz aller Sympathie unseres Kaisers für den Sultan und der Kaiserlichen Regierung für die Pforte doch schwer da helfen können, wo man unsere Ratschläge so gering schätzt.

Insbesondere hatte Fürst Radolin im Auftrage Seiner Majestät den Sultan bei seiner Abschiedsaudienz auf die in den Provinzen der Türkei (insbesondere in Kleinasien) herrschende Günstlings- und Mißwirtschaft aufmerksam gemacht und ihm die Ersetzung der am meisten kompromittierten Beamten durch integere Leute angeraten†. Wir haben

---

* Türkischer Botschafter in Berlin.

** Siehe Nr. 2412. Vgl. auch das folgende Schriftstück.

*** Siehe Nr. 2407.

† Vgl. Nr. 2202.

nicht gehört, daß diesem doch gewiß uneigennützigen Rat Folge geleistet worden wäre.

Andererseits haben wir, während wir im Interesse der Türkei in England fortgesetzt zur Mäßigung rieten, dem Sultan dringend empfohlen, England durch freiwillige Gewährung von Reformen in Armenien entgegenzukommen und so der von der öffentlichen Meinung Englands dringend geforderten Pression zuvorzukommen. Es hätte dies um so mehr im eigensten Interesse der Türkei gelegen, als diese schließlich doch gezwungen sein wird, nachzugeben; dann aber wird man in England diese Nachgiebigkeit nicht mehr als freiwillige Konzession dankbar begrüßen, sondern man wird der englischen Aktion bzw. derjenigen der drei Großmächte allein das Verdienst des türkischen Nachgebens zuschreiben. Unsere Ratschläge zur Nachgiebigkeit in der armenischen Frage hat aber die Pforte völlig ignoriert und damit bereits erreicht, daß Lord Salisbury, der anfangs durchaus der Türkei wohlgesinnt war, sich nunmehr öffentlich in der bekannten scharfen Weise gegen die Türkei ausgesprochen hat*. Die verhältnismäßig geringen Konzessionen, welche nach dem Worte „bis dat qui cito dat“ bei der Regierungsübernahme Lord Salisburys vermutlich genügt hätten, um denselben zufriedenzustellen, werden jetzt schwerlich mehr als ausreichend erachtet werden, und so wird die Nichtbefolgung unserer Ratschläge voraussichtlich die Türkei zu größeren Opfern nötigen, als wenn sie gleich anfangs unsere Empfehlungen befolgt hätte. pp.

v. Mumm

Nr. 2415

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 116 Therapia, den 22. August 1895

Vertraulich

Euerer Durchlaucht beehre ich mich im Anschluß an meinen Bericht Nr. 102 vom 10. ds. Mts.** gehorsamst zu melden, daß ich, der hohen Weisung Euerer Durchlaucht gemäß, Munir Pascha folgende, für Seine Majestät den Sultan bestimmte Mitteilung habe machen lassen:

„Le Gouvernement d'Allemagne est toujours disposé à prêter son

* Am 15. August hatte Marquis of Salisbury sich in dem Oberhause scharf über die armenische Frage und die vom Sultan in ihr beobachtete Taktik der Verschleppungen und Entschuldigungen ausgelassen, die schließlich ein Eingreifen Europas herbeiführen und die Unabhängigkeit der Türkei gefährden müsse.

** Siehe Nr. 2407.

concours amical au Gouvernement Ottoman, mais pour que ce concours puisse s'exercer d'une manière efficace, il faut que le Gouvernement Ottoman tienne compte des conseils désintéressés de l'Allemagne. Or, depuis le dernier entretien du Prince de Radolin avec Sa Majesté le Sultan jusqu'à ce jour, il a été si peu tenu compte des conseils de l'Allemagne que le Gouvernement Impérial ne saurait assumer la responsabilité morale de se charger de la défense du point de vue auquel la Sublime Porte s'est placée dans la question arménienne."

Diese Mitteilung soll, wie ich aus der Umgebung des Sultans höre, denselben in eine hochgradige Aufregung versetzt haben. Er mag eben daraus erkannt haben, daß seine Hoffnung auf die Unterstützung durch Deutschland in der gegenwärtigen Krisis eine nichtige war.

Gestern abend bat Munir Pascha im Auftrage des Sultans den ersten Dragoman der Kaiserlichen Botschaft um eine Unterredung in Jildis-Kiosk. In dieser Unterredung gab der Oberzeremonienmeister namens des Sultans folgende Erklärungen ab: Die letzten Ratschläge des Fürsten Radolin seien für ihn, den Sultan, unannehmbar gewesen. Dieselben liefen darauf hinaus, ihm eine Regentschaft zur Seite zu stellen, und das könne er sich auf keinen Fall gefallen lassen. Er habe dies dem Fürsten gesagt, der darüber nach Berlin berichtet haben werde.

Er frage nun, welche Ratschläge Deutschland seitdem gegeben habe?

Herr Testa*, in der Sache bereits gehörig orientiert, antwortete, daß seit der Abreise des Fürsten Radolin der Kaiserliche Botschafter dem Sultan direkt sowie der Pforte wiederholt und dringend empfohlen habe, den Ministerwechsel in London zu benutzen, um schleunigst eine Verständigung mit England herbeizuführen; zu diesem Zwecke erscheine es angezeigt, ohne Verzug die Gouverneure, über welche zahlreiche Klagen geführt worden seien, durch tüchtige unbescholtene Personen zu ersetzen und Maßregeln zur Besserung der Verwaltung des Landes zu treffen, welche geeignet seien, dem der Türkei wohlgesinnten Lord Salisbury die Mittel an die Hand zu geben, um die öffentliche Meinung in England zu beruhigen**. Dies sei bisher leider nicht geschehen und habe die Frage dadurch, daß die Verständigung mit England bis jetzt verzögert worden, eine ernstere Wendung erhalten.

Der Sultan hat hierauf durch Vermittelung des Kammerherrn Zeki Bey antworten lassen, daß unmittelbar, nachdem ihm die Kaiserliche Botschaft von der Ersetzung der Gouverneure gesprochen habe, er sofort der Pforte die erforderlichen Befehle dieserhalb gegeben

* Deutscher Botschaftsdolmetscher.
** Vgl. Nr. 2395, 2398.

habe. Einige Gouverneure seien schon abgesetzt, und auf seinen Befehl werde die Pforte noch andere Veränderungen vornehmen.

Es ergebe sich hieraus, daß er den Ratschlägen Deutschlands stets ein williges Gehör geliehen habe, und er rechne auch für die Zukunft auf den wohlwollenden Rat der Kaiserlichen Regierung.

Hiermit hatte die Unterhaltung, die durch Vermittelung Munir Paschas bzw. Zeki Beys durch mehrere dazwischenliegende Zimmer geführt wurde, ihr Ende erreicht.

Es erhellt hieraus von neuem, wie wenig Seine Majestät der Sultan die Lage der Verhältnisse übersieht, sowie andererseits, wie unzugänglich er für jedwede Ratschläge ist, welche er im Grunde stets für Fallen hält, die man ihm stellen will, um zu seiner Beseitigung zu gelangen.

Was diesen Punkt anlangt, ist er eben ein Kranker, bei welchem mit Argumenten nichts auszurichten ist.

Saurma

Nr. 2416

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Entzifferung

Nr. 117 Therapia, den 22. August 1895

Ganz vertraulich

Die Art und Weise, wie die Regierung des Reichs gegenwärtig von Seiner Majestät dem Sultan gehandhabt wird, beginnt die Unzufriedenheit der hiesigen Bevölkerung in immer sichtbarerer Weise herauszufordern und den Wunsch seiner Ersetzung[1] durch einen anderen Herrscher immer dringender hervortreten zu lassen.

Freilich ist man sich über die Mittel, diesen Zweck zu erreichen, nirgends klar.

Der Sultan hat es verstanden, durch geschickte Manipulationen diejenigen hervorragenden Personen im Reiche, welche bei etwaigen gegen ihn gerichteten Komplotten in Frage kommen könnten, voneinander zu trennen und gegenseitigen Argwohn und Mißtrauen unter sie zu säen, so daß heute der Bruder dem Bruder nicht mehr traut.

Es fehlt infolgedessen die nötige Anzahl gleich entschlossener Männer, welche — einer des anderen sicher — bereit wären, den Angriff gegen Abdul Hamid praktisch einzuleiten.

Auf diese Weise erfreut sich letzterer ungeachtet der allgemeinen im Volke gegen ihn herrschenden Aufgebrachtheit zurzeit noch einer verhältnismäßigen Sicherheit.

Lange jedoch dürfte dieser Zustand kaum mehr andauern. An-

gesehene Personen in hohen Stellungen scheuen sich nicht, Fremden gegenüber — denen sie vertrauen dürfen — offen auszusprechen, daß ihr Souverän das Land demoralisiere und ruiniere[2], und die Rettung der Türkei nur im Wege seiner Beseitigung zu erhoffen sei.

In folgender Weise äußerte sich unter anderen ein gewisser Zia Bey, Mitglied des Ausschusses der hiesigen Präfektur und hochangesehener Ulema. Ausgestattet mit seltenen Geistesgaben und hervorragendem Scharfsinn, verfügt er über außerordentliche Kenntnisse von Land und Leuten. Seinen Namen bitte ich infolge seiner dienstlichen Stellung geheim zu halten, zumal er in Hofkreisen im Verdacht steht, ein Anhänger des Thronfolgers Reschad Effendi zu sein.

„Das türkische Volk,“ so erklärte Zia Bey einem meiner Bekannten gegenüber, „sei durch das herrschende Regierungsprinzip gänzlich entartet und energielos geworden und trotz der allgemeinen Unzufriedenheit zü einer Erhebung und Abschüttelung des Jochs unfähig. Die Lage sei unerträglich und dränge nach einer endlichen Lösung. Die einzige Rettung erblicke man in einem Eingreifen der europäischen Mächte. So würde es hier beispielsweise mit Freuden begrüßt werden, wenn die englische Flotte die Dardanellendurchfahrt erzwänge, unbeweglich vor Dolmabagdsche gelegt und die Absetzung des Sultans gefordert würde.“

Bezüglich des Großwesirs Said Pascha und des auswärtigen Ministers Turkhan Pascha äußerte sich Zia Bey mit den Worten:

„Der Großwesir, an sich ein ehrlicher und persönlich achtbarer Mann, sei gegenwärtig nur auf Wahrung seiner jetzigen Stellung bedacht, er wage gegen die Befehle des Sultans weder Einspruch zu erheben, noch besitze er irgendwelchen Einfluß auf denselben.

Turkhan Pascha, der Minister der Auswärtigen Angelegenheiten, sei zwar wegen seiner gewinnenden europäischen Formen eine fesselnde Persönlichkeit, ein fertiger Salonmensch, seiner Stellung dagegen durchaus nicht gewachsen. Er kenne hier weder Land noch Leute.“

Das Urteil über Said mag im allgemeinen zutreffend sein. Der Großwesir hat sich eben überzeugt, daß dem Sultan mit patriotischen und energischen Ratschlägen nicht gedient ist. Die Forderung Said Paschas, Truppen nach Ostrumelien zu senden, um der Türkei diese Provinz zu retten, kostete ihm vor zehn Jahren sein Amt. Er ist jetzt alt und will am Abend seines Lebens seine Stellung auf diese Weise nicht wieder aufs Spiel setzen. Daher versucht er gegenwärtig nicht, dem Willen seines Souveräns entgegen zu sein und wartet seine Zeit ab, um vielleicht später dem Lande ersprießlichere Dienste leisten zu können.

Turkhan Pascha ist etwas zu hart beurteilt. Als unerfahrener neuer Minister befindet er sich zwischen dem alten routinierten Said, dem er in der amtlichen Praxis nicht entfernt gewachsen ist, und dem

Sultan, der ihn bei dem bloßen Versuch eines selbständigen Auftretens auf der Stelle seines Amtes entsetzen würde. Turkhan ist daher durch den Zwang dieser Verhältnisse zum Schweigen verurteilt.

Saurma

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:
[1] !
[2] Das ist richtig
Schlußbemerkung des Kaisers:
Sehr intressant und richtig ist das hier skizzirte Bild den Verhältnissen entsprechend und deckt sich mit meinen Beobachtungen völlig. Danach hat Lord Salisbury mit seiner Idee, der jetzigen Regierung ein Ende zu machen, nicht unrecht.

Nr. 2417

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 118 Therapia, den 22. August 1895
Vertraulich

Die Meldungen Rustem Paschas über seine Unterredungen mit Lord Salisbury bezüglich der armenischen Frage lauten für die Türkei nicht günstig; der englische Premierminister verlangt nicht nur Einführung von Reformen, sondern auch Bürgschaften für die tatsächliche Durchführung derselben. Die Einzelheiten der einzuführenden Reformen will er einer Verständigung der hiesigen Vertreter der drei Mächte mit der Pforte überlassen, aber als Bürgschaft besteht er auf der Einsetzung einer dauernden Kontrollkommission, an welcher sich auch Delegierte der drei Mächte zu beteiligen haben werden. Dieser letztere Punkt berührt den Sultan und die Pforte am unangenehmsten, weil türkischerseits darin der Anfang einer Stellung unter europäische Kuratel erblickt wird. Die Pforte hat daher den Botschafter in London angewiesen, alles aufzubieten, um Lord Salisbury zu bewegen, die Forderung der Beteiligung der fremden Delegierten an der Kontrollkommission fallen zu lassen. Nach den Berichten Rustem Paschas scheint es indessen, daß die englische Regierung entschlossen ist, es zum Äußersten kommen zu lassen, ehe sie auf diese Bürgschaft verzichtet. pp.

Saurma

Nr. 2418

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 122 Therapia, den 28. August 1895

Die Zurückweisung, welche Seine Majestät der Sultan bei allen Kabinetten der Großmächte erfahren hat, an welche er sich wandte,

um ihre Vermittelung im Sinne einer Beschwichtigung Englands zu erlangen, scheint einen tiefen Eindruck auf Abdul Hamid gemacht zu haben, so daß es aussieht, als wolle er sich schließlich den von England, Frankreich und Rußland an ihn gestellten Forderungen doch noch fügen. pp.

Noch einen letzten Versuch machte der Sultan bei dem französischen und russischen Botschafter durch einen Appell an das Vertrauen ihrer Regierungen zu den von ihm persönlich gegebenen Versprechungen, worauf die Vertreter in höflicher Form zu verstehen gaben, daß diese Versprechungen bereits bei Gelegenheit des Berliner Kongresses gegeben und durch diesen sogar vertragsmäßig sanktioniert worden seien, die Erfüllung derselben aber bis jetzt — also seit 18 Jahren — auf sich warten gelassen habe.

Saurma

Nr. 2419

Der Botschafter in London Graf von Hatzfeldt an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

London, den 30. August 1895

Antwort auf Telegramm vom 29. d. Mts.*.

Ich habe nicht den Eindruck, daß hier schon jetzt extreme Maßregeln beabsichtigt werden. Noch in letzter Unterhaltung sprach Lord Salisbury davon, daß die Sache sich anscheinend noch hinziehen werde.

Mein sonst gut unterrichteter französischer Kollege, welcher sorgfältig beobachtet, glaubt zwar an die Möglichkeit scharfer Maßregeln, weil Lord Salisbury einen Erfolg in der Sache vor Wiederzusammentritt der Kammer im Februar kommenden Jahres haben müsse, nimmt aber ebenfalls nicht an, daß der Fall schon bald eintreten werde.

Mir hat Lord Salisbury eben in vertraulicher Unterhaltung selbst gesagt, daß er Verständigung in Konstantinopel noch keineswegs für ausgeschlossen halte. Dies werde auch in St. Petersburg angenommen, wo man über Konstantinopel am besten unterrichtet sei. Lord Salisbury fügte hinzu, ich könne ruhig mehrwöchentlichen Urlaub antreten, in dieser Zeit werde wohl nichts Besonderes vorfallen.

Er selbst geht übermorgen auf mehrere Wochen zu seiner Familie nach Dieppe.

Ich kann für uns keinen Grund sehen, uns ohne weiteres in die armenische Sache hineinziehen zu lassen, an welcher nicht beteiligt zu sein, mir ein Vorteil zu sein scheint. Noch weniger Grund haben wir,

---

* Durch Telegramm Nr. 275 vom 29. August war dem Grafen Hatzfeldt ein Telegramm des Botschafters in Wien Grafen zu Eulenburg (Nr. 193 vom 29. August) mitgeteilt worden, in dem dieser meldete, Graf Goluchowski habe aus England Nachrichten von bevorstehenden „extremen Maßregeln" der englischen Regierung gegen die Türkei. Siehe das folgende Schriftstück.

wie mir scheint, England in diesem Falle eine unerbetene Gefälligkeit aufzudrängen. Nach meinem Gefühl würde es sich aus diesen Gründen empfehlen, auf die österreichische Anregung zu antworten, daß wir fortgesetzt bereit sind, auch unsererseits in Konstantinopel dringend zur Nachgiebigkeit zu raten, daß wir es aber nicht für angezeigt halten können, an einer Kollektivaktion teilzunehmen, solange nicht ausgemacht ist, daß nicht doch schließlich eine Verständigung zwischen der Pforte und den drei beteiligten Mächten noch zustande kommt, und sich auch nicht übersehen läßt, ob unsere Einmischung den letzteren in diesem Stadium der Frage erwünscht sein würde.

Ich beabsichtige, wenn ich keine andere Weisung erhalte, übermorgen Urlaub anzutreten.

Hatzfeldt

Nr. 2420

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe, z. Z. in Werki

Telegramm. Eigenhändiges Konzept

Nr. 55. Berlin, den 30. August 1895

Botschafter Wien telegraphierte* gestern:

„Graf Goluchowski hat Nachrichten aus England, welche ihn befürchten lassen, daß die dortige Regierung wegen des Mißerfolgs in Armenien zu extremen Maßregeln getrieben werden könnte.

Einer Anregung des Freiherrn von Calice folgend hält er es im Interesse Österreichs gelegen, die auf einen toten Punkt geratene Aktion der drei Mächte wieder flott zu machen. Die Erweisung eines Dienstes an das zumeist beteiligte England, welches hierdurch vielleicht von weitgehenden, dem Dreibund nicht gleichgültigen Entschlüssen abgehalten werden könnte, zieht der Graf hierbei in Betracht. Das Mittel zur Erreichung dieses Zwecks scheint ihm zu sein, daß einem von den direkt interessierten Mächten ausgehenden Vorschlag auf Einsetzung einer europäischen Kommission auf Grund Artikel 61 des Berliner Vertrags von den übrigen Mächten zugestimmt würde.

Österreichischer Botschafter in Berlin wird dieser Tage den Gedanken übermitteln. Bericht unterwegs.“

Österreichisch-ungarischer Geschäftsträger** hat heute bezügliche Demarche gemacht. Graf Goluchowski nimmt, wie mir Baron Call sagt, an, daß die Aktion Englands, Frankreichs und Rußlands in der armenischen Frage gescheitert sei, und, wenn nicht ein Ausweg gefunden, die Gefahr vorliege, daß England zu einer Aktion schreite,

* Vgl. Nr. 2419, Fußnote *.

** G. Freiherr von Call zu Rosenburg und Kulmbach.

die möglicherweise die ganze orientalische Frage aufrollen werde. Der Minister glaubt, daß die bisher intervenierenden drei Mächte demnächst sich an die übrigen Signatarmächte mit dem Ansinnen wenden würden, eine gemeinschaftliche Kommission auf Grund des Artikels 61 des Berliner Vertrags einzusetzen. Dieser Artikel lautet:

„La Sublime Porte s'engage à réaliser, sans plus de retard, les améliorations et les réformes qu'exigent les besoins locaux dans les provinces habitées par les Arméniens et à garantir leur sécurité contre les Circassiens et les Kurdes. Elle donnera connaissance périodiquement des mesures prises à cet effet aux Puissances qui en surveilleront l'application."

Graf Goluchowski wünscht eine Verständigung unter den Dreibundmächten in dem Sinne, daß diesem Ansinnen eventuell stattgegeben werde. —

Ich habe Baron Call erwidert, daß ich die Befehle Seiner Majestät und Ew. Durchlaucht einholen werde. Als persönliche Ansicht habe ich dargelegt, daß entsprechend unserer traditionellen Politik im Orient und bei dem Mangel eines direkten Interesses in der armenischen Frage wir unsere Zurückhaltung bezüglich der letztren nicht aufzugeben vermöchten, und damit jede Initiative unsererseits, sei es allein oder gemeinsam mit Österreich-Ungarn und Italien, ausgeschlossen sei; wenn aber sämtliche übrigen Signatarmächte darüber einig seien, daß Anlaß zur Anwendung des Artikels 61 des Berliner Vertrags vorliege, und wenn insbesondere Frankreich, Rußland und England aus ihrer Initiative ein gemeinsames Ansinnen in dieser Richtung an die übrigen Kabinette stellten, wir uns voraussichtlich einer Teilnahme an den Beratungen nicht entziehen würden unter dem Vorbehalt, dabei die reservierte Stellung einzunehmen, welche der Mangel direkten Interesses uns vorschreibe.

Abschrift des von Baron Call verlesenen Erlasses des Grafen Goluchowski samt Beilagen gehen heute abend ab. Erbitte seinerzeit um telegraphische Weisung.

Marschall

Nr. 2421

Der Reichskanzler Fürst von Hohenlohe, z. Z. in Werki, an den Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherrn von Marschall

Telegramm. Eigenhändiges Konzept

Nr. 14 Werki, den 1. September 1895

Bin damit einverstanden, daß Euere Exzellenz die als persönliche Ansicht gegebene Antwort an die österreichische Regierung* nach Einholung des Befehls Seiner Majestät dem österreichischen Geschäfts-

* Vgl. Nr. 2420.

träger amtlich wiederholen und den Grafen Eulenburg entsprechend instruieren. Ich stelle anheim, dem österreichischen Geschäftsträger Kenntnis vom Inhalt des Telegramms des Grafen Hatzfeldt* (wiedergegeben im Telegramm an mich Nr. 56) zu geben, aus welchem hervorgeht, daß die Befürchtungen des Grafen Goluchowski derzeit noch zu weit gehen.

C. Hohenlohe

Nr. 2422

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 125 Therapia, den 3. September 1895

Meine Kollegen von Frankreich und England teilten mir gestern mit, daß der Sultan vor einigen Tagen den Minister der Auswärtigen Angelegenheiten zu ihnen sowie Herrn von Nelidow gesandt hatte, um ihnen zu eröffnen, daß er sich entschlossen habe, die Aufsichtskommission — so wie dieselbe durch das ursprüngliche Memorandum der drei Mächte vorgeschlagen war — anzunehmen.

Wenn er sich anfangs gesträubt habe, die Dolmetscher der Botschaften der Großmächte zu den Verhandlungen mit der Kommission zuzulassen, so sei er jetzt gewillt, diesen Widerstand aufzugeben und sich den Wünschen der Mächte in dieser Beziehung zu fügen. pp.

Die Botschafter haben jene Erklärung des Sultans ihren Regierungen mitgeteilt.

Es wird sich also fragen, ob letztere sich jetzt damit begnügen werden. Jedenfalls äußerte sich Sir Philip Currie mir gegenüber dahin, daß der Sultan mit seinen nachträglichen Zugeständnissen vielleicht schon zu spät käme. pp.

Saurma

Nr. 2423

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 132 Therapia, den 18. September 1895

Noch ist eine definitive Rückäußerung der drei Aktionsmächte auf die jüngsten Anerbietungen der Pforte in der armenischen Angelegenheit nicht erfolgt.

Dagegen hat die türkische Botschaft in London der Pforte gestern

* Siehe Nr. 2419.

Meldung von einer Erklärung gemacht, welche Lord Salisbury von Dieppe aus an das Foreign Office mit der Bestimmung gerichtet habe, dieselbe der türkischen Vertretung gegenüber als den Ausdruck des von der englischen Regierung in der armenischen Sache gegenwärtig eingenommenen Standpunktes mitzuteilen.

Diese vom Foreign Office an Rustem Pascha in Form eines Aide-mémoire übergebene Äußerung des englischen Premiers laute wie folgt:

> „Lord Salisbury désire arriver à une conclusion de l'affaire arménienne, mais il faut que le Sultan donne des garanties pour la sécurité de la vie et des biens des populations dans les six provinces en question.
>
> Pour atteindre ce but deux méthodes se présentent:
>
> 1⁰, adopter les réformes proposées par les trois Puissances dans le memorandum,
>
> 2⁰, laisser l'administration musulmane actuelle et instituer dans les provinces en question une commission internationale qui aurait à signaler aux Ambassades les abus qui s'y commettent.“ —

Als Erwiderung hierauf hat Turkhan Pascha Rustem angewiesen zu erklären, daß die Pforte unter keinen Umständen die von Lord Salisbury ins Auge gefaßte internationale Kommission annehmen könne.

Die dem türkischen Botschafter gegebene Instruktion versucht dabei den Nachweis, daß die Pforte durch die schließlich zugestandenen sechs Punkte allen denjenigen Forderungen gerecht geworden sei, welche von den drei Mächten in ihrem ersten Memorandum aufgestellt worden.

Betrachtet man den Verlauf der schwebenden Frage etwas näher, so dürfte man fast zu dem Glauben geführt werden, daß die von Lord Salisbury aufgestellte Alternative — Annahme des ursprünglichen Memorandums der drei Mächte oder internationale Kommission in den armenischen Provinzen — darauf berechnet ist, die Pforte zur bedingungslosen Annahme der ersteren „Methode“ zu bewegen. Es ist klar, daß der Sultan sich eher zu allem anderen bereit finden lassen wird als zur Einsetzung dieses sein Ansehen in Kleinasien vernichtenden fremden Tribunals.

Saurma

Nr. 2424

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 75 Therapia, den 30. September 1895

Heute vormittag haben Armenier vor der Pforte und anderen öffentlichen Gebäuden in Stambul demonstriert, wobei es zu blutigen Zu-

sammenstößen mit der Polizei kam. In diesem Augenblick ist Stambul in großer Erregung. Zahlreiche Mollahs in den Straßen versammelt. Militär wurde nicht bemerkt. Augenzeugen waren die bei mir weilenden Gäste Prinz Holstein* und Graf Saurma.

Saurma

Nr. 2425

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 136 Therapia, den 4. Oktober 1895

Euerer Durchlaucht beehre ich mich in der Anlage den Wortlaut der Erklärung** gehorsamst vorzulegen, welche die Dragomans der Botschaften namens der letzteren gestern der Pforte gemacht haben, um der barbarischen Metzelei Einhalt zu tun, welche von der muselmanischen Bevölkerung Stambuls gegen die Armenier daselbst in den letzten Tagen verübt wurde***.

In der bezüglichen Botschafterkonferenz vermochte ich dieser Erklärung eine Fassung zu verschaffen, deren Inhalt sich mit meinen früher erhaltenen Weisungen deckte und mich daher in die Lage setzte, ohne besondere Instruktionseinholung an dem fraglichen Schritt teilzunehmen.

Es erschien in der Tat hohe Zeit, die Pforte energisch auf die Gefahren aufmerksam zu machen[1], welche sich aus der ungehinderten Beteiligung der fanatischen Volksmasse an der gewaltsamen Unterdrückung der armenischen Demonstration für die allgemeine Sicherheit der Fremden in Konstantinopel ergeben konnten.

Die Verfolgung und Massakrierung der ursprünglich an der unsinnigen Demonstration beteiligten Armenier war nach und nach in eine systematische Hetze gegen letztere überhaupt übergegangen. Dieselben wurden in ihren eigenen Behausungen von den Türken überfallen und niedergemacht. Die Blutgier des Pöbels war auf diese Weise geweckt worden und konnte jeden Augenblick in außerarmenischen Kreisen ihre Befriedigung suchen.

Der gedachte Schritt der Botschafter, welcher von Sir Philip Currie angeregt worden war, scheint denn auch seine Wirkung nicht verfehlt zu haben. Die türkische Regierung kam endlich zur Besinnung und erkannte das Unheil, welches durch ihr apathisches laisser faire entstehen konnte.

Der Minister der Auswärtigen Angelegenheiten gab den Dragomans die bündigsten Erklärungen, daß den Warnungen der Botschafter

---

* Prinz Albert zu Schleswig-Holstein.

** Der Wortlaut der Erklärung ist abgedruckt in: Das Staatsarchiv Bd. 58, Nr. 10982, Beilage III.

*** Vgl. Nr. 2424.

werde Rechnung getragen und sofort alle Maßregeln getroffen werden, um Ruhe, Ordnung und allgemeine Sicherheit zu gewährleisten. In der Tat wurden noch an demselben Tage Truppen nach Stambul beordert, welche weitere Ausschreitungen verhinderten.

Die Abgelegenheit Stambuls von den europäischen Teilen der Stadt, sowie die Verschwiegenheit der türkischen Behörden lassen einstweilen noch kein genügendes Licht auf die Einzelheiten der beklagenswerten Ereignisse fallen. Indessen erhellt schon jetzt mit genügender Sicherheit

1. daß die Zahl der Opfer an Menschen beträchtlich höher ist, als ursprünglich angenommen wurde;

2. daß die türkischen Behörden selbst die Verantwortung für die blutigen Ausschreitungen der muselmanischen Bevölkerung Stambuls tragen, indem dieselben, von der beabsichtigten armenischen Demonstration unterrichtet, statt sie durch Truppen auf die einfachste Weise zu verhindern, sie zustandekommen ließen und die von der Polizei im geheimen mit Waffen, insbesondere dicken Knütteln versehene Volksmenge dazu anregten, über den Zug herzufallen und ihn zu zersprengen.

Saurma

Randbemerkung Kaiser Wilhelms II.:
[1] Also das ist schon geschehn wozu Goluchowski gerathen*

Nr. 2426

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 138 Therapia, den 4. Oktober 1895
Vertraulich

Mein russischer Kollege klagte in einer mit mir vorgestern gepflogenen vertraulichen Unterredung über die Langsamkeit, mit welcher die Interventionsregierungen die Fortführung der armenischen Angelegenheit gegenwärtig betrieben.

Lord Salisbury habe, nachdem die russische Regierung die zuletzt von der Pforte zugestandenen sechs Punkte als eine ausreichende Basis einer Verständigung bezeichnet, nach längerem Zögern den Vorschlag gemacht, die drei Botschafter in Konstantinopel möchten sich über die Fassung einer der Pforte zu erteilenden Antwort einigen, welche die gemachten Zugeständnisse akzeptiere, denselben aber noch einige Punkte — u. a. die Beigabe eines europäischen Beirats für den Generalkommissar Schakir Pascha — hinzugefügt zu wissen wünschte. Er, Nelidow, und Herr Cambon hätten sich mit Sir Philip Currie dieserhalb verständigt und vorige Woche Tag und Stunde

---

* Vgl. Nr. 2420.

festgesetzt, diese der Pforte zu gebende Antwort in obigem Sinne zu formulieren, als bei dieser Zusammenkunft ihr englischer Kollege plötzlich — ohne sich klar und deutlich auszusprechen — erklärte, „die Sachlage habe sich für ihn infolge eines erhaltenen ‚wenn auch nicht geradezu amtlichen' Telegramms geändert, und er sei infolgedessen nicht mehr in der Lage, ohne weiteres seinen früheren Instruktionen gemäß bei dem obenerwähnten gemeinsamen Antwortsentwurf mitzuwirken"[1].

Weder er noch Herr Cambon wüßten, worum es sich eigentlich hierbei handele, bedauerten aber den dadurch herbeigeführten Aufschub um so mehr, als ihrer Meinung nach die endliche Herbeiführung eines Abschlusses der armenischen Angelegenheit äußerst erwünscht erscheine[2].

Vorgänge wie diejenigen, welche sich jüngst in Stambul abspielten, würden vielleicht vermieden worden sein, wenn die Armenier endlich sichtbare Resultate von der zu ihren Gunsten eingetretenen Intervention der Mächte erblickt hätten. Saurma

---

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:
[1] !?
[2] Aber vielleicht nicht für England?

Nr. 2427

Aufzeichnung des Reichskanzlers Fürsten von Hohenlohe

Eigenhändig

Berlin, den 6. Oktober 1895

Der türkische Botschafter kam heute zu mir, um mir zu sagen, seine Regierung habe einen die armenische Frage betreffenden Vorschlag an die drei beteiligten Mächte gerichtet, der sich wenig von dem englischen Vorschlag* unterscheide, und von dem er hoffe, daß er von den Mächten angenommen werde. Er bittet im Auftrag seines Souveräns, diesen Vorschlag bei der englischen Regierung zu befürworten. Ich habe ihm gesagt, sobald ich Kenntnis von dem Wortlaut des Vorschlags erhielte, würde ich die Befehle Seiner Majestät einholen.

C. Hohenlohe

Nr. 2428

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 141 Therapia, den 6. Oktober 1895

Den Botschaftern von England und Frankreich sind angeblich sichere Nachrichten zugegangen, daß demnächst eine neue und stärkere

---

* Vgl. Nr. 2426.

Demonstration von den hiesigen Armeniern werde in Szene gesetzt werden als diejenige, welche am 30. v. Mts. in Stambul stattfand. Die genannten Botschafter, unterstützt von Herrn von Nelidow, baten uns andere Botschafter, gemeinsam mit ihnen die hiesige Regierung nochmals und in noch eindringlicherer Form auf die Gefahren aufmerksam zu machen, welche mit Sicherheit zu erwarten seien, wenn die Pforte nicht schleunigst energische Vorkehrungen treffe, um die Wiederkehr von Ereignissen wie die jüngst stattgehabten zu verhüten.

Es wurde eine Verbalnote vereinbart, welche heute durch den Dragoman der österreichisch-ungarischen Botschaft (Baron Calice ist Doyen des diplomatischen Korps) im Beisein der übrigen Dragomans dem Minister der Auswärtigen Angelegenheiten * übergeben werden soll.

Euerer Durchlaucht beehre ich mich die Note abschriftlich gehorsamst zu überreichen **.

Da es sich hierbei nicht um Teilnahme an Schritten, betreffend die armenische Frage als solche, sondern lediglich um Maßnahmen handelt, welche die öffentliche Ruhe und die Sicherheit der in Konstantinopel vorhandenen Kolonien betreffen, so hielt ich es für angezeigt, mich analog dem Verhalten des österreichisch-ungarischen und italienischen Vertreters von dem englischen Schritt nicht auszuschließen[1], obgleich ich augenblicklich die Lage der Dinge nicht so ernst ansehe, wie dies von meinen Kollegen geschieht.

Die hiesige Regierung hat durch den Großwesir die bündigsten Versicherungen gegeben, daß sie für die Aufrechterhaltung der Ordnung in Konstantinopel Bürgschaft leiste, und es liegt zurzeit keine Veranlassung vor, anzunehmen, daß sie ihrem Versprechen nicht nachkommen wolle oder könne.

Wohl werden hier und da anderweitige armenische Putsche von dem armenischen Revolutionskomitee angestiftet werden. Es liegt dies aber in seinem Programm. Die türkische Regierung dürfte aber sehr wohl imstande sein, Herr derselben durch die Truppen zu werden, welche jetzt Stambul okkupieren, ohne die Bevölkerung, wie dies jüngst geschah, an der Bekämpfung der fraglichen Demonstrationen teilnehmen zu lassen.

Die große Masse der hiesigen einheimischen Armenier steht der Bewegung fern.

Nur ein Teil derselben, welcher von dem Revolutionskomitee terrorisiert wird und Waffen und Geld dafür erhält, beteiligt sich an den Demonstrationen.

Auf diese Weise ist aber leider eine allgemeine Panik entstanden, welche von dem Komitee in geschickter Weise ausgenutzt wird, um die Aufregung wachzuhalten und neue Exzesse heraufzubeschwören.

---

* Said Pascha im neuen Kabinett Kiamil (seit 4. Oktober).

** Siehe den Text in: Das Staatsarchiv Bd. 58, Nr. 10985.

So haben sich Hunderte von armenischen Familien in die armenischen Kirchen geflüchtet und können trotz aller gütlicher Zureden der Behörden nicht bewogen werden, dieselben zu verlassen. Ebenso sind die armenischen Kaufläden unter dem Druck der Drohungen der Agitatoren geschlossen.

Die Lage der Dinge ist zurzeit eine gespannte. Es ist aber zu hoffen, daß infolge der der Pforte von uns gemachten ernsten Vorstellungen die Regierung jetzt in einer Weise vorgehen wird, um den religiösen Fanatismus der Moslems gehörig niederzuhalten.

Saurma

Randbemerkung Kaiser Wilhelms II.:
[1] Ja

Nr. 2429

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an Kaiser Wilhelm II., z. Z. in Hubertusstock

Telegramm. Entzifferung

Berlin, den 9. Oktober 1895

Euerer Majestät Geschäftsträger in Wien telegraphiert von heute: „Ich fand den Grafen Goluchowski soeben sehr verstimmt über die heute aus Trapezunt eingegangenen Nachrichten*, die er sehr ernst beurteilt. Er erklärte mir, er sei bisher an der armenischen Frage nicht beteiligt gewesen, nunmehr finge dieselbe aber an, eine Wendung zu nehmen, die alle Großmächte gleichmäßig angehen[1], teils wegen der Gefährdung ihrer Angehörigen, teils wegen der Verwickelungen, die daraus hervorgehen könnten. Der Minister hat bei den Großmächten anfragen lassen, was sie zu tun beabsichtigen, und wünscht gemeinsame und energische Vorstellungen bei der Pforte mit dem Hinweis, daß man die Türkei verantwortlich machen werde für fernere Metzeleien[2]. Der Graf befürchtet die Möglichkeit politischer Verwickelungen, falls es nicht gelingen sollte, weiteren Unruhen vorzubeugen[3].

Freiherr von Calice ist angewiesen worden, sich mit seinen Kollegen über die nötigen Schritte zu einigen.“ Marschall

---

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:
[1] Ja
falls die Dardanellen damit in Anregung kommen
[2] wird dem Sultan wenig imponiren, der so schon vor Angst nicht weiß was er soll
[3] ist der muselmännische Fanatismus erst mal im Gang kann man das nicht

Schlußbemerkung des Kaisers:
Aber der Urgrund zu all dem Unheil ist lediglich in England mit der verwünschten Campagne Westminsters, Argylls und Gladstones zu gunsten der Armenier zu suchen. Deren Blut liegt auf Englands Haupt

---

* Am 8. Oktober hatten neue Armeniermassakers in Trapezunt stattgefunden.

Nr. 2430

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Botschafter in Konstantinopel Freiherrn von Saurma

Telegramm. Konzept von der Hand des Vortragenden Rats Grafen von Pourtalès

Nr. 55 Berlin, den 10. Oktober 1895

Ew. pp. Meldungen über die Unruhen in Trapezunt habe ich erhalten.

Ich ersuche Ew. pp., der türkischen Regierung zu verstehen zu geben, daß wir nicht umhin können, die Pforte für diese und etwaige weitere Vorgänge ähnlicher Art verantwortlich zu machen, wenn dieselbe sich nicht endlich entschließt, energische Maßregeln zu treffen, um der Wiederkehr solcher Ausschreitungen vorzubeugen.

Ew. pp. wollen dabei dem Sultan und der Pforte keinen Zweifel darüber lassen, daß uns jede Möglichkeit einer Unterstützung der Türkei genommen werden würde, wenn dieselbe sich der Erfüllung ihrer staatlichen und vertragsmäßigen Verpflichtungen entzieht.

Marschall

Nr. 2431

Der Geschäftsträger in Wien Prinz von Lichnowsky an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 238 Wien, den 10. Oktober 1895

Meine Eindrücke über die Haltung, welche die österreichisch-ungarische Regierung nunmehr gegenüber den armenischen Wirren einzunehmen beabsichtigt, lassen sich mit Bestimmtheit dahin zusammenfassen, daß Graf Goluchowski zur prophylaktischen Offensive überzugehen im Begriff ist. Der Minister des Äußern will auf diplomatischem Wege einerseits zu verhindern suchen, daß die Angelegenheit durch Angriffe auf Europäer oder andere weitere Bluttaten einen unberechenbaren Umfang annimmt, andererseits aber England, Frankreich und Rußland gegenüber nicht in die Hinterhand kommen. Daß er hierbei auf unsere Unterstützung rechnet, ist ebenso gewiß, als daß eine ausweichende Antwort aus Berlin in diesem Augenblick ihn besonders reizen und ärgern würde. Er setzte in ziemlicher Erregtheit auseinander, daß trotz aller Unbeteiligtheit in orientalibus eine Macht wie Deutschland doch nicht passiv bleiben könne angesichts von Ereignissen, durch die eine Bedrohung der Reichsangehörigen jeden Augenblick zu gewärtigen wäre; eine intime Verständigung mit der Kaiserlichen Regierung erscheine ihm daher besonders notwendig.

Indem ich hervorhob, daß wir uns wohl an den von ihm geplanten Schritten beteiligen würden, vorausgesetzt, daß alle anderen Großmächte sich auch anschließen, suchte ich den Grafen in dem Wunsche zu bestärken, sich namentlich mit dem am meisten interessierten Staatsmanne, mit Lord Salisbury, ins Einvernehmen zu setzen, über dessen ihm bisher gezeigte Zurückhaltung der Nachfolger des Grafen Kálnoky sich, wie gemeldet, heftig beklagte.

C. M. Lichnowsky

Nr. 2432

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Geschäftsträger in Wien Prinzen von Lichnowsky

Konzept von der Hand des Vortragenden Rats Grafen von Pourtalès

Nr. 765 Berlin, den 12. Oktober 1895

Bericht Nr. 238 vom 10. d. Mts.* erhalten. Falls Graf Goluchowski Ew. pp. gegenüber wiederum auf die armenischen Wirren zu sprechen kommt, wollen Ew. pp. darauf hinweisen, daß die Pforte deutscherseits bereits in ernster Weise ermahnt worden ist, energische Maßregeln zu treffen, um der weiteren Ausbreitung von Unruhen, durch welche die Sicherheit der Europäer gefährdet wird, vorzubeugen**.

Denjenigen gemeinsamen Schritten, welche die Botschafter in Konstantinopel zur Erreichung dieses Zweckes getan hätten, hätte sich daher auch der Kaiserliche Botschafter angeschlossen.

Ich bitte aber, dem österreichischen Minister keinen Zweifel darüber zu lassen, daß wir nicht gesonnen sind, uns über diese Grenze hinaus in eine Aktion für die armenische Frage zu engagieren.

Marschall

Nr. 2433

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 146 Therapia, den 12. Oktober 1895

Als mich gestern der Auswärtige Minister in Therapia besuchte, benutzte ich diese Gelegenheit, um mich des hohen Auftrages Euerer Durchlaucht*** zu entledigen und ihm in sehr ernster Weise zu erklären,

---

* Siehe Nr. 2431.
** Vgl. Nr. 2430.
*** Vgl. Nr. 2430.

daß die Kaiserliche Regierung sich außerstande sehen würde, in Zukunft der Pforte ihre Unterstützung zu leihen, wenn dieselbe Vorgänge duldete, wie sie jüngst in Trapezunt stattgefunden hätten. Gleichzeitig bat ich, diese Eröffnung zur Kenntnis Seiner Majestät des Sultans zu bringen.

Said Pascha sprach sein Bedauern über jene Vorkommnisse aus, bemerkte jedoch zu deren teilweiser Entschuldigung, daß die Armenier in Trapezunt genau in derselben Weise die Exzesse provoziert hätten, wie dies in Konstantinopel der Fall gewesen wäre. Überhaupt sei die Bewegung von Trapezunt aus der von Konstantinopel hervorgegangen. Die dortigen Armenier hätten mit Rücksicht auf die Bewegung in der Hauptstadt geglaubt, daß ein neues Blutvergießen in der Provinz die armenische Sache nur fördern würde. Es seien daher, um die Erregung des muselmanischen Volkes hervorzurufen, von den Armeniern in Trapezunt Mordattentate sowohl gegen den Gouverneur der Provinz als den Kommandanten der Truppen gemacht worden. Beide seien durch Schüsse verwundet.

Übrigens sei nach den bisherigen amtlichen Nachrichten die Zahl der Opfer nicht so groß, als es ursprünglich hieß. Auf armenischer Seite seien etwa 25 und auf muselmanischer 10 Menschen gefallen*.

Ungeachtet dessen erkenne er an, daß eine Wiederholung derartiger Exzesse nicht mehr vorkommen dürfe, und er werde dafür Sorge tragen, daß sofort mehr als 1000 Mann Militär nach Trapezunt befördert werden, um die dortigen mit der Aufrechterhaltung der Ordnung betrauten Truppen wirksam zu unterstützen. Nötigenfalls werde der Belagerungszustand daselbst erklärt werden, um etwaigen weiteren Ausschreitungen energisch vorzubeugen.

Saurma

Nr. 2434

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 87 Therapia, den 18. Oktober 1895

Wie der Großwesir mitteilt, hat der Sultan die zwischen den drei Botschaftern und der Pforte vereinbarten Reformen bezüglich Armeniens mittelst Iradee gestern, Donnerstag, genehmigt**.

Saurma

* Fußnote Saurmas: Daß diese offiziellen Angaben hinter der Wahrheit zurückbleiben, ist selbstverständlich. (Vgl. Nr. 2444, Anlage.)
** Vgl. Nr. 2438 nebst Fußnote *.

Nr. 2435

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 88 Therapia, den 19. Oktober 1895

Die Unzufriedenheit unter der hiesigen mohammedanischen Bevölkerung mit der vom Sultan geübten Regierung ist heute ungleich größer, als sie es zur Zeit vor der Absetzung Abdul Asis war, und durchdringt diesmal gleichmäßig alle Schichten des Volkes, Militär, Geistlichkeit, Beamte bis hinab zum Arbeiter und Lastträger.

Mein ganz vertraulicher Bericht Nr. 117 vom 22. August d. Js.* gibt bereits ein annäherndes Bild dieses Zustandes.

Jedermann will die Beseitigung Abdul Hamids. Nur weiß niemand „wie?“. Die nächste Gefahr dürfte Seiner Majestät von seiner nächsten Umgebung im Palais drohen[1].

Vorstehende Beurteilung der Lage ist auch diejenige meiner Kollegen.

In betreff der Vorgänge von Trapezunt, so hat die Pforte in der Folge der Warnungen der Kaiserlichen Regierung sofort die erforderlichen Maßnahmen getroffen und die Ordnung durch entsprechendes Truppenaufgebot daselbst wiederhergestellt. pp.

Saurma

Randbemerkung Kaiser Wilhelms II.:
[1] Und von England

Nr. 2436

Der Botschafter in Petersburg Fürst von Radolin an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 392 St. Petersburg, den 19. Oktober 1895

Fürst Lobanow brachte während meines ersten Besuches bei ihm die Sprache auf die armenischen Unruhen und die letzten Vorgänge in Konstantinopel und meinte ganz unumwunden, daß dieselben auf englische Intrigen zurückzuführen seien[1]. Seiner Ansicht nach seien diese Ereignisse deshalb bedenklich, weil sie ihm als der Anfang des Endes des Türkischen Reiches erscheinen. Er halte es für seine Aufgabe und für die Aufgabe aller konservativen Mächte, alles zu tun, um nach Möglichkeit die Beschleunigung des Endes des Türkischen Reichs zu hindern, das die Engländer provozieren zu wollen scheinen.

---

* Siehe Nr. 2416.

Er sei von Anfang an dagegen gewesen, die Durchführung großer Reformen so direkt in die Hand zu nehmen. Dies müsse der Sultan allein tun. Die Mächte hätten nur zu verlangen, daß die christlichen Völker der Türkei gerecht und gut regiert und behandelt würden. Wie dies zu machen sei, wäre Sache der dortigen Regierung, und sie allein treffe die Verantwortung. Die autonomen Bestrebungen der einzelnen christlichen Völkerschaften direkt zu unterstützen und womöglich durchzudrücken, sei synonym mit der Dekomposition des Türkischen Reichs, da die muselmanischen Elemente im ganzen schwächer sind als die christlichen, namentlich wenn diese eine große Selbständigkeit erlangen. Schließlich, sagte er, sei es besser, die Türkei zu erhalten, als den unvermeidlichen Kampf über die Erbschaften derselben auflodern zu sehen.

Radolin

Randbemerkung Kaiser Wilhelms II.:
[1] Ja

Nr. 2437

Der Reichskanzler Fürst von Hohenlohe, z. Z. in München, an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 40 München, den 21. Oktober 1895

Ich habe gestern abend nachstehendes Telegramm von Seiner Majestät erhalten:

„In seinem Telegramm Nr. 88 aus Stambul* schildert Freiherr von Saurma die Unzufriedenheit des türkischen Volkes mit Abdul Hamid und die für dessen Person daraus erwachsende Gefahr. Die Schilderung ist vollkommen richtig, die Situation aber weder neu noch überraschend; sie ist nur in ein akutes Stadium getreten. Die schon seit langer Zeit aus allen Teilen des Orients als im Wachsen begriffen gemeldete moslemitische Bewegung ist es, welche sich hier zum erstenmal in blutiger Weise fühlbar gemacht hat. Der Mahdi war seinerzeit ein Symptom derselben. Die stete Repression der Mohammedaner in Afrika durch die Christen an allen Orten und der Kampf gegen die Sklaverei hat den Haß des Mohammedaners gegen den Christen nur noch mehr geschürt. Der Mohammedaner braucht nach seinen religiösen Sitten die Sklaverei, sie ist gewissermaßen integrierender Teil seines Familienlebens. Die Steigerung der Schwierigkeiten, Sklaven zu erhalten, oder gar die Unmöglichkeit, welche zu erwerben, muß der Mohammedanismus als einen Akt der Feindseligkeit gegen seine fundamentale Institution (den Koran) ansehen, er wird daher über kurz

---

* Siehe Nr. 2435.

oder lang um denselben kämpfen. Gepredigt ist schon lange aus Mekka worden. Eine allgemeine Erhebung gegen die Christen und die Ausbrüche des Fanatismus am selbigen Ort, die einzelnen Konsuln das Leben gekostet, waren symptomatische Erscheinungen für die Gärung in den moslemitischen Gemütern. Politisch ist diese fürchterliche Gefahr von England sehr geschickt ausgenutzt worden. Der Sultan, bekanntlich in stetiger Angst vor dem der Verheißung nach aus Afrika zu erwartenden mohammedanischen Messias, ist durch Aufwerfen der armenischen Frage in tödliche Verlegenheit gesetzt worden. Vor den Augen seiner strenggläubigen Untertanen ist er durch Genehmigung der armenischen Reformpläne* herabgesunken, weil sich der Giaur Einfluß auf die Regierung gesichert hat, es droht daher dem Padischah unstreitig Gefahr für seine Person und für Konstantinopel. England hat Angst vor Rußland im Orient (Indien, China), vor Frankreich ebenso (Siam, Ägypten), und drittens vor seinen mohammedanischen Untertanen. Es kalkuliert daher folgendermaßen: Rußland durch Entgegenkommen nach Stambul hineinzulocken. Frankreich durch eventuell größere Konzessionen in Ägypten zu besänftigen. Die moslemitische Bewegung gegen den Sultan anzufachen, daß derselbe gezwungen ist, Rußland (den Christen) um Schutz und Hülfe gegen seine eigenen Untertanen anzurufen, dadurch Rußland mit der moslemitischen Bewegung in Gegnerschaft zu setzen, und wenn dasselbe dann in offenen Kampf mit dem durch die Besetzung Konstantinopels durch Christen empörten Mohammedanismus getreten ist, dann offiziell seinen (Englands) mohammedanischen Untertanen zuliebe als Schützer des bedrängten Moslems aufzutreten und zum Beweis und Pfand davon die Dardanellen zu besetzen. Auf die Manier würde England seine beiden Gegner loswerden und sie miteinander auch noch brouillieren, ohne dabei die Dardanellen preiszugeben, um deren Besitz zu fechten Rußland nicht mit voller Kraft eintreten könnte, da es eben, wie vorher bemerkt, in einen Kampf auf Tod und Leben mit der mohammedanischen Welt verwickelt sein würde. Nach reiflicher Überlegung scheint mir dies der ungefähre Gang der geheimsten Gedanken Englands zu sein. Ich bin darin bestärkt worden durch eine mir auffällige Bemerkung, welche die Kaiserin Friedrich, die sonst nie auswärtige Politik mit mir bespricht, mir beim Diner in Straßburg** machte. Sie sagte: ‚Die Christenmassakers in der Türkei sind ganz grauenerregend. Es ist die Pflicht aller christlichen Staaten, sich dies nicht von den Türken gefallen zu lassen, das Blut der massakrierten Christenbrüder darf nicht ungerächt bleiben. Die Regierung des Sultans sei unfähig und unerhört, mit dem müßte kurzer Prozeß gemacht werden. Außer-

* Vgl. Bd. IX, Kap. LVI sowie Nr. 2438.
** Am 18. Oktober hatte der Kaiser in Gegenwart der Kaiserin Friedrich in Wörth ein Denkmal Kaiser Friedrichs III. enthüllt.

dem sei aber sein Leben in Gefahr, da die Unzufriedenheit in der Türkei dieselbe als im Zustande der Gärung befindlich erkennen lasse. Man müsse auf eine allgemeine Erhebung der Moslems gegen den Sultan vorbereitet sein. Es wäre nicht unmöglich, und ob nicht vielleicht die Russen dann nach Konstantinopel einrücken dürften?'

Aus alledem geht hervor, daß die Lage am Mittelmeer in Gärung ist, und Englands Schritte auf das schärfste überwacht werden müssen. Ich bitte, demgemäß Instruktion an die Botschafter von London, Stambul, St. Petersburg und Paris zu erlassen.

Wilhelm I. R."

Ich habe folgendes geantwortet:

„Euerer Majestät danke ich alleruntertänigst für die wichtige Allerhöchste Mitteilung von gestern. In den Äußerungen Ihrer Majestät der Kaiserin Friedrich scheint in der Tat der Schlüssel zu den Plänen Lord Salisburys gegeben. Ich glaube aber, daß Rußland zu klug ist, um auf die englische Leimrute zu gehen. Wenn es den Sultan, ohne Konstantinopel zu besetzen, unter sein Protektorat nimmt und dessen Selbständigkeit schützt, so würde es den Kampf mit der mohammedanischen Welt vermeiden und den englischen Plan durchkreuzen.

Ich werde die befohlenen Instruktionen an die Botschafter von London, Stambul, St. Petersburg und Paris absenden und sie zur schärfsten Überwachung der Schritte Englands anweisen."

Hohenlohe

Nr. 2438

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 154 Therapia, den 22. Oktober 1895

Die Vereinbarungen, welche zwischen der Pforte und den Vertretern von England, Frankreich und Rußland in betreff der in den armenischen Provinzen Kleinasiens einzuführenden Reformen getroffen worden waren, sind vom Sultan am 17. d. Mts. genehmigt worden.

Das Schriftstück, welches das Ergebnis der langwierigen Verhandlungen enthält und alle in der Frage gewährten Reformen zusammenfaßt, ist den drei Botschaftern am 20. d. Mts. im türkischen Text amtlich mitgeteilt worden*.

Eine offizielle Übersetzung desselben wird von der Pforte angefertigt, und werde ich nicht ermangeln, den Wortlaut Euerer Durchlaucht gehorsamst vorzulegen.

Inzwischen hat die türkische Regierung die im Ausschnitt hier

* Siehe den Text in: Das Staatsarchiv Bd. 58, S. 166 ff.

beigefügte amtliche Bekanntmachung* veröffentlichen lassen, welche eine Übersicht der einzuführenden Reformen enthält. Diese Bekanntmachung — durch welche auch einem ausgesprochenen Wunsche der drei Botschafter entsprochen wird — bezweckt, die öffentliche Meinung in der Türkei über die Bedeutung der Reformen aufzuklären und namentlich die in der muselmanischen Bevölkerung vielfach vertretene falsche Ansicht richtigzustellen, als handele es sich bei den Reformen um Vorteile, die den Armeniern zum Nachteil der Moslems gewährt werden sollen. Aus Rücksicht auf die türkische Empfindlichkeit ist in der Bekanntmachung die Einsetzung einer Kommission zur Überwachung der Reformen, bei welcher die Botschaften die aus den Provinzen eingehenden Beschwerden anbringen können, nicht erwähnt worden. Aber abgesehen von dieser Überwachungskommission, die eine praktisch ziemlich bedeutungslose Neuerung ist, bewegen sich alle übrigen Reformen innerhalb des Rahmens desjenigen, was theoretisch bereits früher gewährt worden war. Es bleibt mithin abzuwarten, ob die jetzigen Verheißungen nicht dasselbe Schicksal haben werden wie die früheren.

Saurma

Nr. 2439

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 156 Therapia, den 23. Oktober 1895
Vertraulich

Seine Majestät der Sultan hat mich durch den Großwesir bitten lassen, Seiner Majestät dem Kaiser, unserem allergnädigsten Herrn, seinen lebhaften Dank für den Beistand zu übermitteln, welcher ihm seitens Seiner Majestät in den jüngsten politischen Komplikationen zuteil geworden sei[1].

Ich bezog diese Kundgebung auf die energischen, aber freundschaftlichen Ratschläge, welche ich beauftragt war, an den Sultan gelangen zu lassen, um ihn in der armenischen Frage zur Nachgiebigkeit zu bestimmen, so wie die nötigen Maßregeln zu treffen, um die im Innern des Reiches ausgebrochenen Unruhen in ordnungsmäßiger Weise zu dämpfen.

Dessenungeachtet suchte ich zu erforschen, welche Hülfsleistung es hauptsächlich sei, die diesen lebhaften Dank des Sultans hervorgerufen habe und fand zu meiner nicht geringen Verwunderung, daß ihm hinterbracht worden sei, es habe unter den Mächten vor einiger Zeit die Absicht bestanden, seine Entthronung herbeizuführen[2], und

* Hier nicht abgedruckt.

es sei nur der Intervention Seiner Majestät des Deutschen Kaisers zu verdanken, daß diese Absicht nicht zur Ausführung gekommen.

Ich glaube am besten daran zu tun, mich einer Äußerung in der Sache zu enthalten und dieselbe auf sich beruhen zu lassen[3], um so mehr, als mir direkte Andeutungen darüber nicht gemacht worden sind, und die Erfindung die Mauern des Jildis-Palais nicht verlassen haben dürfte.

Saurma

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:

[1] Ich bin mir nicht bewußt

[2] !

[3] ja

Nr. 2440

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 157 Therapia, den 23. Oktober 1895

Der hiesige englische Botschafter Sir Philip Currie begibt sich morgen auf einen dreiwöchentlichen Urlaub nach London, um Lord Salisbury zu sehen, mit welchem er seit seinem letzten Amtsantritt noch nicht zusammengetroffen war. Es hat den Anschein, als ob er sich bei seinem Chef für den Posten von Paris in Erinnerung bringen möchte, welcher demnächst durch den Rücktritt des 70jährigen Lord Dufferin vakant werden dürfte. Sir Philip ist ungern in Konstantinopel, dessen rege und von aufregenden Wechselfällen häufig begleitete Politik ihm nicht zusagt. Der Augenblick scheint ihm für eine freundliche Berücksichtigung seiner Wünsche insofern vielleicht günstig, als er durch die Beendigung der armenischen Frage mit einem in England sehr anerkannten politischen Erfolge zu Hause erscheint.

Er drückte mir vor seiner Abreise seinen besonderen Dank für die Unterstützung aus, welche ich im Auftrage meiner Regierung im Interesse einer zufriedenstellenden Beendigung der armenischen Angelegenheit und der damit im Zusammenhang stehenden jüngsten ernsten Komplikationen gewährt habe. Er erwähnte dabei, daß, wie die Erfahrung wiederum lehre, ein gesondertes Vorgehen einzelner Mächte im Orient doch stets nur ein partielles oder wenigstens verhältnismäßig langsames Ergebnis habe, und daß der volle durchschlagende Erfolg erst mit dem Augenblick eintrete, wo eine Meinungsübereinstimmung aller Mächte zur unumstößlichen Gewißheit geworden sei.

Saurma

Nr. 2441

Der Botschafter in London Graf von Hatzfeldt an das Auswärtige Amt für den Vortragenden Rat von Holstein

Telegramm. Entzifferung

London, den 24. Oktober 1895

Gestern abend Lord Salisbury kurz gesprochen, welcher aus eigenem Antrieb wiederholt versicherte, daß seine Politik unverändert sei, und dabei die Bemerkung fallen ließ, daß jetzt, nachdem die unerfreuliche armenische Angelegenheit einen befriedigenden Abschluß gefunden, von Teilungsplänen keine Rede mehr sei.

Er versicherte, als ich darauf anspielte, daß er wohl durch Sir E. Malet von unseren Auffassungen fortlaufend unterrichtet sei, seit Wochen keinen nennenswerten Bericht von demselben erhalten zu haben.

Ausführlichen Privatbrief für Sie durch gestrigen Feldjäger abgeschickt.

Hatzfeldt

Nr. 2442

Der Botschafter in London Graf von Hatzfeldt an das Auswärtige Amt*

Telegramm. Entzifferung

Nr. 253 London, den 25. Oktober 1895

Telegramm Nr. 290** erhalten.

In meiner heutigen ersten ausführlichen und ganz vertraulichen Unterhaltung mit Lord Salisbury äußerte derselbe sich zunächst über die von der heutigen „Times“ gebrachte Nachricht über ein geheimes russisch-chinesisches Abkommen dahin, daß ihm noch keine Bestätigung dafür zugegangen sei, daß es ihm aber, wie er mir schon früher gesagt,

---

* Bereits abgedruckt in Kap. LX, Nr. 2393; hier des Zusammenhangs wegen wiederholt.

** Telegramm Nr. 290 vom 25. Oktober hatte dem Botschafter Grafen Hatzfeldt von einer Unterredung Wilhelms II. mit Oberst Swaine vom gleichen Tage Kenntnis gegeben, die auch die armenische Frage gestreift hatte. Der Kaiser sagte u. a.: „Gerade der englischen Presse und der von ihr beherrschten öffentlichen Meinung verdanken wir den ganzen unnützen Skandal der armenischen Frage. Die sei vor allem den Russen sehr unangenehm. Hinc illae lacrimae! Der Oberst stimmte zu und sprach sich sehr herbe über Argyll, Westminster und Mr. Gladstone aus, die das ganze Unheil heraufbeschworen hätten. Er habe noch neulich mit dem Lord Salisbury gesprochen und auch neuerdings von ihm einen Brief erhalten und aus alledem, was er gehört, ginge eben hervor, in welch heikle Lage der Premier durch diese unglückselige Erbschaft geraten sei. Er wisse noch nicht recht, was er tun solle, fühle sich noch nicht ganz fest im Sattel und mache daher auch Annäherungsversuche bei allen Nationen die Reihe herum, um herauszufinden, wie dieselben über die Türkei dächten. Mit Deutschland sei er ja glücklicherweise auf gutem Fuße und, wie er ihm noch

durchaus nicht unlieb wäre, wenn Rußland sich in China weiter engagiere. Es würde dadurch vom Orient abgelenkt werden und wäre dann mit den ihm übrig bleibenden Streitkräften nicht mehr stark genug, um gleichzeitig an ein Vorgehen vom Schwarzen Meer aus zu denken. Nur in dem Fall, wenn Rußland sich ausschließliche Rechte für seine Schiffe in Port Arthur ausbedingt hätte, würde England dagegen Einwendungen erheben müssen.

Über die Erledigung der armenischen Frage zeigte sich der Minister besonders deshalb erfreut, weil damit die Sorge vor einem Zusammenbruch des Türkischen Reichs und die Notwendigkeit vorläufig wegfalle, sich über das fernere Schicksal der Bestandteile desselben den Kopf zu zerbrechen. Lord Salisbury betonte dabei, daß er in erster Linie die Erhaltung des europäischen Friedens wünsche. Sollte es dennoch infolge irgendeines russischen Vorgehens im Orient zu einer Krisis kommen, so werde er sich sofort und vor allem nach Berlin wenden, um sich mit uns über eine gemeinschaftliche Haltung zu verständigen. Der Minister fügte hinzu, daß man in Wien wegen des Orients sehr besorgt sei und namentlich befürchtet habe, daß er, Lord Salisbury, den Russen die Dardanellen überlassen wolle. Er habe daher dem Grafen Goluchowski sagen lassen, daß er niemals eine solche Absicht ausgesprochen habe, und könne nur versichern, daß er in allem, was die orientalische Frage betreffe, stets auf die österreichischen Interessen in erster Linie Bedacht nehmen werde.

Ohne mich nach irgendeiner Richtung zu engagieren, habe ich den Minister freundschaftlich, aber bestimmt darauf hingewiesen, daß die bisherige unsichere Politik Englands, die vielleicht zum Teil noch den Mißgriffen seines Vorgängers zuzuschreiben sei, fast überall in Europa Mißtrauen hervorgebracht habe, und daß niemand mehr an bestimmte

---

zuletzt geschrieben habe, an dem Punkt, wo er im Jahre 1892 gewesen sei; einige kleine Fragen in Afrika sekundärer Natur an und für sich müßten in versöhnlichem Geiste mit gegenseitiger Liebenswürdigkeit und Breite behandelt werden. Ich erwiderte ihm, diese Mitteilung sei mir sehr interessant. Was die armenische Frage beträfe, so sei Englands Politik völlig unverständlich, und das Herumtasten bei den verschiedenen Nationen habe dahin geführt, daß alle ohne Ausnahme von einem handfesten Mißtrauen gegen England erfüllt seien. In dieser Frage stünden sämtliche Kontinentalmächte einheitlich und geschlossen zusammen, in der Absicht, den status quo und durch schnelle Erledigung der sogenannten armenischen Frage die Ordnung in der Türkei aufrecht zu erhalten. Das einzige Land, das aber die Türkei nicht so hoch kommen lasse, sei England. Die eigentümlichen Artikel, die letzthin in England erschienen seien, die Thronrede in Verbindung mit der scharf aggressiven Rede des Premiers gegen die Türkei hätten bei den Kontinentalmächten den Verdacht erweckt, England wolle seine Mittelmeerpolitik ändern. Dieser Verdacht sei bestärkt worden durch das wochenlange Spazierenfahren der Mittelmeerflotte vor den Dardanellen, und es würden überall Stimmen laut, welche der Ansicht Ausdruck verliehen, England wolle Konstantinopel an Rußland geben, Frankreich durch Konzessionen in Ägypten gewinnen und selbst die Dardanellen nehmen."

Siehe den Abdruck des ganzen Schriftstücks in Bd. XI, Nr. 2579.

Ziele der englischen Politik und an eine konsequente Durchführung derselben glauben wolle.

Als der Minister mir, wie angeführt, mit Nachdruck sagte, daß er sich im Fall einer drohenden Krisis sofort und zunächst mit uns verständigen wolle, habe ich erwidert, daß ich ihn stets bereitwillig anhören würde, wenn es dann nicht zu spät sei.

Der neue englische Botschafter* soll hier genau über alles informiert werden, damit er eventuell auch in der Lage ist, sich Seiner Majestät gegenüber über alle von allerhöchstdenselben berührten Fragen auszusprechen.

Das Telegramm Nr. 290 ist mir erst nach meiner Unterredung mit Lord Salisbury zugegangen.

Hatzfeldt

Nr. 2443

Der Botschafter in Petersburg Fürst von Radolin an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 404 St. Petersburg, den 24. Oktober 1895

Fürst Lobanow teilte mir gestern mit, daß er ein Telegramm des russischen Botschafters in Konstantinopel erhalten habe, wonach die Softas und der fanatische Teil der Bevölkerung in bedrohlicher Erregung gegen den Sultan sind. Diese Ausbrüche des Fanatismus deutete mir Fürst Lobanow als die Folgen der unüberlegten und übertriebenen englischen Forderungen an[1]. Sollte der Sultan den eigenen Untertanen zum Opfer fallen, meinte Fürst Lobanow, so würden die Verhältnisse nicht um ein Haar besser, und nur neue Wirren hervorgerufen werden. Eine Garantie für die Sicherheit der Person des Sultans und ein Schutz gegen die Geistlichkeit soll indes darin liegen, daß der Scheich ül Islam ein Mann der eigenen Wahl Abdul Hamids ist, der ein Interesse daran hat, seinen Wohltäter und Herrn vor dem Fanatismus der übrigen Geistlichen zu schützen.

Es hat sich kürzlich das Gerücht in Petersburg verbreitet, daß Sir Philip Currie sich auch nicht sicher fühlt und ein Attentat gegen ihn befürchtet wird. Bei dem leidenschaftlichen Auftreten Sir Philip Curries und bei seinen unvorsichtigen Äußerungen, deren ich mich von Konstanitnopel her sehr wohl erinnere, sollte es mich nicht wundern, wenn die Leidenschaft der Muselmänner sich auch gegen ihn wendet. Wie er mir wenige Tage nach seiner Ankunft in Konstantinopel — wo er mich noch kaum kannte — in brutalster Weise sagte, er begriffe nicht, daß nicht einige der handfesten Generäle der kaiserlichen Umgebung diesem „schwächlichen elenden Manne" einen Dolch

* Sir F. Lascelles.

in den Leib jagen[2], so wird er wohl mit gleicher Unvorsichtigkeit auch anderweitig ähnliche Äußerungen gebraucht haben, welche die einen vielleicht gegen ihn selbst ausnutzen könnten, und welche bei den andern den Gedanken zur Reife zu bringen vermögen, den er ihnen gibt.

Während des tragischen Endes von Abdul Asis* war ich in Konstantinopel, und ich kann nicht leugnen, daß eine große Ähnlichkeit in den Verhältnissen von damals und jetzt zu sein scheint[3]. Der damalige englische Botschafter Sir Henry Elliot galt allgemein als der Urheber der jungtürkischen Bewegung und der Förderer der Umsturzpartei. Ihm wurde indirekt die Katastrophe zugeschrieben. Sein Verhalten glich dem des jetzigen englischen Botschafters in mehr als einer Hinsicht. Weder der Sturz von Abdul Asis noch die erzielten Reformen der parlamentarisch liberalen Regierung, die England in der Türkei eingeführt hatte, haben sich damals als segensreich erwiesen, ebenso scheint mir nach meiner Erfahrung das Spiel von Sir Philip Currie, die muselmanischen Leidenschaften zu wecken, ein nicht minder zweck- und gewissenloses. Jedenfalls ist es schwer zu begreifen, wie er deduzieren will, daß sein einziges Bestreben auf die Wohlfahrt der Türkei gerichtet ist. Die in England hervorgerufene unzweifelhafte Schwächung der Türkei kommt zum Schluß hauptsächlich Rußland zugut, das aber durchaus den Wunsch nicht hat, diese Frucht zu ernten, bevor sie ihm reif in den Schoß fällt. Wenn infolge der heraufbeschworenen revolutionären Geister der Sultan Abdul Hamid fällt, so verliert die Türkei in ihm einen der klügsten und wohlmeinendsten, aber auch unglücklichsten Souveräne, den das Reich gehabt. Wenn er nicht mehr sein wird, wird die Einsicht kommen, was man trotz aller seiner Fehler an ihm verloren.

Ich finde diese Ansicht bei Leuten, die Konstantinopel genau kennen, allgemein vertreten, und auch Fürst Lobanow spricht sich in ähnlicher Weise aus[3]. Radolin

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:

[1] Ja

[2] !

[3] richtig

Nr. 2444

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 162 Therapia, den 26. Oktober 1895

Es ist mehrfach hier der Verdacht ausgesprochen worden, daß die Behörden bei den jüngsten Reibungen zwischen Armeniern und

* Sultan Abdul Asis war kurz nach seiner gewaltsamen Entthronung am 4. Juni 1876 ermordet worden.

Moslems ihre Hand in einer Weise im Spiel gehabt haben, daß letztere zu den bedauerlichen Gewaltakten geradezu ermutigt worden sind.

Daß dies seitens der oberen leitenden Kreise nicht stattgefunden, dürfte fast keinem Zweifel unterliegen; dagegen möchte ich fast glauben, daß dieser Vorwurf hie und da auf untergeordnete Organe in den Provinzen bezogen werden kann.

Der anliegend in Abschrift gehorsamst beigefügte Bericht des kaiserlich und königlich österreichisch-ungarischen Generalkonsuls in Trapezunt über die am 8. d. Mts. daselbst vorgefallenen Metzeleien scheint das oben Gesagte zu bestätigen.

Saurma

Schlußbemerkung Kaiser Wilhelms II.:

[1] Das übersteigt doch alles Dagewesene, das ist ja eine wahre Bartholomäusnacht!

Da muß der Pforte doch in andrem Tone gesprochen werden! Denn es sind doch Christen! und schließlich geht es auch gegen die andren weißen Christen.

Anlage*

Der österreich-ungarische Generalkonsul in Trapezunt Zagorski an den österreich-ungarischen Botschafter in Konstantinopel Freiherrn von Calice

Abschrift. Auszug

[Trapezunt, den 10. Oktober 1895]

Unter dem erschütternden Eindrucke der blutigen Ereignisse, deren Schauplatz unsere Stadt am 8. d. Mts. gewesen ist, erlaube ich mir, im Nachtrage zu meiner desfallsigen telegraphischen Meldung nur jene Tatsachen zur Kenntnis Euerer Exzellenz ergebenst zu bringen, die mir aus eigener Anschauung bekannt sind oder von ganz verläßlichen Augenzeugen verbürgt wurden.

Hiernach brach der Tumult, eigentlich der Überfall auf die armenischen Kaufleute präzis um 11 Uhr vormittag = 5½ Uhr à la turque an mehreren Punkten der Stadt gleichzeitig aus, so daß in dem Momente, als der Generalgouverneur Kadri Bey (in ganz ungewohnter Weise und Zeit) am Platze (Meydan) erschien, auch schon von drei verschiedenen Seiten Nisams**, Saptiehs*** und der bewaffnete Pöbel die von dessen

---

* Diese Anlage ist aufgenommen worden im Hinblick auf die in der Randbemerkung zum Bericht Nr. 162 zum Ausdruck gelangte Entrüstung des Kaisers. Ähnliche Äußerungen des Kaisers siehe noch in Nr. 2429, 2447, 2457. Auf die Aufnahme der weiteren in den Akten befindlichen zahlreichen Massakersberichte ist verzichtet worden, da hier nur die eigentlich politischen Vorgänge interessieren.

** Reguläres Militär.

*** Gendarmen.

Anführern bezeichneten Armenier niederzuschießen, deren Warenmagazine zu erbrechen und zu plündern begannen. Aus allen türkischen Gasthöfen, Kaffeehäusern und Läden traten plötzlich bewaffnete Muselmanen auf die Straße und töteten die Armenier, denen sie begegneten, während am Meeresufer die türkischen Barkenführer ihre armenischen Genossen überfielen und schonungslos mit Schußwaffen und Messern niederstreckten. Dieser Kampf fand sogar in den Barken am Wasser statt! Eine Abteilung Nisams und 200 Saptiehs beteiligten sich an der Aktion und schossen teils auf die Passanten, teils in die Fenster der von Armeniern bewohnten Häuser.

Dieses Gemetzel vollzog sich durchwegs ohne irgendeinen unmittelbaren Anlaß seitens der Armenier, sondern vorbereitet und programmäßig, so daß die nachbarlichen Magazine der Griechen, Katholiken und Türken ebenso unbehelligt blieben, wie deren anwesende Eigentümer; dagegen wurden alle Armenier, denen es nicht gelang, aus den abgeschlossenen Gassen zu entkommen oder sich zu verbergen, rücksichtslos erschossen oder niedergestochen; Frauen und Kinder wurden verschont. Nach Verlauf von zwei Stunden wurde auf ein gegebenes Signal das Feuer eingestellt; und während ein Teil des Pöbels mit der Plünderung der Magazine beschäftigt war, zerstreute sich die Menge ebenso schnell als sie vorher die Gassen angefüllt hatte.

Bereits um 4 Uhr nachmittag verkündete der öffentliche Ausrufer in den Straßen im Namen des Wali, daß jede Gefahr beseitigt ist und jedermann getrost seinen Geschäften nachgehen könne!!?

Der christlichen Bevölkerung bemächtigte sich aber eine derartige Angst und Panik, daß sie sich aus ihren Wohnungen flüchtete und Schutz in den Konsulaten, Kirchen und sonstigen vom Schauplatze entfernten Gebäuden suchte.

Nachdem das mot d'ordre „Vernichtung der armenischen Kaufleute" gelautet hatte, so enthielt sich der Pöbel von sonstigen Exzessen und drang nicht in die Privatwohnungen ein.

Die Zahl der Opfer läßt sich vor der Hand nicht feststellen, nachdem sehr viele Leichen ins Meer versenkt wurden; jedoch es wird mit einiger Wahrscheinlichkeit die Zahl der meistens von den Nisams erschossenen Armenier auf zirka 500 bis 600 angegeben.

Obwohl seitens derselben fast gar kein Widerstand geleistet worden sein soll, behauptet man, daß auch einige Muselmanen hierbei ihr Leben eingebüßt haben oder verwundet wurden, was vermutlich infolge der in den engen Gassen stattgefundenen Füsilladen eingetreten sein mochte.

In der zwei Kilometer von hier entfernten Ortschaft Dermendere wurden zur selben Stunde alle armenischen Kaufleute (14 an der Zahl) von ihren eigenen Hamals getötet und beraubt.

Der durch diesen Gewaltstreich verursachte materielle Schaden

dürfte sich mindestens auf 2 Millionen Gulden bewerten lassen, wovon mit $^1/_3$ auch ausländische Handelsfirmen getroffen sein dürften.

Abgesehen von den Ermordungen durch Schußwaffen, Axt- und Handscharhiebe wurden hierbei keine Grausamkeiten verübt; es wäre denn, daß ein Friseurgehilfe entzweigeschnitten und ein junger Kaufmann vom Kopfe bis tief in den Brustkorb gespalten vorgefunden wurden.

Daß diese summarische Exekution der Armenier vom Generalgouverneur Kadri Bey vorbereitet und angeordnet wurde, unterliegt keinem Zweifel, worüber Euerer Exzellenz umständlich zu berichten ich mir ergebenst vorbehalte.

(gez.) Zagorski



B. Das Fiasko des Armenischen Dreibundes



Nr. 2445

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 99 Therapia, den 29. Oktober 1895

Herr von Nelidow betonte mir in letzter Zeit wiederholt, daß nunmehr die enge Verbindung der drei Mächte in der armenischen Angelegenheit beendigt sei. Seine Genugtuung darüber war unverkennbar. Ich mache die Wahrnehmung, daß Rußland die gegenwärtige hochgradige Unpopularität Englands in der Türkei geschickt benutzt, um die Pforte dahin zu führen, Anlehnung an Rußland zu suchen[1].

Saurma

Randbemerkung Kaiser Wilhelms II.:

[1] Sehr erfreulich

Nr. 2446

Der Botschafter in Petersburg Fürst von Radolin an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 408 St. Petersburg, den 29. Oktober 1895

Bei meinem gestrigen Besuch im Auswärtigen Ministerium erwähnte Fürst Lobanow wiederum die Vorgänge in Konstantinopel und gab seinem Bedauern erneuten Ausdruck, daß die Mächte sich hatten bewegen lassen, wegen der armenischen Klagen die allerdings notwendigen Reformen in der Türkei selbst viel zu viel in die Hand zu nehmen und zu beeinflussen. Diese Reformen hätte der Sultan allein in der ihm geeignet scheinenden Weise ausführen sollen. Es sei immer eine undankbare Sache, sich in fremde Angelegenheiten als Ratgeber einzumischen[1] und dadurch eine gewisse Verantwortung zu übernehmen. Der Fürst wiederholte, was er mir schon unlängst gesagt, daß er die Befürchtung habe, diese erzwungenen Reformen oder vielmehr das fremde Eingreifen in die Souveränitätsrechte des Sultans sei für die türkische Herrschaft nahezu ein Todesstoß und bedeute

den Anfang ihres Endes. England habe, wie ihm scheine, mehr Schaden angerichtet, als es in seinem eigenen Interesse liegen könne, indem es die Türkei über Gebühr geschwächt habe. Fast komisch klinge es, wenn die Engländer jetzt gar behaupten, nur aus Interesse für die Türkei Dinge zu tun, die ihr die Lebensadern unterbinden. So sei ihm, dem Fürst Lobanow, unangenehm aufgefallen, daß Lord Dufferin, als er ihn kürzlich in Paris gesehen, wo er, nebenbei gesagt, merkwürdig wenig Erfolg habe und reüssiere, die Meinung aussprach, England müßte die Dardanellen besitzen und sich dort festsetzen.

Auch begriffe er, Fürst Lobanow, nicht, was Lord Salisbury für ein Motiv haben könne, den Sultan in einer so rücksichtslosen Weise anzugreifen, wie er es unlängst getan*. Das heiße doch etwas zu weit den Anschauungen der Gladstonianer und Unionisten, soweit sie seine Wähler sind, Rechnung tragen. Lord Salisbury scheine ganz zu vergessen, daß er einst Turkophile gewesen.

In den Kreisen des Auswärtigen Ministeriums finde ich die Ansicht vertreten, daß England nicht recht zu wissen scheine, was es wolle; es schütte förmlich das Kind mit dem Bade aus, wenn es für die Armenier die Türken opfere, welche letzteren traditionell von England geschützt zu werden pflegten.

Wenn Rußland und Frankreich sich mit England in der armenischen Frage vereinigt hätten, so sei es nur deshalb geschehen, weil beide fürchteten, daß, wenn England allein vorginge, es in seinem Ungestüm folgenschwere Schritte gegen die Pforte unternehmen könnte, wie z. B. ein Ultimatum mit nachfolgender Flottendemonstration und Waffengewalt (welches letztere die Russen nicht billigen würden). Beide Mächte hätten sich daher den Engländern angeschlossen, um diesen einen Dämpfer aufzusetzen und ein Recht zu haben, mäßigend in die Entschließungen einzugreifen. Die englische Politik in der Türkei könne in Rußland niemals gebilligt werden.

Diese Auffassung findet ihre Bestätigung darin, daß — wie ich seinerzeit zu berichten die Ehre hatte — die russische Regierung vom Frühjahr d. Js. an unter der Hand dem Sultan alle möglichen beruhigenden Winke hat geben lassen, die armenischen Reformen nicht zu ernst zu nehmen (und dann schon lieber die Reformen — wenn solche eingeführt werden sollten — aufs ganze Reich auszudehnen), während sie äußerlich und offiziell mit den Engländern Hand in Hand ging[2].

Eine in den orientalischen Dingen gut bewanderte Persönlichkeit des Auswärtigen Ministeriums, der frühere erste Dragoman der russischen Botschaft in Konstantinopel, Herr Iwanow, den ich von dort aus gut kenne, sagte mir, er begreife nicht, was die Absichten der

* Anspielung auf Lord Salisburys Oberhausrede vom 15. August. Vgl. Nr. 2391, Fußnote *.

Engländer wären, und was sie für einen Vorteil haben könnten, den Untergang des Türkischen Reiches förmlich heraufzubeschwören. Ihm wolle scheinen, als ob England durch diese Politik die Aufmerksamkeit Rußlands und Frankreichs von Ägypten ablenken wolle[3], um sich dessen Besitz und vielleicht noch einen neuen Landerwerb in der allgemeinen Verwirrung zu sichern[4]. Sonst könne niemand begreifen, welche Hintergedanken es haben könne. Auch fürchtet Herr Iwanow, daß es ein Fehlgriff des Sultans war, den sonst sehr klugen und einsichtigen, aber als Anglophilen bekannten[3] Kiamil Pascha in einem Moment zum Großwesir* zu wählen, wo es dem Sultan darauf ankommen mußte, den englischen Wünschen und Forderungen energisch Widerstand zu leisten. (Ich kann die Ansicht des Herrn Iwanow darin nicht teilen, denn Kiamil Pascha ist mir als einer der besten Großwesire der letzten Zeit bekannt, der dem Dreibund freundlich war[5] und niemals in dem Rufe stand, absolut im englischen Fahrwasser zu sein.)

Fürst Lobanow sagt mir, daß Rußland für die Erhaltung der Türkei, schon des Weltfriedens wegen, nach Kräften eintreten müsse.

Der türkische Botschafter**, der mich öfter besucht, wiederholt mir jedesmal, wie außerordentlich wohlmeinend die russische Regierung sich dem Sultan gegenüber verhält, und wie sehr ihr die Interessen des Sultans am Herzen zu liegen scheinen.

In allen Kreisen St. Petersburgs tritt eine überaus starke Verstimmung gegen England offen zutage. Alles, was England tut, erfüllt die Russen mit Mißtrauen und jede gemeinsame Aktion mit England sieht das hiesige Publikum von vornherein als zum Nachteile Rußlands geschlossen an. Zur Erläuterung beehre ich mich einen Artikel aus dem „Grashdanin“ vom 19. d. Mts. in der Anlage gehorsamst beizufügen.

Es wird hier unumwunden behauptet, Rußland sei durch England in der Türkei hintergangen und ebenso im Pamir-Vertrag.

Mit dem größten Argwohn beobachtet man hier die Haltung Englands in Ostasien und möchte gern ein Eisenbahnabkommen mit China ausführen, bevor die Engländer in irgendeiner Weise versuchen könnten, dazwischenzutreten und den Plan möglicherweise zu vereiteln. Bemerkenswert ist, daß neben der Animosität gegen England ein gewisses Gefühl der Angst vor demselben unverkennbar ist. Mit großer Spannung und Besorgnis wird auch jedes Anzeichen verfolgt und beobachtet, welches an eine Annäherung Englands an Deutschland oder umgekehrt ausgelegt werden könnte. Wie ich höre, bemüht sich die Königin von England durch Privatkorrespondenz mit dem Kaiser und wohl auch der Kaiserin eine Annäherung beider Regierungen

---

* Am 4. Oktober war Said Pascha vom Sultan entlassen und an seiner Stelle Kiamil Pascha wieder zum Großwesir ernannt worden.

** Hüssni-Pascha.

zustande zu bringen. Die Gereiztheit gegen England ist aber in allen Kreisen so groß, daß es selbst dem Kaiser nicht gelingen würde, die Stimmung durchgreifend zu ändern[6].

Radolin

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:
[1] Stimmt
[2] auch nicht hübsch!
[3] ?
[4] möglich
[5] richtig
[6] gut

Nr. 2447

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 103 Therapia, den 1. November 1895

Die von mir in Telegramm Nr. 100 gemeldeten Nachrichten von Metzeleien in Erzerum haben sich heute bestätigt.

Die Provokation soll wiederum von Armeniern ausgegangen sein. Dieses Massaker ist um so bedeutungsvoller, als es unter den Augen des mit der Wiederherstellung der Ruhe betrauten Generalkommissars Schakir Pascha[1] stattgefunden hat

Saurma

Randbemerkung Kaiser Wilhelms II.:
[1] So was ist ja ganz unerhört

Nr. 2448

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Entzifferung

Nr. 168 Therapia, den 1. November 1895

Ganz vertraulich

Durch den nunmehr definitiv erfolgten Abschluß des armenischen Übereinkommens* zwischen der Pforte einerseits und Frankreich, Rußland und England andererseits, ist die unnatürliche Verbindung zwischen letzteren beiden Mächten wieder gelöst — eine Verbindung, welche von Rußland doch wohl lediglich aus dem Grunde eingegangen worden war, um England nicht allein bei der Arbeit zu lassen, aus welcher unter Umständen eine für das Zarenreich unbequeme autonome armenische Nachbarprovinz hätte hervorgehen können.

* Vgl. Nr. 2434 und Nr. 3438.

Von jetzt an dürfte die traditionelle Politik der beiden Mächte wieder aufgenommen werden. Von Rußland, gerichtet auf Schwächung und Zersetzung der Türkei, um einst, wenn der Augenblick günstig, mit größtmöglichster Aussicht auf Erfolg die Türkei zu überfallen. Von England, dahin zielend, die Türkei möglichst zu stärken, um sie in die Lage zu setzen, sich gegen diesen russischen Überfall möglichst gut zu wehren. Die Symptome dafür sind bereits wahrnehmbar.

England arbeitet mit aller Macht, um durch den ihm günstig gesinnten Großwesir Kiamil Pascha beim Sultan den bösen Eindruck zu verwischen, welchen sein schroffes Auftreten in den armenischen Verwickelungen hier hervorgebracht hat. Daher wohl auch die plötzliche Mäßigung Lord Salisburys gegenüber den fortgesetzten Massenmorden der Armenier, welche den ursprünglichen Massakers von Sassun an Grausamkeit und Wildheit keineswegs nachstehen.

Rußland seinerseits gibt sich die größte Mühe, dem Sultan begreiflich zu machen, daß es nur dieser Macht zu danken gewesen, wenn England verhindert wurde, die Dardanellen zu forcieren oder sonst welche direkten Gewaltmaßregeln gegen die Türkei zu ergreifen. Auf diese Weise hofft Rußland, das Mißtrauen des Sultans gegen sich einzuschläfern und gegen England zu wecken.

Jedenfalls kommt es Rußland jetzt hauptsächlich darauf an, Zeit zu gewinnen. Der jetzige Augenblick paßt ihm — vielleicht Ostasiens wegen — für ein schärferes Auftreten in der Orientpolitik noch nicht. Dies zeigt die Eile, das armenische Übereinkommen ungeachtet der lückenhaften Zugeständnisse der Türkei nur schnell zustandekommen zu sehen.

Aus demselben Grunde wird auch die russische Regierung, wie sich bald zeigen dürfte, an der Durchführung der armenischen Reformen sich zunächst ziemlich lau beteiligen, wie sie auch jetzt die kleinasiatischen Metzeleien auffallend gleichmütig hinnimmt.

Saurma

Nr. 2449

Der Botschafter in London Graf von Hatzfeldt an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 665 London, den 2. November 1895

Ich hatte gestern Gelegenheit, als ich auf Lord Salisbury wartete, im Wartezimmer desselben einige Worte mit dem mir seit einer Reihe von Jahren wohlbekannten Sir Philip Currie zu wechseln, welcher vorgestern aus Konstantinopel hier eingetroffen ist. Derselbe bemühte sich, mich davon zu überzeugen, daß er, weit entfernt davon, die Stellung des Sultans erschüttern zu wollen, sein möglichstes getan habe,

um ihn zu schonen, soweit die Umstände dies irgendwie zuließen. Bei der Erregtheit der öffentlichen Meinung in England sei es für Lord Rosebery, wie auch für seinen konservativen Nachfolger ganz unmöglich gewesen, die armenische Frage fallen zu lassen, und sein, Sir Philip Curries, ganzes Bestreben habe sich darauf richten müssen, den Sultan von der Notwendigkeit zu überzeugen, gewisse Reformen schnell und aus eigener Initiative zu bewilligen[1]. Hier würde man sich in diesem Fall mit sehr wenig begnügt haben, und es sei tief zu beklagen, daß der Sultan in seiner Verblendung so lange damit gezögert habe.

Als ich mir die Bemerkung erlaubte, daß man ein baufälliges Haus, wie man hier die Türkei betrachte, nicht dadurch stütze, daß man die Wände erschüttere, erwiderte mir der Botschafter, daß er dies sehr wohl wisse, und daß er nicht ohne Sorgen in bezug auf die weitere Entwickelung der Dinge in der Türkei sei. Vorläufig müsse man aber, da die Sache sich einmal nicht umgehen ließ, im englischen Interesse damit zufrieden sein, daß dieselbe durch die Konzessionen des Sultans zu einem Abschluß gekommen sei, und zwar um so mehr, als England auf die weitere Mitwirkung der beiden anderen Mächte nicht habe rechnen können, ja nicht einmal sicher gewesen sei, daß es, falls weitere Maßregeln sich als notwendig herausgestellt hätten, nicht bei ihnen auf Widerspruch gestoßen wäre.

Aus der Sprache des Botschafters, welcher das englische Vorgehen und das seinige in Konstantinopel lediglich zu entschuldigen suchte, bin ich versucht, den Schluß zu ziehen, daß er durch Lord Salisbury, mit welchem er bereits eine längere Unterredung gehabt hatte, darüber aufgeklärt worden ist, daß das Interesse desselben an den Armeniern erschöpft ist, und daß er keine weitere Erschütterung des türkischen Reichs wünscht.

P. Hatzfeldt

Randbemerkung Kaiser Wilhelms II.:
[1] ! In der Türkei ohne Post und Eisenbahn!
Schlußbemerkung des Kaisers:
Also wozu der Lärm?
Was steht zu Dienst ihr Herren?

Nr. 2450

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 107 Therapia, den 5. November 1895

In Diarbekir haben sich die berichteten Unruhen zu einer allgemeinen Metzelei aller Christen ohne Unterschied gestaltet.

Gleichzeitig werden von zahlreichen anderen Punkten Kleinasiens

neue Massakers gemeldet, gegen welche die Behörden entweder nicht einschreiten können oder wollen.

Die Zustände daselbst sind in Anarchie ausgeartet.

Angesichts dieser Lage sind die Botschafter übereingekommen, heute in Person gleichmäßig mündliche Vorstellung bei der Pforte folgenden Inhalts* zu machen:

„Die Vertreter der Großmächte sind beunruhigt über die Lage in den Provinzen, woselbst eine völlige Anarchie herrscht, welche nichts mehr mit der armenischen Sache gemein hat und die Christen jeder Nationalität gleichmäßig bedroht.

In Diarbekir haben sich die Metzeleien und Plünderungen unterschiedslos auch auf nichtarmenische Christen erstreckt, ohne daß von diesen ein Anlaß dazu gegeben worden.

In Mossul, in Bagdad und in Syrien, wo die Armenier fehlen, nimmt die Gärung in bedrohlichem Maße zu. Die Pforte muß durch die Ereignisse, welche sich im Jahre 1860 in Syrien zutrugen, belehrt worden sein, daß eine derartige Anarchie nicht ungestraft andauern kann.

Die Vertreter der Großmächte sind genötigt, ihren Regierungen darüber zu berichten, welche bezüglich der zu ergreifenden Maßnahmen sich untereinander verständigen dürften, wenn nicht von der Pforte sofort die zur Beseitigung der beregten Mißstände erforderlichen Maßregeln ergriffen würden.

Sie ersuchen den Minister der Auswärtigen Angelegenheiten, ihnen mitzuteilen, welche Mittel die Pforte anzuwenden gedenke, um der gegenwärtigen übermächtigen Unordnung ein Ziel zu setzen."

Saurma

Nr. 2451

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 114 Therapia, den 8. November 1895

Bei der gegen den Sultan gegenwärtig bestehenden hochgradigen Erregung der hiesigen Bevölkerung muß man jeden Augenblick auf den Ausbruch einer zur Beseitigung Abdul Hamids abzielenden Revolution gefaßt sein. Durch unglückliche Vorkommnisse bei etwaigen Straßenunruhen könnte dabei allerdings auch mit Rücksicht auf den den Moslems augenblicklich innewohnenden religiösen Fanatismus eine direkte Gefahr für die hiesigen Christen im allgemeinen sich ergeben.

Saurma

* Den französischen Text der identischen Note siehe Staatsarchiv Bd. 58, Nr. 11 009.

Nr. 2452

Kaiser Wilhelm II., z. Z. in Piesdorf, an Kaiser Nikolaus II. von Rußland

Telegramm en clair. Abschrift

Piesdorf, den 8. November 1895

Just received news by cypher from Stamboul that new Ministry* is so little approved of by Mahometan population that excitement is on the increase. Troops with exception of Yildiz Guards not to be relied upon any more. It ends with the words „Catastrophe is approaching".

I should be glad to know your intention about further development of affairs before an accident happens.

Best love to dear Alix.

(signed) Willy

Nr. 2453

Kaiser Nikolaus II. von Rußland an Kaiser Wilhelm II.

Telegramm. Ausfertigung

Zarskoë Selo Palais, den 9. November 1895

Thanks for news. I think that „Katastrophe" means dethronement of Sultan which powers should not mix into as that is their own internal question. But if the lives of Christians are threatened then all the ambassadors at Stamboul ought to take measures[1] to prevent further bloodshed. I have sent such instructions to my representative, my opinion is that now England should be moderate and careful in her claims. Best love from Alix. Nicky

Randbemerkung Kaiser Wilhelms II.:

[1] They have allready without avail.

Nr. 2454

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Botschafter in London Grafen von Hatzfeldt

Konzept von der Hand des Vortragenden Rats Mumm von Schwarzenstein

Nr. 1315 Berlin, den 10. November 1895

Zu Ew. pp. gefälligen Information.

Der Kaiserliche Botschafter in Konstantinopel hatte unter dem 8. d. Mts. telegraphisch darauf hingewiesen**, daß bei der gegenwärtigen

* Das erst am 4. Oktober berufene Ministerium Kiamil Pascha war schon am 6. November durch ein Kabinett Rifaat Pascha ersetzt worden mit Tewfik Pascha, dem bisherigen Botschafter in Berlin, als Minister des Äußeren.

** Siehe Nr. 2451.

gespannten Lage in der Türkei jeden Augenblick Ereignisse dort eintreten könnten, welche sofortige Entschließungen der dortigen fremden Vertreter in betreff gemeinsamer zum Schutz der fremden Untertanen zu vereinbarender Maßregeln erheischten.

Demgemäß habe ich den Freiherrn von Saurma ermächtigt, sich eventuell auch ohne vorherige Anfrage beim Auswärtigen Amt an allen denjenigen gemeinsamen Schritten zu beteiligen, welche sämtliche Botschafter als durch die Lage der Verhältnisse geboten erachteten.

Marschall

Nr. 2455*

Aufzeichnung des Reichskanzlers Fürsten von Hohenlohe**

Unsignierte Reinschrift

Berlin, den 12. November 1895

Seine Majestät hat in seinem Telegramm vom 8. d. Mts.*** den Zaren gefragt: „Ich möchte gern Deine Absichten kennen über die weitere Entwickelung der türkischen Angelegenheiten, bevor ein Unglück geschieht.“

Nach 22 Stunden erfolgte die russische Antwort†, wo es heißt: „Wenn das Leben von Christen bedroht ist, dann sollten alle Botschafter in Konstantinopel Maßregeln ergreifen, um weiteres Blutvergießen zu verhindern. Ich habe meinem Vertreter entsprechende Instruktionen zugehen lassen. Meine Ansicht ist, daß England jetzt maßvoll und vorsichtig in seinen Ansprüchen sein sollte.“

Der Wortlaut der beiden Telegramme zeigt, daß der Zar den von unserm allergnädigsten Herrn gewünschten Meinungsaustausch à deux ablehnt und statt dessen für die weitere Behandlung der Sache auf die Vertreter sämtlicher Großmächte verweist. Schließlich wird durch Vermittelung unseres allergnädigsten Herrn noch ein Rat an England erteilt. Diese Art der Erwiderung läßt weder Freundschaft noch Zutrauen erkennen. Gleichwohl mögen diese Empfindungen beim Zaren vorhanden sein, und im Telegramm nur die Gefühle des Fürsten Lobanow Ausdruck gefunden haben pp.††.

Diese verschiedenen Symptome, Äußerungen Seiner Majestät des Zaren und seiner vornehmsten Umgebung, werden hier erwähnt, weil

---

* Des Zusammenhangs wegen hier, vor Nr. 2456 f., eingereiht.

** Vgl. den Erlaß des Staatssekretärs Freiherrn von Marschall an den Botschafter Bernhard von Bülow vom 15. November (Bd. IX, Kap. LVIII, Nr. 2328), in den wesentliche Teile der Hohenloheschen Aufzeichnung fast wörtlich übernommen sind.

*** Siehe Nr. 2452.

† Siehe Nr. 2453.

†† Das ausgelassene Stück der Aufzeichnung betrifft eine höfische Rangfrage.

sie erkennen lassen, daß unsere Beziehungen zu Rußland dermalen keine gesicherten sind, und wir daher nicht recht tun würden, solange Rußland in dieser für uns unsicheren Stellung verharrt, irgendwelche andere freundschaftliche Beziehungen um Rußlands willen aufs Spiel zu setzen.

Ebenso wie in Deutschland gibt es auch in Österreich starke politische Gruppen, welche ein Zusammengehen mit Rußland wünschen. Der Unterschied zwischen den deutschen und den österreichischen Anhängern eines russischen Bündnisses ist aber ein sehr wesentlicher. Für die Deutschen bildet die russisch-französische Verbindung ein Hindernis, wenigstens für das Zusammengehen in europäischen und Mittelmeerfragen. Für die Österreicher im Gegenteil macht die schon vorhandene Verbindung zwischen Rußland und Frankreich den Anschluß an diese Gruppe noch wünschenswerter als den Anschluß an Rußland allein. Alle diejenigen Österreicher, welche die nach dem Jahre 1866 nötig gewordene Verlegung des österreichischen Schwerpunkts mehr nach Osten als ein Unglück ansehen, hoffen von dem Anschluß an die franko-russische Gruppe eine Revision des Nikolsburger Friedens, Rückverlegung des österreichischen Schwerpunkts nach Deutschland hinein und Wiedererlangung der österreichischen Oberherrschaft über Süddeutschland bis zum Main und bis zum Rhein, in Anlehnung an das Programm Josephs II., welches zum Bayerischen Erbfolgekrieg führte. Dafür würde man den Franzosen gern Konzessionen auf dem linken Rheinufer und den Russen solche auf der Balkanhalbinsel machen.

Bisher haben die Anhänger dieses Programms keinen irgendwie maßgebenden Einfluß auf die österreichische Politik seit 1879 gehabt, weil die allgemeine Stimmung in Österreich dahin ging, daß man sich im Dreibund sicher fühlte, und das Sichere, was man besaß, nicht für unsichere Gewinne riskieren wollte. Angenommen aber, es verbreitete sich in Österreich die Meinung, daß der Dreibund außerstande oder nicht willens sei, im kritischen Moment für die Großmachtstellung Österreichs einzutreten, so würde ein mächtiges Anwachsen der Anhänger der russisch-französischen Allianz die sofortige Folge jener Schwankung der Gemüter sein. Es kann in der Tat kaum drei Interessentengruppen in der Welt geben, bei denen die Vorbedingungen einer leichten Verständigung in so hohem Grade vorhanden sind, wie bei den Russen, Franzosen und den nichtmagyarischen und nichtpolnischen Österreichern, welche ersteren alle drei sich durch die Entstehung des Deutschen Reiches verkleinert und eingeengt fühlen. Diese Gruppierung wird unvermeidlich in dem Augenblick, wo der Dreibundvertrag für Österreich bedeutungslos wird, d. h. in dem Augenblick, wo die Österreicher die Gewißheit erhalten, daß wir sie bei den Gefahren, welche eine Balkankrisis für Österreich nach sich ziehen kann, selbst dann ohne Unterstützung lassen würden, wenn es sich um den

Fortbestand der Monarchie handeln sollte. In der Tat war auch die Unterstützung bei Gefahren, welche dem Bestande der Monarchie als Rückschläge einer Balkankrisis drohen könnten, der hauptsächlichste, wenn nicht der einzige Beweggrund, welcher Österreich zum Abschluß des Dreibundes veranlaßt haben kann. Denn von keiner anderen Seite ist das heutige Österreich bedroht. Von Deutschland befürchtet man keine Gelüste auf tschechische Länder, zwischen Frankreich und Österreich bestehen keine Differenzpunkte, seit das Deutsche Reich und das Königreich Italien entstanden sind, und Rußland hat genug polnische Untertanen, um Galizien neidlos in österreichischem Besitze zu lassen. Wenn man also in Österreich die Gewißheit erlangt, daß der Dreibund keinerlei Sicherheit gegen Balkangefahren gewährt, so hört der Dreibund damit auf, für Österreich eine raison d'être zu haben.

Wir dürfen also die Anhänger des Dreibundes in Österreich, d. h. denjenigen Teil der österreichischen Volksstämme, welcher nicht Gesinnungen grundsätzlicher Feindschaft gegen Deutschland hegt, nicht hoffnungslos machen. Ebensowenig aber dürfen wir uns jetzt schon für irgendeine mit der Balkanfrage zusammenhängende bestimmte Aktionspolitik festlegen. Alle hierauf abzielenden Besprechungen zwischen Berlin und Wien würden heute noch verfrüht sein.

Nr. 2456

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 118 Pera, den 10. November 1895

Die Gespanntheit der Lage dauert fort.

Aus der Umgebung des Sultans werden Ausbrüche wilden Zorns desselben gemeldet. Man hält ihn für unzurechnungsfähig und zittert vor seinen Blutbefehlen. Niemand hält sein Leben einen Tag für sicher. Übereinstimmend wird von den verschiedensten Seiten versichert, daß die armenischen Gemetzel zum größten Teil auf geheime Befehle von Jildis-Kiosk zurückzuführen sind. Trotzdem der Unwillen der Bevölkerung gegen Abdul Hamid immer offener und unverhohlener zutage tritt, so kommt es vorläufig nicht zum Ausbruch der Revolution, da die Männer fehlen, welche sich an die Spitze derselben zu stellen bereit wären.

Saurma

Nr. 2457

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 179 Pera, den 11. November 1895

Die traurigen Niedermetzelungen der Armenier in Kleinasien können noch keineswegs als beendet angesehen werden.

Namentlich an denjenigen Punkten, wo Kurden ihre Blutarbeit taten, darf die Einstellung der Massakers nur als provisorisch angesehen werden, und es steht zu erwarten, daß, wenn dieselben ihren Raub erst werden gehörig in Sicherheit gebracht haben, sie von neuem über ihre wehrlosen Opfer herfallen werden.

Welches die Haltung der neu ausgehobenen Truppen sein wird, wenn sie am Orte der Greuel erscheinen werden, bleibt abzuwarten. In der armenischen Bevölkerung besteht jedenfalls in betreff der Truppen kaum eine geringere Angst als in betreff der Kurden selbst.

Zum Glück für die Armenier herrscht gerade zwischen Türken und Kurden ein tiefgehender Nationalhaß, so daß die Möglichkeit vorliegt, daß letztere von den Truppen des Sultans werden verjagt werden.

Die Nachrichten, welche nach und nach von Augenzeugen von den Stätten der Massakers hier einlaufen, sind übrigens einfach haarsträubend.

Die Umgebung von Erserum ist nur Wüste und rauchender Schutt. Teilweise brennen die Dörfer noch heute. In Erserum wurden die Leichen, die nicht schnell genug beerdigt werden konnten, einfach den Hunden zum Fraß vorgeworfen.

Ich behalte mir vor, von meinen Kollegen eine Übersicht der bisher stattgefundenen Metzeleien an den verschiedenen mit ihren Konsulaten besetzten Orten zu erbitten, um sie Euerer Durchlaucht gehorsamst vorzulegen.

Nur möchte ich bis zum Abschluß der Metzeleien damit warten, was allerdings den Bericht leider noch einige Zeit hinausschieben dürfte.

Die letzte Metzelei in Diarbekir soll an Umfang alles übertreffen, was in dieser Richtung bisher dagewesen ist. Nach Aussage des französischen Botschafters — Frankreich allein hat daselbst eine konsularische Vertretung — ist die Zahl der Opfer schwer festzustellen, weil die Getöteten massenweise in die Gluten des brennenden Basars geworfen worden sind.

Jammervoll soll es anzusehen sein, wie die Armenier völlig widerstandslos sich gleich Schafen in den Ecken und Winkeln der Straßen abtun lassen.

Saurma

Schlußbemerkung Kaiser Wilhelms II.:

Und da muß man nun als Christ und Europäer ruhig zusehn und auch dem Sultan noch gut Worte geben! Pfui! über uns alle!

Nr. 2458

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 185 Pera, den 13. November 1895
Vertraulich

In betreff der Beantwortung der Frage, ob der Sultan selbst — nachdem er durch seine Haltung bzw. durch direkte scharfe Befehle, die aufständischen Armenier niederzuschmettern, die Blutgier der Mohammedaner gegen die verhaßten Armenier entfesselt hat — imstande sein dürfte, dem weiteren Blutbade Einhalt zu tun, bestehen hier verschiedene Meinungen.

Die einen sagen, es sei zu spät, andere meinen, daß, wenn der Sultan offen und unzweideutig seinen Willen kundgebe, daß die Armenier fortan zu schonen seien, dem Befehle Folge geleistet werden würde. Der Befehl des Kalifen besitze diese Kraft.

Speziell General von der Goltz, der in Fragen dieser Art gut orientiert ist, glaubt letzteres. Nur müsse das bezügliche Wort in einer Weise gesprochen werden, daß jeder Hintergedanke dabei ausgeschlossen erscheint, so daß die ausführenden Organe in der Provinz, welche den persönlichen Haß des Sultans gegen die Armenier kennen, nicht etwa glauben, daß ihm im Grunde doch ein Gefallen mit der Fortsetzung der Gewalttätigkeiten gegen dieselben geschieht.

Ich bin im allgemeinen derselben Ansicht, jedenfalls insoweit es sich um die bedauerliche Teilnahme der Truppen und der Saptiehs an den Metzeleien handelt. Diese würden einem bezüglichen direkten Befehle sich nicht zu widersetzen wagen. Damit wäre aber schon viel gewonnen. Vereinzelte an den Armeniern begangene Morde und Räubereien werden selbstverständlich auch in diesem Fall noch einige Zeit andauern. Die aufgewühlten Wogen des Nationalhasses, des Fanatismus, der Blut- und Raubgier können sich eben nur nach und nach beruhigen.

Ich glaube, es besteht bei Abdul Hamid gegenwärtig die bestimmte Absicht, das ungeheure Blutbad, für welches ihn die Mächte doch endlich zur ernsten Verantwortung ziehen könnten, nunmehr zu beendigen.

Die großen Truppenaushebungen scheinen darauf hinzuweisen. Neuerdings sind wiederum neue umfangreiche Redifeinziehungen von ihm angeordnet worden.

Ich fürchte nur, daß auch damit wieder über das Ziel hinausgeschossen werden wird.

Eine so große Masse von Truppen unter Waffen will bezahlt und ernährt sein. Für diesen wichtigen Punkt ist aber keinerlei Vorsorge

getroffen. Geld ist nicht vorhanden. An rechtzeitige Beschaffung von Lebensmitteln, deren Herbeibringung zur Winterszeit bei der Wegelosigkeit Kleinasiens enorm schwer ist, wird nicht gedacht. Was Wunder, wenn die ausgehungerten und mißvergnügten Truppen sich die nötige Nahrung im Wege der Plünderung selbst zu verschaffen suchen werden[1].

Die beabsichtigten Ruhestifter werden also unter diesen Umständen vielleicht gerade die Ruhestörer werden.

Kurz, wohin der Blick sich auch wendet, Hoffnung verheißende lichte Stellen vermögen in dem trüben Gewölk kaum irgendwo wahrgenommen zu werden.

Saurma

Randbemerkung Kaiser Wilhelms II.:

[1] Und dann kommt die Reihe an die Europäer bzw. die Mächte

Nr. 2459

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 186 Pera, den 13. November 1895

Vertraulich

Gestern erschien der Patriarch der katholischen Armenier Peter Azarian bei mir — das gleiche wird er voraussichtlich bei den übrigen Botschaftern getan haben —, um mir die verzweifelte Lage zu schildern, in welcher sich die Armenier in diesem Augenblick befänden.

Er versicherte, die Vertreter der fremden Mächte hätten überhaupt keine annähernde Vorstellung von den Greueln, welche die Türken gegenwärtig an ihnen verübten.

Die fürchterliche Hetze finde nicht so sehr in den Städten, sondern vielmehr im Innern des Landes in den Dörfern und Ortschaften statt, wo sie unbemerkt und in aller Stille ausgeführt werden könnte. Die Nachricht davon gelange nur durch heimliche Flüchtlinge hierher.

Zuerst würden die Männer niedergemacht, die Frauen und die Kinder aus den Häusern gejagt, letztere sodann in Brand gesteckt, nachdem alles Wertvolle daraus geraubt und auf Wagen fortgeschafft worden sei.

Ein Aufhören der Vernichtung von Menschen, Hab und Gut der Armenier sei noch nicht abzusehen. Überall breche das Morden, Sengen und Brennen von neuem wieder aus.

Binnen kurzem müsse das armenische Volk total vernichtet sein, was anscheinend überhaupt der Wunsch der Türken sei. In die Hände

Rußlands wollten sich die Armenier nicht werfen, da sie sicher seien, dann ihrer Nationalität binnen kurzem beraubt zu sein. Der letzte Rest der Übriggebliebenen werde jedoch endlich dazu gezwungen werden.

Der Patriarch, der ein guter Kenner der hiesigen Verhältnisse ist, versicherte mit Bestimmtheit, daß, wenn sich die Mächte zu einer wirklich ernsten und dem Sultan sichtbaren Drohung vereinigen könnten, die Greuel an demselben Tage ihr Ende erreicht haben würden[1], denn einem verständlichen und energischen Haltruf des Sultans würden sich die Mohammedaner fügen.

Der Patriarch flehte mich an, seinen Hilfruf an die Kaiserliche Regierung gelangen zu lassen und retten zu helfen, was noch zu retten sei. pp.

Gegen die englische Politik sprach sich der Patriarch mit großer Bitterkeit aus. England habe seine Hülfe „jusqu'au bout" zugesagt[2] und lasse die Armenier, welche, auf dieses Wort rechnend, mit Standhaftigkeit und Opfermut ausgeharrt hätten, jetzt schmählich im Stich[3].

Bezüglich der anderen beiden Mächte, welche die Reformen für die Armenier in die Hand genommen, bemerkte der Patriarch:

„En fait de ‚réformes' demandées à la Porte pour les Arméniens, ces Puissances se contentent de compter et d'enregistrer soigneusement le nombre des victimes."

Saurma

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:

[1] Das dürfte schon richtig sein. Dann ist der Sultan aber verloren, und desshalb wird er stets ein Auge zudrücken

[2] wie immer

[3] nichts neues

Nr. 2460

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 187 Pera, den 14. November 1895

Vertraulich

Ungeachtet der immer mehr unter der hiesigen Bevölkerung sich ausbreitenden Unzufriedenheit mit der Regierungsweise des Sultans und der Offenheit, mit welcher überall von der Notwendigkeit seiner Absetzung gesprochen wird, ist der Augenblick noch keineswegs abzusehen, wann von den bloßen Worten hier zur Tat geschritten werden wird.

Vorläufig wird die Art und Weise, wie man am besten zu diesem

erhofften Resultat kommen könne, nur diskutiert, ohne daß sich jemand fände, welcher den Mut hätte, sich offen an die Spitze der Bewegung zu stellen und die Revolution zu proklamieren.

Diese Zaghaftigkeit gibt dem Sultan Mut und flößt ihm Vertrauen in das von ihm bis jetzt geübte System ein.

Er zentralisiert deshalb immer mehr die gesamte Regierungsgewalt in seiner Hand, beseitigt jede hervorragende, mit Fähigkeiten und eigener Willenskraft ausgestattete ehrenhafte Person und duldet nur Kreaturen, die, unbekümmert um das Wohl des Vaterlandes, seinen Befehlen blindlings gehorchen.

Die Bildung des neuen Kabinetts unter dem Großwesirat Rifaat Paschas* liefert den Beweis, daß er festen Willens ist, in dieser von ihm betretenen Bahn unbeirrt fortzuschreiten.

Daß er sich damit auf dem Thron dauernd nicht wird befestigen können, liegt auf der Hand. Der Augenblick des Ausbruchs der Erhebung gegen ihn wird nur hinausgeschoben.

Wäre er nicht bezüglich der Lage der Verhältnisse völlig verblendet, so würde er erkennen, daß es für ihn nur ein Heil gäbe:

Auf der einen Seite, die Unzufriedenheit des Volks dadurch zu beseitigen und das Vertrauen zu ihm dadurch wieder entstehen zu lassen, daß er dem Großwesir und der Pforte die frühere Autorität und Verantwortlichkeit zurückgäbe und dabei Männer an die Spitze der Regierung stellte, die allgemeine Achtung genießen. Auf der anderen Seite, daß er durch Nachgiebigkeit gegenüber den Forderungen der Mächte die Gefahren beseitigte, welche ihm aus deren Überzeugung entstehen könnten, daß seine Regierungsweise eine direkte und dauernde Gefahr für die Ordnung und Ruhe in dem Türkischen Reiche darstelle.

Im Palais hält sich übrigens die Überzeugung aufrecht, daß Abdul Hamid wirklich geistesleidend sei, und daß alle seine bedauerlichen Entschließungen sowohl in den armenischen Verwickelungen als auch in betreff der sonstigen Ausübung seiner souveränen Gewalt direkte Ausflüsse seiner zeitweisen Unzurechnungsfähigkeit sind[1].

Bei Abdul Asis lagen die äußeren Verhältnisse ähnlich (freilich ohne daß die Beschuldigung gerechtfertigt war). Es bestand aber dort Einigkeit unter den zu einer regelmäßigen Absetzung erforderlichen Faktoren — Großwesir, Scheich-ül-Islam und Kriegsminister —, während diese Personen hier gerade blind ergebene Werkzeuge des Sultans sind.

Saurma

Randbemerkung Kaiser Wilhelms II.:

[1] Da können wir ja noch manches erleben!
kann denn der Cheich-ul-Islam ihn nicht desswegen absetzen

---

* Siehe Nr. 2452, Fußnote.

Nr. 2461

Der Botschafter in London Graf von Hatzfeldt an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 275 London, den 19. November 1895

Vorläufige Antwort auf Telegramm Nr. 314*.

Ich habe vorläufig keinen Anhaltspunkt dafür, daß der Artikel der „Morning Post", welche bisher nicht als Organ der Regierung betrachtet worden ist, von letzterer inspiriert worden ist. Dagegen habe ich in den letzten Tagen den Eindruck, daß Lord Salisbury jetzt dem Sultan gegenüber eine etwas größere Mäßigung für angezeigt hält. Auffallend war mir in dieser Richtung schon die durch mein Telegramm Nr. 273** gemeldete Äußerung des Premierministers gegen Graf Deym, daß er dem österreichischen Vorschlag zustimme, sich aber der Erwartung hingebe, daß dem Sultan die Wiederherstellung der Ordnung gelingen werde. Von türkischen Konzessionen sehe ich noch kein Symptom und nehme an, daß die augenblickliche größere Reserve Englands durch den Wunsch herbeigeführt ist, den von Lord Salisbury in seiner Rede*** betonten Akkord der Mächte nicht zu stören. Meines Erachtens aus demselben Grunde und um Österreich vorgehen zu lassen, hat Lord Salisbury vor einigen Tagen, wie durch Telegramm Nr. 270 gemeldet, die Frage des österreichischen Botschafters, ob er Vorschläge zu machen habe, ablehnend beantwortet und Österreich die Initiative zugeschoben.

Ich sehe Lord Salisbury voraussichtlich morgen und werde dann weiter berichten.

Hatzfeldt

Nr. 2462

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 193 Pera, den 19. November 1895

Durch den Doyen der Botschafter, Baron Calice, ließen wir Seiner Majestät dem Sultan auf sein Ersuchen um Angabe derjenigen Ver-

* Durch Telegramm Nr. 314 vom 18. November 1895 war um Mitteilung darüber ersucht worden, wodurch die in einem gleichzeitigen Artikel der „Morning Post" signalisierte Schwenkung der englischen Politik gegenüber der Türkei herbeigeführt sei, ob etwa durch türkische Konzessionen an England oder durch Besorgnis vor einer russischen Besetzung Armeniens.

** Siehe Nr. 2516.

*** Vom 9. November. Vgl. Nr. 2492, S. 149, Fußnote ***.

haltungslinie, welche er einzuschlagen habe, um Europa wieder Vertrauen einzuflößen, mitteilen, daß es zunächst vor allem darauf ankomme, sowohl in den von Anarchie ergriffenen Provinzen Kleinasiens Ordnung und Ruhe wiederherzustellen als auch diejenigen Maßregeln zu ergreifen, welche geeignet seien, die eventuell bedrohte Sicherheit in Konstantinopel selbst aufrechtzuerhalten.

In ersterer Beziehung gaben wir Seiner Majestät anheim

1. den Gouverneuren und militärischen Organen strenge und nicht mißzuverstehende Befehle zu erteilen, um dem weiteren Blutvergießen Einhalt zu tun;

2. die sofortige Absetzung derjenigen Walis und sonstigen Beamten zu bewirken, welche sich offenkundigen bösen Willens oder auch nur strafwürdiger Nachlässigkeit bei den vorgekommenen Greueln schuldig gemacht, und deren Ersetzung durch vertrauenswürdige Elemente anzuordnen;

3. diejenigen Soldaten, welche an Mord und Plünderung teilgenommen haben, zu bestrafen;

4. einen Hat[1] zu veröffentlichen, mittelst dessen der feste Wille des Sultans verkündet wird, Friede, Ordnung und Ruhe überall wieder hergestellt zu sehen.

In letzterer Beziehung

1. die Stadt in militärische Bezirke einzuteilen, deren Kommandanten für die Sicherheit der fremden Untertanen bei etwaigen Emeuten verantwortlich gemacht werden;

2. keine Schwierigkeit gegen die den Mächten ohnehin vertragsmäßig zustehende Durchfahrt von zweiten Stationären zu erheben, welche den Zweck haben, bei etwaigen für die fremden Kolonien entstehenden Gefahren denselben entsprechend zu Hülfe zu kommen.

Bereits heut — als dem jener Mitteilung folgenden Tage — erschien der auswärtige Minister bei mir, um mir anzuzeigen, daß Seine Majestät der Sultan für die ihm von uns zuteil gewordenen Ratschläge danke.

Er habe dieselben in vollem Maße gewürdigt und bereits entsprechende Befehle erlassen, um das, was ihm geraten worden, sofort auszuführen.

Nur bezüglich des empfohlenen Hats[2] glaube er, daß sich dieser Punkt dadurch erledige, daß von heut ab alle die von ihm zu erlassenden strengen Befehle nicht wie bisher im Namen der Pforte, sondern in feierlicher Weise im Namen des Sultans selbst gegeben und zugleich durch die Organe der Presse zur öffentlichen[3] Kenntnis gebracht werden würden. Dieses Verfahren komme an sich der Veröffentlichung eines Hats gleich.

Was die Verdoppelung der Stationäre anlange, so werde er sich nicht minder den Wünschen der Regierungen fügen, gebe aber zu bedenken, ob das Erscheinen derselben nicht hier eine unnütze Auf-

regung hervorrufen könne, indem das Einlaufen einer Anzahl bewaffneter Schiffe geeignet sei, an das Bevorstehen einer Gefahr glauben zu lassen. Außerdem sei es nicht ausgeschlossen zu befürchten, daß die hier befindlichen Führer des armenischen Aktionskomitees in der Annahme, durch Europa gedeckt zu sein, eine neue, in ihren Folgen stets gefährliche Demonstration in Szene setzen möchten.

Er, der Sultan, bitte mich, bei den übrigen Botschaftern meinen Einfluß in diesem Sinne geltend zu machen.

Ich lehnte eine derartige Intervention ab, gab dem Minister vielmehr anheim, sich mit meinen Kollegen direkt darüber zu verständigen. Ich selbst hielte das Eintreffen von einigen kleinen Fahrzeugen, die ja nicht zusammen einträfen und auch hier nicht zusammen ankerten, für nicht Aufsehen erregend, dagegen nützlich zur Beruhigung der durch die in Stambul stattgehabten Metzeleien in Besorgnis geratenen fremden Kolonien.

Im übrigen hätte ich persönlich noch keinerlei Mitteilung meiner hohen Regierung, ob dieselbe überhaupt beabsichtige, ein zweites Fahrzeug hierher zu entsenden.

Tewfik Pascha wird den übrigen Botschaftern heute dieselbe Mitteilung machen, welche er mir soeben überbrachte.

Saurma

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:

[1] Ist das wichtigste er wird sich aber wohl hüten den zu geben

[2] aha! Da steckt der Hase! das ist aber die Hauptsache

[3] und im geheimen wird der Giaur ausgelacht, und der Bevölkerung klar gemacht, es ist kein Hat also ungültig

Nr. 2463

Kaiser Wilhelm II., z. Z. in Rumpenheim, an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Telegramm. Entzifferung

Rumpenheim, den 21. November 1895

Eine politische Konversation, welche die Kaiserin Friedrich soeben mit mir führte, dürfte Euerer Durchlaucht von einigem Interesse sein.

Ihre Majestät: Ich bin außerordentlich besorgt über die Wendung, welche die Angelegenheit in der Türkei nimmt. Du mußt einen Kongreß nach Berlin berufen.

Ich: Ich befürchte, daß bei dem Kongreß nicht viel Gescheites herauskommen wird, außerdem hat Deutschland das geringste Interesse am Orient, zudem schützt der Kongreß die Christen in keiner Weise und hindert die Türken nicht, ihnen die Hälse abzuschneiden.

Ihre Majestät: Ja aber die Mächte müssen zusammenhalten, eventuell zusammen einschreiten und den Sultan mit Gewalt zwingen.

Ich: Wie?

Ihre Majestät: Man müsse sich zusammen verabreden und dann einrücken oder durch die Dardanellen gemeinschaftlich einfahren.

Ich: Die Greueltaten* geschehen im Innern Kleinasiens, Hunderte von Kilometern von der Küste entfernt. Landungskorps demonstrierender Geschwader sind daher nutzlos, einrücken mit Truppen kann nur eine Macht, das ist Rußland, gemeinschaftliches Einrücken durch die Dardanellen ist von den Großmächten in Erwägung gezogen worden, jedoch von Frankreich und Rußland gemeinsam abgelehnt worden und unterbleibt daher.

Ihre Majestät: Das ist recht schade. Diese Franzosen sind infame Leute, wo sie den Russen zu was Niederträchtigem verhelfen können, tun sie es mit Vergnügen und werden in allem mit ihnen zusammenstehen. Aber was um des Himmels willen soll denn werden, wenn die Angelegenheiten zu kriegerischen Verwickelungen führen? Es stehen so viele Interessen auf dem Spiel, bei uns z. B. ist Ägypten in höchster Gefahr. Die Mächte könnten sich ja einigen, einer anderen Macht, z. B. Rußland, das Mandat zum Einrücken und zum Pazifizieren der Türkei zu übertragen. Ginge das nicht?

Ich: Ausführbar wäre dieser Gedanke an und für sich; aber wenn die Russen einmal eingerückt sind, wer will ihnen eine Grenze ihres Vordringens setzen, und wann gehen sie wieder raus?

Ihre Majestät: Das ist richtig, aber immerhin das kleinere Übel. Schließlich, warum sollen sie nicht auch was dafür bekommen?

Ich: Wie die Verhältnisse einmal liegen, ist jedes Einrücken oder jede Flottendemonstration mit dem Keim eines Dilemmas behaftet. Eine bloße Demonstration wirkt auf den Sultan nicht mehr, der die Armenier haßt und sie weiter exterminieren lassen wird. Er rechnet dabei auf Zwiespalt unter den Mächten. Ein Einrücken bringt die Gefahr mit sich, daß der Kalif in den Augen seiner mohammedanischen Untertanen mit Hülfe der verhaßten Christen ihnen verhaßte Reformen aufzwingen will, das kann zu Revolutionen in Konstantinopel und Attentaten auf sein Leben führen. Aus Angst hiervor wird er gleichfalls die Massakers der Christen nicht beendigen lassen.

Ihre Majestät: Der Zustand ist unhaltbar und ganz entsetzlich, so wie die Türkei jetzt ist, kann sie nicht mehr zusammenhalten, es muß zu einem allgemeinen Zusammenbruch kommen.

Ich: Es ist schade, daß Mr. Gladstone diese Frage überhaupt angeschnitten hat und mit der öffentlichen Meinung auch Lord Salisbury engagierte.

Ihre Majestät: Das ist ganz richtig; aber es gibt Dinge, in denen die öffentliche Meinung in England nun mal maßgebend ist.

---

* Siehe Kap. LXI, A.

Ich: Sollte Lord Salisbury nicht vielleicht an eine Lösung der Orientfrage durch Teilung denken?*

Ihre Majestät (mit Wärme): Selbstverständlich, das ist ja auch die einzige Rettung aus diesem impasse, die Türkei muß aufgeteilt werden.

Ich: Wie wäre das wohl zu machen?

Ihre Majestät: Rußland muß die Dardanellen und Konstantinopel bekommen, der Sultan muß seine sämtlichen Besitzungen auf europäischem Boden aufgeben und räumen, sein verkommenes Regime darf europäischen Boden nicht länger beflecken, Kleinasien ist groß genug, und Bagdad muß wie in alter Zeit Hauptstadt der Kalifen werden.

Ich: Was werden denn die Österreicher dazu sagen, und was sollen die bekommen?

Ihre Majestät: Die Österreicher wären Esel, wenn sie sich dem widersetzen wollten, denn mit der elementaren Gewalt eines Lavastromes rückt Rußland an Konstantinopel heran, es ist ihnen gar nicht zu verwehren, die Meerengen zu nehmen, es ist auch ihr gutes Recht, da sie einen outlet für ihren Handel haben müssen, Österreich muß sich dagegen kompensieren, Albanien, Montenegro, Serbien und so viel von Mazedonien besetzen, um freien Zutritt zu Saloniki zu haben. Saloniki muß großer österreichischer Stapelplatz und Kriegshafen werden, das ist ihm schon von jeher bestimmt.

Ich: Die Griechen wollen aber auch was haben. Was sollen denn die kriegen?

Ihre Majestät: Die sämtlichen Inseln, Kreta und diejenigen Dörfer Mazedoniens, die am Rhodopegebirge liegen.

Ich: Und was bekommt Frankreich?

Ihre Majestät: Frankreich kann Syrien nehmen, da hat es schon großen Einfluß. England hat dann Ruhe in Ägypten. Rußland muß im Mittelländischen Meer befriedigt werden und möglichst scharf in Ostasien interessiert und engagiert werden, dann wird es Europa in Frieden lassen.

Der Standpunkt Ihrer Majestät der Kaiserin wird wohl ziemlich dem Ihrer Majestät der Königin und Lord Salisburys entsprechen, ist im allgemeinen klar politisch durchdacht und völlig stichhaltig. Sie trug mir ihre Ansichten in sehr lebhafter eindringlicher Weise vor, anscheinend besorgt durch die Lage der Dinge. Entschieden betont ist die Ansicht, daß der Türke in Europa nichts mehr zu suchen habe.

Dies Gespräch ist streng vertraulich an Graf Hatzfeldt mitzuteilen, damit derselbe, in geeigneter Weise es verwendend, Lord Salisbury sondiert. Nach seiner Antwort ist beides nach Rom, Konstantinopel, Wien und Petersburg streng vertraulich mitzuteilen.

Wilhelm I. R.

---

* Vgl. Kap. LX.

Nr. 2464

Der Reichskanzler Fürst von Hohenlohe an Kaiser Wilhelm II., z. Z. in Göhrde

Ausfertigung

Berlin, den 22. November 1895

Euerer Kaiserlichen und Königlichen Majestät sage ich meinen ehrfurchtsvollen Dank für die huldreiche Mitteilung der Unterredung mit Ihrer Majestät der Kaiserin Friedrich, welche die Bedeutung einer höchst wertvollen Aufklärung über die Ziele und Mittel der gegenwärtigen englischen Mittelmeerpolitik hat.

England ist hochgradig nervös, weil es durch die franko-russische Gruppe Ägypten ernstlich bedroht sieht, dasselbe behalten möchte, aber wenn irgend möglich, ohne selber dabei in einen Krieg zu kommen [1]. Die verschiedenen englischen Projekte: die inzwischen bereits negativ erledigte gemeinsame Flottendemonstration, sowie auch das an Rußland zu erteilende europäische Mandat, endlich die Aufteilung der Türkei — haben alle und jedes nur den Zweck, diejenige zeitliche, beziehungsweise örtliche Begrenzung der russischen Ausbreitung, auf welche Euere Majestät bereits die Kaiserin als auf eine unvermeidliche Notwendigkeit hingewiesen haben, durch andere Mächte besorgen zu lassen [2], zur Entlastung von England.

Das wirksamste Ableitungsmittel, englisch gedacht, würde aber ohne alle Frage ein zweiter Berliner Kongreß bieten. Der erste beschnitt Rußlands Ansprüche, verhinderte den russisch-englischen Krieg und lenkte dafür Rußlands dauernden Haß auf Deutschland [2] — drei für England glückliche Ergebnisse. Daß Lord Salisbury, welcher wie ich den Kongreß mitmachte und die Wirkungen desselben in guter Erinnerung haben wird, eine Wiederholung desselben dringend wünscht, ist ebenso begreiflich wie auch andererseits, daß ich vom deutschen Standpunkte aus, falls die Frage ernstlich an uns heranträte, Euerer Majestät dringend davon abraten würde [3], gleichviel ob Berlin oder eine andere Residenz zum Versammlungsort ausersehen wäre. Denn ein Kongreß, indem er schweigende Zurückhaltung unmöglich macht, kennt weder Vorhut noch Reserve, sondern stellt alle Beteiligten, gleichviel wie groß oder klein der eigene Anteil, in zwei einfachen Reihen gegenüber. Deutschland käme durch die bloße Tatsache seiner Teilnahme an einem Kongreß über die Meerengenfragen aus seiner jetzigen Reservestellung in die erste Linie [1].

Wenn England, wie Ihre Majestät die Kaiserin gesagt hat, in Ägypten durchaus Ruhe haben will, hat es dafür das einfache Mittel, denjenigen beiden Mächten, deren Interessen an Mittelmeer- und Orientfragen leicht mit den englischen in die gleiche Bahn gebracht werden können, nämlich Österreich und Italien, die Überzeugung zu geben,

daß sie im Augenblick der Entscheidung von England nicht allein gelassen werden[1].

Wie Euere Majestät aus dem ehrfurchtsvoll beigefügten Telegramm des Botschafters von Bülow von gestern abend* huldreichst ersehen wollen, ist während der letzten Tage, das heißt, nachdem das Wiener sowohl wie das römische Kabinett eine gewisse Tatenlust hatten erkennen lassen, in der englischen Politik im Gegenteil ein gewisses Zurückweichen[2] bemerkbar geworden.

Aus dieser Erscheinung ist keineswegs zu schließen, daß die englische Regierung die englischen Interessen im Mittelmeer anders beurteilt als vor vierzehn Tagen, sondern nur, daß Lord Salisbury den Kabinetten von Rom und Wien gern Gelegenheit geben möchte, sich in die vorderste Reihe zu stellen[2]. Die gegenwärtige Gesamtlage läßt sich dahin zusammenfassen: England ist entschlossen, nicht nur Ägypten zu behalten, sondern auch nach unseren neuesten Nachrichten durch Anlegung einer strategischen Bahn von Port Said nach dem Persischen Meerbusen die zwischen diesen beiden Endpunkten gelegenen weiten Gebiete in seine Interessensphäre allmählich hineinzuziehen. Die englischen Ansprüche, in dieser Ausdehnung gedacht, lassen sich nach menschlicher Berechnung mit dem franko-russischen Machtgefühl und den hieraus sich ergebenden Konsequenzen nicht versöhnen. England sieht den Konflikt herannahen, und seine ganzen Bestrebungen sind darauf gerichtet, ihn hinauszuschieben, in der Hoffnung, daß interea aliquid fit, das heißt, daß inzwischen bei irgendeinem Anlaß die Kontinentalmächte aufeinanderplatzen[4].

Umgekehrt müssen diejenigen Mächte, welche ihre Zukunft durch die franko-russische Gruppe bedroht sehen, sich die Aufgabe stellen, akute Konflikte mit jener Gruppe möglichst so lange zu vermeiden[2], bis England an die äußerste Grenze seiner philosophischen Duldsamkeit zurückgedrängt ist und die Notwendigkeit sieht, wirklich mitzufechten. Ob die Erwerbung der Dardanellen mit dem Marmarameer als russischem Ausfallhafen nach Port Said hin dem Kabinett Salisbury noch als eine politisch annehmbare Möglichkeit erscheint oder nicht, läßt sich heute nicht mit Bestimmtheit voraussehen. Im Interesse der Dreibundmächte liegt es aber jedenfalls, daß Österreich-Ungarn und Italien zur Dardanellenfrage nicht früher als England feste Stellung nehmen[1]. Die Kräfte der beiden erstgenannten würden schwerlich gegenüber denen der franko-russischen Gruppe ausreichen, Deutschland würde also vor die unangenehme Alternative gestellt, entweder seinen beiden Freunden mit bewaffneter Hand Beistand zu leisten oder die Perspektive ins Auge zu fassen, daß nach der Besiegung von Österreich und Italien die siegreiche franko-russische Gruppe dem alsdann isolierten Deutschland ihre Aufmerksamkeit zuwende.

---

* Siehe Nr. 2550.

Für die deutsche Diplomatie liegt in den durch Euere Majestät erlangten englischen Aufklärungen die verstärkte Mahnung, dahin zu arbeiten, daß diese Alternative uns erspart werde[2], und daß unsere Dreibundfreunde die Politik der freien Hand in Balkan- und Meerengenfragen so lange sich wahren, wie England sich nicht vertragsmäßig oder tatsächlich festgelegt hat[1]. Kommen wird der Augenblick sicher, wo England ein weiteres Überwuchern der franko-russischen Macht unvereinbar mit seinen eigenen Existenzbedingungen findet, und ich glaube der Allerhöchsten Billigung sicher zu sein, wenn ich sage, daß die deutsche Politik ihre Aufgabe darin sehen muß, daß in Erwartung dieses Augenblicks die Kabinette von Wien und Rom weder die Geduld noch auch das Zutrauen zum Dreibund verlieren[1].

Die neueren Äußerungen des Baron Blanc gestatten den Rückschluß, daß dieser italienische Minister, ungeachtet seiner natürlichen Lebhaftigkeit, allmählich zur richtigen Würdigung der Lage und ihrer Anforderungen — Geduld und ruhige Nerven — gebracht worden ist[5].

Fürst v. Hohenlohe

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:
[1] Richtig
[2] ja
[3] einverstanden
[4] ja
daß irgend ein Dummer sich finden wird
[5] dasselbe muß bei Goluchowski auch Stattfinden.

Schlußbemerkung des Kaisers:
Der Berliner Congreß war ein folgenschwerer Fehler ich werde nie in einen zweiten willigen W.

Bemerkung des Kaisers am Kopf des Schriftstücks:
23/XI 95 Vollkommen einverstanden

Nr. 2465

Der Botschafter in Wien Graf zu Eulenburg an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 267 Wien, den 21. November 1895

Mein englischer Kollege* lud mich und den türkischen Botschafter** heute zum Frühstück, das zu Ehren Sir Philip Curries*** stattfand. Graf Nigra kam später, um Sir Philip zu begrüßen, mit dem er seit seiner amtlichen Tätigkeit in London bekannt ist.

Der Botschafter traf gestern abend ein und reist heute mit dem Orientexpreßzug weiter.

---

* Sir E. Monson.
** Galib Bey.
*** Sir Ph. Currie befand sich auf der Rückreise von London nach Konstantinopel. Vgl. Nr. 2440.

Er sprach sich ziemlich offen zu mir aus und schien unter dem Eindruck einer im allgemeinen gebesserten Lage zu stehen. Wenn er auch kein freundliches Wort für den Sultan fand, so war seine Sprache doch wesentlich verschieden von derjenigen, die er früher in Konstantinopel führte. Den armenischen Patriarchen nahm er sehr entschieden gegen die Anschuldigungen in Schutz, welche bezüglich seiner Haltung erhoben sind.

Sehr bemerkenswert erschien mir seine Äußerung:

„Ich gehe nach Konstantinopel mit so bestimmten Aufträgen, mich ruhig zu verhalten und jede Schärfe zu vermeiden, daß ich die Hoffnung hege, es bleibt das gute Einvernehmen der Mächte und der Frieden erhalten. Meine Aufgabe ist durchaus angenehm, und — fügte er mit einem Lächeln und akzentuiert hinzu: sehr anders als diejenige, welche ich früher hatte[1].“

Auf meine Bemerkung, daß die Entente, welche zwischen den Botschaftern in Konstantinopel herrsche und sich als hervorragend wirksam erwiesen habe, ihm seine Aufgabe erleichtern werde, erwiderte Sir Philip, daß er besonders seine guten persönlichen Beziehungen zu Herrn von Nelidow hervorheben könne, mit dem es sich sehr angenehm arbeite.

„Allerdings,“ fügte er hinzu, „ist es nötig, aufzupassen und sich die Einmütigkeit nicht durch Intrigen stören zu lassen.“ Ich erwähnte, daß ich in dieser Hinsicht verschiedene Symptome bemerkt habe, und sagte daran anschließend, wie mir das Faktum sehr eigentümlich erschiene, daß Rußland seine Ablehnung des letzten österreichischen Vorschlages fast früher an seine Botschafter habe gelangen lassen, als die Nachricht nach Wien übermittelt wurde.

Sir Philip Currie erwiderte, daß ihm dieses allerdings auch aufgefallen sei und ihn mit Mißtrauen erfülle.

Die Kriegsbereitschaft der russischen Schiffe und Truppen am Schwarzen Meer schien ihn nicht besonders nachdenklich zu machen. „Wahrscheinlich,“ sagte er, „geschah es, um erklären zu können: wir sind fertig.“

P. Eulenburg

Randbemerkung Kaiser Wilhelms II.:
[1] Also „beide Maschinen Volldampf achteraus“

Nr. 2466

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 194 Pera, den 20. November 1895

Euerer Durchlaucht beehre ich mich in der Anlage Abschrift des Zirkularschreibens vom 18. d. Mts.* gehorsamst vorzulegen, welches

* Hier nicht abgedruckt.

Baron Calice an seine Kollegen richtete in betreff der von den Botschaftern an Tewfik Pascha gemachten Eröffnung hinsichtlich der dem Sultan anzuempfehlenden Haltung.

Aus demselben geht hervor, daß Seine Majestät der Sultan infolge unserer jüngsten Demarche* plötzlich weich und nachgiebig geworden ist. Möchte diese Stimmung nur möglichst lange vorhalten!

Ich glaubte im Sinne Euerer Durchlaucht zu handeln, wenn ich nach diesem erreichten Erfolge meine Person nicht länger mehr in den Vordergrund stellte, die weitere Behandlung der Angelegenheit vielmehr den vereinigten Botschaftern überließ.

Auf diese Weise glaubte ich am besten etwaigen Mißverständnissen vorzubeugen, dahingehend, als ob die Kaiserliche Regierung in einem besonders vertraulichen Freundschaftsverhältnis zu Seiner Majestät dem Sultan, bzw. der Pforte stünde. Von dieser Anschauung ausgehend bat ich den Minister der Auswärtigen Angelegenheiten, in Fällen, wo es sich um generelle Unterhandlungen zwischen der Pforte und den Vertretern der Mächte handele, sich mit unserem Doyen** in Verbindung zu setzen, anstatt mich ferner zur Mittelsperson zu wählen.

Mit Rücksicht auf die unter den Mächten bezüglich der schwebenden Fragen bestehende Einigkeit sei jener Modus meiner Ansicht nach der angezeigtere.

Saurma

Nr. 2467

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Botschafter in Wien*** Grafen zu Eulenburg

Konzept von der Hand des Vortragenden Rats Mumm von Schwarzenstein

Nr. 909 Berlin, den 23. November 1895

Ew. pp. beehre ich mich unter Bezugnahme auf meinen Erlaß Nr. 896 vom 19. d. Mts. † zu Ihrer gefälligen Information beifolgend Abschrift eines von dem englischen Geschäftsträger heute hier überreichten Memorandums zu übersenden, aus welchem sich ergibt, daß die englische Regierung unsere Mitwirkung in Konstantinopel behufs Wiederherstellung der Ruhe mit Dank anerkennt.

Marschall

* Vgl. Nr. 2462.
** Der österreich-ungarische Botschafter Freiherr von Calice.
*** Entsprechende Mitteilung erfolgte nach London, Rom und Konstantinopel.
† Vgl. Nr. 2510, Fußnote **.

Anlage

Der englische Geschäftsträger in Berlin Martin Gosselin an den Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherrn von Marschall

Note. Unsignierte Ausfertigung

British Embassy Berlin, November 23. 1895

Her Majesty's Government have heard with much satisfaction of the language used by the Imperial Ambassador at Constantinople to His Majesty The Sultan. It appears that this language has produced an excellent effect, and Lord Salisbury begs me to express to Your Excellency the best acknowledgements of Her Majesty's Government for the friendly support of Germany.

His Lordship is also glad to hear from Count Hatzfeldt that Baron von Saurma has also joined Mr. Herbert in endeavouring to obtain clemency for the insurgents at Zeitoun*. A very serious effect would be produced on public opinion if the Turkish troops were permitted to commit barbarities there.

Nr. 2468

Aufzeichnung des Staatssekretärs des Auswärtigen Amtes Freiherrn von Marschall

Eigenhändig

Berlin, den 25. November 1895

Der österreichisch-ungarische Botschafter gab mir heute vertrauliche Kenntnis von einem Bericht, welchen Graf Deym an den Grafen Goluchowski über eine Unterredung mit Lord Salisbury erstattet hat. Danach hat letzterer sich dahin geäußert, daß Baron Calice der beste Kenner der Verhältnisse in Konstantinopel sei, und England gern alle Vorschläge, die von ihm gemacht würden, annehme. Bezüglich der allgemeinen Situation äußerte der Premier Besorgnisse, daß es dem Sultan nicht gelingen werde, Ordnung und Ruhe wieder herzustellen. Um dieses Resultat zu erreichen, gäbe es ein Mittel, aber er zweifle, ob die Mächte sich dazu entschließen würden. Auf Drängen des Botschafters bezeichnete Lord Salisbury als dieses Mittel die „déposition du Sultan". Bei der herrschenden Mißstimmung werde sich dieselbe in sehr einfacher Weise vollziehen. An ein „démembrement" der Türkei denke er nicht, denn dies würde das Signal zu einem europäischen Kriege geben.

Marschall

---

* Vgl. Kap. LXI, Anhang.

Nr. 2469

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 145 — Pera, den 25. November 1895

Als eine weitere heilsame Folge der letzten Warnung der Kaiserlichen Regierung stellt sich der von Seiner Majestät dem Sultan gefaßte Beschluß dar, in einer demnächst zu erlassenden Proklamation die in den sechs kleinasiatischen Provinzen einzuführenden Reformen zur öffentlichen Kenntnis des Landes zu bringen.

Sodann hat Seine Majestät beschlossen, eine Kommission nach Mazedonien zu entsenden, um die Wünsche der dortigen Bevölkerung kennen zu lernen und die entsprechenden Reformen möglichst bald auch für diese Provinz vorzubereiten.

Saurma

Nr. 2470

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 226 — Pera, den 11. Dezember 1895

In der gestern unter uns Vertretern der Großmächte stattgehabten Besprechung* verlangte Sir Philip Currie in sehr erregten Worten, die hiesigen Botschafter hätten vor der Welt die Pflicht, irgend etwas Ernstliches zu unternehmen, um den grauenhaften Blutbädern in Kleinasien, welche ihren ungehinderten Fortgang nähmen, Einhalt zu tun. „In England beginne die Presse in sehr unangenehmer Weise Kritik[1] an der eigenen Regierung wegen ihrer Unfähigkeit zu üben, die Greuel in Kleinasien wirksam zu bekämpfen. Ebenso abfällig würde über die hiesigen fremden Botschafter geurteilt, welche trotz ihrer zahlreichen „Konferenzen" nichts zur Verbesserung der Lage der Dinge zustande brächten." Es müßten endlich unsererseits[2] direkte und sichtbare Schritte getan werden, um in die entsetzlichen Unmenschlichkeiten zum Zweck deren Beendigung einzugreifen.

Es wurde ihm entgegnet, daß die Auffassung, welche die englische Presse bezüglich des Charakters der hiesigen Botschafterzusammenkünfte hege, eine irrtümliche sei. Unsere Besprechungen hätten keineswegs einen beschließenden, vielmehr einen lediglich konsultativen und privaten Charakter, insofern wir die Lage der hiesigen

* Vgl. den Bericht Sir Ph. Curries in: Das Staatsarchiv Bd. 58, Nr. 11 042.

Verhältnisse gemeinsam besprächen und durch möglichst übereinstimmende Beurteilung derselben unseren Regierungen die von ihnen eventuell unter sich zu vereinbarenden Maßnahmen erleichterten.

Die Ergreifung irgendwelcher positiver Schritte stehe nicht uns, sondern einzig und allein unseren Regierungen zu.

Auf diese Weise konnte auf den Antrag des englischen Botschafters nicht eingegangen werden, Spezialkommissäre — etwa die Militärattachés oder Dragomans der Botschaften — nach dem Schauplatz der Greuel zu entsenden, um an Ort und Stelle geeignete Feststellungen bezüglich des von der Pforte geflissentlich verschleierten wahren Sachverhalts zu machen.

Als darauf Sir Philip empfahl, der gedachte Vorschlag möge von uns gemeinschaftlich unseren Regierungen unterbreitet werden, bemerkte Herr von Nelidow — wohl nicht mit Unrecht —, daß eine jetzt nach Kleinasien zu entsendende Kommission kaum ihre Aufgabe zu erledigen imstande sein dürfte. Schon ein Reisen in den fast wegelosen Gegenden jetzt zur Winterszeit sei kaum möglich. Ebenso schwer würde sogar das einfache Unterkommen der Kommissare in den verheerten Orten sein.

Schließlich kamen wir dahin überein, an der Hand des uns von den Konsuln in Kleinasien bezüglich der neuesten Metzeleien gelieferten Materials bei der Pforte erneute Vorstellungen zu erheben und zu verlangen, daß die Regierungen* durch energische Maßregeln auf Wiederherstellung der Ordnung in den armenischen Provinzen hinarbeiten möge[3]. — Saurma

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:

[1] Das ist der Regierung ganz gesund

[2] ! naiv!

[3] Das wird nun ebensowenig Eindruck machen wie zuvor!

Schlußbemerkung des Kaisers:

Das Verlangen nach energischen Schritten ist ganz gerechtfertigt, da die Rolle die wir als Europa den Moslems gegenüber spielen mehr als jämmerlich ist. Aber daß England es von andren als von sich selbst erwartet ist geradezu hochkomisch. Wenn man bedenkt, daß der ganze Schwindel von England angezettelt wurde!

Nr. 2471

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 227 Pera, den 11. Dezember 1895

Euerer Durchlaucht beehre ich mich in der Anlage einen Bericht des Gerenten des Kaiserlichen Vizekonsulats in Amasia** vom 27. v. Mts.

* Sic!

** Kaufmann Emanuel Sollberger.

zur hochgeneigten Kenntnisnahme abschriftlich gehorsamst zu überreichen.

Der Bericht schildert die Ereignisse, welche sich im vorigen Monat in Amasia, Mersifun, Siwas, Josgad und Sileh abspielten, in zutreffender Weise, wie ich mich durch Vergleich mit den bezüglichen Berichten der französischen Konsuln überzeugt habe.

Die in dem Sollbergerschen Bericht enthaltene Schätzung der bisher getöteten Armenier auf 60—80 000* stimmt mit anderweitigen Angaben überein.

Nicht minder richtig hervorgehoben ist die türkischerseits fort und fort aufgetischte Unwahrheit, daß die Armenier stets der provozierende Teil gewesen sind. Es trifft dies wohl an einzelnen Orten zu, bildet aber nicht im entferntesten die Regel. Es hat bisher nirgends ein wirklicher Kampf zwischen Armeniern und Türken stattgefunden, vielmehr stets eine einfache Abschlachtung von Hunderten der ersteren, ohne daß kaum ein oder ein paar Türken das Leben dabei verloren. Daß sich das Militär an den Metzeleien und Plünderungen beteiligt, ist nichts Neues.

In Siwas waren von dem dortigen Gouverneur zum Schutz von fremden Konsulaten, Kirchen, Hospitälern und Schulen militärische Schutzmannschaften gestellt worden. Diese Soldaten beklagten sich offen über diese ihre Verwendung, indem „ihnen dadurch die Zeit und Gelegenheit genommen werde, an der Plünderung der Stadt teilzunehmen und sie auf diese Weise ihren Kameraden gegenüber in ungerechten Nachteil kämen".

Überhaupt tritt die Erscheinung immer deutlicher auf, daß es die Lust an Raub und Plünderung ist, welche das Motiv für die immer wiederkehrenden Exzesse bildet.

Auch den besten Willen bei der Regierung vorausgesetzt, dürfte es derselben jetzt, nach voller Entfesselung der wilden, in den armenischen Provinzen hausenden Elemente schwer fallen, dieselben wieder in Banden zu schlagen.

Die Zeit dafür ist versäumt.

Von einer Bestrafung der Schuldigen kann unter den gegenwärtigen Verhältnissen nicht die Rede sein. Die Straflosigkeit reizt aber selbstverständlich zu neuen Untaten.

Saurma

---

* Bei dieser Stelle des Sollbergerschen Berichts findet sich die Randbemerkung des Kaisers: „empörend!! und das sieht England ruhig mit an? nachdem es die ganze Geschichte eingerührt hat"; am Schluß: „entsetzlich!"

Nr. 2472

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an Kaiser Wilhelm II.

Ausfertigung

Berlin, den 15. Dezember 1895

Euerer Kaiserlichen und Königlichen Majestät gestatte ich mir alleruntertänigst einen Bericht von Allerhöchstdero Botschafter in Konstantinopel vom 11. d. Mts.* zu unterbreiten, aus welchem sich ergibt, daß der englische Botschafter unter Hinweis auf die erregte öffentliche Meinung Englands sich bemüht hat, seine Kollegen zu aktiven Schritten in den armenischen Angelegenheiten anzuspornen.

Andererseits stimmen alle aus London hierher gelangten Nachrichten darin überein, daß die englische Regierung bisher durchaus nicht die Absicht durchblicken läßt, in dem Falle, wo ihr fortgesetztes Rütteln zum Zusammenbruch der Türkei wirklich führen sollte, selber mit bewaffneter Hand für die Verteidigung etwa bedrohter englischer Interessen einzutreten[1]. Vielmehr geht augenscheinlich Englands Bestreben dahin, bei diesem Anlasse einen Krieg der Kontinentalmächte untereinander anzuregen, bei welchem Englands Betätigung in dessen Belieben gestellt wäre[2]. Angesichts dieser Sachlage darf ich die Allerhöchste Genehmigung erhoffen, wenn ich entsprechend den bisherigen Grundsätzen der deutschen Politik Euerer Majestät Botschafter in Konstantinopel dahin instruiere, daß er sich gegenüber den englischen Anträgen, welche alle den Zweck verfolgen, an dem morschen türkischen Staatsbau zu rütteln, ablehnend verhalte[3].

Abschrift des Telegrammentwurfs** füge ich alleruntertänigst bei.

Marschall

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:

[1] Gewiß nicht! Sie will daß wir über die Pflaumen welche sie vom Türkischen Baum auf uns andre herabschüttelt uns in die Haare kommen sollen!

[2] richtig

[3] ja

Nr. 2473

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Botschafter in Wien Grafen zu Eulenburg***

Telegramm. Konzept von der Hand des Vortragenden Rats Mumm von Schwarzenstein

Nr. 199 — Berlin, den 16. Dezember 1895

Sir Philip Currie hat nach Meldung des Kaiserlichen Botschafters in den letzten Tagen wieder versucht, die Vertreter der übrigen Mächte

---

* Siehe Nr. 2470.

** Identisch mit Nr. 2474.

*** Ein gleiches Telegramm (Nr. 161) erging an den Botschafter in Rom.

unter Hinweis auf die gereizte öffentliche Meinung Englands dahin zu bringen, daß sie ihren Regierungen zum Einschreiten in der armenischen Frage raten möchten. Nachdem Freiherr von Saurma im Sinne seiner Instruktionen diese Zumutung abgelehnt hatte, sind heute hier vom englischen Botschafter zwei telegraphisch übermittelte Schriftsätze übergeben worden, wo die armenischen Greuel in den grellsten Farben gemalt, und die nach englischer Ansicht daraus für die Mächte hervorgehenden Konsequenzen an die Hand gegeben werden.

Wenn Euer pp., wie ich annehme, demnächst Gelegenheit haben, diese Angelegenheit an maßgebender Stelle zu besprechen, bitte ich, von neuem hervorzuheben, daß weder Deutschland noch Österreich noch Italien ihr Gewissen durch die armenischen Angelegenheiten belastet zu fühlen brauchen, daß vielmehr die Verantwortung hierfür nächst oder neben der Türkei lediglich auf England ruht, welches ein Interesse daran hatte, durch einen türkischen Konflikt, bei dem womöglich sämtliche Kontinentalmächte in Mitleidenschaft gezogen würden, die ägyptische Frage zeitweilig von der Tagesordnung absetzen zu lassen.

Ew. pp. werden auch wiederum mit Nutzen hervorheben können, daß das sicherste Mittel, England von der Beteiligung an Orientkonflikten zu entbinden, darin besteht, daß andere Mächte, z. B. Österreich und Italien, die Orientfrage im ganzen oder in einzelnen Teilen zu ihrer eigenen Sache machen, ohne abzuwarten, daß England sich vertragsmäßig oder tätlich fest engagiert hat.

Marschall

Nr. 2474

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Botschafter in Konstantinopel Freiherrn von Saurma

Telegramm. Konzept von der Hand des Vortragenden Rats von Holstein

Nr. 93 Berlin, den 17. Dezember 1895

Antwort auf Bericht 226*.

Einverstanden damit, daß Ew. sich ablehnend gegen die Anträge des englischen Botschafters verhielten. Deutschland hat die armenischen Greuel nicht verschuldet, hat daher auch keinen Grund zur Erregung. England ist stark genug, um, falls es eine Sühne für seine politischen Mißgriffe nötig hält, selber vorzugehen. Überdies wird es ihm leicht sein, dann Mitinteressenten unter den anderen Mittelmeermächten zu finden. In der Hinsicht werden wir ihm keinen Zwang antun. Nur das beabsichtigen wir zu verhindern, daß die uns

* Siehe Nr. 2470.

näherstehenden Mächte Österreich und Italien für England, aber ohne England die Kastanien aus dem Feuer holen, weil in letzterem Falle die Kraftverhältnisse so sind, daß wir dann leicht gezwungen werden könnten, unsrer Freunde wegen einzugreifen, obschon uns die Meerengenfrage direkt nichts angeht.

Die vorstehende Instruktion hat Seiner Majestät vorgelegen.

Marschall

Nr. 2475

Der Botschafter in Wien Graf zu Eulenburg an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 272 Wien, den 17. Dezember 1895

Der englische Botschafter hat gestern in dienstlichem Auftrage die Aufmerksamkeit der hiesigen Regierung auf die Notstände in Armenien gelenkt und die Frage gestellt, welche Vorschläge[1] etwa Graf Goluchowski zur Hebung derselben machen könnte? Der Minister hat sehr energisch geantwortet, daß er sich unter keinen Umständen in diese Frage mischen werde[2]. Auch hat er Sir Edmund Monson auf die Gefahr aufmerksam gemacht, welche in einer erneuten Anregung dieser Frage läge.

Eulenburg

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:
[1] !
[2] Gut
Schlußbemerkung des Kaisers:
Gut
gebranntes Kind scheut das Feuer!

Nr. 2476

Der Botschafter in Rom Bernhard von Bülow an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 216 Rom, den 17. Dezember 1895

Unter Bezugnahme auf Telegramm Nr. 161*.

Als [ich] Baron Blanc heute in einer laufenden Angelegenheit aufsuchte, zeigte mir derselbe vertraulich einen Brief, welchen er gestern in der armenischen Frage von meinem englischen Kollegen** erhalten hatte. Der englische [Botschafter] schrieb in diesem Brief,

* Siehe Nr. 2473, Fußnote ***.
** Sir Francis Clare Ford.

daß er von Lord Salisbury angewiesen[1] worden sei, die Hauptpunkte aus der jüngsten Berichterstattung des englischen Vizekonsuls in Musch über die Lage der Dinge in Armenien zur Kenntnis der italienischen Regierung zu bringen. Das sich hieran anschließende Resümee schilderte die armenischen Zustände als völlig anarchische, beschuldigte die Türken aller möglichen Greuel und stellte schließlich Bankerott und Zerfall in nahe Aussicht[2].

Ich benutzte diesen Anlaß, um in Anknüpfung an frühere Gespräche zwischen uns von neuem hervorzuheben, daß Italien sein Gewissen durch die armenischen Angelegenheiten ebensowenig belastet zu fühlen brauche wie Deutschland und Österreich-Ungarn. Ich ließ hierbei wiederum einfließen, wie das sicherste Mittel, die Engländer von der Beteiligung an Orientkonflikten zu entbinden, darin bestehen würde, daß Italien ohne vorheriges vertragsmäßiges oder tatsächliches, aber festes englisches Engagement die Orientfrage im ganzen oder in einzelnen Teilen zu seiner eigenen Sache mache[3].

Baron Blanc stimmte meinen Ausführungen mit der Bemerkung bei, daß er sich auch in der armenischen Frage weder von England vorschieben noch für England die Kastanien aus dem Feuer holen wolle. Der Minister fügte hinzu, daß er auf den Brief meines englischen Kollegen nur mit einer Empfangsbestätigung antworten werde.

Bülow

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II. auf einer Abschrift:
[1] Donnerwetter das ist ja die reine Conspiration!
[2] also wie in Wien
[3] richtig

Nr. 2477

Der Botschafter in Wien Graf zu Eulenburg an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 282 Wien, den 17. Dezember 1895
Ganz vertraulich

Graf Goluchowski las mir gestern abend einen Bericht des Grafen Deym vor. Derselbe behandelt eine Unterredung des Botschafters mit Lord Salisbury über die Lage im Orient. Graf Deym berichtet, daß aus den Äußerungen Lord Salisburys hervorzugehen scheine, daß er jedes eigenmächtige Handeln vermeiden wolle und sich eng an die gemeinschaftlichen Schritte der Mächte anzulehnen beabsichtige[1]. Er sieht in der Erledigung der Stationärfrage* ein Symptom der Beruhigung

---

* Vgl. Kap. LXII, B.

und läßt durch den Botschafter dem Grafen Goluchowski zu dessen Erfolg gratulieren[2].

Zum Schluß des Berichtes spricht Graf Deym die Befürchtung aus, daß die von den englischen Blättern aller Parteien erneut aufgenommenen Klagen über die armenischen Zustände Lord Salisbury trotz seiner besten Dispositionen für die Durchführung der gemeinschaftlichen Aktion in ein anderes Fahrwasser drängen könnten.

In gewisser Weise hat diese Besorgnis eine Begründung dadurch erfahren, daß mein englischer Kollege gestern den Grafen Goluchowski im dienstlichen Auftrage aufsuchte, um ihn auf die Unhaltbarkeit[3] der armenischen Zustände aufmerksam zu machen und anzufragen, was Graf Goluchowski vorschlüge[4], um Abhülfe zu schaffen?

Der Minister sagte mir ziemlich erregt, daß er Sir Edmund Monson sehr energisch erklärt habe, er werde unter keinen Umständen seine Hand dazu bieten, sich in ein ganz aussichtsloses Unternehmen einzulassen. Er bedauere von Herzen das Elend der unglücklichen verhungernden Weiber und Kinder, aber wolle vor allen Dingen vermieden wissen, daß aus der englischen erregten öffentlichen Meinung die alte armenische Frage zu neuem Leben erwache. Das könne die mühevoll erreichte Entente der Mächte über den Haufen werfen und noch schwierigere Situationen schaffen, als bisher zu überwinden gewesen seien[5].

Von dem accord à trois ist in den letzten Tagen keine Rede gewesen. Den hohen Weisungen folgend, habe ich das Thema nicht berührt. Ich vermute, daß Graf Goluchowski nach Ankunft des Grafen Deym darauf zurückkommen wird. P. Eulenburg

---

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:

[1] Was das heißt wissen wir
[2] mit Speck fängt man Mäuse
[3] das stimmt
[4] wirklich naiv!
[5] gut

Schlußbemerkung des Kaisers:
England, Russland und Frankreich hatten ja im Sommer so schön angefangen!

Nr. 2478

Der Botschafter in Rom Bernhard von Bülow an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 224 Rom, den 20. Dezember 1895

Baron Blanc erzählte mir, daß mein englischer Kollege Sir Clare Ford ihm gegenüber nochmals schriftlich auf die armenische Angelegenheit zurückgekommen sei. In dringlicher Form und unter aus-

drücklicher Bezugnahme auf eine spezielle Weisung Lord Salisburys[1] habe Sir Clare den Wunsch ausgedrückt, daß der italienische Botschafter in Konstantinopel angewiesen werden möge, sich eventuellen neuen Schritten des englischen Botschafters in der armenischen Frage anzuschließen.

Er habe, fuhr Baron Blanc fort, auf die zweite englische Demarche erwidert, daß ihm kein Grund vorzuliegen scheine, dem italienischen Botschafter in Konstantinopel neue Instruktionen zukommen zu lassen, da derselbe ohnehin angewiesen sei, sich an allen Vorstellungen zu beteiligen, über welche alle übrigen Botschafter einig wären[2].

Als ich Baron Blanc sagte, ich könne es nur durchaus billigen, daß er sich gerade in der armenischen Frage nicht von Großbritannien vorschieben lasse, meinte derselbe, er denke weniger als je daran, für England die Kastanien aus dem Feuer zu holen. England wolle die armenische Angelegenheit aufbauschen, damit sich Italien in derselben engagiere, hinterher aber letzteres im Stiche lassen. Er werde sich jedoch nicht fangen lassen.

Baron Blanc äußerte schließlich, daß die italienische Levantedivision* nach dem Hafen von Tarent zurückkehren solle[3]. Nur zwei Schiffe — „Piemonte" und „Partenope" — würden zunächst noch in den türkischen Gewässern bleiben. Die Zurückberufung der Levantedivision werde nach außen mit marinetechnischen Gründen motiviert werden, solle aber auch den Engländern zeigen, daß Italien denselben nicht ohne tatsächliche Gegenleistungen oder vertragsmäßige Verpflichtungen zu Gebote stehe[4].

Bülow

Bemerkung Kaiser Wilhelms II. am Kopf des Schriftstücks:
Hatzfeldt sofort mittheilen

Randbemerkungen des Kaisers:
[1] Ist doch ganz unerhört
dann hat Salisbury Hatzfeld behumpst!
[2] gut
[3] gut
wäre sie doch gleich da geblieben
[4] sehr gut

Schlußbemerkung des Kaisers:
Bülow Blanc von mir danken und zu seiner korrekten Haltung beglückwünschen
Da war meine Konversation mit Swaine** ja sehr apropos!
Wenn das so weiter geht werden die Continentalmächte nächstens Schritte berathen müssen zur Wahrung ihrer gemeinsamen Interessen gegen England.

---

* Vgl. Kap. LXII, B, Nr. 2509, 2512.
** Vgl. Bd. XI, Kap. LXIII, Nr. 2579.

Nr. 2479

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 233 Pera, den 16. Dezember 1895

Die Einigkeit, welche bisher unter den hiesigen Vertretern der Großmächte in betreff ihrer Haltung dem Sultan gegenüber — wenigstens äußerlich — bestand, beginnt immer fraglicher zu werden.

Sir Philip Currie dringt immer mehr darauf, daß der Sultan öffentlich entlarvt und auf diese Weise den Mächten die Möglichkeit gegeben werde, ihn zu fassen, um ihn an weiterer Anstiftung von Unheil zu verhindern.

„Der Frevler, welcher bereits gegen hunderttausend Menschen abgeschlachtet habe und noch nicht gesättigt sei, müsse aus allgemeinen Menschlichkeitsrücksichten endlich unschädlich gemacht werden."

Herr von Nelidow dagegen weist alle Zumutungen zurück, welche darauf abzielen, gegen den Sultan direkt vorzugehen und ihm irgendwelchen Zwang in der Ausübung der Regierung aufzuerlegen.

Beide Kollegen suchten mich, ein jeder für seinen Standpunkt privatim zu gewinnen.

Nelidow vertraute mir an, daß seine Instruktionen ihm positiv vorschrieben, den Sultan zu stützen, auf alle Fälle aber jede Teilnahme an Schritten abzulehnen, welche von seinen Kollegen im Sinne eines unfreundlichen Vorgehens gegen denselben vereinbart werden könnten.

Sir Philip Currie wies auf den wachsenden Unmut der öffentlichen Meinung in England und auf die daraus sich ergebende Wahrscheinlichkeit hin, daß seine Regierung sehr bald dazu gedrängt werden dürfte, in irgendeiner Weise energisch gegen den Sultan — den Anstifter so grenzenlosen menschlichen Elends — vorzugehen. Auch die übrigen Mächte könnten doch nicht Rußland zu Gefallen dulden, daß die gesamte Türkei durch die Schuld Abdul Hamids der vollen Anarchie anheimfiele.

Eingedenk der mir erteilten Weisung hielt ich mich beiden Botschaftern gegenüber gleich vorsichtig zurück und bemerkte nur, wie wünschenswert es mir scheine, unter uns einig zu bleiben, um durch möglichst gleichmäßige und objektive Berichterstattung an unsere Regierungen der Gefahr vorzubeugen, bei denselben eine divergierende Beurteilung der hiesigen Verhältnisse entstehen zu lassen.

Nach der Haltung des hiesigen französischen Botschafters zu schließen, scheint dessen Regierung — wenn auch im großen und ganzen russische Heeresfolge leistend — nicht so milde gegen den Sultan und sein Tun gestimmt, wie dies in St. Petersburg der Fall ist, und würde eventuell kaum Partei für Abdul Hamid ergreifen wollen,

falls man englischerseits eines Tages ungeduldig werden und sich zu direkteren Unternehmungen gegen diesen bewogen fühlen sollte.

Der Sultan, als feiner Beobachter, hat längst die entstandene Wandlung in der Politik der ihm bisher geschlossen gegenüber gestandenen Mächte erfaßt und beginnt augenscheinlich, auf einen Rückhalt an Rußland in etwaigen für ihn eintretenden schlimmen Lagen zu zählen.

Daß damit der Wiederherstellung der Ordnung in Kleinasien wenig gedient wird, ist klar. Vielleicht hat eben auch Rußland ein gesondertes politisches Interesse daran, die Zustände daselbst immer mehr in Fäulnis übergehen zu sehen.

In mancher Beziehung mögen die europäischen Mächte Ursache haben, eine solche Politik zu beklagen, indessen liegen für dieselben die aus den kleinasiatischen Zuständen sich ergebenden Gefahren immerhin sehr viel ferner als diejenigen, welche aus einem etwaigen Ausbruch von Unordnungen in den europäischen Provinzen der Türkei — also Mazedonien — eventuell entstehen könnten.

Diesen rechtzeitig vorzubeugen, dürfte wohl gegenwärtig ein Hauptinteresse der „konservativen" Mächte sein.

Gewisse verdächtige Anzeichen deuten bereits darauf hin, daß man sowohl in Bulgarien, als in Griechenland, ja vielleicht sogar in Serbien sich für eine im nächsten Frühjahr in Szene zu setzende Aktion vorzubereiten beginnt.

Der Vorwand dafür würde schnell gefunden sein: „Versprochene und nicht ausgeführte Reformen seitens der türkischen Regierung."

Ein gemeinsames Einwirken der Mächte — einerseits auf die Balkanstaaten im Sinne einer Dämpfung ihrer Aspirationen, andererseits auf den Sultan, zum Zweck einer schnellen Gewährung und Einführung von Reformen in Mazedonien — würde die Ruhe im Balkan und damit den status quo in der Türkei, der ja doch, so mangelhaft derselbe auch sein mag, gewünscht werden muß, bis auf weiteres aufrecht erhalten können.

Für eine derartige gemeinsame Einwirkung der Mächte dürfte sogar auch Rußland zu haben sein — wenigstens soweit den Bestimmungen des Artikel 23 des Berliner Vertrages damit Rechnung getragen wird.

Vorstehende Bemerkungen habe ich geglaubt, Euerer Durchlaucht vorlegen zu sollen, da ich, nach Äußerungen meines österreichisch-ungarischen Kollegen zu schließen, es für nicht unmöglich halte, daß dessen Regierung bei den übrigen Kabinetten Umfrage halten könne, ob die Ergreifung derartiger Sicherheitsvorkehrungen zur Begegnung etwaiger neuer Wirren im Orient nicht angezeigt erscheinen möchte.

Saurma

Anhang

Die Episode von Zeitun



Nr. 2480

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 234 Pera, den 17. Dezember 1895

Vertraulich

Nach Äußerungen des hiesigen englischen Botschafters befindet sich das Kabinett Salisbury der englischen öffentlichen Meinung gegenüber in einer sich immer mehr verschlimmernden Verlegenheit. Dasselbe erkennt, daß baldigst etwas Durchgreifendes im Interesse des Schutzes der Armenier in Kleinasien geschehen müsse, wenn die Regierung dem eigenen Lande gegenüber ihre Stellung behaupten wolle.

Dessenungeachtet wird Sir Philip Currie von London aus stets darauf hingewiesen, daß die englische Regierung nur in Gemeinschaft mit den übrigen Regierungen eventuell aktiv hier vorgehen würde. Auf Rußland wird hierbei jetzt nicht mehr gezählt. Dagegen hofft man auf eventuelle Unterstützung von Österreich und Italien. Letzteres würde, nach der von Herrn Pansa gezeigten Haltung zu urteilen, bei allem dabei sein — in der Hoffnung, daß irgendein materieller Vorteil aus dieser seiner Beteiligung für dasselbe entstehen könnte.

Österreich würde schwerer zu irgendwelchen Unternehmungen gewonnen werden können. Baron Calice faßt die Lage der hiesigen Verhältnisse sehr viel kühler auf und hält sich mehr zurück wie sein italienischer Kollege, welcher jung und tatenlustig ist.

Wie die Dinge übrigens hier jetzt stehen, so dürfte sich zunächst kaum eine direkte Veranlassung zu gewaltsamem Eingreifen für England mehr bieten.

Das Schlimmste, was den Armeniern geschehen konnte, ist geschehen, ohne daß von England mit den Waffen gegen die Türkei eingeschritten wurde. Nennenswerte Greuel dürften von jetzt ab, außer vielleicht in Zeitun — wo es sich aber um wirkliche Rebellen handelt* —, kaum mehr zu erwarten sein. Der Winter verbietet von

* Die Armenier von Zeitun, einer Bergstadt im Taurus, hatten sich, um dem drohenden Massaker vorzubeugen, mit den Waffen gegen die türkische Regierung erhoben. Am 30. Oktober 1895 hatten sie den türkischen Gouverneur und die Besatzung der türkischen Kaserne gefangen genommen. Einer türkischen Armee von 50000 Mann, die gegen Zeitun aufgeboten wurde, gelang es nicht,

selbst die Raubzüge der kurdischen Horden. Im eigensten Interesse wird der Sultan selbst die letzten Flammen der wilden Exzesse in Kleinasien zu ersticken suchen.

Auf diese Weise kann also angenommen werden, daß England kaum mehr in die Lage kommen wird, die Regierungen von Österreich-Ungarn und Italien in irgendwelche Unternehmungen hineinzuziehen, welche im Grunde doch wohl nur englischen Interessen dienen würden[1].

Übrigens möchte ich eine von Sir Philip Currie mir jüngst vertraulich gemachte Bemerkung nicht unerwähnt lassen. Derselbe erklärte nämlich, als er mir die gegenwärtige peinliche Lage seiner Regierung schilderte, daß jetzt in England auf alles gern würde eingegangen werden, was zur Rettung der Armenier in Kleinasien dienen könnte — selbst um den Preis, daß Rußland die von den Greueln heimgesuchten armenischen Provinzen militärisch okkupieren wollte[2].

Saurma

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:
[1] Ja
[2] olle Kamellen

Nr. 2481

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Botschafter in Konstantinopel Freiherrn von Saurma

Telegramm. Konzept von der Hand des Vortragenden Rats von Holstein

Nr. 94 Berlin, den 18. Dezember 1895

Lassen Sie unverzüglich den Sultan wissen, daß weder die deutsche noch sonst eine befreundete Regierung für ihn mit Aussicht auf Erfolg der öffentlichen Meinung Europas wird entgegentreten können, falls diese den Sultan verantwortlich macht für das Scheitern der Versuche, die Episode von Zeitun zu einem menschenwürdigen Abschluß zu bringen.

Marschall

---

die von den Armeniern verteidigte Stadt zu erobern. Als der Kommandeur der Truppen Remzi Pascha weitere 50 000 Mann Verstärkung verlangte, wurde er durch Edhem Pascha ersetzt. Zugleich nahm der Sultan auf den Rat des deutschen Botschafters das Angebot der Mächte an, durch die Konsuln von Aleppo eine gütliche Vereinbarung zwischen den Aufständischen und der türkischen Regierung herbeizuführen. Am 30. Januar 1896 trafen die Konsuln in Zeitun ein und schlossen am 10. Februar einen Vertrag ab, in dem den Zeituniaten nicht nur völlige Amnestie, sondern auch Steuererlaß für einige Jahre, christliche Gendarmerie und ein christlicher Gouverneur von der Pforte unter Garantie der Mächte zugestanden wurde. In diesem einzigen Falle eines bewaffneten Aufstandes sind die Mächte den Armeniern zu Hilfe gekommen; der Masse des armenischen Volkes, die wehrlos abgeschlachtet wurde, ist wirkliche Hilfe und Sühne von seiten der Mächte versagt geblieben.

Nr. 2482

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 236 Pera, den 19. Dezember 1895

pp. Unangenehm sind die süßen Worte zu hören, welche der Sultan[1] durch Vermittelung Tewfik Paschas an die Botschafter gelangen läßt, und welche von Ausdrücken väterlicher Milde und Nachsicht für seine verblendeten Untertanen in Zeitun überfließen, in dem Augenblick, wo er augenscheinlich entschlossen ist, die große Blutarbeit beginnen zu lassen.

Der mir zugegangenen hohen Weisung gemäß, werde ich sofort die entsprechenden Warnungen an den Sultan gelangen lassen.

Saurma

Randbemerkung Kaiser Wilhelms II.:
[1] Ein ekelhafter Mensch!

Nr. 2483

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an Kaiser Wilhelm II.

Konzept von der Hand des Vortragenden Rats von Holstein

Berlin, den 24. Dezember 1895

Zu dem hierneben ehrfurchtsvollst vorgelegten Telegramm Nr. 177* aus Konstantinopel verfehle ich nicht alleruntertänigst zu melden, daß Euerer Kaiserlichen und Königlichen Majestät Botschafter bereits ermächtigt ist, nach Maßgabe seines in dem Telegramm enthaltenen Antrags zusammen mit den anderen Botschaftern im Interesse der Menschlichkeit zu wirken.

Marschall

Nr. 2484

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 177 Pera, den 23. Dezember 1895

Zeitun ist der Zufluchtsort für Tausende von armenischen Flüchtlingen aus der Umgegend geworden.

---

* Siehe die folgende Nummer.

Neue Kapitulationsverhandlungen sind türkischerseits versucht worden, aber fruchtlos geblieben, weil die Zeituner den türkischen Versprechungen mißtrauen.

Die hiesigen armenischen Patriarchen* glauben, daß eine gütliche Vereinbarung zwischen beiden Parteien zustande kommen dürfte, wenn seitens Delegierter der hiesigen fremden Vertreter vermittelt würde.

In einer heutigen Botschafterbesprechung kamen wir dahin überein, Instruktionen bei unseren Regierungen einzuholen, betreffend die eventuelle Ermächtigung, unsere guten Dienste der Pforte in der gedachten Richtung freundschaftlich anzubieten.

Vielleicht könnte auf diese Weise der großen Gefahr vorgebeugt werden, daß die als Sieger die Stadt später erstürmenden Truppen große Greuel in der darin befindlichen dichten armenischen Bevölkerung anrichteten.

Basis der Kapitulation würde sein: Schonung der Unschuldigen, sowie der Weiber und Kinder — dagegen Bestrafung der Anstifter der Rebellion und derjenigen Armenier, welche sich gemeiner Verbrechen schuldig gemacht haben[1].

Als Delegierte für die gedachte Vermittelung dürften sich die Konsuln von Aleppo empfehlen.

Saurma

Randbemerkung Kaiser Wilhelms II.:

[1] Ich fürchte daß das alles leere Phrase ist! Sobald unsre Delegirten fort sind schlagen sie alles todt!

Schlußbemerkung des Kaisers:

Ich verspreche mir von diesem Schritt ebensowenig wie von den endlosen zum Gelächter Europas gewordenen Besprechungen der sechs Botschafter der 6 „Impuissances“ wie die Türken uns nennen! Kanonenkugeln nach Jildis hinein ist das Einzige was zieht.

Nr. 2485

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 2 Pera, den 3. Januar 1896

Die Pforte hat unsere angebotene Mediation** zwischen ihr und den Aufständischen von Zeitun angenommen, nachdem ihre Versuche, selbst mit den Armeniern zu unterhandeln, gescheitert sind.

Die Konsuln von Aleppo wurden daher gemäß unserer früheren

---

* Der gregorianische und der katholische armenische Patriarch.

** In einer Konferenz der Botschafter vom 28. Dezember war beschlossen worden, der Pforte die Vermittlung in Zeitun durch die Konsuln von Aleppo anzubieten.

Vereinbarung von uns beauftragt, das Nähere unter sich wegen Zustandebringens einer Einigung zwischen den Zeitunesen und den türkischen Truppen hinsichtlich einer beiderseitig annehmbaren Kapitulation zu beraten.

Saurma

Nr. 2486

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 25 Pera, den 13. Februar 1896

Die Mediation zwischen den Aufständischen in Zeitun und der Pforte ist nunmehr zu beiderseitiger Zufriedenheit beendigt.

Meine Kollegen gaben mir in herzlicher Weise ihren Dank für die von mir übernommene Vermittelung zu erkennen, welche für gewisse, zwischen uns Botschaftern und dem Minister des Äußern in der Sache zu treffende Vereinbarungen wünschenswert angesehen worden war.

Saurma

Schlußbemerkung Kaiser Wilhelms II.:
Decoration vorschlagen

Nr. 2487

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 105 Pera, den 18. April 1896

Die Angelegenheit von Zeitun, welche den Gegenstand einer längeren Reihe von Berichten von mir gebildet hatte, dürfte gegenwärtig als abgeschlossen anzusehen sein, wenigstens insoweit, als die Kaiserliche Regierung Interesse dafür gezeigt hat.

Die 30000 Armenier, welche menschlicher Berechnung nach dem Tode geweiht waren, sind durch die freundschaftliche Intervention der deutschen und der englischen Regierung, denen sich später auch die Regierungen der übrigen Großmächte angeschlossen haben, gerettet worden. pp.

Saurma



Kapitel LXII

Versuche einer Neugruppierung der Mächte Graf Goluchowskis Fiasko 2. Hälfte 1895

A. Goluchowskis Balkanpolitik



Nr. 2488

Der Botschafter in Wien Graf zu Eulenburg, z. Z. in Ischl, an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 199 Ischl, den 8. August 1895

Vertraulich

Seine Majestät der Kaiser Franz Joseph hatte die Gnade, mir während meiner Anwesenheit in Ischl eine Audienz zu gewähren, bei welcher höchstderselbe seine Ansicht über verschiedene politische Fragen äußerte.

Die in Bulgarien nach der Ermordung Stambulows* eingetretene Lage beschäftigte Seine Majestät in erster Linie, und der Kaiser verurteilte auf das schärfste das Auftreten des Prinzen Ferdinand, dessen Eitelkeit und Hochmut schlimme Früchte getragen hätten. War nun auch Seine Majestät besorgt, daß eine Revolution in Bulgarien ausbrechen würde, so schien der Kaiser doch dieser ernsten Eventualität mit der Ruhe eines Mannes entgegenzusehen, der seine Entschlüsse gefaßt hat. Seine Majestät sagten mir in sehr bestimmtem Tone: „Ich werde niemals dulden, daß Rußland allein seine Hand auf Bulgarien hält[1].“ — Diese Äußerung stimmt mit den Ansichten überein, von denen ich zu berichten früher die Ehre hatte. Es betrifft den Punkt, wo sich die Auffassung Seiner Majestät und des Grafen Kálnoky nicht deckten. Letzterer suchte die Verständigung mit Rußland auch auf Kosten Bulgariens, während der Kaiser am Schluß seines vielgeprüften Lebens ängstlich darauf bedacht ist, dasjenige zu sichern, was ihm als Äquivalent für die verlorenen italienischen Länder und die Vorherrschaft in Deutschland zugefallen ist. Hierzu gehört, daß er seine Hand neben Rußland im Balkan halten kann.

Ich glaube darum nicht zu irren, wenn ich die Ansicht äußere, daß der Kaiser sich auch einer Auslieferung der Dardanellen oder Konstantinopels an Rußland entschieden widersetzen[2] — wenigstens dem nur unter Gewinnung eines vollwertigen Kompensationsobjekts zustimmen würde. Seine mir vor längerer Zeit gemachte Äußerung: „Ich gebe niemals zu, daß Rußland Konstantinopel nimmt[3],“ deckt sich mit seiner jetzigen Haltung gegenüber Bulgarien.

---

* Stambulow starb infolge eines Attentates am 18. Juli 1895.

In Graf Goluchowski* hat Seine Majestät einen Minister gewonnen, der in diesen Fragen aus eigener Überzeugung neben ihm steht. Die Ereignisse in Bulgarien, die schwer zu durchschauende Politik Rußlands und die damit erzeugte Unsicherheit haben den latenten Russenhaß des polnischen Grafen wieder zu deutlicherem Ausdruck gebracht. Er hat darum in einer Unterhaltung mit seinem alten Pariser Freunde Kapnist** die Stellung Österreichs zu Bulgarien in einer viel unzweideutigeren Weise präzisiert, als es jemals sein Vorgänger getan haben würde. Er erzählte mir, daß er das vorsichtige Sondieren des russischen Botschafters mit den Worten unterbrochen habe: „Wir wollen als alte Freunde ehrlich sprechen und uns klar darüber werden, wie wir miteinander stehen. Mein Standpunkt ist, über den Frieden trotz aller Schwierigkeiten sorgsam zu wachen. Kommt es aber zu irgendeiner Änderung in Bulgarien, so verlangt Österreich die Aufrechterhaltung seines Einflusses daselbst neben Rußland." Graf Kapnist hat diese Äußerung dem Fürsten Lobanow mitgeteilt und von ihm den Auftrag erhalten, dem Grafen zu antworten, daß auch Rußland alles tun werde, den Frieden im Balkan zu erhalten, im übrigen nichts dagegen einzuwenden habe, daß Österreich in Bulgarien mitrede.

Die bestimmte Sprache des Grafen und der Erfolg desselben — der allerdings durch die Entfesselung der panslawistischen Agitation in Bulgarien mit ihren Folgen stark in Frage gestellt werden kann und auch wegen der ziemlich allgemein gehaltenen Antwort Lobanows immerhin noch zweifelhaft erscheint — wird das Vertrauen seines Monarchen zu ihm bedeutend erhöht haben.

Der Unterschied in der Auffassung und Behandlungsweise der Balkanfragen zwischen Grafen Goluchowski und seinem Vorgänger tritt schon jetzt deutlich zutage.

Wie weit freilich die russenfreundlichen Tendenzen des Wiener Hochadels, bei dem Graf Goluchowski viele Attachen hat, und dessen Gunst er sicherlich nicht missen will, die antirussischen Tendenzen des Grafen modifizieren werden, bleibt abzuwarten.

In engem Zusammenhange mit dieser Haltung steht die Wirkung der geänderten Regierung in England*** auf Kaiser Franz Joseph und seinen Minister. Seine Majestät sprachen mir weitgehende — zu weitgehende — Hoffnungen auf die von Salisbury zu erwartende Politik aus. Der Kaiser schien einen engeren Anschluß Englands an den Dreibund zu erwarten[4], wenn er auch vermied, von einem „Bündnis" zu

* Nach dem Rücktritt des Grafen Kálnoky war Graf Goluchowski am 15. Mai 1895 zum Minister des Äußern ernannt worden.

** Peter Graf Kapnist, anfangs der 80er Jahre Botschaftsrat in Paris, war Nachfolger des Fürsten Lobanow als Botschafter in Wien geworden.

*** Seit dem 26. Juni war, an Stelle des zurückgetretenen Kabinetts Rosebery, wieder ein konservatives Kabinett Salisbury am Ruder.

sprechen. Augenscheinlich aber gab ihm die neue Regierung in England einen höheren Grad von Zuversicht bezüglich der Stellung Österreichs zum Balkan. Auch Graf Goluchowski schien ähnliches zu empfinden. Er sprach von der Notwendigkeit und Nützlichkeit, im Mittelmeer Italiens und Englands Stellung zu kräftigen. Er sprach aus, daß man das Gegengewicht gegen Frankreich nach Möglichkeit stärken müsse, und hielt es daher für wichtig, Spanien wieder näher an Italien zu ziehen. Der Graf wird noch näher auf dieses Thema eingehen, vorderhand betonte er den lebhaften Wunsch Seiner Majestät des Kaisers Franz Joseph, die Königinregentin gegenüber dem Andrängen französischer republikanischer Einflüsse zu schützen und Spanien dem Dreibund lieber zu gewinnen, als es den Franzosen in die Arme zu treiben. Seine Majestät der Kaiser berührte mir gegenüber diese Frage nur in der Form, daß er einen möglichst engen Anschluß Englands, Italiens und Spaniens wünsche, um im Mittelmeer ein Bollwerk gegen das republikanische Frankreich zu gewinnen, welches destruktive Tendenzen in den romanischen Monarchien verbreite.

Meine Eindrücke möchte ich dahin zusammenfassen, daß dem Grafen Goluchowski angesichts der Lage in Rußland und auf dem Balkan die Bedeutung des Dreibundes in frappanter Weise vor Augen geführt ist, und daß sowohl Kaiser Franz Joseph als seinem Minister durch das gleichzeitige Wiedereintreten Salisburys in die Politik bis zu einem gewissen Grade der „aggressive Mut" gestiegen ist. Das ging auch aus Bemerkungen des Grafen hervor, die den Ausdruck „Rußland, unser gemeinsamer Feind" enthielten, sowie aus den Betrachtungen über die Unmöglichkeit für Deutschland, aus den Balkanfragen herauszubleiben — was ich mit der gebührenden Reserve beantwortete. pp. P. Eulenburg

---

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:

[1] Was denn?

[2] sehr unpraktisch! Die Dardanellen kann sich Russland alle Tage ungehindert einstecken wenn es will! Er sollte an gute Compensationsobjecte denken

[3] er kann es aber doch nicht hindern

[4] abwarten

Nr. 2489

Der Reichskanzler Fürst von Hohenlohe an den Botschafter in Wien Grafen zu Eulenburg

Konzept

Nr. 641 Berlin, den 19. August 1895
[abgegangen am 21. August]

Euerer Exzellenz beehre ich mich, beifolgend den gefälligen Bericht Nr. 199 vom 8. d. Mts.* mit den Randbemerkungen Seiner Majestät

---

* Siehe Nr. 2488.

zu Ihrer gefälligen Information zu übersenden. In weiterer Ausführung bemerke ich hierzu ergebenst folgendes:

Aus den Äußerungen des Kaisers Franz Joseph und des Grafen Goluchowski, welche in den gefälligen Berichten Euerer pp. Nr. 199 und Nr. 202 vom 8. bzw. 11. d. Mts. mitgeteilt sind, ergibt sich, daß die österreichisch-ungarische Regierung damit umgeht, auf der Balkanhalbinsel eine ein- und durchgreifendere Politik als bisher zu verfolgen, und daß sie hierfür auf unsere Unterstützung rechnet. Während Österreich-Ungarn einerseits offenbar nicht daran denkt, im Falle eines Zusammenbruchs der Türkei Rußland Konstantinopel und die Meerengen zu überlassen, trägt es sich andererseits unverkennbar mit der Absicht, auch in Bulgarien dem russischen Einflusse Konkurrenz zu machen.

Eine Unterstützung dieser Absichten unsererseits ist keineswegs selbstverständlich. Eine solche würde vielmehr, sofern es sich um eine österreichische Aggressivaktion handelte, im Widerspruch mit allen Traditionen unserer Balkanpolitik stehen.

Allerdings ist es den Bemühungen des Fürsten Bismarck seinerzeit nicht gelungen, in Wien und St. Petersburg die von hier aus vorgeschlagene Abgrenzung der beiderseitigen Interessensphären auf der Balkanhalbinsel — Bulgarien für Rußland, Bosnien und die Herzegowina mitsamt Serbien für Österreich-Ungarn — zur Annahme zu bringen*. Gleichwohl sind wir auch heute noch von der Richtigkeit irgendeiner solchen friedlichen Scheidung durchdrungen, und dies um so mehr, als die Ereignisse der Vorhersage des Fürsten Bismarck recht gegeben haben, welcher ein Steigen des russischen Einflusses in Serbien als notwendige Folge der Verdrängung Rußlands aus Bulgarien bezeichnete.

Wenn Graf Goluchowski jetzt ebenso, wie seinerzeit Graf Kálnoky mit österreichischen Absichten auf Bulgarien hervortritt, so kann man demselben zunächst erwidern, daß Österreich-Ungarn den Einfluß in Sofia, welchen es — unter Inanspruchnahme unserer Unterstützung — jetzt wieder zu gewinnen sich anschickt, bis vor wenigen Monaten unbestritten besessen hat. Durch die Gunst der Verhältnisse, fast ohne jedes eigene Zutun, und ohne daß dadurch der europäische Friede gefährdet worden wäre, hatte Österreich-Ungarn aus dem Staatsstreich von 1886 für sich Nutzen gezogen und in Bulgarien festen Fuß gefaßt. Aber die starke Position, die es dort innehatte, hat es ebenso kampflos, wie es sie gewann, auch wieder verloren, weil es Stambulow, dem es allein sie verdankte, stürzen ließ, ohne auch nur einen Finger zu seiner Rettung zu rühren. Es ist sogar noch die Frage, ob nicht gerade Österreichs Vertreter in Sofia** es war, der, in seinem empfind-

---

* Vgl. Bd. V, Kap. XXX, S. 37.
** Baron von Burian.

lichen Selbstgefühle durch Stambulow verletzt, die Minierarbeit der Fürstin Ferdinand unterstützte.

Wenn Graf Goluchowski jetzt für die bulgarischen Aspirationen Österreich-Ungarns auf unsere Mitwirkung zählt, so vermag ich mein Erstaunen darüber nur schwer zu unterdrücken. Nach all den ausführlichen Erörterungen, welche die Kabinette von Berlin und Wien seit Jahren über diesen Gegenstand gehabt haben, hätte ich geglaubt, beiderseitiges Einverständnis darüber voraussetzen zu dürfen, daß die Aufgabe, Rußlands Stellung in Bulgarien einzuzwängen, außerhalb der vertragsmäßigen Ziele der deutschen Politik liegt. Denn beim ersten Abschlusse der Verträge — im Jahre 1879 — war Rußland im vollen Besitze des dauernden Einflusses in Bulgarien, und die Schwenkung des Fürsten Alexander konnte an der Tragweite unserer Abmachungen mit Österreich nichts ändern.

Graf Goluchowski hat es gewissermaßen als selbstverständlich bezeichnet, daß ein Brand im Balkan auch uns unter allen Umständen in Mitleidenschaft ziehen würde. Demgegenüber muß entschieden betont werden, daß sich weder vor der deutschen öffentlichen Meinung noch vor dem Deutschen Reichstage eine Politik mit Erfolg vertreten ließe, welche darauf abzielt, behufs Verhinderung der Wiederherstellung des früher in Bulgarien bestandenen russischen Einflusses den Frieden mit Rußland zu stören.

Hierbei darf auch, wie ich zu Ew. pp. ganz persönlicher Erwägung bemerke, die Möglichkeit nicht außer acht gelassen werden, daß Rußland, wenn es uns auf seinem Wege nach Konstantinopel findet, sich zunächst gegen uns allein wendet, wobei es der Unterstützung Frankreichs gewiß ist, welche ihm bei einem Vorgehen auf der Balkanhalbinsel, solange wir neutral bleiben, vermutlich fehlen würde.

Behufs Stärkung des österreichischen Vorgehens auf der Balkanhalbinsel trägt sich Graf Goluchowski nach Ew. pp. gefälligem Berichte Nr. 202 mit der Absicht, die Signatarmächte des Berliner Vertrages über ihre Absichten für den Fall des Eintritts anarchischer Zustände in Bulgarien zu sondieren. Abgesehen davon, daß die Frage vorläufig eine rein akademische ist, indem anarchistische Zustände bisher nicht eingetreten sind, würde Österreich-Ungarn hierbei schwerlich allgemeines Entgegenkommen finden, am wenigsten bei England, welches mit Recht befürchten wird, daß, wenn erst einmal das Schicksal türkischer Tributstaaten und Provinzen vor das Forum Europas gezogen wird, auch die Aufrollung der ägyptischen Frage sich nur schwer wird umgehen lassen. Es wird sich daher empfehlen, wenn Graf Goluchowski sich über dieses Projekt zuerst vertraulich mit England auseinandersetzt. Was uns angeht, so werden wir selbständig und vom Standpunkt unserer eigenen Interessen zu prüfen haben, wie weit wir Österreich-Ungarn bei etwaigen, in den Verträgen nicht vor-

gesehenen Spezialplänen unterstützen können, und wo die Grenze liegt, welche zu überschreiten uns die Selbsterhaltungspflicht verbietet.

Wenn Graf Goluchowski das neuliche Thema wieder berühren sollte, wird es sich, um keine unerfüllbaren Hoffnungen zu ermutigen, empfehlen, wenn Ew. pp. sich bei Ihren Äußerungen von den vorstehend kurz angedeuteten Gesichtspunkten leiten lassen.

C. Hohenlohe

Nr. 2490

Der Geschäftsträger in Wien Prinz von Lichnowsky an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 249 Wien, den 28. Oktober 1895

Die Auffassung des Grafen Goluchowski über die orientalische Lage ist wieder beruhigter geworden*. Seine nervöse Erregtheit, über die ich vor einiger Zeit berichten konnte, hat sich einigermaßen gelegt, ist aber keineswegs ganz geschwunden. Der Minister hält, wie er mir gestern sagte, die Gefahr ernster Verwickelungen zwar augenblicklich für beseitigt, mit der Möglichkeit und sogar Wahrscheinlichkeit derselben infolge weiterer Ereignisse aber glaubt die hiesige Regierung auch fernerhin rechnen zu müssen.

Wie ich wiederholt aus übereinstimmenden Äußerungen des Ministers und seines ersten Sektionschefs, des klugen und unterrichteten Grafen Welsersheimb, feststellen konnte, erfüllt tiefes Mißtrauen die hiesige Regierung mit Bezug auf den Fürsten Lobanow. Derselbe hat nach Ansicht der hiesigen Staatsmänner alle Erwartungen enttäuscht, die russische Politik ist seit seiner Berufung unheimlich geworden und seltsam rege[1]. Den beruhigenden Worten des Fürsten in Berlin** scheint man nur wenig Wert beizumessen, an seine Aufrichtigkeit wird nicht geglaubt. Graf Goluchowski und sein erster Berater sind vielmehr überzeugt, daß die russische Politik sich trotz augenblicklicher Wendung nach Ostasien vornehmlich auf den Augenblick vorbereite, wo sie ihre Orientpläne zur Ausführung bringen könne. Die erneuten Truppenverschiebungen an die russische Westgrenze sprechen, wie Graf Goluchowski sagte, deutlich genug für diese Absichten. Ob

---

* Vgl. darüber Kap. LXI, A, Nr. 2431 f. Graf Goluchowski hatte Ende August, angesichts der bisherigen Mißerfolge des „armenischen Dreibunds", d. h. Englands, Rußlands und Frankreichs, in der armenischen Frage geplant, seinerseits aus der bisher eingenommenen reservierten Haltung herauszutreten und den Mächten den Vorschlag auf Einsetzung einer europäischen Kommission auf Grund Artikels 61 des Berliner Vertrags zu unterbreiten. Deutscherseits erklärte man sich indessen dagegen, daß eine solche Initiative von den Dreibundmächten ausgehe. Vgl. Nr. 2420.

** Siehe Bd. IX, Nr. 2323.

diese auf Konstantinopel selbst oder nur auf die freie Durchfahrt gehen, ist im Dunkeln.

Andererseits wird die Lage im Orient hier noch immer sehr ernst beurteilt. Die Grafen Goluchowski und Welsersheimb sind davon überzeugt, daß alle Reformen höchstens einen Aufschub, keineswegs aber eine Rettung bedeuten. Den Zusammenbruch der türkischen Herrschaft in absehbarer Frist hält die hiesige Regierung für unabwendbar. Graf Welsersheimb gab diese Ansicht zu erkennen unter gleichzeitigem Hinweis auf die Notwendigkeit, sich schon jetzt über die weiteren Folgen solcher Ereignisse, namentlich mit der eng verbündeten deutschen Regierung zu besprechen. Der erste Sektionschef setzte mir auseinander, wie unmöglich es für Österreich sein würde, eine russische Umklammerung von Krakau nach Cattaro[2] zuzulassen, wie nicht nur Handelsinteressen, sondern auch die politische Entwickelung der habsburgischen Monarchie seit dem Jahre 1866 diese auf den Orient anwiese[3]. Die schon bestehenden innerpolitischen Schwierigkeiten legten jedoch die Frage nahe, ob fernere Gebietserwerbungen auf der Balkanhalbinsel als Entgelt für russische Fortschritte nicht von zweifelhaftem Werte seien[4].

Wie mir Graf Goluchowski sagte, will der Minister, anscheinend auf Anregung des Baron Calice, die Pforte dazu drängen, nunmehr auch in Mazedonien Reformen einzuführen, um diese Frage, wenn möglich, vorläufig zu erledigen und nicht den Vorwand zu Verwickelungen mit Bulgarien zu geben. Im Grunde macht sich jedoch niemand hier Illusionen über den Wert dieser „Reformen". Graf Welsersheimb bezeichnete dieselben als „Sand in die Augen" pour la galerie, ohne wirkliche Bedeutung. Um wirksame Besserungen in die Verwaltung einzuführen, dazu fehle es den Türken am Willen und an der Macht; ein Druck von außen zugunsten der Christen aber habe regelmäßig, wie auch die jüngsten Vorgänge bewiesen, verhängnisvolle Erfolge.

Lord Salisbury hat nach Ansicht der genannten Herren nur die Erbschaft seines Vorgängers übernommen und weiterführen müssen und ist froh, nachdem der öffentlichen Meinung wenigstens durch einen äußern Erfolg* Genüge geschehen, sich wieder „aus der Sackgasse" zurückziehen zu können[5]. Überhaupt herrscht für den britischen Premier von neuem eine günstigere Stimmung; Graf Goluchowski hat sich über die Absichten desselben beruhigt; der Verdacht heimlicher Zwecke ist anscheinend gewichen.

„Man muß die Engländer nicht zu schlecht behandeln," meinte der Graf aus eigener Initiative, „sie sind für uns keine quantité négligeable im Orient, wir brauchen sie wegen der Russen. Preßkriege

---

* Am 17. Oktober hatte der Sultan den ihm von England, Rußland und Frankreich oktroyierten Reformplan genehmigt. Siehe Kap. LXI, A, Nr. 2434.

bedeuten nicht viel, aber der Ton der britischen und deutschen Presse war letzthin sehr bedauerlich."

Der Vorwurf krasser Interessenpolitik sei unbegründet, jedes Bündnis, auch das unsrige, beruhe lediglich auf Interesse, unbeschadet der persönlichen Freundschaft der betreffenden Diplomaten.

Ich hatte wiederum den bestimmten Eindruck, daß Graf Goluchowski jene Unterstützung seiner defensiven Orientpolitik, die er bei uns nicht zu finden sich bewußt ist, in England sucht. Er wünscht dringend ein Bündnis oder eine Verständigung mit London für den Fall der Wahrung gemeinsamer Interessen im Orient und für die Notwendigkeit der Abwehr russischer Gelüste.

Graf Goluchowski wird, hierüber dürfen wir uns nicht täuschen, eine Lösung der orientalischen Frage in russischem Sinne nicht gestatten. Sein ganzes Sinnen ist auf diesen einen Punkt gerichtet, die Ereignisse werden ihn vorbereitet finden. Die orientalische Frage ist für ihn eine politische Lebensfrage und ein Ehrenpunkt!

Bemächtigt sich jedoch Rußland des Orients, und Österreich-Ungarn bleibt passiv, so stürzt der jetzige Minister, und die Stellung dieser Monarchie an der Seite Deutschlands ist in der Umarmung Rußlands auf die Dauer unhaltbar geworden. Der Verzicht auf jede Orientpolitik ist ein Kardinalpunkt des politischen Glaubensbekenntnisses aller hiesigen Gegner des Dreibundes. Wenn erst die Balkanvölker im unmittelbaren Dienste der Politik der slawischen Interessengruppe stehen, statt sich wie bisher wenigstens zum Teil den um die deutsche Politik gruppierten Nationen anzulehnen, kann die Leitung der auswärtigen Politik Österreichs wohl kaum lange mehr dem Drucke seiner 17 Millionen außerpolnischen Slawen und der mit diesen verbündeten Klerikalen widerstehen, welche sich jetzt in der Richtung der deutsch-magyarischen Interessen bewegen müssen.

Welches ist das Programm einflußreicher Hof- und Gesellschaftskreise, der sogenannten Feudalen, sowie auch das der erzherzoglichen Thronfolger? Rückverlegung der Legislative in die Landtage, Delegierung in den Reichsrat wie ehedem, Auslieferung Böhmens, Mährens und Schlesiens an das Tschechentum, Begünstigung der Kroaten, Serben, Slowaken und Walachen in Ungarn, vor allem aber: Niederwerfung des Magyarentums, Verzicht auf jede Orientpolitik, wenn nötig auch auf Bosnien und Dalmatien und — engster Anschluß an Rußland!

Eine slawische Politik nach innen und außen!

C. M. Lichnowsky

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:

[1] Richtig

[2] davon ist ja nicht die Rede!

[3] Saloniki gehört dann doch Oesterreich

[4] !

[5] ist er schon hinaus?

Nr. 2491

Der Geschäftsträger in Wien Prinz von Lichnowsky an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 251 Wien, den 30. Oktober 1895

Während meines heutigen Besuches beim Grafen Goluchowski kam der Herr Minister abermals auf unser Verhältnis zu England zu sprechen und klagte zwar in freundschaftlichster Form, aber nicht ohne einen leisen Anflug von Gereiztheit über die scharfe Sprache, welche unsere Presse gegen die Briten führe. Diese Fehde könne doch das beiderseitige Verhältnis in einem Maße beeinflussen, das sich unter Umständen — der Graf spielte auf den Orient an — in unerwünschter Weise fühlbar machen würde. Er nannte es „épouser la querelle de la Russie avec l'Angleterre" und ließ die Bemerkung fallen, daß diese Haltung auch dem Kaiser Franz Joseph aufgefallen sei[1].

Als ich mir hierauf zu entgegnen erlaubte, daß meines Wissens der „Standard" den Anfang gemacht* und sich nur eine gerechtfertigte Zurückweisung geholt habe[2], im übrigen aber durch unsere Beziehungen zu Großbritannien ein auf gemeinsamen Sonderinteressen beruhendes Einvernehmen unserer Verbündeten mit dem Inselreich nicht berührt werde, da wir nicht in gleichem Maße am Orient beteiligt seien, entgegnete der Graf, er könne diese leider auch in unserer Presse immer wiederkehrende Anschauung ganz und gar nicht teilen. Eine Trennung unserer politischen Interessen sei schon deshalb undenkbar, weil jede Schwächung des einen Bundesgenossen auch den anderen schädigen müsse. Der Orient ginge daher uns geradeso an wie sie[3]. pp.

Der Herr Minister besprach diese Gegenstände mit überlegten Worten und in unverkennbarer Absicht.

C. M. Lichnowsky

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:

[1] !

[2] Richtig

[3] ahem! zu deutsch: wir sollen helfen die Russen nicht nach Stamboul hereinzulassen

Schlußbemerkung des Kaisers:

Die Knochen des Pommerschen Grenadiers werden so wenig für London als für Stamboul eingesetzt werden.

---

* Vgl. Kap. LX, Nr. 2385, Fußnote *. Der Artikel des ministeriellen „Standard" hatte eine sehr überhebliche Kritik an der deutschen Politik, besonders in der ostasiatischen Frage geübt und u. a. bemerkt: das Entgegenkommen Englands, welches Deutschland so lange genossen habe, sei für dieses wertvoller als irgendein momentanes Resultat, welches aus dem Kokettieren mit Rußland oder Frankreich entstehen könnte. Der Artikel des „Standard" war in der deutschen Presse viel erörtert und meist mit großer Schärfe zurückgewiesen worden.

Nr. 2492

Der Geschäftsträger in Wien Prinz von Lichnowsky an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 254 Wien, den 2. November 1895

Die Vermutung, daß Graf Goluchowski angesichts der Möglichkeit einer Aufrollung der orientalischen Frage eine Verständigung mit dem Kabinett von St. James gesucht, habe ich gestern im Laufe einer längeren Unterredung mit dem hiesigen britischen Botschafter bestätigt gefunden.

Sir Edmund Monson, der den Ruf besitzt, zu den brauchbarsten Diplomaten Ihrer most gracious Majesty zu gehören, verhehlte nicht, daß er den Grafen in den letzten Zeiten sehr beunruhigt gefunden, namentlich während der Anwesenheit des russischen Ministers in Paris*. Der britische Vertreter brauchte die Ausdrücke: „most uneasy“ und „very nervous“. Auf meine Bemerkung, daß hauptsächlich die Besorgnis vor einer russischen Offensive im Orient den k. und k. Minister des Äußern zu erregen schiene, meinte der Botschafter, daß derselbe auch ihm sein Mißtrauen gegen den Fürsten Lobanow und dessen orientalische Pläne zu erkennen gegeben, zugleich aber habe Graf Goluchowski ihm auf das bestimmteste erklärt, eine Lösung der orientalischen Frage im russischen Sinne nicht dulden zu wollen. „He declared most positively that he is determined not to allow it.“ Sir Edmund hat dem Minister erwidert, daß er hierbei ganz auf die Unterstützung Englands rechnen könne. Auch habe seine Regierung diese Zusage nachträglich gebilligt. „I was approved saying so.“ England und Österreich hätten identische Interessen im Orient.

In der Annahme eines regen ferneren Gedankenaustausches zwischen ihm und dem Grafen Goluchowski über die türkischen Angelegenheiten benutzte ich die Gelegenheit, um Sir Edmund zu bedeuten, daß unsere Auffassung der genannten Fragen immer die gleiche und unverändert geblieben sei, seit Bestehen des Bündnisses, jetzt, wie früher zu Zeiten des Fürsten Bismarck. Graf Goluchowski habe daher unrecht, eine regere Beteiligung Deutschlands an seinen südöstlichen Sorgen zu erwarten, die Kaiserliche Regierung könne und werde in diesen Dingen nie den Standpunkt passiver Neutralität und die vertragsmäßige Grundlage verlassen, und müsse den zunächst beteiligten Mächten die selbständige Wahrung ihrer eigenen Wünsche überlassen.

Sir Edmund gab die Richtigkeit dieser Ausführungen zu mit dem Wunsche, wenigstens einer „sympathisierenden Neutralität“ unsererseits sicher zu sein.

---

* Vgl. Bd. IX, Kap. LVIII, Nr. 2320.

Auf den Fürsten Lobanow übergehend, erzählte er, daß der russische Minister vor seiner Abreise sich von ihm in den wärmsten Ausdrücken verabschiedet habe, mit der Versicherung, alles zu tun, um entsprechend den lebhaften Sympathien des Zaren für die britische Nation herzliche Beziehungen zu erhalten. Ihm sei daher die jetzige Spannung schwer verständlich, um so mehr, als auch für Ostasien keine England bedrohenden russischen Pläne zu bestehen schienen. Er glaube mehr, daß es ein bloßer Zeitungskrieg sei*. Graf Goluchowski habe ihm zwar gesagt, kurz nachdem Graf Kapnist bei ihm gewesen, indes ohne ihn als Quelle zu nennen, daß der Grund der russischen Verstimmung gegen England in der verlängerten Anwesenheit der britischen Flotte in der Nähe der Dardanellen** zu suchen sei.

Schließlich meinte der Herr Botschafter noch, daß Lord Salisbury sich am 9. d. Mts. gelegentlich eines Festessens über die auswärtigen Fragen äußern werde***.

C. M. Lichnowsky

Nr. 2493

Der Botschafter in London Graf von Hatzfeldt an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 663 London, den 2. November 1895

Im Laufe unserer gestrigen ganz vertraulichen Unterhaltung kam Lord Salisbury selbst wieder auf die Beziehungen Englands zu Österreich zurück. Er wiederholte nochmals, daß man in Wien wegen der orientalischen Frage, und namentlich hinsichtlich seiner Haltung zu derselben noch immer besorgt sei, und knüpfte daran nochmals die Versicherung, daß er zu dieser Besorgnis keinerlei Anlaß gegeben habe. Er wisse den Wert, den die Freundschaft Österreichs eventuell

---

* Tatsächlich hatte seit den letzten Oktobertagen eine lebhafte russisch-englische Preßfehde über die orientalische Frage eingesetzt. Im amtlichen russischen „Regierungsboten“ hieß es am 29. Oktober: „Nach der Meinung politischer Kreise gibt es keine mit dem Orient durch wesentliche Interessen verknüpfte Macht, welche sich nicht empörte über die Manieren einer zweideutigen Politik der britischen Diplomatie, welche beinahe die Frage einer Teilung der Türkei berührte. Niemals äußerte sich in Europa das Gefühl des Mißtrauens gegen die Richtung der englischen Politik und ihre Ziele in so handgreiflicher Weise wie gegenwärtig.“

** Vgl. Kap. LXI, B, Nr. 2446.

*** Tatsächlich äußerte sich Salisbury auf dem Lordmayors-Bankett vom 9. November auch über die Orientfrage: die Aspekten in der armenischen Frage seien nicht eben friedlich; der Sultan gefährde trotz allen Wohlwollens der Mächte seine Existenz, wenn er sich nicht zu Reformen verstehe; die Mächte seien einig in dem Entschlusse, die Klagen der Unterdrückten abzustellen.

für England haben würde, vollständig zu schätzen und werde daher nichts tun, was die österreichischen Interessen im Orient beeinträchtigen könnte. Ganz beiläufig bemerkte er dazu, daß er einmal unter dem Eindruck der Vorgänge in der Türkei mit mir — aber auch nur mit mir — gewisse entfernte Eventualitäten akademisch besprochen habe, welche jetzt in den Hintergrund getreten seien*.

Als ich, ohne hierauf näher einzugehen, die Bemerkung fallen ließ, daß ich mir die Besorgnisse der österreichischen Staatsmänner wohl erklären könne, da sie sich wohl sagen müßten, daß sie einem fait accompli im Orient gegenüber allein machtlos sein würden und auf die rechtzeitige und tatkräftige Hülfe Englands nicht im voraus mit Bestimmtheit rechnen könnten, erwiderte der Minister mit Lebhaftigkeit: „Dasjenige fait accompli, welches man in Österreich am meisten fürchtet, würde ein Versuch Rußlands sein, sich Konstantinopels zu bemächtigen, und in diesem Fall würde es sich denn doch darum handeln, wer zuerst am Platz ist." Ich erwiderte ihm, diese Bemerkung, wenn ich sie richtig verstände, erinnere mich an eine Unterredung, die ich vor einer Reihe von Jahren über dasselbe Thema mit ihm gehabt hätte. Er habe mir damals gesagt, daß er den Telegraphen, durch welchen er mit der englischen Mittelmeerflotte in fortgesetzter Verbindung stehe, jeden Augenblick mit seinem kleinen Finger in Bewegung setzen könne, und daß die Flotte dann in einer sehr kurzen Frist, deren ich mich nicht mehr genau erinnerte, vor den Dardanellen erscheinen könnte**. Lord Salisbury entsann sich seiner damaligen Äußerung genau und fügte hinzu, daß nach seinen Ermittelungen die eventuelle Forcierung der Dardanellen jetzt vielleicht mit geringeren Schwierigkeiten verbunden sein würde, als man damals angenommen hätte.

Aus diesen Äußerungen und der ganzen Haltung des Ministers hatte ich auch diesmal wieder den Eindruck, daß er den größten Wert darauf legt, die Österreicher und auch uns davon zu überzeugen, daß er alle mit seiner früheren Politik in Widerspruch stehenden Pläne aufgegeben und in sein altes Fahrwasser zurückgekehrt ist. Ich will damit keineswegs sagen, daß ihm nur daran gelegen ist, diesen Eindruck hervorzubringen, und daß er sich nicht wirklich zu seiner früheren Auffassung bekehrt hat. Es scheint mir sogar wahrscheinlich, daß er sich nach wiederholtem Umhertasten von der Fruchtlosigkeit des Versuchs, mit Rußland resp. Frankreich zu einer für England annehmbaren Verständigung zu gelangen, überzeugt hat und zu der Erkenntnis gelangt ist, daß das Interesse Englands nur durch Wiederaufnahme seiner alten Politik möglichster Erhaltung der Türkei und naher Beziehungen zum Dreibund gewahrt werden kann. Dabei verheimlichte

* Vgl. Kap. LX.
** Vgl. Bd. IX, Nr. 2128.

aber Lord Salisbury auch heute nicht, daß er bestimmte Verpflichtungen über die Behandlung der orientalischen Frage auch Österreich gegenüber nicht im voraus eingehen könne. Er bemerkte dazu, daß er, wie ich nach meiner Kenntnis der hiesigen Verhältnisse wissen müsse, in dieser Hinsicht von der eventuellen Entwickelung der Krisis im Orient und von dem Eindruck, den dieselbe auf die hiesige öffentliche Meinung ausübe, abhängen werde. Ein etwaiges plötzliches und gewaltsames Vorgehen der Russen gegen Konstantinopel würde, wie er mit Sicherheit annehme, hier eine solche Entrüstung hervorrufen, daß das englische Kabinett energische Gegenmaßregeln ergreifen könnte, ohne in der öffentlichen Meinung auf Widerspruch zu stoßen.

Meinerseits habe ich mich darauf beschränkt, die von Lord Salisbury angeregten Fragen akademisch zu besprechen, ohne ihm nach irgendeiner Richtung zu- oder abzuraten.

Ich glaube noch erwähnen zu dürfen, daß Lord Salisbury auch bei dieser Gelegenheit auf den angeblichen geheimen Vertrag zwischen Rußland und China zurückkam und sich wieder dahin aussprach, daß es ihm durchaus nicht unerwünscht sein würde, wenn Rußland im fernen Osten weitgehende Pläne verfolgen und zu diesem Zweck einen erheblichen Teil seiner Streitkräfte dort konzentrieren wolle. Er bemerkte dazu, daß es auch für uns ein Vorteil sein würde, wenn ein Teil der russischen Armee, statt an der Weichsel konzentriert zu werden, in Ostasien festgehalten würde. Je tiefer sich Rußland dort engagiere, um so weniger werde es auch in der Lage sein, mit entsprechenden Kräften im Orient aufzutreten.

P. Hatzfeldt

Nr. 2494

Aufzeichnung des Staatssekretärs des Auswärtigen Amtes Freiherrn von Marschall

Reinschrift

Berlin, den 4. November 1895

Der österreichisch-ungarische Botschafter* suchte mich heute nach seiner Rückkehr aus Urlaub auf, um mir die Eindrücke darzulegen, welche er aus seinen Unterredungen mit Graf Goluchowski, den er auf der Durchreise in Wien gesprochen, bezüglich der gegenwärtigen politischen Lage gewonnen hat. Ich entnahm daraus, daß der österreichische Minister der Entwickelung der Dinge in Konstantinopel mit steigender Besorgnis gegenübersteht, daß er dagegen zu der Politik

* von Szögyény-Marich.

des englischen Kabinetts zurzeit größeres Vertrauen besitzt als noch vor kurzem, andererseits unsere Beziehungen zu England ihm einige Sorgen bereiten. Herr von Szögyény war durch Seine Majestät den Kaiser über den Maletschen Zwischenfall* im allgemeinen orientiert; ich nahm Veranlassung, ihm einige Details darüber mitzuteilen und ihm gleichzeitig zu sagen, daß Lord Salisbury das Vorgehen Malets bereits desavouiert habe und voraussichtlich Sir Frank Lascelles** den Auftrag erhalten werde, formelle Erklärungen in dieser Beziehung abzugeben.

Bezüglich der Lage in der Türkei bestand zwischen dem Botschafter und mir Übereinstimmung darüber, daß die neuesten Nachrichten aus Konstantinopel eine Art Zersetzungsprozeß in dem staatlichen Organismus der Türkei erkennen ließen, von dem es zweifelhaft sei, ob er mit Erfolg noch bekämpft werden könne. Die so oft ventilierte Frage, wie Österreich-Ungarn sich einem eventuellen tatsächlichen Eingreifen Rußlands gegenüber stellen, und welche Haltung Deutschland einnehmen werde, falls daraus ein österreichisch-russischer Konflikt entstehe, trat naturgemäß bei dem weiteren Verlaufe unseres Gesprächs in den Vordergrund. Ich führte dabei etwa folgendes aus:

Der Grundgedanke des Dreibundes sei, daß die Gefährdung der Existenz und Machtstellung einer der drei Mächte eine schwere Gefahr für die beiden anderen biete. Die hierdurch begründete Interessengemeinschaft finde ihren Ausdruck in der Festlegung des casus foederis für bestimmte Eventualitäten. Ergebe sich aus dieser vertragsmäßig fixierten Gemeinschaft ganz naturgemäß die Konsequenz, daß die drei Staaten, soweit möglich, bei ihren politischen Aktionen enge Fühlung untereinander hielten, so sei doch der Dreibund keine Zwangsjacke, welche die Handlungsfreiheit seiner Glieder beschränke oder aufhebe. Jeder Staat habe seine speziellen Interessen, deren Wahrung er nach freiem Ermessen obliegen könne; für derartige Aktionen und ihre Folgen trage er selbstverständlich auch die alleinige Verantwortlichkeit. Wolle ein Staat über den geschriebenen casus foederis hinaus sich die Unterstützung eines Bundesgenossen sichern, so setze dies eine vorherige Verständigung ad hoc voraus. Wir hätten neben dem allgemeinen Interesse der Friedenserhaltung keinerlei direkte Interessen im Orient; die Frage, ob die Russen oder die Türken Konstantinopel besäßen, ob Bulgarien mehr oder minder sich im russischen Fahrwasser befinde, interessiere uns wenig; in diesem Sinne sei das Wort von den Knochen des pommerschen Grenadiers noch heute vollkommen zutreffend[1]. Für Österreich-Ungarn läge die Sache, wie wir anerkennten, anders; wie weit dieses Interesse gehe, mit welchem Rechte ein Teil der öffentlichen Meinung namentlich in Ungarn eine Be-

---

* Siehe Bd. XI, Kap. LXIII, Nr. 2578 und 2579.

** Sir E. Malets Nachfolger als englischer Botschafter in Berlin.

setzung Konstantinopels durch die Russen als mit dem Lebensinteresse Österreich-Ungarns unverträglich erachte, sei nicht unsere Sache zu entscheiden; in dieser Hinsicht sei die österreichisch-ungarische Regierung in erster Reihe kompetent. Wünsche man aber, wenn auch nur höchst eventuell, unsern Beistand im Konfliktsfall, dann hätten wir auch mitzureden, und je aufrichtiger dies geschehe, um so besser.

Es sei ja in politicis ungemein schwer, sich darüber zu äußern, was man tun werde, wenn künftige noch völlig ungewisse Eventualitäten einträten. Das heute noch ganz unübersehbare wo? wie? wann? unter welchen Umständen? spiele eine so entscheidende Rolle, daß alle Beschlüsse und Vorsätze von heute wieder umgestoßen werden könnten. Auch lägen zurzeit keine Anzeichen dafür vor, daß Rußland besonders begierig sei, die orientalische Frage aufzurollen. Wir hätten ja eine Zeitlang das merkwürdige Schauspiel gesehen, daß Rußland und England die Rollen vertauschten; ersteres sei für die Erhaltung der Türkei eingetreten, letzteres habe sein möglichstes getan, um den morschen Bau zu Fall zu bringen. Inzwischen habe ja das Londoner Kabinett seinen Rückzug angetreten und appelliere nunmehr an die Autorität des Sultans zur Herstellung der Ordnung, nachdem man vorher in Rede und Schrift alles getan, um jene Autorität zu ruinieren*.

Führten die gegenwärtigen Ereignisse — was ja nicht ausgeschlossen — im weiteren Verlaufe zu einer Intervention Rußlands oder kurz gesagt, zu einer russischen Besetzung Konstantinopels, so werde die Frage eines aktiven Vorgehens Österreich-Ungarns sich unter einem verschiedenen Gesichtspunkte darstellen, je nachdem England an der Aktion teilnimmt, d. h. bereits in Aktion ist oder nicht[2]. Im letzteren Falle, d. h. wenn England beiseite bleibt, könne ich dem Botschafter ganz offen sagen, daß wir alles aufwenden würden, um Österreich-Ungarn von dem Eintreten in einen Konflikt mit Rußland abzuhalten[3]. Ein österreichisch-russischer Krieg wegen des Orients mit England als Zuschauer würde nichts sein als die Ausführung des alten englischen Programms, daß England seine Kriege durch andere Staaten führen lasse[4]. Hierfür seien wir nicht zu haben. Trete Österreich-Ungarn trotzdem aktiv auf, so werde es lediglich auf eigenes Risiko handeln.

Eine weitere entscheidende Frage werde sein, ob Rußland im Orient allein auftrete oder mit dem Schwergewichte der russisch-französischen Verbrüderung.

Man habe für dieses Verhältnis noch keinen adäquaten Ausdruck gefunden. Das sei natürlich, denn die vorhandenen Bezeichnungen für Verhältnisse unter Staaten paßten alle nicht auf den nie dagewesenen

---

* Vgl. Kap. LXI.

Fall, daß eine Großmacht einfach eine andere im Schlepptau führe. Wir hätten die Tradition guter Beziehungen zu Rußland übernommen und wollten diese erhalten, aber eine traditionelle Freundschaft zu Rußland-Frankreich bestehe für uns nicht. Die Versicherungen des Fürsten Lobanow, daß Rußland Frankreich in friedlichen und konservativen Bahnen halten werde, hätten bei uns nicht verfangen[5]. — Das Kabinett Bourgeois-Cavaignac* sei ein guter Kommentar zu Lobanows Versicherungen. — Die Gefahr des russisch-französischen Verhältnisses bestehe darin, daß es in Rußland die Anmaßung zeitige, durch die Drohung mit dem Schwerte zweier Großmächte alle Fragen in seinem Sinne lösen zu können. Deutschland habe diese Gefahr erkannt, als Rußland-Frankreich sich anschickte, Japan niederzurennen und danach die ostasiatische Frage nach seinem Belieben zu ordnen. Unsere Teilnahme an der Aktion habe diese Pläne durchkreuzt**; ein voller Erfolg sei nicht möglich gewesen, weil England in unbegreiflicher Kurzsichtigkeit sich fern gehalten habe. Aber darüber seien wir uns klar, daß, wenn Rußland-Frankreich erst einen durchschlagenden Erfolg durch „bullying" einer einzelnen Macht davongetragen, dies einen gefährlichen Präzedenzfall bilden werde. Und es sei gewiß, daß, wenn Rußland-Frankreich die ostasiatische Frage gegen das übrige Europa, die orientalische Frage gegen Österreich-Ungarn und England usw. im russischen Sinne geordnet haben werde, eines Tages auch Frankreich seinen Lohn bekomme, und hierfür nicht Ägypten oder Nordafrika, sondern Elsaß-Lothringen in Aussicht genommen sei[6].

Aus alledem ergebe sich, wie dringend notwendig es sei, daß Österreich-Ungarn nicht im voraus isoliert seine orientalische Politik festlege. Wir wüßten, daß Graf Goluchowski so wenig wie sein Vorgänger eine aggressive Politik auf der Balkanhalbinsel betreibe oder gar auf Abenteuer ausgehen werde; eine solche Befürchtung bestehe hier nicht; wir hielten aber volle Aufrichtigkeit für den besten Freundschaftsdienst, den wir leisten könnten. Der Fall sei allerdings möglich, daß eine gegen unsern Rat unternommene Aktion schließlich die Existenz und Machtstellung Österreichs in einem Maße gefährden könnte, um auch uns in Aktion zu bringen, immerhin würde es aber dann lediglich von unserm Ermessen abhängen, den Zeitpunkt und die Modalitäten des Einschreitens zu bestimmen.

Der Botschafter schien von meinen Ausführungen sehr befriedigt und hob hervor, daß er persönlich die Unmöglichkeit einer Abteilung der Interessensphäre, wie sie früher Fürst Bismarck geplant, nicht einzusehen vermöge und einen Versuch nach dieser Richtung, wenn

---

* Nach dem Sturz des Ministeriums Ribot hatte am 1. November Bourgeois das neue Kabinett gebildet mit Cavaignac als Kriegsminister und Berthelot als Außenminister.

** Vgl. Bd. IX, Kap. LVII.

erst der Stein ins Rollen gekommen, zur Abwendung eines Konflikts für durchaus geboten erachte. Ich entgegnete ihm, daß ich seine Auffassung teile, und Österreich-Ungarn auf die guten Dienste Deutschlands rechnen könne[7], wenn es sich seinerzeit mit Rußland über die Balkanfrage zu verständigen wünsche. Einstweilen begrüßten wir mit Freude die Nachricht, daß neuerdings das Londoner Kabinett mit dem Wiener engere Fühlung bezüglich der orientalischen Frage gesucht habe.

Herr von Szögyény beklagte schließlich, daß die deutsche Presse die deutsche Auffassung der orientalischen Frage vielfach in einer Art darlege, welche in Österreich-Ungarn Entmutigung und Pessimismus hervorrufe.

Marschall

Bemerkung Kaiser Wilhelms II. am Kopf des Schriftstücks:
Einverstanden 6/XI. 95. W.
Randbemerkungen des Kaisers:
[1] Richtig
[2] Hauptsache
[3] ja
[4] sehr gut
[5] richtig
[6] gut
[7] ja

Nr. 2495

Der Reichskanzler Fürst von Hohenlohe an den Botschafter in Wien Grafen zu Eulenburg

Konzept von der Hand des Vortragenden Rats von Holstein

Nr. 824 — Berlin, den 5. November 1895
[abgegangen am 6. November]

Die in dem Wiener Bericht Nr. 254* wiedergegebene Äußerung des Kaiserlichen Geschäftsträgers, daß Deutschland wegen der türkischen Meerengen nie in Aktion treten werde, veranlassen mich zu einigen einschränkenden Bemerkungen.

Die Meerengen für sich allein, als Verkehrsstraße oder als strategische Punkte betrachtet, sind allerdings für Deutschland keine Kriegsgefahr wert. Wenn aber die Frage, wer in den Meerengen herrschen soll, zu einem Kriege führt, welcher die Großmachtstellung des Staates A oder des Staates B zu gefährden geeignet ist, so handelt es sich von da ab für Deutschland nicht mehr um die Bedeutung der Meerengen, sondern um die Bedeutung der Großmacht A oder B.

---

* Siehe Nr. 2492.

Rußland, welches uns durch Verwandtschaft der souveränen Häuser, wie auch durch tatkräftige Bundesgenossenschaft im Laufe der letzten anderthalb Jahrhunderte wiederholt nahe getreten war, hat als solches für Deutschland die Bedeutung eines sympathischen und günstigen Machtfaktors, vom Standpunkt der Tradition, wie von dem der politischen Ziele aus betrachtet: denn zwischen Rußland und Deutschland besteht — was kaum von zwei anderen Großmächten mit der gleichen Bestimmtheit behauptet werden könnte — keinerlei Ausbreitungskonflikt. Wenn daher Rußland die Eroberung der Meerengen ins Auge faßte, so würden wir, wie das unser allergnädigster Herr auch bereits in autoritativer Weise ausgesprochen hat, schon deshalb diesem Projekte nicht feindselig entgegentreten, weil Rußland, welches solange auf seine Politik der Unabhängigkeit und der freien Hand stolz war, durch die einfache Logik zu der Überzeugung geführt werden würde, daß es sich vor dem Eintritt in eine so folgenreiche Aktion mit den uns befreundeten Mittelmeermächten über die Entschädigungsfrage zu verständigen hat — ein Bestreben, bei welchem unsre uneigennützige Vermittelung von vornherein gesichert wäre.

Eine andre Beurteilung aber müßte die russische Politik von deutscher Seite erfahren, wenn die jetzige demonstrative frankorussische Zärtlichkeit in Taten umgesetzt, wenn aus dem Zarentum und der Republik wirklich eine Gruppe mit festen politischen Zielen würde. Denn einerseits wäre die Auffassung, daß zwischen Deutschland und Rußland kein Interessenkonflikt besteht, in dem Augenblick hinfällig, wo letzteres sich in Fragen der auswärtigen Politik mit Frankreich identifiziert. Andrerseits läge die Besorgnis nahe, daß Rußland im Vertrauen auf die ihm verfügbare französische Macht hinfort weniger Wert auf eine gütliche Verständigung mit Österreich-Ungarn und Italien legen würde.

Angesichts einer solchen Rückkehr Rußlands zu dem — schon einmal mißglückten — Système de Tilsit würde die Bedeutung der Machtstellung von Österreich-Ungarn, deren Erhaltung seit Jahrzehnten eines der vornehmsten, wenn nicht das vornehmste Ziel unsrer auswärtigen Politik war, sich wenn möglich noch steigern. Die sicherste Art jedoch, wie im kritischen Falle diese Machtstellung sich erhalten ließe, hängt von Verhältnissen ab, die heute noch nicht zu übersehen sind.

Soviel aber kann ich schon heute sagen, daß wir alles tun werden, was in unseren Kräften steht, um Österreich-Ungarn daran zu hindern, daß es den Russen den Weg nach dem Suezkanal verlegt, während England sich auf unverbindliche Erklärungen beschränkt und tatsächlich im Hintertreffen bleibt.

C. Hohenlohe

Nr. 2496

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Botschafter in Wien Grafen zu Eulenburg

Konzept von der Hand des Vortragenden Rats Mumm von Schwarzenstein

Nr. 835 Berlin, den 6. November 1895

Ew. pp. beehre ich mich, beifolgend Abschrift eines Berichtes des Kaiserlichen Botschafters in London vom 2. d. Mts. über eine Unterredung mit Lord Salisbury* zu Ihrer gefälligen Information ergebenst zu übersenden.

Aus den Äußerungen Lord Salisburys ergibt sich, daß derselbe wieder beginnt, in die Bahnen der traditionellen englischen Politik einzulenken, was wir nur mit Befriedigung begrüßen können. Zu beachten aber ist die Bemerkung Lord Salisburys, daß es für England noch nicht an der Zeit sei, bestimmte Verpflichtungen über die Behandlung der orientalischen Fragen einzugehen, und daß Englands Haltung von der eventuellen Entwickelung der Krisis abhängig sei.

Unserer festen Überzeugung nach wird sich England überhaupt nie binden noch auch jemals tatkräftig selbst eingreifen, solange es nicht die feste Überzeugung gewinnt, daß andernfalls Österreich-Ungarn für eine Verteidigung der in erster Linie englischen Interessen absolut nicht zu haben ist.

Ew. pp. stelle ich ergebenst anheim, sich in diesem Sinne gelegentlich dem Grafen Goluchowski gegenüber zu äußern.

Marschall

Nr. 2497

Der Botschafter in Wien Graf zu Eulenburg an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 258 Wien, den 8. November 1895

Ganz vertraulich

Ich fand bei meiner Rückkehr nach Wien den Grafen Goluchowski durch die Lage im Orient ganz außerordentlich präokkupiert. Er ist nervös und unruhig geworden, seit ich ihn das letzte Mal sah. Die unverständliche und herumtastende Politik Englands hat ihm das Gegengewicht gestört, dessen er zu seiner Beruhigung gegenüber dem „Erbfeinde“ Rußland bedurfte. Aus diesem Grunde ist sein ganzes Streben darauf gerichtet, den Dreibund mit England Bahnen beschreiten zu sehen, die einen gewissen inneren Zusammenhang zur Voraussetzung haben.

---

* Siehe Nr. 2493.

Es ist allerdings der glühend lebhafte Wunsch erklärlich, England *unzweifelhaft* neben dem Dreibund zu sehen, wenn man zwei Punkte in Erwägung zieht, welche die Basis der Anschauungen des Grafen in der orientalischen Frage bilden:

1. Österreich kann nicht Rußland in Konstantinopel dulden oder Rußlands Monopol auf die Durchfahrt durch die Dardanellen gestatten, weil sich die Balkanstaaten (insonderheit Bulgarien) sofort um dieses neue russische Zentrum kristallisieren würden, resp. der österreichische Einfluß im Adriatischen Meere verloren ginge.

2. Von Kompensationen kann für Österreich bei einem Zusammenbruch der Türkei *überhaupt keine Rede sein*, weil jeder Zuwachs für die bestehende Staatsform Österreich-Ungarns eine Kalamität ersten Ranges bedeuten würde.

Angesichts solcher Auffassung ist es nicht wunderbar, wenn Graf Goluchowski nach England drängt, und wenn er nichts mehr befürchtet, als eine Verständigung Englands mit Rußland, welche ihm bei einer eingetretenen völligen *Entmutigung* Englands nicht ausgeschlossen erscheint.

Ich habe heute dem Grafen noch wenig erwidert, weil ich seinem Bedürfnis Rechnung trug, sich Luft zu machen und auszusprechen. Immerhin habe ich aber schon jetzt keinen Zweifel darüber bestehen lassen, daß Deutschland eine Politik Österreichs nicht unterstützen könne, die in der Besitzergreifung Konstantinopels durch die Russen den Kriegsfall erblickt.

Bei weiteren Besprechungen mit dem Grafen werde ich mit seiner mir heute sehr bestimmten Erklärung zu rechnen haben:

„Solange *ich* im Amte bin, werde ich nicht zugeben, daß Rußland nach Konstantinopel geht. Ich habe in dieser Hinsicht Seine Majestät den Kaiser voll und ganz auf meiner Seite.“

Auf meine Bemerkung, daß es mir nützlich erschiene, mündlich Entschlüsse zu fassen über die Haltung der Kabinette von Berlin und Wien im Falle von Überraschungen, die seitens Englands, Rußlands oder der Türkei eintreten könnten, ging Graf Goluchowski lebhaft ein.

Ich werde bei meiner nächsten Unterredung mit dem Minister hierauf zurückkommen.

Aus den allgemeinen Betrachtungen des Grafen hebe ich als bemerkenswert folgendes gehorsamst hervor:

Der Minister hält die Lage für sehr ernst, aber *nicht momentan* für *bedrohlich*.

Rußland wird nicht den ersten Schritt am Bosporus tun, da ihm das Aufrollen der Balkanfrage jetzt noch nicht erwünscht ist.

England wird sich in Selbsterkenntnis seiner schwachen militärischen Verhältnisse und isolierten Lage nicht leicht entschließen, einen Gewaltschritt zu machen, aber es kann, wenn es nicht einen gewissen

Rückhalt an dem Dreibund — besonders an Deutschland — fühlt, zu einer plötzlichen Verständigung mit Rußland getrieben werden, welche für den Dreibund, in erster Linie aber für Österreich, die schwerste Niederlage bedeute. Aus diesem Grunde seien gute Beziehungen zu England zwingende Notwendigkeit.

Die größte Gefahr liegt in den Zuständen, welche im Türkischen Reiche Platz gegriffen haben. Weniger in Armenien als in Mazedonien und Bulgarien, wo jeden Augenblick die bestehende Gärung zu einem Ausbruch kommen kann, welcher die österreichischen Interessen ganz direkt berührt.

— Graf Goluchowski befindet sich in einer sehr schwierigen Lage, weil er im Grunde nur den status quo für die einzige Existenzmöglichkeit ansieht. Da er Kompensationen perhorresziert, ist seine Phantasie lahmgelegt. Es wird daher schwer sein, das Bild zu malen, an dem er Geschmack findet, und doch scheint es mir im allgemeinen besser zu sein, diesen durch die eingetretene Lage zum Fanatiker des Dreibundes gewordenen Minister am Ballplatz zu haben, als einen Wechsel eintreten zu sehen, der mit der ausgesprochenen Tendenz, sich mit Rußland zu verständigen, vielleicht eine Operation vornimmt, die zum Schaden Deutschlands und des Dreibundes ausfallen könnte.

Die Furcht vor einem Zuwachs an slawischen Elementen im Osten des Reiches und der Gedanke, außer mit Ungarn in Zukunft mit einem Slawenreiche zu tun zu haben, welches ähnliche Tendenzen der Selbständigkeit wie Ungarn zeigen würde, übt auf einen österreichischen Staatsmann, welcher im Zentrum der nationalen Bewegungen innerhalb der habsburgischen Monarchie steht, einen lähmenden Einfluß. Er erblickt als Zukunftsbild an Stelle des Ausgleiches nicht nur zwischen Österreich und Ungarn, sondern zwischen diesen Staaten und neuen slawischen Ländern den weiter entwickelten Ausgleich, die Personalunion — d. h. den Anfang vom Ende.

P. Eulenburg

Nr. 2498

Der Botschafter in Wien Graf zu Eulenburg an den Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherrn von Marschall

Privatbrief. Ausfertigung

Vertraulich Wien, den 9. November 1895

Euerer Exzellenz

gestatte ich mir zu meinem heutigen Berichte* ergebenst hinzuzufügen, daß nach meiner Auffassung trotz aller energischen Haltung bezüglich Konstantinopels Graf Goluchowski nicht daran denkt, ohne unsere tatsächliche Unterstützung den Russen im Fall des Einmarsches

* Siehe Nr. 2497.

den Krieg zu erklären. Er wird seine Entschlüsse nach unserer Haltung modifizieren.

Daß in hiesigen hohen und parlamentarischen Kreisen die Ansicht weitere Verbreitung findet, sich mit Rußland zu verständigen, habe ich konstatieren können. Diese Ansicht findet um so mehr Anhänger, je mehr es transpiriert, daß der Leiter der Politik einen extremen Standpunkt einnimmt.

Schließlich darf ich wohl um geneigte baldige Mitteilung bitten, falls für meine Besprechung mit Graf Goluchowski bezüglich der Haltung Österreichs bei Eintritt von Überraschungen noch besondere Direktiven notwendig sein sollten.

P. Eulenburg

Nr. 2499

Der Botschafter in Wien Graf zu Eulenburg an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 259 Wien, den 10. November 1895

Vertraulich

Der Botschafter Graf Wolkenstein*, mit dem ich seit einer langen Reihe von Jahren in freundschaftlichen Beziehungen stehe, und der sich in offenster Weise mir gegenüber auszusprechen pflegt, hat auch während seiner jetzigen kurzen Anwesenheit in Wien dieser Gewohnheit entsprochen.

Da der Graf mich bat, seine Äußerungen nur als persönliche und vertrauliche zu betrachten, bitte ich Euere Durchlaucht, meinem gehorsamsten Berichte diesen Charakter geneigtest erhalten zu wollen.

In sehr auffallender Weise trat sein Gegensatz zu den politischen Grundanschauungen des Grafen Goluchowski zutage.

„Ich habe," sagte Graf Wolkenstein, „während meines langen Aufenthaltes in Petersburg stets auf eine Verständigung mit Rußland hingearbeitet und bin vom Grafen Kálnoky bis zu einem gewissen Grade unterstützt worden. Das Märchen von der Gefährlichkeit Konstantinopels in russischen Händen[1] habe ich mit allen Mitteln bekämpft. Rußlands sich immer stärker entwickelnder Handel bedarf der Dardanellen. Daß Rußland den Besitz Konstantinopels anstrebt, bezweifle ich. Man weiß in Petersburg, daß die Schaffung eines so großen Zentrums im Süden das Reich mitten durchbricht. Graf Kálnoky war in der Zustimmung zu meinen Gedanken vielfach gehemmt — und zwar meistens dann, wenn er Anlehnung an Ungarn suchte. Er war jedenfalls genötigt, seiner Zustimmung einen sehr vorsichtigen Ausdruck zu verleihen."

* Seit 1894 österreich-ungarischer Botschafter in Paris, vorher Botschafter in Petersburg.

Graf Wolkenstein, dessen deutsche Sympathien unzweifelhafte sind, hat in dem Bestreben einer Verständigung mit Rußland ganz bona fide und im Hinblick auf die Wiederherstellung des Drei-Kaiser-Bündnisses gehandelt, während diejenige Partei, welche hier sein Programm vertritt, mit äußerster Vorsicht betrachtet werden muß. Die Verständigung mit Rußland auf Kosten Deutschlands ist ein Programm der Herzen, welche 1866 wund geschossen sind.

„Meine Ansichten,“ fuhr Graf Wolkenstein fort, „will man jetzt nicht hören. Weder Seine Majestät noch Graf Goluchowski haben mich befragt, obgleich die Lage doch dazu angetan wäre, einen alten Petersburger wie mich nach seiner Meinung zu fragen. Man scheint sich mit der wahnsinnigen Idee zu tragen, eine Verständigung mit England zu suchen, welches keine Garantien zu geben imstande ist. Für mich besteht nur die eine politische Möglichkeit: eine fast willenlose Anlehnung an Deutschland, welches allein stark genug ist, uns zu schützen, und in dessen Gesellschaft niemand wagen wird, uns anzufallen oder exorbitante Forderungen an uns zu stellen.

Deutschland ist so stark, daß wir Italien nicht brauchen[2]. Ich erkläre Ihnen offen, daß, wenn ich Minister des Äußern geworden wäre, so würde ich den Dreibund nicht erneuern[3]. Es ist ja möglich, daß ich darüber gefallen wäre, aber Italien ist eine unmögliche, geradezu verderbliche Zugabe für uns[4]. Ein Bündnis mit Italien ist nur in Friedenszeiten denkbar. Verliert der Dreibund die Schlacht, so büßen wir unsere italienischen Lande ein. Gewinnt er die Schlacht, so ist das Drängen des berauschten Bundesgenossen so stark, daß wir gegen höchst unbequeme Kompensationen auch unsere italienischen Lande verlieren[5]. Ich habe meine Güter in Südtirol. 1870 war die italienische Sprachgrenze in Trient, jetzt ist sie in Bozen. Auf meinen Besitzungen, wo man damals kaum Italienisch sprach, versteht heute kein Mensch mehr Deutsch. Das Drängen nach dem Lande, wo alle historischen Interessen wurzeln, ist übermächtig.“

Diese über Italien gemachten Bemerkungen des Grafen haben insofern Bedeutung, als sie der Ton sind, in welchem auch die leitenden Staatsmänner singen.

Die Unruhe, welche aus den Äußerungen des Botschafters über die Politik des Grafen Goluchowski im Orient sprach, erhielt durch eine mir ganz vertraulich gemachte Mitteilung bezüglich der Haltung des Grafen Badeni* zu der Frage „Krieg oder nicht Krieg“ eine gewisse Einschränkung. Der neue Ministerpräsident, dessen Energie und Verstand Graf Wolkenstein rühmte, hat ihm unter vier Augen gesagt: „Ein jeder Krieg für Österreich ist eine Unmöglichkeit. Werden wir angegriffen, so müssen wir mit Gottes Hülfe

* Graf Badeni wurde am 2. Oktober 1895 nach dem Rücktritt des Ministeriums Windischgraetz Ministerpräsident und Minister des Innern

die Situation akzeptieren, aber ein Angriffskrieg — etwa wegen Konstantinopel oder anderer Fragen des Balkans — ist ein Wahnsinn[6]. Ein Nationalitätenstaat kann keinen Krieg ohne Schaden führen. Sieg oder Verlust bildet bei einem Konglomerat von Nationen fast die gleiche Schwierigkeit."

Diese Auffassung des neuen Ministerpräsidenten, der in so hohem Maße das Vertrauen seines allergnädigsten Herrn genießt, halte ich für sehr bedeutungsvoll, angesichts der etwas schroffen Haltung des Grafen Goluchowski. Wichtige Entscheidungen fällt Kaiser Franz Joseph nicht, ohne den Rat des Grafen Badeni zu hören, und der durch das Leben und die Ereignisse müde hohe Herr, welcher sich schon in inneren Fragen nicht zu einer energischen Entschließung aufraffen kann, wird im entscheidenden Momente mehr Tendenz zeigen, den klug begründeten Argumenten des Grafen Badeni als den mit überstürztem Eifer ausgesprochenen Ansichten des Grafen Goluchowski nachzugeben, die Krieg bedeuten können.

„Ich halte es nicht für unmöglich," sagte mir Graf Wolkenstein, „daß Goluchowski über seine Ansichten bezüglich Konstantinopels fällt. Es darf nicht zu bekannt werden, welche Anschauungen er in seinem Busen trägt."

Ich glaube nun allerdings, daß bei diesem Ausspruch des Grafen Wolkenstein der Wunsch der Vater des Gedankens war.

P. Eulenburg

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:
[1] Richtig
[2] sehr falsch!!
[3] sehr kurzsichtig
[4] ! das denkt Italien von Oesterreich auch
[5] Unsinn
[6] gut

Schlußbemerkung des Kaisers:
Wir müssen in diesem Augenblick auch in vorsichtiger Weise Badeni gebrauchen

Nr. 2500

Der Botschafter in Wien Graf zu Eulenburg an Kaiser Wilhelm II.

Unsignierte Abschrift. Vom Grafen Eulenburg am 10. November dem Freiherrn von Marschall mitgeteilt

Wien, den 10. November 1895

Euerer Kaiserlichen und Königlichen Majestät

beehre ich mich über die Audienz bei Seiner Majestät dem Kaiser Franz Joseph, die ich zur Übergabe des Geschenkes Euerer Majestät* erbeten hatte, folgendes alleruntertänigst zu berichten:

* Es handelt sich um die bekannte allegorische Zeichnung mit der kaiserlichen Unterschrift: Völker Europas wahrt Eure heiligsten Güter! Vgl. Bd. IX, Kap. LVIII, Nr. 2321 nebst Fußnote **.

Der Kaiser empfing mich allein in der Burg in seinem Arbeitszimmer nachmittags drei Uhr und hatte gewünscht, daß ich im Überrock erschiene — wie gewöhnlich bei dergleichen Audienzen. Ich breitete das Bild auf einem Tisch aus und gab die Erklärung der allegorischen Darstellung. Der Kaiser war sichtlich erfreut und äußerte, daß die Gedanken, denen Euere Majestät Ausdruck verliehen hätten, sehr anziehend und interessant seien. In der Tat wäre es ein Segen, wenn sich die europäischen Staaten besser verständigen wollten, als es jetzt der Fall sei. Seine Majestät baten mich, Euerer Majestät den herzlichsten Dank für die erwiesene Freundlichkeit auszusprechen.

Hierauf lud mich der Kaiser ein, mit ihm an seinem Schreibtisch Platz zu nehmen. Er begann anknüpfend an das Bild über die drohenden Gefahren zu sprechen, die sich im Balkan zeigten. „Es ist ja nicht Armenien," sagte der Kaiser, „das mich beunruhigt, obgleich ich eine militärische Kooperation von England und Rußland nicht für einfach halte, sondern der Balkan. In Mazedonien erwacht unzweifelhaft die Bewegung im Frühjahr, und wenn bis dahin nicht die Türkei wieder auf festeren Füßen steht, wird die Lage äußerst bedenklich."

Ich äußerte, daß die Gefahr schon heute eine große werde, wenn z. B. in Konstantinopel ein Christenmassaker stattfände, oder nach Verjagung oder Beseitigung des Sultans Anarchie die Mächte zwänge, einzuschreiten und mit Okkupation vorzugehen. Da würden wohl Rußland und England als die „gegenwärtigen" zunächst berufen sein, Ordnung zu schaffen. Es fiele ihnen also auch bei Christenmassaker in Konstantinopel diese Rolle zu.

„Nun," bemerkte der Kaiser, „da könnte ja auch noch ein anderer sich dabei beteiligen."

„Wenn noch Zeit dazu ist," antwortete ich, „aber es kann unter Umständen das Interesse der gefährdeten Christen erheischen, daß jene beiden Mächte oder eine derselben sofort Konstantinopel besetzt."

„Dann wäre immerhin noch anzunehmen," führte der Kaiser weiter aus, „daß die Mächte sich nach erledigter Mission wieder hinausziehen."

Ich machte die Bemerkung, daß, wenn es Seiner Majestät auch nicht wünschenswert schiene, sich die dauernde Besetzung Rußlands aus der Lage der Dinge trotzdem ergeben könne.

„Allerdings wäre das durchaus gegen meinen Wunsch," äußerte der Kaiser mit einer Betonung und so kurz abbrechend, daß ich lästig zu fallen glaubte, wenn ich diesen Gedanken weiter verfolgte. Ich hatte ja auch genügend durch den Akzent erfahren, den diese kaiserliche Bemerkung erhalten hatte.

Nach einer kurzen Pause sagte der Kaiser: „Die Erklärungen, die uns England gegeben hat, sind sehr beruhigend und durchaus korrekt. Nach den etwas eigentümlichen Seitensprüngen, die Lord Salisbury machte, scheint er zum Einsehen der einzig denkbaren rich-

tigen Politik gelangt zu sein. Dabei ist ja, Gott sei Dank, die Haltung gegenüber Rußland immer noch so weit feindlich, daß der Gedanke einer Verständigung zwischen diesen beiden Mächten ausgeschlossen ist.“

Ich begann wieder von der Lage auf dem Balkan, und fand den Kaiser darin zuversichtlich, daß die sämtlichen Mächte vorderhand gemeinsam vorgehen würden, wenn die Zustände noch ernstere werden sollten. „Der status quo ist die einzige Möglichkeit,“ sagte der Kaiser sehr lebhaft. „Die Türkei muß gehalten, gestützt und zurechtgemacht werden. Unsere Lage ist sonst eine zu schwierige. Aber wie ich denken auch die andern zunächst betroffenen Herrscher. Der König von Griechenland, den ich kürzlich sprach, ist türkischer als der Sultan selbst. Was soll auch Griechenland in der traurigen Verfassung machen? Ebenso denken Serbien und die andern. Nein, es muß der status quo erhalten bleiben!“

Ich sagte, daß Deutschland nicht beteiligt sei, und daß Euere Majestät nur sehnlichst die Erhaltung des Friedens wünschten, daher gehe auch die ernste Tendenz Euerer Majestät auf die Erhaltung des status quo — aber die Ereignisse könnten stärker sein als die guten Wünsche.

Der Kaiser ging hiernach auf Bulgarien über, das ihm auch Besorgnis einflöße. „Die Verlogenheit des Prinzen Ferdinand kann ihm den Thron kosten,“ äußerte er.

Ich habe aus der Unterhaltung, die eine gute halbe Stunde währte, den Eindruck, daß der Kaiser mit Graf Goluchowski vorläufig an dem Standpunkt festhält: Konstantinopel den Türken und Aufrechterhaltung des status quo unter allen Umständen. Daß sich angesichts einer Umgestaltung der Türkei diese Ansichten modifizieren werden, ist wohl denkbar. Vor dem Abenteuer eines Krieges wegen Konstantinopel werden Herr und Diener stutzen, wenn wir unsere Hülfe versagen, und England Gaukelbilder statt Verträge bietet.

— Der Kaiser war wohl und frisch —, voller Güte und Freundlichkeit. Ich mußte ihm sehr eingehend von Euerer Majestät und Ihrer Majestät der Kaiserin erzählen.

Nr. 2501

Der Reichskanzler Fürst von Hohenlohe an den Botschafter in Wien Grafen zu Eulenburg

Konzept

Nr. 857 Berlin, den 11. November 1895

Aus Ew. pp. Bericht Nr. 258* habe ich entnommen, daß Ew. pp. Unterredungen mit dem Grafen Goluchowski bis zu dem Punkte gelangt sind, daß der Minister unter Andeutung seines eventuellen

* Siehe Nr. 2497.

Rücktritts sich äußerte, er werde nicht zugeben, daß Rußland nach Konstantinopel gehe, und daß Seine Majestät der Kaiser Franz Joseph voll und ganz auf seiner Seite stehe, und daß Ew. pp. demgegenüber ebenso bestimmt den Standpunkt vertreten haben, daß Deutschland eine Politik Österreichs nicht unterstützen könne, die in der Besitzergreifung Konstantinopels durch die Russen einen Kriegsfall erblickt.

Mit Rücksicht auf diese Sachlage und die Anregung Ew. pp., jetzt schon die Haltung der Kabinette von Berlin und Wien für den Fall von Überraschungen zu fixieren, bemerke ich folgendes:

So begreiflich der Wunsch der österreichisch-ungarischen Staatsmänner ist, angesichts der drohenden Lage in Konstantinopel sich Gewißheit über die Haltung Deutschlands beim Eintritt zukünftiger Eventualitäten zu schaffen, um danach ihre Politik zu bestimmen, so wenig besteht für uns zurzeit ein Interesse, diesen Wunsch zu erfüllen und unsere Politik nach der einen oder anderen Richtung festzulegen. Der Grundsatz, zukünftige Ereignisse, deren Eintritt völlig ungewiß ist, und die in ihren Modalitäten lediglich der Kombinationsgabe angehören, nicht im voraus zum Gegenstande bindender Entscheidungen zu machen, gilt insbesondere dann, wenn ein Gebiet in Frage steht, welches die eigene Interessensphäre nicht berührt, wohl aber den Mittelpunkt divergierender Bestrebungen anderer Großmächte bildet. Die Stellung, welche Deutschland in Europa einnimmt, und die Anerkennung für die friedlichen Tendenzen des Dreibunds beruhen nicht zum mindesten darauf, daß die deutsche Politik in Ausnützung der durch den Mangel direkter Interessen geschaffenen günstigen Lage sich in der Orientfrage freie Hand bewahrt und es vermieden hat, in dem latenten Streit um die Dardanellen und Konstantinopel Partei zu ergreifen.

Diese Politik ist geeignet, das Wiener Kabinett vor einer agressiven Orientpolitik gegen Rußland zu warnen und bei ihm das Gefühl der alleinigen Verantwortlichkeit für die Folgen einer solchen wachzuhalten; dieselbe darf aber nicht derart zum Ausdruck gelangen, daß sie in Österreich-Ungarn Entmutigung hervorruft, das Gefühl der Hülflosigkeit zeitigt und damit den ohnehin weitverbreiteten Pessimismus steigert. Ob solche Stimmungen die österreichisch-ungarische Politik in eine für uns wünschenswerte Richtung lenken werden, ist mir sehr zweifelhaft, um so mehr als, wie Ew. pp. bekannt, gerade die dem Deutschen Reiche feindlichen Elemente, welche die Wiederherstellung der Zustände vor 1866 in den Kreis ihrer Erwägungen ziehen, am entschiedensten dafür eintreten, daß Österreich-Ungarn sich zugunsten Rußlands jeder aktiven Orientpolitik enthalte.

Von diesen Erwägungen geleitet, habe ich meinem Erlasse vom 5. d. Mts.* den Satz vorangestellt, daß die Meerengenfrage und ihre

---

* Siehe Nr. 2495.

mangelnde Bedeutung für uns von dem Augenblicke an in den Hintergrund trete, wo durch einen daraus entstehenden Krieg die Großmachtstellung eines Staates tangiert werde. Ich präzisiere diesen Satz dahin: wir haben in Wien zur Vorsicht zu raten und klarzustellen, daß Österreich-Ungarn jede Aktion gegen Rußland aus Anlaß der Meerengenfrage auf eigenes Risiko unternimmt; wollten wir aber in irgendeiner Form erklären, daß wir Österreich-Ungarn bei einem eintretenden Kriege mit Rußland auch **dann** seinem Schicksal überlassen würden, **wenn seine Großmachtstellung bedroht ist**, so würden wir die Axt an die Wurzel unseres Bündnisses legen und damit die Politik von Grund aus ändern, welche seit 1879 für uns maßgebend gewesen ist.

Eine apodiktische Erklärung, was wir tun und was wir nicht tun werden, falls Rußland die Dardanellen nimmt, ist heute um so weniger nötig, weil keinerlei Anzeichen dafür vorliegen, daß Rußland eine solche Absicht hegt. Bei einer österreichischen Aktion kommt es für unsere Haltung wesentlich darauf an, ob das russische Vorgehen gegen die Meerengen das Ergebnis der russisch-französischen Entente war oder nicht, und ob England bereits aktiv engagiert ist oder sich zurückhält. Nur für diesen letztern Fall wünsche ich die ausdrückliche Erklärung, daß wir alles tun werden, um eine österreichisch-ungarische Aktion gegen Rußland zu verhindern. Im übrigen haben wir uns freie Hand zu wahren und jede Äußerung zu vermeiden, welche Österreich-Ungarn und Italien abhalten könnte, sich mit England über die Orientfrage zu verständigen und gegebenenfalls dessen rechtzeitiges Eintreten in die Aktion sicherzustellen.

Eine andere als die vorstehend dargelegte Politik kann ich vor Seiner Majestät nicht vertreten.

C. Hohenlohe

B. Österreichs Vorstoß in der Orientfrage und Englands Zurückweichen.

Flottendemonstration und Stationärfrage



Nr. 2502

Der Botschafter in Rom Bernhard von Bülow an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 170 Rom, den 9. November 1895

Baron Blanc sagt mir, mein englischer Kollege* habe ihm gestern geschrieben, daß in London immer beunruhigendere Mitteilungen aus Konstantinopel einliefen. Ob in Rom gleiche Nachrichten eingegangen wären, und was Italien angesichts dieser Lage der Dinge zu tun gedenke? Baron Blanc fügte hinzu, er habe dem englischen Botschafter „in mehr allgemeinen Ausdrücken" geantwortet, daß er jederzeit bereit wäre, sich mit dem Kabinett von St. James bezüglich der gegenüber den Vorgängen in der Türkei zu ergreifenden Maßnahmen zu verständigen.

Bei diesem Anlaß erzählte mir der Minister der Auswärtigen Angelegenheiten — indem er den absolut sekreten Charakter seiner Mitteilung betonte, die er nur mir persönlich mache —, er habe heute ein Telegramm von dem (zurzeit in Neapel weilenden) Ministerpräsidenten Crispi erhalten, in welchem ihn dieser unter dem Eindruck des fortschreitenden Zersetzungsprozesses der Türkei frage, ob es nicht angezeigt wäre, die italienische Flotte in der Nähe der Dardanellen kreuzen zu lassen[1]. Er habe, fuhr Baron Blanc fort, Crispi erwidert, daß eine solche Maßnahme ihm verfrüht erscheine.

Als ich im Laufe des ganz vertraulichen Gedankenaustausches, der sich an diese Mitteilungen schloß, Baron Blanc daran erinnerte, wie ich ihm stets geraten habe, zwar die Verbindung mit England nicht aufzugeben, aber weder ohne dieses vorzugehen noch weiter zu gehen als dieses, äußerte der Minister des Äußern, daß ich in letzterer Richtung keine Besorgnis zu hegen brauche. Italien könne nach Lage der Verhältnisse seine Position im Mittelmeer, auf welcher seine Zukunft beruhe, gegen die französisch-russische Umklammerung nur vereint mit England behaupten; er werde sich von England aber weder vorschieben noch exploitieren lassen[2], sondern nur so weit mit demselben gehen, als dieses sich selbst engagiere. Baron Blanc ließ hierbei

* Sir F. Clare Ford.

die Bemerkung fallen, daß er genügenden Einfluß auf Herrn Crispi besitze, um diesen von übereilten Schritten abzuhalten.

Baron Blanc hält die Situation in Konstantinopel für eine sehr kritische. Er glaubt jedoch, daß Rußland die dortige Entwickelung nicht überstürzen wolle, weil es zurzeit noch in Ostasien beschäftigt und auch mit seinen Rüstungen noch nicht fertig sei. Ich habe die Empfindung, daß Baron Blanc gegenüber der akuter werdenden orientalischen Frage neuerdings nicht nur mit England, sondern auch mit Österreich-Ungarn engere Fühlung nehmen möchte.

Bülow

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:

[1] Also war mein Verdacht voll gerechtfertigt. England hat schon Italien bearbeitet und thut es noch um es und damit den 3 Bund zu engagiren, und dies dann Rußland gegenüber zu exploitiren. Unter keinen Umständen dürfen Ital[ienische] Schiffe eher an den Dardanellen erscheinen als bis England sich selbst fest engagirt und Feuer gegeben hat. Italiener an den Dardanellen sind wie ein Brennend Licht am Pulverfaß; und würden Russlands Argwohn bezüglich unsrer Aufrichtigkeit wachrufen. Das darf nicht sein. England soll die Suppe, die es eingebrockt allein aufessen und seine Schiffe zuerst allein einsetzen. Bülow soll Tag und Nacht über Blanc wachen; vor allem aber Schiffssendung verhindern.

W.

[2] ums Himmels Willen nicht!

Nr. 2503

Der Reichskanzler Fürst von Hohenlohe an den Botschafter in Rom Bernhard von Bülow

Telegramm. Konzept von der Hand des Vortragenden Rats Mumm von Schwarzenstein

Nr. 124 Berlin, den 10. November 1895

Antwort auf Telegramm Nr. 170*.

Seine Majestät ist besorgt, daß Italien dadurch, daß es in Aktion eintrete, bevor England sich für dieselbe fest engagiert habe, sich von letzterem ausbeuten lassen und dadurch auch den Dreibund in eine schiefe Lage bringen werde.

Ich glaube mich im Einverständnis mit Ew. pp. zu befinden, wenn ich Sie ersuche, Baron Blanc darauf aufmerksam zu machen, daß er von England diejenigen Zugeständnisse, welche er im Interesse der Machtstellung Italiens im Hinblick auf kritische Lage von England verlangen zu sollen glaubt, am besten dadurch erlangen wird, daß er zwar im allgemeinen guten Willen zeigt, sich aber nicht gleich anfangs, und bevor England seine Politik festgelegt hat, zu weit engagiert.

Es wäre deshalb eine nützliche Nuance zur Kennzeichnung der italienischen Politik, wenn das italienische Geschwader, falls seine

---

* Siehe Nr. 2502.

Entsendung durch die Ereignisse notwendig wird, zunächst nicht nach den Dardanellen, sondern nach anderen türkischen Häfen, wo in jetziger Zeit das Leben von Christen bedroht sein kann, geschickt würde.

C. Hohenlohe

Nr. 2504

Der Botschafter in Rom Bernhard von Bülow an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 173 Rom, den 11. November 1895

Unter Bezugnahme auf Telegramm Nr. 170*.

Ich habe heute Gelegenheit gefunden, Baron Blanc in streng vertraulicher und eingehender Unterredung nochmals nachdrücklich eine vorsichtige und abwartende Haltung gegenüber der orientalischen Verwickelung anzuempfehlen[1]. Als ich den Minister der Auswärtigen Angelegenheiten insbesondere davor warnte, sich zu avancieren, bevor sich England fest engagiert habe, erklärte derselbe, daß er „nichts versäumen“, aber auch „nichts überstürzen“ werde. Die Regierung sei sich der ernsten Verantwortung bewußt, die sie vor dem Lande trage, welches jetzt die Ergebnisse der vom Kabinett Crispi verfolgten auswärtigen Politik erwarte. Das Ministerium wolle sich nicht durch die Ereignisse überraschen lassen, werde sich aber keinenfalls vorwagen, solange sich England zurückhalte. Seine Absichten ließen sich in die Worte zusammenfassen: „Ne provoquer aucune occasion et n'en manquer aucune.“

Der gegenwärtige Augenblick, äußerte der Minister weiter, sei für die Zukunft der italienischen auswärtigen Politik von entscheidender Bedeutung. Insbesondere hänge für Italien von dem weiteren Verhalten des Kabinetts von St. James viel ab. Es müsse sich nunmehr zeigen, ob in den Köpfen der derzeitigen englischen Minister noch etwas von der Substanz vorhanden sei, welche einst die großen englischen Staatsmänner beseelt habe. Wenn England sich jetzt nicht ermanne und zu einer klaren, entschiedenen und zuverlässigen Politik zurückkehre, werde auch Italien endgültig das Vertrauen zu ihm verlieren. „Si l'Angleterre faiblit, l'Italie devra changer ses batteries et orienter autrement sa politique.“ Als ich Baron Blanc sagte, es würde eine nützliche Nuance zur Kennzeichnung der italienischen Politik sein, wenn das italienische Geschwader, falls seine Entsendung durch die Ereignisse notwendig werden sollte, zunächst nicht nach den Dardanellen, sondern nach anderen türkischen Häfen geschickt würde, wo in jetziger Zeit das Leben von Christen bedroht sein könne, entgegnete der Minister, vorläufig sei noch kein italienisches Schiff

---

* Siehe Nr. 2502.

nach den türkischen Gewässern abgegangen. Das ganze aktive Geschwader läge noch in Gaëta, allerdings seeklar. Die italienische Regierung werde trotz der gestern erfolgten Absendung des französischen Levantegeschwaders, die hier eine gewisse Erregung hervorrufe, hinsichtlich der Abfahrt der italienischen Flotte keine vorschnellen Entschlüsse fassen. Wohin er eventuell die italienische Eskader dirigieren werde, könne er noch nicht sagen, wolle aber jedenfalls meine Andeutung in betreff der Dardanellen in reifliche Erwägung ziehen. Der Minister ließ hierbei die Bemerkung fallen: „Je n'y irai pas avant les Anglais, ni même en même temps qu'eux, mais peut être immédiatement après.“

Der Minister der Auswärtigen Angelegenheiten betonte wiederholt seinen Wunsch nach Fühlung mit uns, seine Dankbarkeit für unser wohlwollendes Interesse, wie sein Streben, soweit als irgend möglich nicht gegen unsere Intentionen zu verstoßen. Bülow

---

Randbemerkung Kaiser Wilhelms II.:
[1] Sehr gut

Nr. 2505

Der Botschafter in Wien Graf zu Eulenburg an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 225 Wien, den 11. November 1895

Graf Goluchowski, der nach der letzten Rede Lord Salisburys* entschieden ruhiger geworden ist[1], teilt mir mit, daß der eben eingetroffene Kurier aus Konstantinopel sehr ernste Nachrichten** gebracht habe. Da ein Zusammenbruch in Konstantinopel erwartet werden kann, welcher das Eingreifen der Mächte erforderlich machen würde, will der Graf eine Anfrage an die Kabinette richten[2] bezüglich gemeinschaftlicher Aktion vor Konstantinopel, wenn daselbst bedenkliche Zustände eintreten.

Der Graf will seinen Antrag etwa folgendermaßen formulieren:

Erstens, wird es notwendig, den Botschaften und Christen in Konstantinopel Hilfe zu bringen, so fahren die Fahrzeuge der Mächte gemeinschaftlich in die Dardanellen[3].

Zweitens, jede Macht beordert die gleiche Anzahl von Schiffen zu dieser Mission[4].

Drittens, die Botschafter haben den Zeitpunkt der gemeinschaftlichen Aktion zu bestimmen.

Graf Goluchowski will heute die Absendung von österreichischen Kriegsschiffen in die türkischen Gewässer beantragen[5].

---

* Vgl. Nr. 2492, Fußnote ***.
** Meldungen über Massakers in den Wilajets Erserum und Diarbekir. Vgl. Kap. LXI, B, Nr. 2447, 2450 und 2457.

Nachrichten aus Konstantinopel ergeben das Einverständnis des Sultans mit den stattgehabten Massakers*. In Erserum hat das Blutbad auf ein gegebenes Zeichen begonnen und aufgehört.

Eulenburg

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:

1 Goluchowsky hat etwas die Nerven verloren. Anfragen über Verhalten der Mächte hätte eigentlich Lord Salisbury an uns andre zu richten und uns um gütiges Einverständniß zu ersuchen. So wird der 3-Bund wieder in den Vordergrund gerückt und England wird sofort alle Verantwortung für alles Unangenehme, das passiren könnte Österreich bezw. uns qua Triplice in die Schuhe zu schieben und Russland gegenüber zu verdächtigen suchen. Dies an Gr[a]f Eulenburg.

2 Das geht ihn doch eigentlich nichts an! Besser ginge dieser Antrag von Salisbury aus!

3 wir nicht

4 Gott Lob wir haben keine dort.

5 dann fahren die Italiener auch hin!

Nr. 2506

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 121 Pera, den 12. November 1895

In einer Zusammenkunft der Vertreter der Großmächte wurde gestern einstimmig anerkannt, daß zum Zwecke eines wirksamen Schutzes der hiesigen fremden Untertanen die Hersendung je eines zweiten Kriegsfahrzeugs rätlich sein dürfte. Nach Artikel 3 der Pariser Meerengenkonvention vom 30. März 1856 zulässig. Anzahl der Besatzung wenn möglich gegen 150 Mann erwünscht. Bis wann, falls Kaiserliche Regierung zustimmt, dürfte wohl auf das Eintreffen dieses Fahrzeugs hier zu rechnen sein?

Saurma

Nr. 2507

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Botschafter in Wien Grafen zu Eulenburg

Konzept von der Hand des Vortragenden Rats von Holstein

Nr. 858 Berlin, den 12. November 1895

Dem österreichischen Botschafter, welcher heute die durch Ew. Telegramm Nr. 225** angemeldete Frage hier stellte, habe ich er-

---

* Vgl. Kap. LXI, B, Nr. 2456 und 2458.

** Siehe Nr. 2505.

widert, daß — wie auch bereits in dem Erlaß Nr. 824* des Herrn Reichskanzlers ausgeführt ist — Vorgänge in den Meerengen an sich für Deutschland vom politischen Standpunkt aus keinen direkten Anlaß zu maritimer Aktion bieten, deutsche Schiffe in Konstantinopel daher lediglich die Aufgabe haben würden, den Botschaften und Christen Hülfe zu bringen. Da diese Aufgabe aber bereits durch das Erscheinen der andern Geschwader erledigt würde, so ist es wahrscheinlich, daß wir die für diesen Zweck etwa disponiblen deutschen Fahrzeuge in anderen türkischen Häfen, wo bedrohte Europäer und keine Kriegsfahrzeuge sind, verwenden werden.

Marschall

Nr. 2508

Der Botschafter in Wien Graf zu Eulenburg an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 230 Wien, den 13. November 1895

Graf Goluchowski hat bis jetzt die in meinem Telegramm Nr. 225** vom 11. enthaltene Anfrage nicht an die Mächte, sondern nur mir mitgeteilt. Vorläufig hat er die auch an Euere Durchlaucht gelangte Frage*** bezüglich gemeinsamen Vorgehens der Mächte und Berufung eines zweiten Stationärs nach Konstantinopel formuliert. Hierauf liegt heute die Antwort aus London und Rom vor. Lord Salisbury sagte zu Graf Deym, er stimme dieser Anregung zu, aber der zweite Stationär gebe wenig Hilfe im Notfall. Die einzige durchgreifende Maßregel für die völlig aussichtslosen Zustände in der Türkei sei die Absetzung des Sultans. Ein neuer Sultan werde ein gefügiges Werkzeug der Mächte sein.

Baron Blanc stimmt gleichfalls der Anregung Österreichs zu. Er spricht aber zugleich die Befürchtung aus, das französische Levantegeschwader beabsichtige, sich mit den russischen Fahrzeugen zu vereinigen. Deshalb sei es wünschenswert, [daß], wenn Österreich jetzt auch wie Italien Schiffe nach den türkischen Gewässern sende, diese sich mit den italienischen Fahrzeugen an die Seite Englands begäben.

Graf Goluchowski will letzteren Vorschlag durchaus vermieden wissen, vielmehr einer Anregung Freiherrn von Calices nachgeben, wonach bei einer gemeinsamen Aktion der Mächte die Gruppierung der Schiffe ausdrücklich nicht nach Bündnissen stattfinden soll.

Sobald die Antworten aus St. Petersburg und Paris eingetroffen

* Siehe Nr. 2495.
** Siehe Nr. 2505.
*** Vgl. Nr. 2507.

sein werden, welche nicht vor morgen abend zu erwarten sind, weil Fürst Lobanow heute nicht in St. Petersburg war, will der Graf die in meinem Telegramm Nr. 225 enthaltenen Vorschläge den Kabinetten unterbreiten.

Vier österreichische Schiffe, von denen das eine als Stationär verwendet werden soll, werden in diesen Tagen abgehen.

Die hier eingetroffenen Nachrichten aus der Türkei sind andauernd sehr ernste. Die Zuversicht des Grafen Goluchowski ist jedoch seit Konstatierung entschiedener Einmütigkeit der Mächte wesentlich gehoben.

Eulenburg

Nr. 2509

Der Botschafter in Rom Bernhard von Bülow an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 177 Rom, den 13. November 1895

In Ergänzung seiner schriftlichen Mitteilung sagt mir Baron Blanc, daß vier italienische Kriegsschiffe, welche eine Division des aktiven Geschwaders bildeten, unter dem Kommando des Vizeadmirals Accinni nach den türkischen Gewässern abgehen würden, vorläufig „sans destination précise". Die Division werde voraussichtlich aus den Schiffen „Re Umberto", „Andrea Doria", „Stromboli", „Aretusa" oder „Partenope" bestehen.

Als ich Baron Blanc fragte, wohin sich diese Flottendivision zunächst begeben würde, entgegnete der Minister, er könne die Möglichkeit nicht ausschließen, daß dieselbe die Besikabai anlaufen werde. Im weiteren Verlauf unserer Unterredung ließ Baron Blanc die Bemerkung fallen, daß, wenn die französische Flotte in Syrien debarkieren sollte, die italienische nach Tripolis dirigiert werden würde. Der Minister der Auswärtigen Angelegenheiten äußerte hierbei, daß, wo einerseits eine französische Eskader mit unbekannter Bestimmung ausgelaufen sei, während andererseits eine Ausschiffung russischer Truppen in Konstantinopel durch die russische Freiwilligenflotte möglich erscheine, die italienische Regierung sich nicht durch die Ereignisse überraschen lassen dürfe, sondern auf alle Eventualitäten vorbereiten müsse.

Der Minister des Äußern bemerkte endlich, daß nicht der Aviso „Galileo", sondern der Aviso „Archimede", welcher übrigens nicht größer sei als ersterer und wegen seiner geringen Kanonenzahl gleichfalls die Dardanellen passieren dürfe, als zweiter Stationär nach Konstantinopel geschickt werden würde. Der „Archimede" würde eine genügend starke Besatzung erhalten, um eventuell 100 Mann zum Schutz der Botschaft an Land setzen zu können. Bülow

Nr. 2510

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Botschafter in Konstantinopel Freiherrn von Saurma

Telegramm. Konzept von der Hand des Vortragenden Rats von Holstein

Nr. 70 Berlin, den 15. November 1895

Dem türkischen Geschäftsträger* habe ich heute gesagt: „Mit tiefem Bedauern muß ich konstatieren, daß die Zustände in Konstantinopel und in den Provinzen die Geduld Europas zu erschöpfen beginnen. Die großen Kabinette, sonst in vielen Fragen uneins, sind einig in der Erbitterung über die Gefahren, welche die jetzige türkische Anarchie heraufzubeschwören geeignet ist. Seine Majestät der Kaiser ist durch das freundliche Andenken, welches er dem Sultan bewahrt, veranlaßt worden zu befehlen, daß seine Kriegsschiffe an der großen gemeinsamen Flottenbewegung, welche in Aussicht steht, nicht teilnehmen sollen. Diese Abwesenheit deutscher Schiffe bedeutet die Abwesenheit eines für den Sultan sympathischen Elements, d. h. also eine Vermehrung des Übergewichts derjenigen Elemente, welche dem Sultan, den sie als den Urheber der jetzigen gefährlichen Krisis ansehen, unfreundlich gesinnt sind**."

Ew. ersuche ich, auf sicherem Wege die vorstehenden Äußerungen als unsre letzte Warnung an den Sultan gelangen zu lassen mit dem Rate, daß, da Europa heute mächtiger ist als der Sultan, dieser sich nur dann wird behaupten können, wenn er eine Politik verfolgt, welche Europa Vertrauen einflößt.

Marschall

Nr. 2511

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe, z. Z. in Letzlingen

Telegramm. Entzifferung

Nr. 1 Berlin, den 15. November 1895

Der österreichisch-ungarische Botschafter hat mir heute im Auftrage seiner Regierung mitgeteilt, dieselbe beabsichtige, außer einem

---

* Rifaat Bey.

** Über die Gründe des deutschen Vorgehens heißt es in einem Erlaß des Staatssekretärs Freiherrn von Marschall an den Botschafter in Wien Grafen zu Eulenburg vom 19. November (Nr. 896): „Außerdem habe ich, um irrigen Schlüssen entgegenzuwirken, welche die Pforte etwa aus der Nichtbeteiligung einer deutschen Flottenabteilung an einer etwaigen gemeinsamen Demonstration ziehen könnte, dem türkischen Geschäftsträger gesagt, daß ich mit tiefem Bedauern konstatieren müsse, daß die Zustände in Konstantinopel und in den Provinzen die Geduld Europas zu erschöpfen begännen" usw. Vgl. auch Nr. 2467.

zweiten Stationsschiff noch ein aus vier Kriegsschiffen bestehendes Geschwader nach der Levante abgehen zu lassen.

Rußland, England und Frankreich hätten derzeit schon Schiffsdivisionen in den nahen Gewässern stationiert, und die österreichisch-ungarische Regierung dürfe wohl voraussetzen, daß in Bälde auch die deutsche und die italienische Flagge sich daselbst zeigen würden. Wenn in der Folge im türkischen Orient Eventualitäten einträten, welche eine Bedrohung der Sicherheit und der Interessen der Fremden in sich schließen würden, so würde es zunächst darauf ankommen, zu sehen, ob die türkische Regierung fähig sei, die Ordnung herzustellen. Wenn nicht, wäre es nach Erachten seiner Regierung sodann an den Botschaftern, auf der Basis gemeinschaftlicher Beschlüsse von den einzelnen fremden Flottenabteilungen in gleicher Anzahl und ungefähr gleicher Stärke beizustellende Schiffe zu einer ausschließlich zum Schutz der europäischen Interessen bestimmten kombinierten Flottenabteilung zu vereinigen[1]. Ein etwaiger Widerspruch der Hohen Pforte gegen die Einfahrt dieser Schiffe in die Meerengen könnte dann selbstredend nicht mehr berücksichtigt werden, es müßte vielmehr ein eventuell türkischerseits aktivierter Widerstand durch entsprechendes gemeinsames Vorgehen gebrochen werden[2]. Empfehlen würde es sich allenfalls, die Kriegsfahrzeuge der Mächte vorerst in gewissen Distanzen von den Meerengen entfernt zu halten, um nicht durch eine Forcierung der Einfahrt die in Konstantinopel herrschende Erregung zu vermehren oder auch diese Maßnahme als eine direkt gegen den Sultan gerichtete Drohung erscheinen zu lassen.

Innerhalb der Aktion der kombinierten europäischen Flotte wäre darauf zu achten, daß darin vor allen die Einigkeit der Kabinette deutlich zum Ausdruck gelänge, weshalb auch die Gruppierung der Schiffe nach Allianzverhältnissen etc. möglichst zu vermeiden wäre.

Herr von Szögyény hat sodann gefragt, ob wir diesen Anschauungen beipflichteten und geneigt wären, den Kaiserlichen Botschafter in Konstantinopel entsprechend zu instruieren.

Ich habe dem österreichischen Botschafter erwidert, daß wir im Prinzip die Vorschläge seiner Regierung durchaus billigten[3], und daß wir eine großmächtliche Aktion zum Schutz der Europäer und etwaiger sonstiger gemeinsamer Interessen nur mit Genugtuung begrüßen könnten, daß es uns aber aus marinetechnischen Gründen zurzeit leider unmöglich sei, dem österreichischen Vorschlage unmittelbar praktische Folge zu geben[4].

Übrigens hätten auch Seine Majestät der Kaiser bereits die Entsendung des einzigen gegenwärtig im Mittelländischen Meer verfügbaren deutschen Kriegsschiffs an die kleinasiatische Küste und in die

Nähe der durch die Unruhen besonders gefährdeten Bezirke befohlen [3] *.

Euere Durchlaucht darf ich bitten, Seiner Majestät hiervon Meldung machen zu wollen.

Marschall

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:

[1] Wer soll die kommandiren?!
[2] wenn das man gut abläuft
[3] ja
[4] richtig

Schlußbemerkung des Kaisers:
Gut

Nr. 2512

Der Botschafter in Rom Bernhard von Bülow an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 179 Rom, den 15. November 1895

Unter Bezugnahme auf Telegramm Nr. 131 **.

Als ich heute das Glück hatte, Baron Blanc die Anerkennung Seiner Majestät des Kaisers und Königs und insbesondere für die Art und Weise, wie der italienische Minister der Auswärtigen Angelegenheiten die internationalen Beziehungen gegenüber dem österreichisch-ungarischen Geschäftsträger *** nuancierte, den allerhöchsten Dank auszusprechen, entgegnete derselbe sichtbar hoch erfreut: „Vous n'auriez pas pu me faire une communication qui me donne plus de plaisir. J'en suis profondément touché et heureux. Veuillez déposer aux pieds de Sa Majesté l'Empereur avec mes remercîments respectueux et sincères l'assurance de mon profond dévouement pour son auguste Personne comme pour sa politique."

Im weiteren Verlauf unserer ganz vertraulichen Unterredung sagte mir Baron Blanc, daß die italienische Flottendivision heute abend oder morgen, Sonnabend, auslaufen, aber vorderhand weder nach der Besikabai noch nach Lemnos gehen werde. Wohin die italienischen Schiffe später dirigiert werden würden, hinge von der ferneren Entwicklung der Verhältnisse ab; zunächst hätten dieselben nur Ordre, „à portée du télégraphe" in den türkischen Gewässern zu kreuzen. Der Minister erwähnte beiläufig, Lord Salisbury habe dem italienischen Botschafter in London, gesagt, daß, nachdem die französische Levanteeskader in See gegangen sei, das Kabinett von St. James das Auslaufen eines italienischen Geschwaders durchaus in der Ordnung finde. Die der

---

* Es handelte sich um S. M. S. „Moltke".
** Siehe Nr. 2540.
*** von Eperjesy.
† General Ferrero.

italienischen Flottendivision gegenüber der englischen Mittelmeerflotte vorgeschriebene Haltung präzisierte Baron Blanc folgendermaßen: „J'ai donné ordre à l'amiral Accinni de ne pas se fourrer entre les jambes des Anglais, mais de se tenir prêt à pouvoir se joindre à eux si les Anglais nous le demandaient et que nous y consentions.“

Über die ihm während der letzten Tage zugegangenen Nachrichten äußerte Baron Blanc, er höre aus St. Petersburg, daß man dort von der energischeren Haltung Englands überrascht und bis zu einem gewissen Grade impressioniert sei; aus Paris, daß die Franzosen ihre Entschließungen im großen wie in Nebenfragen (beispielsweise hinsichtlich der Bestimmung ihrer Levanteeskader lediglich von den Weisungen Rußlands abhängig machten; aus London, daß sich in der englischen öffentlichen Meinung ein Umschwung im Sinne einer kräftigeren Politik geltend mache. Baron Blanc fügte letzterer Mitteilung hinzu: „Ce mouvement, je l'espère, va aller en s'accentuant, si d'un côté les Anglais se persuadent bien que personne ne tira les marrons du feu pour eux, et si d'autrement nous évitons ce qui pourrait les décourager.“

Mein französischer Kollege* hatte hier angedeutet, daß die französische Eskader vielleicht nach Beirut gehen werde. Baron Blanc glaubt trotzdem nicht an eine baldige französische Landung in Syrien, da die Russen nicht wünschen würden, daß die Franzosen ihre Seestreitkräfte zersplitterten.

Baron Blanc schloß mit der Bemerkung, er hoffe, daß die auswärtige Politik des Ministeriums — welche er wiederholt mit den Worten: „ni précipiter ni négliger“ charakterisiert — die Unterstützung wie der hiesigen öffentlichen Meinung so auch der am 21. November wieder zusammentretenden Kammer finden werde.

Bülow

Nr. 2513

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe, z. Z. in Letzlingen

Telegramm. Entzifferung

Nr. 3 Berlin, den 16. November 1895

Da die an verschiedenen Punkten Kleinasiens ausgebrochenen Unruhen an Ausdehnung neuerdings eher zuzunehmen scheinen, möchte ich empfehlen, dem Ermessen Seiner Majestät anheimzustellen, ob es sich nicht angesichts der bedrohten Lage auch der deutschen Interessen in der Türkei doch ermöglichen ließe, ein zweites Kriegsschiff behufs Entsendung in das Mittelländische Meer — nicht notwendigerweise gleich nach den türkischen Besitzungen — in Dienst zu stellen.

---

* Billot.

Dies erscheint um so dringender mit Rücksicht darauf, daß Seine Majestät bei dem letzten Immediatvortrage zu äußern geruht haben, daß Seiner Majestät Schiff „Moltke“ wegen seiner Eigenschaft als Schiffsjungen-Schulschiff zu aktiven Aufgaben doch nur in beschränktem Maße geeignet sei.

Marschall

Randbemerkung Kaiser Wilhelms II.:

Für's erste bin ich noch dagegen ein weitres Schiff zu senden. Einmal machen 2 Schiffe nicht mehr Eindruck als eines; da wo alle andren Staaten durch Flotten oder ganze Divisionen vertreten sind. Andrerseits ist durch die Abkommandirung der Division in Ostasien theils unsre Mobilmachung zu Hause ernstlich erschwert, theils unser Indiensthaltungsfond — vom Parlament stets zu knapp bemessen, — so stark in Anspruch genommen, daß vorläufig eine weitre Indienstellung unthunlich ist. Wir haben eben keine Flotte mehr! W

Nr. 2514

Der Botschafter in Wien Graf zu Eulenburg an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 233 Wien, den 16. November 1895

Seine Majestät der Kaiser Franz Joseph befahl mich heute vormittag zur Audienz. Veranlassung hierzu gab der an Seine Majestät von Herrn von Szögyény gelangte Bericht über die ihm von Seiner Majestät unserm allergnädigsten Herrn gemachten Mitteilungen, welche wörtlich das ausdrückten, was das Telegramm Nr. 173* enthielt. Kaiser Franz Joseph bat mich, Seiner Majestät dem Kaiser den innigsten und wärmsten Dank für die Zusicherungen auszusprechen, welche wesentlich zu seiner Beruhigung beitrügen. Er seinerseits gebe sein heiligstes Versprechen, daß er auf das sorgsamste vermeiden werde, sich in eine kriegerische Aktion ungezwungen zu verwickeln und Deutschland hineinzuziehen.

Die Gesamtsituation sah der Kaiser günstiger an. Die österreichischen Kriegsschiffe werden zur Abfahrt bereitgestellt, über ihre Bestimmung ist jedoch noch nichts festgestellt. Sollte es zu einer gemeinsamen Flottendemonstration der Mächte kommen, will Seine Majestät die Gruppierung nach Bündnissen strenger vermeiden, weil bei einem gemeinschaftlichen Auftreten aller Mächte die meiste Aussicht vorhanden ist, daß auch die Beendigung der Demonstration gemeinschaftlich erfolge.

Wenn ernstere Komplikationen einträten, ist der Kaiser des Zusammengehens und der Verständigung mit England und Italien sicher. Seine Majestät sagten: „daß die Erklärungen Lord Salisburys, wonach

---

* Siehe Nr. 2542.

derselbe fest entschlossen sei, die frühere bewährte Politik durchzuführen, völlige Beruhigung in dieser Hinsicht gewährt."

Auf die Frage nach der Entsendung deutscher Fahrzeuge gab ich Seiner Majestät die Antwort, daß bei einem Einschreiten der Mächte zum Schutz der Christen außer den deutschen Stationären Kriegsschiffe anderer Mächte zur Genüge vorhanden seien, um Hülfe zu bringen. Die anderen deutschen Schiffe, die etwa entsendet würden, könnten auch in anderen Häfen als gerade in Konstantinopel den bedrohten Christen Hülfe bringen. Der Kaiser sprach hierauf den sehr lebhaften Wunsch aus, es möchten deutsche Schiffe bei einer Demonstration nicht fehlen. Es läge ihm viel an dem einheitlichen Bild.

Ich erwiderte, daß uns die glückliche Lage, in der wir uns gegenüber dem Orient befänden, naturgemäß Reserve auferlege. Übrigens seien bestimmte Entschlüsse noch in dieser Hinsicht nicht gefaßt, und hätte ich bis jetzt keinen Auftrag erhalten, mich in dieser Detailfrage zu äußern.

Eulenburg

Nr. 2515

Der Botschafter in Petersburg Fürst von Radolin an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 270 St. Petersburg, den 16. November 1895

Fürst Lobanow teilt mir heute einen wohl in Berlin bereits bekannten Vorschlag des Grafen Goluchowski mit behufs Verständigung über etwaige angesichts der Unruhen in der Türkei zu ergreifende Maßregeln*. Vertraulich sagt mir der Minister in gereiztem Ton gegen Graf Goluchowski, daß dieser Vorschlag ihm durchaus unpraktisch und ungeeignet zur Erreichung einer friedlichen Lösung erscheine. Ernste Gefahr für die fremden Untertanen in Konstantinopel hält Fürst Lobanow vorläufig für nicht wahrscheinlich und sogar für ausgeschlossen. Das voreilige, sonst belanglose Erscheinen eines zweiten Stationärs würde in diesem Augenblick nur unnütz Alarm und Panik hervorrufen. Die Vereinigung größerer Geschwader der Mächte vor den Dardanellen müßte nach Ansicht des Fürsten Lobanow die Muselmänner unnütz reizen und würde kein praktisches Resultat haben. Ein eventuelles Forcieren der Dardanellen müsse unabsehbare Folgen haben. Durch solche provokatorischen Maßregeln würde die Autorität und das Prestige des Sultans und seiner Regierung nur unnütz geschwächt, während es vor allem darauf ankommen müsse, dieselbe möglichst hoch zu halten. Der Sultan habe die beste Absicht, die versprochenen Reformen einzuführen; lasse man ihm doch Zeit dazu

* Vgl. Nr. 2505.

und gebe ihm die Möglichkeit, die Unruhen im Innern selbst zu unterdrücken. Hierzu sei es nötig, daß die Mächte seine Autorität möglichst unterstützen. Lord Salisbury habe aber letztere durch seine Rede nur noch mehr untergraben. England scheine Annexionsgedanken im Schilde zu führen, und meint Fürst Lobanow, jene Pläne seien ebensowenig wie die ganze Politik Lord Salisburys undurchschaulich.

Radolin

Nr. 2516

Der Botschafter in London Graf von Hatzfeldt an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 273 London, den 17. November 1895

Der österreichische Botschafter hat gestern Lord Salisbury die Mitteilung gemacht, welche Graf Goluchowski dem Grafen Eulenburg gegenüber in drei Punkten formuliert hatte. Der Premierminister hat dem Vorschlag zugestimmt, indem er gleichzeitig die Erwartung aussprach, daß der Sultan imstande sein würde, die Ruhe aufrechtzuerhalten, und daß damit für die Botschafter in Konstantinopel die Notwendigkeit fortfallen würde, die Schiffe zu requirieren.

Der Premierminister hat sich auch damit einverstanden erklärt, daß jeder Botschaft zwei Stationäre zugeteilt werden.

Hatzfeldt

Nr. 2517

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 129 Pera, den 17. November 1895

Vertraulich

Durch die von mir auf Befehl Euerer Durchlaucht heute ausgeführten Demarchen, betreffend die dem Sultan erteilte letzte Warnung*, ist Seine Majestät in tiefste Bestürzung versetzt worden.

Kiasim Bey** erschien heute nachmittag bei mir, um mir im Auftrag des Sultans zu erklären, daß Seine Majestät nunmehr[1] bereit sei, alles und jedes zu tun, was von ihm verlangt werde. Er bitte

* Siehe Nr. 2510.

** Sekretär des Sultans.

mich nur, ihm diejenige Politik zu bezeichnen, welche er zu befolgen habe, um Europa Vertrauen wieder einzuflößen[2].

Ich bemerkte Kiasim Bey, daß ich ihm allerdings nur meine persönliche Auffassung darüber kundgeben könne.

Diese gehe dahin, vor allem den ihm von den Vertretern der Mächte gegebenen Ratschlägen schnell und gewissenhaft nachzukommen, sowie dasjenige, was sie im Interesse der Beilegung der Krisis von ihm forderten, ohne Anstand zuzugestehen.

Sodann durch peremtorische Befehle an die Behörden und Militärbefehlshaber, in den Provinzen dem Blutbad Einhalt zu tun. Die Schuldigen seien zu bestrafen, gleichviel ob Christen oder Muselmänner, den Unschuldigen aber Schutz gegen Gewalttätigkeiten zu gewähren.

Schließlich bemerkte ich Kiasim Bey als meine persönliche Meinung, daß Seine Majestät vielleicht gut daran täten, sich auch mit den übrigen Botschaftern, sei es direkt, sei es durch Vermittelung des Großwesirs, in Verbindung zu setzen, um ihnen offen und ehrlich seinen Entschluß zu bekunden, alles zu tun, was sie für geeignet hielten, um der Krisis ein möglichst schnelles Ende zu bereiten und sie zu fragen, was er zur Erreichung dieses Zwecks zu tun habe.

Saurma

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:

[1] !

[2] wird ihm nie wieder gelingen

Schlußbemerkung des Kaisers:

Alles sehr schön! nutzt aber nichts, weil der Sultan keine Macht mehr hat.

Nr. 2518

Der Botschafter in Petersburg Fürst von Radolin an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 271 St. Petersburg, den 17. November 1895

Österreichischer Geschäftsträger*, der aber nicht genannt werden will, sagte mir vertraulich, Fürst Lobanow, den er heute gesehen, sei mit Sendung zweiten Stationärs nach Konstantinopel einverstanden, auch finde er Erscheinung von fremden Kriegsschiffen in Levantegewässern an sich nicht unzweckmäßig, Rußland aber habe nur drei kleine Schiffe dort zur Verfügung. Dagegen habe sich Fürst Lobanow absolut gegen den Graf Goluchowskischen Vorschlag bezüglich eventuellen Forcierens der Dardanellen ausgesprochen und halte diesen

---

* Markgraf von Pallavicini.

Punkt als Vertragsbruch für unannehmbar. Außerdem gebe Fürst Lobanow die möglichen anarchischen Zustände in Konstantinopel, die den Sultan und fremde Untertanen gefährden könnten, überhaupt nicht zu; Fürst Lobanow deutete gesprächsweise dem Geschäftsträger an, daß England eine gemeinschaftliche Aktion als einen Erfolg der Rede Lord Salisburys * auffassen würde.

Radolin

Nr. 2519

Der Botschafter in Wien Graf zu Eulenburg an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 264 Wien, den 17. November 1895

Nachdem Seine Majestät der Kaiser Franz Joseph mir gestern vormittag persönlich in sehr dringender Weise die Bitte ausgesprochen hatte, Deutschland möge sich bei der Eventualität einer Flottendemonstration der Mächte beteiligen, um nicht das Bild europäischer Einigkeit zu stören, suchte mich Graf Goluchowski abends auf, um mir dieselbe Bitte sehr eindringlich vorzutragen.

Ich habe dem Grafen in derselben Weise geantwortet wie Seiner Majestät dem Kaiser: daß uns unsere glückliche Lage bezüglich des Orients Reserve auferlege, daß leider unsere Flotte noch zu klein sei, um an allen Punkten erscheinen zu können, wo unsere Interessen es verlangten — hier aber unsere Interessen durch die Stationäre genügend vertreten schienen —, im übrigen die letzte Entscheidung noch nicht gefällt und jedenfalls mir bestimmte Weisungen einer Ablehnung nicht zugegangen seien.

Schließlich habe ich dem Grafen wie Seiner Majestät dem Kaiser zugesagt, daß ich die österreichischen Wünsche nach Berlin übermitteln würde.

Ich habe den Eindruck, daß es Graf Goluchowski in erster Linie darum zu tun ist, unsere rückhaltlose Zustimmung zu seinen Vorschlägen möglichst schnell zu haben, damit sein Erfolg nicht in Frage kommt — besonders nicht gar durch seine Freunde in Frage gestellt werde.

Ob bei der später vielleicht stattfindenden Demonstration deutsche Schiffe anwesend sind oder nicht, ist ihm cura posterior.

P. Eulenburg

---

* Vgl. Nr. 2492, Fußnote ***.

Nr. 2520

Der Botschafter in Petersburg Fürst von Radolin an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Entzifferung

Nr. 452 St. Petersburg, den 16. November 1895

Der Marineattaché Kalau vom Hofe meldet: Die Mobilmachung der Schwarzen-Meer-Flotte wird vorbereitet. Vermehrte Tätigkeit der Zentralbehörde. Nachtragskredite zur Beschleunigung des Schiffsbaus, Ausrüstung und Reparaturen bewilligt.

Verstärkung des Mittelmeergeschwaders durch Schiffe von Kronstadt (Panzer „Peter Weliki" und zwei andere) beabsichtigt.

Man hofft, daß eine kriegerische Aktion noch bis zum Frühjahr[1] vermieden werden kann. Radolin

---

Randbemerkung Kaiser Wilhelms II.:

[1] Nach der Krönung?

Schlußbemerkung des Kaisers:

Dann werden wir uns auch darauf einrichten und unsre Schulschiffe früher heimkehren lassen müssen, damit sie nicht abgeschnitten werden, event[uel]l müßte auch die Division aus Ostasien heimkehren.

Die Armee Vermehrung muß umgehend ins Auge gefaßt werden. W.

Nr. 2521

Der Botschafter in Rom Bernhard von Bülow an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 182 Rom, den 19. November 1895

Baron Blanc sagt mir, er habe aus Wien und St. Petersburg die telegraphische Meldung erhalten, daß Fürst Lobanow auf denjenigen Punkt der Vorschläge des Grafen Goluchowski, welcher die Möglichkeit einer eventuellen internationalen Flottendemonstration vor Konstantinopel* ins Auge faßte, nicht eingehe. Im Anschluß hieran teilte mir der Minister mit, daß ihn der österreichisch-ungarische Geschäftsträger heute morgen aufgesucht habe, um ihn zu fragen, wie er über die russische Weigerung denke. Seine Herrn von Eperjesy erteilte Antwort wiederholte mir Baron Blanc nicht wortgetreu, aber sinngemäß, wie folgt: „Je ne crois pas qu'il ait lieu de prendre au tragique le refus de la Russie. — Je désire toujours la continuation de l'accord entre tous les ambassadeurs des Grandes Puissances à Constantinople. — Il me semble cependant que l'incident en question prouve que les trois Puissances, qui sont liées entr'elles par les stipulations du 12 décembre 1887, ne devraient pas trop craindre de se montrer ensemble[1]. Il faut notamment ne pas laisser croire

---

* Siehe Nr. 2505.

à Paris qu'il serait possible de semer la zizanie entre Rome et Vienne, en excitant les défiances de l'Italie contre l'Autriche par des manœuvres dans le genre de l'article du ‚Temps' du 16 novembre et les défiances de l'Autriche contre un accord séparé anglo-italien qui n'existe pas."

Baron Blanc kam wiederholt darauf zurück, wie hohen Wert er auf den Zusammenschluß der durch gemeinsame Mittelmeerinteressen verbundenen drei Mächte Österreich-Ungarn, Italien und England lege. Der Minister ließ hierbei streng vertraulich die Bemerkung fallen: „Je ne grossirai pas les questions, je ne veux entraîner personne, mais si l'Angleterre et l'Autriche marchaient, je les suivrai[1]." Der Minister betonte auch heute, daß er andererseits nicht daran denke, sich zu avancieren, bevor England in Aktion getreten sei. Den italienischen Botschafter in Konstantinopel* hat Baron Blanc angewiesen, sich nicht von seinen übrigen Kollegen zu trennen, solange alle einig wären, aber im Fall von Meinungsverschiedenheiten mit dem österreichisch-ungarischen und englischen Vertreter zu gehen[2]. In der dem italienischen Botschafter erteilten Instruktion findet sich, wie Baron Blanc im engsten Vertrauen hinzufügte, der Satz: „Wenn Ihr österreichisch-ungarischer Kollege die Beteiligung der deutschen Botschaft an italienisch-österreichisch-englischen Demarchen anstreben sollte, ersuche ich Sie, dieser Tendenz unter dem Hinweis darauf entgegenzuwirken, daß die Zurückhaltung Deutschlands in spezifisch orientalischen Fragen berechtigt ist und dem österreichisch-italienisch-englischen Interesse nicht widerspricht[3]."

Mit der neuerlichen Haltung des Londoner Kabinetts schien der italienische Minister der Auswärtigen Angelegenheiten im großen und ganzen nicht unzufrieden zu sein.

Bülow

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:
[1] Richtig
[2] gut
[3] sehr gut
Schlußbemerkung des Kaisers:
Gut
Blanc ist von allen andren Mächte Ministern bei weitem der Vernünftigste; aber Bülow hat ihn gut instruirt.

Nr. 2522

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 132 Pera, den 19. November 1895

Bei Gelegenheit einer Besprechung mit meinen Kollegen gaben mir dieselben ihre Befriedigung über die dem Sultan auf höhere

---

* A. Pansa.

Weisung von mir erteilte ernste Warnung* zu erkennen. So deutlich und unumwunden sei bisher noch von keinem der Botschafter zu ihm gesprochen worden, und könne diese Sprache nur dazu beitragen, ihn zu einer heilsamen Einsicht zu bringen, wenn er einer Sinnesänderung überhaupt noch fähig sein sollte.

Saurma

Nr. 2523

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 133 Pera, den 19. November 1895

Sämtliche Vertreter der Großmächte sind nunmehr im Besitz der Zustimmung ihrer Regierungen bezüglich der Entsendung eines zweiten Stationärs.

Ich möchte das gleiche für uns befürworten[1]**, da gerade wir die größte Kolonie hier haben, und unsere alte „Loreley", die gegenwärtig überhaupt nur noch zirka 40 Fahrstunden bis zu einer Kesselreparatur hat, nur Unzureichendes für den eventuellen Schutz der hiesigen Deutschen zu leisten imstande wäre.

Saurma

Randbemerkung Kaiser Wilhelms II.:

[1] Habe leider keinen! S. M. Aviso Kaiseradler war von mir dazu bestimmt. Leider ist er vor kurzem mit seinen Kesseln total zusammengebrochen, da er **20** Jahre alt ist, daß er einer großen Kesselauswechslung im Dock unterworfen werden muß, die viele Monate dauert. Geld zu einem Stationär soll vom Reichstag gefordert und nach Bewilligung eine englische Yacht gekauft werden, da bei uns kein Fahrzeug dazu passend, vor allem geräumig vorhanden ist.

Nr. 2524

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 135 Pera, den 19. November 1895

Der Sultan hat sich, meinem Rat folgend***, jetzt auch an die übrigen Botschafter mit der Bitte gewandt, ihm zu erklären, was er zu tun habe, um das Vertrauen der Mächte wieder zu gewinnen.

In einer gestrigen Zusammenkunft verabredeten wir, ihm neben dem, was ihm bereits durch mich früher gesagt wurde (Telegramm

---

* Vgl. Nr. 2510.
** Vgl. Nr. 2507 und 2513.
*** Vgl. Nr. 2510 und 2517.

Nr. 129*), zu empfehlen, „energische Wiederherstellung der Ruhe in den Provinzen und Ergreifung von Maßregeln zur Sicherung der Ordnung in der Hauptstadt". Verschiedene zu diesem Zweck geeignete [Maßregeln**] wurden ihm dabei angezeigt. Bereits heute hat uns der Sultan erklärt, daß er alles angenommen und die entsprechenden Weisungen in dem von uns angegebenen Sinne erlassen habe. Bericht folgt.

Saurma

Schlußbemerkung Kaiser Wilhelms II.:
Gut

Nr. 2525

Der Botschafter in London Graf von Hatzfeld an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 276 London, den 20. November 1895

Im Anschluß an Telegramm Nr. 275***.

Durch vertrauliche Unterhaltung mit Lord Salisbury ist mein Eindruck verstärkt worden, daß er jetzt vor allem an zwei Punkten festhält: Übereinstimmung der Mächte in Konstantinopel und Initiative Österreichs[1] in bezug auf die für die Sicherheit der Fremden erforderlichen Vorschläge. Letztere begründete er mir gegenüber damit, daß ein von Österreich ausgehender Vorschlag von anderen Mächten stets mit weniger Mißtrauen werde aufgenommen werden als ein englischer Vorschlag.

Graf Deym nimmt nach vertraulichen Äußerungen mir gegenüber an, daß Graf Goluchowski jetzt seinen letzten Vorschlag modifizieren wird, um das Bedenken des Fürsten Lobanow wegen etwaiger Forcierung der Dardanellen zu beseitigen. Das gleiche scheint Lord Salisbury zu erwarten, und mein Eindruck ist, daß er allem zustimmen wird, was von Wien kommt, indem er den Russen und Franzosen überläßt, österreichische Vorschläge abzulehnen.

Auf meine Frage, was nach seiner Auffassung für die Sicherheit der Fremden in Konstantinopel geschehen werde, falls keine Einigung unter den Mächten auf Grund einer österreichischen Proposition zustande komme, und die Fremden dort tatsächlich bedroht würden, erwiderte mir der Premierminister, daß er dann nichts dazu tun könne[2].

* Siehe Nr. 2517.
** Zusatz von der Hand des Freiherrn von Marschall an Stelle einer fehlenden Zifferngruppe.
*** Siehe Nr. 2461.

Als die größte Gefahr für die Türkei betrachtet Lord Salisbury jetzt den arabischen Aufstand, welcher nach seiner Versicherung durch keinerlei äußere Einflüsse herbeigeführt noch geschürt ist[3]. An französische Absichten auf Syrien glaubt er trotz Entsendung französischen Kriegsschiffs nicht.

Mit dem Artikel der „Morning Post" versichert er, nicht das geringste zu tun zu haben. Hatzfeldt

---

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:
[1] Ja leider
[2] Wien u[nd] Rom Petersb[ur]g mitth[eilen]
[3] dann ist es sicher geschehn
Schlußbemerkung des Kaisers:
Er spielt falsch

Nr. 2526

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 138 Pera, den 20. November 1895

Seine Majestät der Sultan sandte mir heute seinen ersten Sekretär Tahsin Bey, um mich zu bitten, bei den übrigen Botschaftern mich dafür zu verwenden, daß deren Regierungen Abstand von der Entsendung von zweiten Stationären* nähmen.

Ich erklärte mich dazu außerstande, beruhigte aber Seine Majestät über den Zweck dieser Maßregel, welche in keiner Weise gegen seine Person gerichtet sei, sondern lediglich zur Beruhigung der hier lebenden Fremden ergriffen werden solle.

Saurma

Nr. 2527

Der Botschafter in Paris Graf Münster an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 232 Paris, den 20. November 1895

Herr Berthelot sagt mir, er habe die österreichischen Vorschläge nur insoweit angenommen, als es sich um einen zweiten Stationär handelt. Der Firman für denselben sei schon erwirkt und ein Aviso segele heute von Athen aus nach Konstantinopel ab. Was aber den weiteren Vorschlag betreffe, die verbündeten Flotten durch die Dardanellen zu schicken und, falls nötig, durch Gewalt zu forcieren, so gehe das der hiesigen Regierung viel zu weit, und sie habe ent-

---

* Vgl. Nr. 2523.

schieden es abgelehnt[1], sich dabei zu beteiligen. Diese Antwort wird mit derjenigen Rußlands identisch sein.

Über ein weiteres Gespräch mit dem Minister über die orientalische Frage berichte ich durch Feldjäger. Münster

Randbemerkung Kaiser Wilhelms II.:

[1] Diese Antwort ist in Petersburg dem Chemiker diktirt worden.

Schlußbemerkung des Kaisers:

Die Ablehnung ist Goluchowski ganz gesund, warum kann er mit seinen Anfragen nicht warten wie ich vorschlug bis England mit so etwas hervortrat. Er wird sich aber über die Antwort ärgern, und zugleich sehn, wie weit Gallien die Rolle der Maitresse dem Slavischen Louis gegenüber schon eingegangen ist, und das ist gut.

Nr. 2528

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an das Auswärtige Amt

Entzifferung

Nr. 195 Pera, den 20. November 1895

Der Eindruck, welchen die letzte Warnung der Kaiserlichen Regierung* auf den Sultan machte, war ein überaus tiefer. Bereits dreimal sandte er den Minister der Auswärtigen Angelegenheiten zu mir, um von mir zu erforschen, ob ich glaubte, daß die Flotten der Mächte kämen, um ihn abzusetzen. Kiasim Bey habe ihm nach seiner Unterredung mit mir Andeutungen in dieser Richtung gemacht.

Ich vermochte Seiner Majestät immer nur zu wiederholen, daß ich nichts über die Absichten der bezüglichen Regierungen wisse, daß ich aber jedenfalls das eventuelle Erscheinen ihrer maritimen Streitkräfte in türkischen Gewässern für einen Schritt halte, aus welchem sich unter Umständen allerdings sehr ernste Folgen für Seine Majestät ergeben könnten. Saurma

Schlußbemerkung Kaiser Wilhelms II.:
Gut

Nr. 2529

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Botschafter in Rom Bernhard von Bülow

Telegramm. Konzept von der Hand des Vortragenden Rats Mumm von Schwarzenstein

Nr. 136 Berlin, den 21. November 1895

Graf Lanza teilt mit, daß Graf Nigra gemeldet habe, die Kaiserliche Regierung habe den Sultan verständigt, daß Deutschland aus

* Vgl. Nr. 2510.

Freundschaft für den Sultan der allgemeinen Flottendemonstration fern bleibe. Graf Nigra will dies aus englischer Quelle erfahren haben.

Baron Saurma hatte bereits vorher berichtet, daß meine bezüglichen Eröffnungen an den türkischen Geschäftsträger* durch Indiskretion des türkischen Chiffrierbureaus zur Kenntnis der russischen und französischen Botschaft gekommen seien.

Wir haben das Bekanntwerden des vollständigen Textes nicht zu scheuen, welcher den Gesamteindruck einer außerordentlich ernsten Warnung gibt. Der freundschaftliche Vordersatz war darauf berechnet, diesen Eindruck noch technisch zu verstärken.

Wir haben von Anfang an nie einen Augenblick für möglich gehalten, daß der weitgehende Vorschlag des Grafen Goluchowski, dessen Annahme die franko-russische Politik von ihrer bisherigen Grundlage weggezogen haben würde, die Zustimmung von Rußland und Frankreich finden könnte. Unser selbständiges Eingreifen bezweckte angesichts dessen, den Sultan auf einem anderen Wege zur Nachgiebigkeit zu bringen und dadurch zu vermeiden, daß von gegnerischer Seite die Aktion des Grafen Goluchowski als eine ergebnislose bezeichnet werden könne.

Dieses Ziel glauben wir erreicht zu haben, denn es ist heute nicht mehr zweifelhaft, daß der Sultan jetzt aufrichtig bestrebt ist, dem Verlangen der Botschafter nachzukommen. Wieviel von diesem Erfolge auf unsere Aktion und wieviel auf die angedrohte Flottendemonstration kommt, ist ein diplomatisches Internum, welches für die Außenwelt kaum Interesse hat. Hauptsache ist, daß der Aktion des Grafen Goluchowski diejenige Wirkung tatsächlich gefolgt ist, auf welche sie berechnet war.

Die vorstehend skizzierten Gedanken stelle ich anheim, dem Baron Blanc ganz vertraulich als Ihr Eigen zu insinuieren.

Marschall

Nr. 2530

Kaiser Wilhelm II., z. Z. in Göhrde, an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Telegramm. Entzifferung

Göhrde, den 23. November 1895

Nach Rücksprache mit dem Kommandierenden Admiral** und mit dessen Einverständnis habe ich befohlen, daß „S. M. S. Kaiser" von Asien zurückberufen und nach Port Said beordert werden soll. Es ist

---

* Siehe Nr. 2510.

** Admiral Knorr.

dies geschehen, da ich aus den wiederholten Telegrammen unseres Botschafters in Konstantinopel ersehen habe, daß das Nichterscheinen eines zweiten Stationärs unsererseits bei seinen anderen Kollegen Zweifel in unsere Aufrichtigkeit in der Mitwirkung zur Pression auf die Türkei erweckt hat. Die Stationierung des „Kaiser" in Port Said hält denselben fern von den anderen Flotten, verleiht zugleich, im Fall ernstere Unruhen von Arabien nach Ägypten übergreifen sollten, der großen deutschen Kolonie dortselbst Sicherheit. Sollten ernste Komplikationen zwischen den europäischen Staaten entstehen, so kann der „Kaiser" rascher von Port [Said], ohne abgeschnitten zu werden, als von China zurückkehren, um unsere stark geschwächte Schlachtflotte, die seiner dringend bedarf, zu verstärken. Dieselbe besteht zurzeit nur aus sechs Schiffen, vier neuen und zwei alten. Es kann bei dem augenblicklichen Mangel an Geld wie an Personal nicht einmal ohne Etatsüberschreitung die „Deutschland" jetzt in Dienst gestellt werden. Die Mitteilung von dem demnächstigen Erscheinen des „Kaiser" in Port Said seitens Euerer Durchlaucht (innerhalb vier Wochen etwa) dürfte ein neuer Beleg unseren Verbündeten für unsere Aufrichtigkeit sein und eine Beruhigung für die Deutschen in der Türkei.

Fortsetzung folgt.

Wilhelm I. R.

Wittenberge, den 23. November 1895

Fortsetzung.

Ich bedauere, daß bei den geradezu himmelschreienden Zuständen in unserer Marine und ihrer völligen Unzulänglichkeit in jeder Hinsicht dieses die einzige Art ist, in welcher ich den Wünschen Euerer Durchlaucht betreffs unserer Flagge im Mittelländischen Meer entgegenkommen kann. pp.

Wilhelm I. R.

Nr. 2531

Der Reichskanzler Fürst von Hohenlohe an Kaiser Wilhelm II.

Telegramm. Eigenhändiges Konzept

Berlin, den 23. November 1895

Euere Majestät muß ich auf das dringendste bitten, den Befehl der Rückberufung Eurer Majestät Schiff „Kaiser" aus Ostasien so lange zurückhalten zu wollen, bis ich Eurer Majestät die politischen Gründe dargelegt habe, welche sowohl die Rückberufung des Schiffs wie dessen Stationierung in Port Said unmöglich machen. Die

Schwächung unserer Flotte in den ostasiatischen Gewässern würde in diesem Augenblick einem Verzicht auf die Ansprüche gleichkommen, über die wir zurzeit mit der chinesischen Regierung verhandeln. Die Stationierung eines Schiffs von der Stärke Eurer Majestät Schiff „Kaiser" in Port Said würde eine Änderung der Politik bedeuten, welche wir in der orientalischen und ägyptischen Frage bisher mit Eurer Majestät Genehmigung verfolgt haben, und deren volle Aufrichtigkeit heute von keiner Macht bezweifelt wird.

In Berücksichtigung der Dringlichkeit der Sache bitte ich Euere Majestät, die Stunde bestimmen zu wollen, wann ich Eurer Majestät Vortrag erstatten kann*.

C. Hohenlohe

Nr. 2532

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 146 Pera, den 26. November 1895

Bekanntlich hat sich der Sultan vor wenigen Tagen direkt an die Kabinette mit der Bitte gewandt, die beschlossene Maßregel, betreffend Entsendung zweiter Stationäre, rückgängig zu machen.

Infolgedessen haben die hiesigen Botschafter sämtlich an ihre Regierungen gestern, 25., folgendes telegraphiert:

„Ihrer einstimmigen Auffassung nach erscheine die fragliche Maßregel als geboten sowohl im Interesse der Sicherheit der europäischen Kolonien als wegen des hier auf dem Spiel stehenden Ansehens der Mächte, deren Vertretern die Zustimmung des Sultans für die Durchgangsfirmans bereits mitgeteilt worden war.

Es sei auf der Gewährung der Firmans unter Bezeichnung einer Frist zu bestehen mit der Warnung, daß, wenn diese Frist abgelaufen, entsprechende Maßregeln würden ergriffen werden, um die Ausübung eines Rechts zu sichern, welches durch die Verträge formell anerkannt worden sei."

Der von den Botschaftern mir gegenüber ausgesprochenen Hoffnung, die Kaiserliche Regierung möchte doch die übrigen Regierungen in dieser Angelegenheit — wenn auch nur moralisch, das ist durch bloße Anmeldung eines Fahrzeugs, unterstützen, hielt ich entgegen, der Sultan sei sich genügend bewußt, daß die Kaiserliche Regierung bei ihren hier in Betracht kommenden Zielen mit den übrigen

* S. M. Schiff „Kaiser" wurde zunächst nicht zurückberufen. Infolge einer Beschädigung im Hafen von Amoy mußte das Schiff im Januar zur Reparatur nach Hongkong in Dock gehen, von wo es Anfang Februar die Heimreise antreten sollte. Auf Befehl des Kaisers blieb aber das Schiff vorläufig in Ostasien.

Mächten einig sei, und bedürfe zur Erkenntnis dieser Tatsache wohl nicht einer jedesmaligen äußerlich sichtbaren Bekräftigung.

Überdies sei eben ein entsprechendes Fahrzeug zurzeit nicht zur Hand, und damit müsse man sich abfinden.

Saurma

Nr. 2533

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Botschafter in Konstantinopel Freiherrn von Saurma

Telegramm. Konzept von der Hand des Vortragenden Rats von Holstein

Nr. 82 Berlin, den 26. November 1895

Antwort auf Telegramm 146*.

Ew. pp. Ablehnung, zu dem neuesten Beschluß der Botschafter betreffend die zweiten Stationäre Stellung zu nehmen, deckt sich mit unsrer sonstigen Haltung, während ich nicht sicher bin, ob alle Ihre Kollegen dabei genau den Standpunkt ihrer respektiven Regierungen vertreten. Wenigstens gaben hier eingelaufene Berichte den Eindruck, daß einzelne Kabinette anfangen, in der Frage weich zu werden.

Infolgedessen ward gestern von uns dem Wiener Kabinett geraten, den Verhältnissen Rechnung zu tragen und durch seinen Vertreter als Doyen die Initiative des vorläufigen Verzichts auf zweiten Stationär zu nehmen. Graf Goluchowski hatte aber gerade eine Direktive für Aufrechthaltung des Stationärantrags — offenbar denjenigen, von welchem Ew. Telegramm 146 handelt — nach Konstantinopel geschickt.

Heute früh teilte mir nun der russische Botschafter mit**, der Sultan habe an den Zaren die Bitte gerichtet, dieser möge auf Beseitigung des Stationärantrags hinwirken. Der Botschafter fügte hinzu, der Zar sei geneigt, der Bitte Folge zu geben. Zunächst wünsche die russische Regierung zu wissen, wie Deutschland sich stellen würde.

Dem Bestreben, uns gegen Österreich und dessen Gruppe vorzuschieben, bin ich durch die Erwiderung ausgewichen, daß wir uns ja in Ermangelung eines geeigneten Fahrzeugs bei der ganzen Stationärverhandlung nicht beteiligt und deshalb keinen Anlaß hätten, jetzt nachträglich Stellung zu nehmen. Wir würden aber, falls alle andern Mächte einig seien, gegen deren Entscheidung keine prinzipiellen Bedenken haben.

Ew. stelle ich anheim, vorstehendes vertraulich bei Ihrem österreichischen Kollegen zu verwerten.

Marschall

---

* Siehe Nr. 2532.

** Siehe Nr. 2534.

Nr. 2534

Aufzeichnung des Staatssekretärs des Auswärtigen Amtes Freiherrn von Marschall

Reinschrift von der Hand des Vortragenden Rats Mumm von Schwarzenstein*

[Berlin, den 26. November 1895]

Soeben hat mich der russische Botschafter aufgesucht, um mir mitzuteilen, er habe ein Telegramm von Fürst Lobanow erhalten, wonach der Sultan sich direkt an den Kaiser von Rußland gewandt habe mit der Bitte, bei den Großmächten dahin wirken zu wollen, daß von der Entsendung der zweiten Stationäre Abstand genommen werde. Der Sultan motiviere seine Bitte damit, daß bisher den Fremden keinerlei Schaden in der Türkei zugefügt worden sei, und daß in der Hauptstadt keinerlei Unruhen vorgefallen seien. Die Entsendung zweiter Stationäre werde die Bevölkerung der Türkei aufregen und dem Sultan die Aufgabe erschweren, Ordnung zu halten, während die Armenier darin eine Ermutigung ihrer revolutionären Bestrebungen sehen würden.

Graf Osten-Sacken teilte im Auftrage seiner Regierung mit, der Kaiser von Rußland sei geneigt, dem Wunsche des Sultans entsprechend seine Vermittelung bei den anderen Regierungen eintreten zu lassen, und er sei beauftragt zu fragen, ob wir diesen Standpunkt teilten.

Ich erwiderte dem russischen Botschafter, daß wir selbst aus marinetechnischen Gründen nicht in der Lage seien, einen zweiten Stationär zu entsenden, und daher auch nicht in der Lage seien, irgendwelche Initiative zu ergreifen. Da die Initiative zu dem Vorschlage der Entsendung zweiter Stationäre von Wien ausgegangen, würde nach unserer Ansicht Fürst Lobanow gut tun, sich zunächst mit Graf Goluchowski in Verbindung zu setzen.

Sollten sämtliche anderen Mächte in die Aufschiebung der Entsendung von zweiten Stationären willigen, so hätten wir dagegen selbstverständlich auch nichts einzuwenden.

Marschall

Nr. 2535

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherrn von Marschall an den Botschafter in Konstantinopel Freiherrn von Saurma

Telegramm. Konzept von der Hand des Vortragenden Rats Mumm von Schwarzenstein

Nr. 85 Berlin, den 29. November 1895

Der türkische Geschäftsträger war eben bei mir, um mich im Auftrage seiner Regierung zu bitten, bei den Großmächten dahin zu wirken, daß die Entsendung der zweiten Stationäre unterbleibe.

---

* Am Kopf des Schriftstücks steht von der Hand des Vortragenden Rats Mumm von Schwarzenstein: Auftragsgemäß habe ich dem österreichischen Botschafter von dem Inhalte der nebenstehenden Aufzeichnung Mitteilung gemacht. v. M. 26

Ich habe es abgelehnt, diesem Wunsche zu entsprechen, und dem Geschäftsträger gesagt, wir seien zwar selbst aus marinetechnischen Gründen zurzeit nicht in der Lage, einen zweiten Stationär zu entsenden, gleichwohl teile die Regierung Seiner Majestät des Kaisers durchaus die Auffassung der übrigen Großmächte und könne dem Sultan nur dringend raten, dem gemeinsamen Antrage derselben zu entsprechen.

Die Entsendung der zweiten Stationäre sei in keiner Weise gegen die Person des Sultans gerichtet, sondern bezwecke nur die Beruhigung der Fremden in der Türkei.

Ew. ersuche ich, sich dort im gleichen Sinne zu äußern und dabei einfließen zu lassen, daß eine Ablehnung des Verlangens der Großmächte dem Sultan möglicherweise auch persönliche Feindschaften zuziehen könne.

Marschall

Nr. 2536

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Botschafter in London Grafen von Hatzfeldt

Telegramm. Konzept von der Hand des Vortragenden Rats Mumm von Schwarzenstein

Nr. 333 Berlin, den 6. Dezember 1895

Fürst Lobanow hat gestern dem Fürsten Radolin angedeutet, „daß Deutschland seine hohe Mission, in seiner Uneigennützigkeit wurzelnd als Vermittler zu wirken gegenwärtig Gelegenheit hätte, im Interesse des Friedens in besonderem Maße zu betätigen; Fürst Lobanow habe aber das unbestimmte Gefühl, daß der deutsche Vertreter in Konstantinopel sich zu sehr effaciere".

Unverkennbar sollte dies heißen, der deutsche Vertreter möge doch den von Rußland gestellten, dann wieder fallen gelassenen Antrag auf Zurückziehung der Forderung der Fermane für die zweiten Stationäre unterstützen.

Ich habe darauf dem Fürsten Radolin geantwortet*:

„Trotzdem Deutschland bei allen türkischen Angelegenheiten weniger als die übrigen Großmächte interessiert ist, hat doch der Kaiserliche Botschafter in Konstantinopel in der letzten Zeit eine durchaus nicht effacierte Rolle gespielt. Der Rat, welchen er dem Sultan zu der Zeit erteilte, wo die Massakers ihre größte Ausdehnung angenommen hatten, hat sogar ein gewisses Retentissement gehabt, und ihm ist eine günstige Wirkung allgemein zuerkannt worden**. In

* Durch Telegramm Nr. 215 vom 6. Dezember.
** Vgl. Nr. 2522.

der Stationärfrage hat Baron Saurma, obschon Deutschland nicht in der Lage war, selber ein geeignetes Schiff zu schicken*, gleichwohl mit größter Entschiedenheit die Schritte der übrigen Botschafter unterstützt. Die Einigkeit der Mächte in dieser Frage ward gestört und damit die Wirksamkeit ihrer Vorstellungen beeinträchtigt nicht durch die Haltung des deutschen, sondern durch die des russischen Botschafters, welcher neuerdings erklärte, ohne Instruktionen zu sein.

Gleichwohl war die erste Anregung der Entsendung eines zweiten Stationärs ursprünglich grade von Herrn von Nelidow ausgegangen.

Sobald und soweit nach Eintreffen der russischen Instruktionen die Einigkeit unter den Mächten wiederhergestellt sein wird, wird auch der Sultan nachgeben."

Es ist übrigens nur natürlich, daß jede der beiden großen Interessentengruppen, die sich in Pera gegenüberstehen, Deutschland für ihre Zwecke nutzbar machen möchte. pp.

Marschall

Nr. 2537

Der Botschafter in Konstantinopel Freiherr von Saurma an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 163 Pera, den 10. Dezember 1895

Soeben teilt mir der Minister des Äußern mit, daß Seine Majestät der Sultan die Genehmigung zur Durchfahrt durch die Meerengen für die zweiten Stationäre unter der Voraussetzung erteilt hat, daß dieselben bezüglich ihrer Größe dasjenige Maß innehalten, welches durch den Pariser Vertrag bestimmt ist, sowie daß durch diese Maßregel nichts an den Festsetzungen des gedachten Vertrags geändert werde.

Saurma

* Vgl. Nr. 2523.



C. Versuche einer Aktivierung der Entente à trois



Nr. 2538

Der Botschafter in Rom Bernhard von Bülow an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 184 Rom, den 8. November 1895

Geheim

pp. In welcher Richtung sich gegenwärtig die Gedanken der hiesigen leitenden Staatsmänner bewegen, möchte ich aus einer Bemerkung entnehmen, welche Baron Blanc heute im Laufe einer Unterredung über die allgemeine Lage mir gegenüber machte. Herr Crispi, erzählte mir der Minister der Auswärtigen Angelegenheiten, habe vor einigen Tagen an ihn die Frage gerichtet, ob es sich nicht empfehlen würde, in Wien und London anzufragen, ob man dort noch auf dem Boden der sekreten Abmachungen von 1887[1]* stünde. Baron Blanc setzte hinzu, daß diese Abmachungen ihm nach wie vor als die wünschenswerteste Grundlage[2] der italienischen Mittelmeerpolitik erschienen.

B. von Bülow

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:
[1] Ja
[2] gut
Schlußbemerkung des Kaisers:
Gut

Nr. 2539

Der Botschafter in Rom Bernhard von Bülow an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 178 Rom, den 13. November 1895

Baron Blanc sagte mir im engsten Vertrauen, daß der österreichisch-ungarische Geschäftsträger Herr von Eperjesy ihn gestern aufgesucht habe, um ihn im Auftrage seiner Regierung zu fragen, welche Haltung die italienische Regierung gegenüber der sich mehr und mehr zuspitzenden orientalischen Krisis einzunehmen gedenke. Die auf diese Anfrage von ihm erteilte Antwort resümierte mir Baron Blanc etwa

* Vgl. Bd. IV, Kap. XXVII: Entente à trois zwischen Italien, England und Österreich 1887—88.

folgendermaßen: „Je regarde les arrangements de 1887 comme encore existants. Je crois que si la France et la Russie continuent à se persuader que les amis de 1887 — l'Italie, la Grande-Bretagne et l'Autriche-Hongrie — n'osent plus se montrer ensemble, cela peut encourager les deux puissances dans une voie périlleuse pour la paix."

Der Minister fügte hinzu, er habe auf die Frage des österreichisch-ungarischen Geschäftsträgers, ob es nicht opportun sein würde, Deutschland aufzufordern, sich enger an die drei Mächte anzuschließen, welche durch die Abmachungen von 1887 verbunden wären, nachstehendes geantwortet:

„Je n'ai aucun doute sur la loyauté de l'Allemagne, mais je crois qu'elle peut nous être plus utile en seconde ligne. Ce n'est pas à Berlin mais à Londres qu'il faut agir."

Bülow

Nr. 2540

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Botschafter in Rom Bernhard von Bülow

Telegramm. Konzept von der Hand des Vortragenden Rats von Holstein

Nr. 131 Berlin, den 14. November 1895

Ew. Telegramme Nr. 177* und 178** konnte ich noch gleich gestern abend Seiner Majestät unterbreiten. Allerhöchstderselbe war über den Inhalt beider, namentlich über den des Telegramms Nr. 178 in hohem Grade befriedigt. Er beauftragt Eure Exzellenz, dem Baron Blanc dafür die Anerkennung und insbesondere für die im Schlußsatze des Telegramms Nr. 178 zum Ausdruck gebrachte Nuancierung den Dank des Kaisers auszusprechen.

Marschall

Nr. 2541

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Botschafter in Wien Grafen zu Eulenburg***

Konzept von der Hand des Vortragenden Rats von Holstein

Nr. 861 Berlin, den 14. November 1895

Ew. beehre ich mich, anbei die Telegramme des Kaiserlichen Botschafters in Rom Nr. 177† und 178†† vom gestrigen Tage, sowie

* Siehe Nr. 2509.
** Siehe Nr. 2539.
*** Der gleiche Erlaß ging an den Botschafter in London (Nr. 1326).
† Siehe Nr. 2509.
†† Siehe Nr. 2539.

die im allerhöchsten Auftrage darauf ergangene Antwort* ergebenst zu übersenden. Falls von kompetenter Seite Ihnen gegenüber die österreichisch-englisch-italienischen Beziehungen und die Konvention der neun Punkte vom 12. Dezember 1887** zur Sprache gebracht werden sollte, wollen Ew. sich vorsichtig, jedoch in einer Weise äußern, welche Ihrer Ansicht nach geeignet ist, die von unserm allergnädigsten Herrn gewünschte österreichisch-englisch-italienische Annäherung zu fördern.

Marschall

Nr. 2542

Der Reichskanzler Fürst von Hohenlohe an den Botschafter in Wien Grafen zu Eulenburg

Telegramm. Konzept von der Hand des Staatssekretärs Freiherrn von Marschall

Nr. 173 Berlin, den 14. November 1895

Seine Majestät haben sich gestern in meinem Immediatvortrage und demnächst zum österreichisch-ungarischen Botschafter dahin geäußert: Seine Majestät sei überzeugt, daß Rußland und Frankreich untrennbar verbunden seien, um ihre Zwecke gemeinsam zu verfolgen, und daß Frankreich, indem es seine Politik und seine Macht in Rußlands Dienste stelle, im letzten Ende die Wiedererwerbung von Elsaß-Lothringen im Auge habe. Über die letzten Ziele der russisch-französischen Entente werde Kaiser Nikolaus von seinen Ratgebern geflissentlich im unklaren gehalten. Seine Majestät sei vollkommen damit einverstanden, daß die drei Mächte, welche sich 1887 im Sinne der Erhaltung des status quo im Orient verständigten, auf der Grundlage jener Verständigung in einen Gedankenaustausch träten, um eine gemeinsame Haltung angesichts der gegenwärtigen Lage zu verabreden. Deutschland werde in zweiter Reihe hinter den drei Mächten stehen. Sollte die Erhaltung des status quo nicht möglich sein, und Eventualitäten eintreten, welche heute nicht vorhergesehen werden können, so werde die Lage neuerdings von den Mächten zu prüfen sein. Deutschland werde Österreich-Ungarn vor einem bewaffneten Konflikt mit Rußland namentlich dann warnen, wenn England noch nicht fest engagiert sei. Aber selbstverständlich stehe dem Kaiser Franz Joseph und seiner Regierung das endgültige Urteil darüber zu, ob ein Lebensinteresse der österreichisch-ungarischen Monarchie durch den Eintritt gewisser Ereignisse verletzt sei oder nicht. Falls die Großmachtstellung Österreich-Ungarns ohne Provokation seinerseits bedroht werde, könne sich Kaiser Franz Joseph auf ihn, den Kaiser, verlassen.

C. Hohenlohe

---

* Siehe Nr. 2540.

** Das heißt die Abmachungen von 1887, vgl. Bd. IV, Nr. 938, Anlage.

Nr. 2543

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe, z. Z. in Letzlingen

Konzept von der Hand des Vortragenden Rats von Holstein

Berlin, den 15. November 1895

Die Kürze des vorgestrigen Immediatvortrages hat nicht gestattet, den Bericht Nr. 258* des Grafen Eulenburg Seiner Majestät vorzulesen. Es dürfte sich daher empfehlen, daß Ew. jetzt noch nachträglich wenigstens den kurzen Inhalt des gehorsamst angeschlossenen Berichts bei Seiner Majestät zum Vortrag bringen. Die beiden Hauptpunkte sind, daß der Kaiserliche Botschafter dem Grafen Goluchowski gesagt hat, Österreich könne bei einem aus der Meerengenfrage entstandenen Kriege unter keinen Umständen auf deutsche Unterstützung rechnen; und daß darauf Graf Goluchowski erwiderte, Österreich-Ungarn werde sich, solange wenigstens er Minister sei, unter keinen Umständen von der Meerengenfrage desinteressieren. Den hierdurch zwischen den Kabinetten von Berlin und Wien entstandenen Riß hat Seine Majestät dadurch überbrückt, daß er noch vorgestern abend dem österreichisch-ungarischen Botschafter erklärte, „Deutschland werde allerdings Österreich-Ungarn vor einem bewaffneten Konflikt mit Rußland namentlich dann warnen, wenn England noch nicht fest engagiert sei. Aber selbstverständlich stehe dem Kaiser Franz Joseph und seiner Regierung das endgültige Urteil darüber zu, ob ein Lebensinteresse der österreichisch-ungarischen Monarchie durch den Eintritt gewisser Ereignisse verletzt sei oder nicht. Falls die Großmachtstellung Österreich-Ungarns ohne Provokation seinerseits bedroht werde, könne sich Kaiser Franz Joseph auf unsern allergnädigsten Herrn verlassen".

Vorstehendes ist dem Grafen Eulenburg sofort telegraphisch mitgeteilt worden, um seine Sprache zu regeln.

Schließlich darf ich hinzufügen, daß die inhaltliche Mitteilung des Eulenburgschen Berichts an Seine Majestät hauptsächlich der formalen Korrektheit wegen zu geschehen hat. Etwas tatsächlich Neues wird Seine Majestät daraus nicht ersehen, weil der Abstand zwischen den Ansichten des Grafen Eulenburg und denen des Wiener Kabinetts noch deutlicher als in der Unterredung mit dem Grafen Goluchowski in der Audienz beim Kaiser Franz Joseph zum Ausdruck gekommen ist, über welche Graf Eulenburg Seiner Majestät unserm allergnädigsten Herrn direkten Bericht erstattet hat**.

Der Vollständigkeit wegen füge ich für Ew. Durchlaucht Vortrag noch Abschrift der von Ew. Durchlaucht dem Grafen Eulenburg

---

* Siehe Nr. 2497.
** Siehe Nr. 2500.

erteilten Antwort — Erlaß nach Wien Nr. 857* —, sowie des Berichts des Botschafters von Bülow Nr. 184 vom 8. d. Mts.** gehorsamst bei; letzterer, welcher im Original bereits Seiner Majestät vorliegt, veranschaulicht einige der Gefahren, welche den Bestand des Dreibunds schon jetzt bedrohen.

Marschall

Nr. 2544

Der österreich-ungarische Botschafter in Berlin von Szögyény an den Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherrn von Marschall

Note. Unsignierte, undatierte Ausfertigung, am 17. November vom österreichungarischen Botschafter dem Staatssekretär Freiherrn von Marschall überreicht

[Berlin, den 17. November 1895]

Graf Goluchowski telegraphiert vom 16. dieses Abend folgendes:

Ich habe den hochwichtigen Inhalt Ihres Telegrammes vom 14. dieses*** zur allerhöchsten Kenntnis unseres allergnädigsten Herrn gebracht. Allerhöchstderselbe hat mich ermächtigt, sobald Sie Gelegenheit haben, Seiner Majestät dem Kaiser Wilhelm den aufrichtigsten und wärmsten Dank unseres allergnädigsten Herrn für die offene und loyale Aussprache zu melden, mit welcher Kaiser Wilhelm die maßgebenden Gesichtspunkte der deutschen Politik in den Orientfragen Ihnen gegenüber präzisierte.

Unser allergnädigster Herr hat auch Grafen Eulenburg zu sich bitten lassen und denselben ersucht, Seiner Majestät dem Deutschen Kaiser über höchstdessen so erfreuliche Erklärungen den aufrichtigsten Dank auszusprechen. —

Wir haben nie den geringsten Zweifel daran gehabt, daß die Kaiserlich Deutsche Regierung den Interessen Österreich-Ungarns in den Orientfragen Rechnung tragen wird, und waren immer überzeugt, daß Deutschland unterstützend auf unsere Seite treten wird, wenn die Machtstellung unserer Monarchie durch Ereignisse im Orient gefährdet würde, und wenn es sich darum handeln sollte, diese Machtstellung verteidigen zu müssen.

Wenn dies betreffend teilweise in der öffentlichen Meinung irrige Auffassungen auftauchten, so haben wir dies hauptsächlich darum bedauert, weil hierdurch in der Öffentlichkeit die richtige Wertschätzung unseres Bundesverhältnisses beeinträchtigt wurde.

Seit dem Abschlusse des deutsch-österreichischen Bündnisses ist

---

* Siehe Nr. 2501.
** Siehe Nr. 2538.
*** Vgl. Nr. 2542.

die rückhaltslose Erklärung Seiner Majestät Kaiser Wilhelms, welche höchstderselbe Ihnen gegenüber über die Tragweite desselben gemacht hat, die bedeutungsvollste Enunziation. — Sie wird das intime Freundschaftsverhältnis zwischen beiden Staaten noch inniger gestalten; wir begrüßen dieselbe mit aufrichtigstem Danke und großer Freude, weil wir in ihr die verläßlichste Bürgschaft finden, daß die Regierungen beider Reiche die beste Garantie der eigenen Sicherheit und die Wahrung der vitalsten Interessen ihrer eigenen Völker in der gemeinschaftlichen Verteidigung ihrer beiderseitigen Machtstellung erblicken. —

Eine jedwede aggressive Tendenz oder Provokation werden wir sorgsam vermeiden; nach wie vor richten wir unser ernstlichstes Bemühen auf die Erhaltung des europäischen Friedens, und wir sind fest entschlossen, im Interesse dieses Friedens bei der Behandlung aller internationaler Fragen bis zu den äußersten Grenzen der Mäßigkeit und Nachgiebigkeit zu gehen. Wir werden dieser rücksichtsvollen und besonnenen Politik unter allen Umständen treu bleiben. Wir tun dies mit um so größerer Beruhigung, weil wir das Bewußtsein haben, daß, wenn trotz alledem Ereignisse eintreten sollten, die die Machtstellung unserer Monarchie ernstlich gefährden würden, bei Verteidigung derselben Deutschland als unser treuer Bundesgenosse mit seiner ganzen Macht an unserer Seite stehen wird. —

Ich ersuche Euere Exzellenz, meiner aufrichtigsten Genugtuung und Freude über die so vollkommene Übereinstimmung unserer Regierungen in der Auffassung unseres Bundesverhältnisses Ausdruck zu verleihen und Seiner Durchlaucht dem Herrn Reichskanzler und dem Herrn Staatssekretär Baron Marschall meinen innigstgefühlten Dank für ihre in dieser Richtung betätigten erfolgreichen Bemühungen auszusprechen. —

Nr. 2545

Der Botschafter in Wien Graf zu Eulenburg an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 263 Wien, den 15. November 1895

Graf Goluchowski war von den dem Herrn von Szögyény durch Seine Majestät den Kaiser und König gemachten Erklärungen über unsere Auffassung der gegenwärtigen Lage und der Bundesverhältnisse zu Österreich-Ungarn* sichtlich beglückt und bat mich in be-

* Vgl. Nr. 2542.

wegten Worten, seinen Dank hierfür übermitteln zu wollen. Namentlich sei auch der Kaiser Franz Joseph hocherfreut über die gedachte Auffassung gewesen, die an Wärme und Entschiedenheit alle bisherigen in den Schatten stelle[1]. Der Minister fühlte sich durch unsere Unterstützung sehr ermutigt, doch habe ich nicht unterlassen, ihm im Sinne der mir gewordenen Weisung zur Mäßigkeit zu raten und vor einem Konflikte mit Rußland ohne vorheriges Eingreifen Englands zu warnen. Ich werde es mir auch ferner angelegen sein lassen, auf das erregbare und leidenschaftliche Temperament des Grafen mäßigend einzuwirken[2]. pp.

P. Eulenburg

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:

[1] Sonderbar!
ist weiter nichts als eine Wiederholung dessen gewesen, was ich dem Kaiser in Stettin gesagt!!

[2] gut

Nr. 2546

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Botschafter in Rom Bernhard von Bülow

Telegramm. Konzept von der Hand des Vortragenden Rats Mumm von Schwarzenstein

Nr. 135 Berlin, den 20. November 1895

Antwort auf Telegramm Nr. 182*.

Der Standpunkt des Baron Blanc, daß Österreich und England neben Italien in erster Linie stehen und wir in der zweiten, ist durchaus korrekt. Hier ist bemerkt worden, daß in den letzten Tagen, und zwar nachdem Österreich und Italien eine energische Haltung eingenommen hatten, Lord Salisbury eine friedlichere Tonart anschlägt. Es ist dies für Italien durchaus kein Anlaß zur Entmutigung, wohl aber zur Vorsicht. Um Englands Lage zu fixieren, wäre es praktisch, wenn Wien und Rom sich darüber verständigten, in London eine genauere Interpretation der „neun Punkte"** in der jetzigen Form anzuregen, mit dem Vorbehalt, daß dieselbe in einen Staatsvertrag umgewandelt werden soll, sobald die Verhältnisse im Orient das Herannahen einer Krisis erwarten lassen.

Ew. pp. stelle ich anheim, den Baron Blanc ohne notwendige Erwähnung des Auftrags gelegentlich auf diese Spur zu setzen.

Marschall

---

* Siehe Nr. 2521.

** Das heißt des Mittelmeerabkommens von 1887.

Nr. 2547

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Botschafter in London Grafen von Hatzfeldt

Konzept

Nr. 1384 Berlin, den 20. November 1895

In den letzten Tagen hatte ich Anlaß genommen, Euere Exzellenz um Auskunft über die Ursachen zu bitten, welche die plötzliche Schwenkung des englischen Kabinetts dem Sultan gegenüber herbeigeführt haben konnten*. Da kein deutlich erkennbarer Beweggrund vorzuliegen scheint, so haben wir es hier vermutlich mit einem Versuch Lord Salisburys zu tun, nach altenglischer Art sich zurückzuziehen, sobald andere Mächte sich kampflustig zeigen[1].

Graf Goluchowski hat durch seinen Vorschlag zu einer gemeinsamen, eventuell gewaltsamen Flottendemonstration die Tatenlust Österreichs bekundet. Daß Italien, wie Euere Exzellenz aus dem beigefügten Telegramm Nr. 182** ersehen, bereit ist, bei der Orientfrage eine aktive Rolle zu spielen, dürfte dem englischen Kabinett zur Genüge bekannt gewesen sein. Die Erscheinung, daß Lord Salisbury gerade diesen Moment wählt, um zu erklären, daß man mit dem Sultan trotz seiner vielen Schwächen Nachsicht haben müsse; der Umstand ferner, daß Lord Salisbury, soviel wir wissen, weder in Wien noch in Rom den Wunsch eines Ausbaues der Abmachung vom 12. Dezember 1887*** hat erkennen lassen, geben dem Verdacht Nahrung, daß Lord Salisbury zunächst noch einmal versuchen möchte, Englands Interessen ohne Englands Mitwirkung verteidigen zu lassen[2]. Voraussichtlich wird die nächste Zukunft etwas mehr Klarheit über Englands diplomatische Pläne gewähren, denn es liegt in der rührigen Natur des Baron Blanc, daß dieser die Frage wegen des Ausbaues der Abmachung von 1887 nicht einschlafen läßt, sondern mit den beiden anderen Interessenten weiter erörtert. Wenn also demnächst von Rom, von Wien oder von beiden in London weitere Anregungen erfolgen bezüglich Vorbereitung eines im kritischen Moment zu finalisierenden pactum de contrahendo, wird man ja sehen, wie Lord Salisbury sich dazu stellt. Für eine direkte Ablehnung, welche unfehlbar dazu führen würde, die italienische Politik in eine andere Richtung zu treiben, halte ich ihn zu klug.

---

* Siehe Nr. 2461, Fußnote *.

** Siehe Nr. 2521.

*** Siehe Bd. IV, Kap. XXVIII, Nr. 940, Anlage.

Aus dem Grade seiner Zurückhaltung und der Natur seiner eventuellen Ausflüchte wird man aber wahrscheinlich auf seine wirklichen Endabsichten zurückschließen können. Marschall

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II. auf einer Abschrift:
[1] Ja
[2] ja

Nr. 2548

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an Kaiser Wilhelm II., z. Z. in Göhrde

Ausfertigung

Berlin, den 21. November 1895

Euerer Kaiserlichen und Königlichen Majestät verfehle ich nicht, ein Telegramm des Grafen Hatzfeldt* ehrfurchtsvollst zu unterbreiten, wonach das englische Kabinett, welches bis vor kurzem im Vordergrund der orientalischen Aktion stand, jetzt die unverkennbare Neigung zeigt, den Vortritt an Österreich-Ungarn zu überlassen[1]. Der von Euerer Majestät bereits an anderer Stelle** kritisierte Vorschlag des Grafen Goluchowski hat die Wirkung gehabt, in der Anschauung Lord Salisburys wenn auch nicht von Englands Interessen, so doch von der Art, dieselben zu verteidigen, eine Änderung herbeizuführen. Lord Salisbury tritt gern die Führung an Graf Goluchowski ab und bringt diesen dadurch in das diplomatische Vordertreffen gegenüber Rußland und Frankreich.

Da allerlei Anzeichen in den letzten Tagen ein derartiges Kurztreten des englischen Kabinetts ahnen ließen, ist bereits mit gestriger Kurierexpedition Euerer Majestät Botschafter in London daraufhin durch den alleruntertänigst beigefügten Erlaß*** instruiert worden.

In gleichem Sinne — d. h. mit Hinweis darauf, daß England in demselben Grade zurückweicht, wie es andere Mächte geneigt sieht, bei Verteidigung gemeinsamer, insbesondere auch englischer Interessen sich voranzustellen — wird heute, wie übrigens schon zu wiederholten Malen, die österreichische und die italienische Regierung verständigt werden[2]. Marschall

Bemerkung Kaiser Wilhelms II. am Kopf des Schriftstücks:
Wien und Rom scharf machen daß sie stets England den Vortritt im Handeln lassen 22/XI 95

Randbemerkungen des Kaisers:
[1] Das haben wir ja von jeher vorher gesehn, und daher warnte ich in Wien vor Vorschlägen, welche von England kommen mußten.
[2] gut
auch Badeni soll nicht uninformirt bleiben

* Telegramm Nr. 276 vom 20. November, siehe Nr. 2525.
** Vgl. Nr. 2505, Randbemerkung.
*** Siehe Nr. 2547.

Nr. 2549

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Botschafter in Rom Bernhard von Bülow

Konzept von der Hand des Vortragenden Rats Mumm von Schwarzenstein

Nr. 816 Berlin, den 21. November 1895

Anknüpfend an frühere Mitteilungen beehre ich mich, Ew. pp. anbei Abschrift eines Erlasses* zu übersenden, welchen ich gestern nach London gerichtet habe.

Nach Abgang dieses Erlasses traf ein Telegramm des Grafen Hatzfeldt** ein, worin derselbe über eine Unterhaltung mit Lord Salisbury berichtet. Der englische Minister hatte in derselben die Rückzugsbewegung der englischen Politik, welche bereits seit dem Vortreten des Grafen Goluchowski erkennbar war, noch deutlicher akzentuiert und dadurch die diesseitige, von Ew. geteilte Meinung bestätigt, daß England stets geneigt ist, bescheiden zurückzutreten, sobald es andere Mächte geneigt sieht, zur Verteidigung englischer Interessen vorzugehen.

Die neueste Haltung des englischen Ministers begründet keineswegs die Vermutung, daß seine Anschauung über Englands Mittelmeer- und Orientinteressen sich geändert habe; nur seine Anschauung von der Art der Verteidigung dieser Interessen hat sich geändert, da durch das jugendlich energische Auftreten des Grafen Goluchowski das alte Ideal der englischen Politik, andere für England streiten zu lassen, dem englischen Minister in erreichbarere Nähe gerückt schien.

Ew. pp. werden in der Lage sein, den Baron Blanc bei Besprechung der Haltung Englands in der Ansicht zu befestigen, daß die beste, ja die einzig mögliche Art, England in eine politische oder weitergehende Aktion hineinzubringen, die ist, selber guten Willen zu zeigen, dabei aber sich entweder hinter oder äußersten Falles auf gleicher Höhe mit ihm zu bewegen.

Wenn Baron Blanc etwa das Vorstehende als seinen eigenen Standpunkt durch den österreichischen Vertreter in Rom oder durch den italienischen Vertreter in Wien an den Grafen Goluchowski sagen ließe, so würde der italienische Minister damit unseren gemeinsamen Interessen vielleicht Nutzen schaffen, ohne den österreichischen Minister durch direkte Belehrung zu kränken.

Marschall

---

* Siehe Nr. 2547.
** Siehe Nr. 2525.

Nr. 2550

Der Botschafter in Rom Bernhard von Bülow an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 183 Rom, den 21. November 1895

Ich fand heute ungezwungene Gelegenheit, gegenüber Baron Blanc auf dessen neuliche Bemerkung* zurückzukommen, daß Herr Crispi sich mit der Absicht trage, in London und Wien anzufragen, ob man dort noch auf dem Boden der Abmachungen von 1887 stehe. Der Minister entgegnete, eine solche Anfrage sei in London bereits gestellt worden. Lord Salisbury habe dem italienischen Botschafter erklärt, daß er die fraglichen Abmachungen als noch in Kraft befindlich betrachte. Ich ließ hierauf — ohne auf einen Auftrag schließen zu lassen, lediglich als persönlichen Gedanken — die Bemerkung fallen, daß es, um Englands Lage zu fixieren, offenbar praktisch sein würde, wenn Rom sich mit Wien darüber verständigte, in London eine genauere Interpretation der „neun Punkte" in der jetzigen Form anzuregen[1] mit dem Vorbehalt, daß diese in einen Staatsvertrag umgewandelt werden solle[2], sobald die Verhältnisse im Orient das Herannahen einer Krisis erwarten ließen. Die zögernde Art und Weise, in welcher Baron Blanc auf meine Idee einging, deutete darauf hin, daß der italienische Minister der Auswärtigen Angelegenheiten durch die von Lord Salisbury während der letzten Tage angeschlagene — und hier sofort bemerkte — friedlichere Tonart bis zu einem gewissen Grade deroutiert ist. Baron Blanc meinte, daß er sich von der Anregung einer genaueren Interpretation der „neun Punkte" in London unter den jetzigen Verhältnissen keinen besonderen Erfolg versprechen könne. Was andererseits die Form der Stipulationen von 1887 angehe, wolle er nicht bestreiten, daß ein von den Souveränen unterzeichneter Staatsvertrag an und für sich besser sein würde als der gegenwärtige Zustand. Er glaube jedoch nicht, daß England auch nur vorbehaltsweise auf eine solche Umwandlung eingehen werde, solange die Dinge nicht tatsächlich noch mehr ins Rollen gekommen sein würden.

Im Anschluß hieran äußerte der Minister, daß die jüngsten Wiener Vorschläge** nach seiner Auffassung dem Geiste der Stipulationen von 1887 entsprochen hätten. Er sei auch völlig damit einverstanden gewesen, daß das Wiener Kabinett sich mit seinen Propositionen zunächst an alle Mächte gewandt habe. Nachdem jedoch der „springende Punkt" dieser Propositionen — die eventuelle Flottendemonstration vor Konstantinopel nach vorheriger Durchfahrt durch die Dardanellen —

---

* Siehe Nr. 2538.

** Nämlich einer gemeinsamen Flottendemonstration vor den Dardanellen.

von Rußland abgelehnt worden war, hätte England im Sinne der 1887er Abmachungen und auf der Grundlage der Wiener Vorschläge mit Italien und Österreich-Ungarn allein vorgehen sollen. Der Minister ließ durchblicken, daß die Leichtigkeit, mit welcher England vor der russischen Weigerung zurückzuweichen scheine — Baron Blanc gebrauchte im Laufe seiner ganz vertraulichen Expektorationen zweimal das Wort „reculade[3]" —, die hier auf England gesetzten Hoffnungen wieder abgekühlt habe. Der Oberkommandierende der englischen Mittelmeerflotte habe vor einigen Tagen bei Admiral Accinni* angefragt, ob die italienische Eskadre nicht neben der englischen in Saloniki vor Anker gehen wolle; die italienische Regierung habe einen Augenblick daran gedacht, diesem Wunsche Folge zu geben; angesichts der wieder so vorsichtigen Haltung Englands sei Admiral Accinni heute jedoch angewiesen worden, in Smyrna zu bleiben[4]. Der Minister betonte nachdrücklich, daß er nach wie vor bereit sei, England und Österreich-Ungarn zu folgen, aber keinen Schritt vorwärts tun werde, solange sich England zurückhalte. Beiläufig erwähnte Baron Blanc, er habe, wie schon dem italienischen Botschafter in Konstantinopel, so jetzt auch den italienischen Botschaftern in Wien und London die telegraphische Direktive erteilt, daß die italienische Regierung in den Stipulationen von 1887 die Basis ihrer Orient- und Mittelmeerpolitik erblicke, aber gerade darum es ganz in der Ordnung finde, wenn sich Deutschland in zweiter Linie halte**.

Ich habe es mir angelegen sein lassen, den Minister, welcher die Dinge leicht zu sanguinisch oder zu pessimistisch nimmt, über die gegenwärtige Phase der orientalischen Krisis zu beruhigen, indem ich ihm sagte, daß er zwar sehr wohl daran tue, sich nicht von England vorschieben und ausbeuten zu lassen, sich aber andererseits auch nicht decouragieren lassen solle. Möge [er] sich durch unvermeidliche ups and downs nicht impressionieren lassen, sondern, von Entmutigung und Unvorsichtigkeit gleich weit entfernt, die weitere Entwickelung der Dinge ruhig abwarten[2].

Für meine Mitteilung über die wirksame Aktion des Kaiserlichen Botschafters in Konstantinopel*** war Baron Blanc dankbar und sprach seinen Glückwunsch über diesen Erfolg der kaiserlichen Politik aus.

Bülow

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:

[1] Ja
[2] gut
[3] richtig
[4] da sind die Engländer auch hin

---

* Kommandant des italienischen aktiven Geschwaders.
** Siehe Nr. 2546.
*** Siehe Kap. LXII, B, Nr. 2517.

Nr. 2551

Der Botschafter in London Graf von Hatzfeldt an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Entzifferung

Nr. 723 London, den 30. November 1895
Geheim

In streng vertraulicher Unterhaltung mit mir äußerte der österreichische Botschafter, er habe den Eindruck, ohne bestimmte Anhaltspunkte dafür geltend machen zu können, daß Lord Salisbury jetzt für den Fall eines Krieges mit Rußland zu einer Allianz mit Österreich und seinen Bundesgenossen bereit sein würde. Als ich eine gewisse Überraschung und Ungläubigkeit zeigte, schon deshalb, weil ein Vertrag hier Zustimmung des Parlaments erfordern würde, erwiderte Graf Deym, daß Notenaustausch genügen würde. Er schien dabei anzunehmen, daß Lord Salisbury hierauf eingehen würde, bemerkte aber ausdrücklich, daß er die Frage nicht bei ihm berührt habe, auch für besser halte, abzuwarten, bis der Premierminister einmal selbst damit komme.

Die von mir nicht provozierten Äußerungen des Grafen Deym scheinen mir deshalb von Interesse, weil sie vermuten lassen, daß die Eventualität eines Abkommens mit England in Wien ernstlich erwartet wird, wenn man auch dort den Augenblick noch nicht für gekommen hält, in dieser Richtung hier Schritte zu tun.

Ich bitte um streng vertrauliche Behandlung dieses Berichtes.

Hatzfeldt

Nr. 2552

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Botschafter in London Grafen von Hatzfeldt

Konzept von der Hand des Vortragenden Rats Mumm von Schwarzenstein

Nr. 1448 Berlin, den 2. Dezember 1895
[abgegangen am 3. Dezember]

Die in Ew. pp. Bericht Nr. 723* wiedergegebene Äußerung des österreichischen Botschafters, er habe, allerdings ohne bestimmte Anhaltspunkte, den Eindruck, daß Lord Salisbury für den Fall eines Krieges mit Rußland zu einer Allianz mit Österreich und dessen Bundesgenossen bereit sein würde, ist von doppeltem Interesse:

Erstens wegen der freilich ferner liegenden Möglichkeit, daß Lord Salisbury wirklich diesen Wunsch hegt, zweitens aber wegen

* Siehe Nr. 2551.

der aus der Eröffnung des Botschafters sich ergebenden Wahrscheinlichkeit, daß österreichischerseits nicht nur diese Allianz, sondern insbesondere auch unsere Vermittelung und Teilnahme bei derselben dringend gewünscht wird. Eben deshalb, weil es uns der österreichischen Regierung und ihren wohlbekannten Wünschen gegenüber schwer fallen würde, Vermittelung und Teilnahme zu trennen, dürfte es sich empfehlen, daß Ew. wie bisher Ihrem österreichischen Kollegen gegenüber sich aller solcher Anregungen enthalten, welche von ihm als Vermittelungsanerbietungen aufgefaßt werden könnten, ohne jedoch einen Zweifel darüber aufkommen zu lassen, daß wir die Herstellung jenes Einverständnisses als das erstrebenswerteste Ziel sowohl der österreichischen als auch der italienischen und englischen Politik ansehen.

Marschall

Nr. 2553

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Botschafter in Wien Grafen zu Eulenburg*

Konzept von der Hand des Vortragenden Rats Mumm von Schwarzenstein

Nr. 939 Berlin, den 2. Dezember 1895
[abgegangen am 9. Dezember]

Ew. pp. beehre ich mich, in der Anlage einen Bericht des Grafen Hatzfeldt vom 30. v. Mts.** ergebenst zu übersenden, worin Äußerungen des Grafen Deym über eine mutmaßlich beabsichtigte Annäherung Englands an den Dreibund wiedergegeben sind. Feste Anhaltspunkte hat Graf Deym, wie er selber sagt, nicht. Er läßt nur in der Art, wie er den möglichen Anschluß Englands an Österreich und dessen Verbündete bespricht, den ohnedies genugsam bekannten österreichischen Wunsch erkennen, Deutschland in die gehoffte österreichisch-englische Abmachung hineinzuziehen.

Unsere Stellung zu Abmachungen über Orientfragen ist Ew. pp. genugsam bekannt. Dieselbe ist nicht von Verträgen abhängig, sondern von dem Interesse, welches Deutschland daran hat, daß Österreich-Ungarn und Italien als Großmächte fortbestehen. Unsere politische Aufgabe ist es daher, daß wir, in zweiter Linie stehend, die Entwickelung der Dinge abwarten; Sache der in erster Linie stehenden Mittelmeermächte Österreich-Ungarn, Italien und England ist es, sich zunächst über diejenigen Punkte zu verständigen, welche sie für wichtig zur Wahrung ihrer Machtstellung ansehen. Daß grade Deutschland

* Ein ähnlicher Erlaß ging an den Botschafter in Rom Bernhard von Bülow (Nr. 865).
** Siehe Nr. 2551.

es sein sollte, welches eine Annäherung zwischen Österreich und England vermittelt, erscheint unnötig, ebenso wie auch unpraktisch. Unnötig, weil Graf Goluchowski als rühriger Russenfeind keine Gelegenheit vorübergehen lassen wird, welche geeignet wäre, zu einem Einvernehmen mit England zu führen. Unpraktisch, weil durch die Tatsache unserer Vermittelung zwischen England und Österreich wir mehr, als sich mit unserer allgemeinen Politik verträgt, in den Vordergrund geschoben werden würden.

Ew. pp. bitte ich daher, den Gedanken der österreichisch-englisch-italienischen Annäherung dort nicht anzuregen. Sollte die Anregung von außen erfolgen, so wird es Ew. leicht werden, ein volles Verständnis für die Vorteile einer österreichisch-englisch-italienischen Verständigung in Mittelmeer- pp. Fragen zu bekunden, ohne dabei zu verschweigen, daß Deutschland sich für dieselben nicht um ihrer selbst willen interessiert, sondern erst dann, wenn dieselben zu Verwickelungen führen sollten, welche die Existenz unserer Freunde bedrohen. Ew. wollen zugleich bemerken, daß Sie mit Freuden jedes Symptom begrüßen würden, welches darauf hindeutet, daß England beabsichtigt, das alte System, englische Interessen möglichst ohne England verteidigen zu lassen, wirklich aufzugeben, daß aber die Ihnen bisher bekannt gewordenen Symptome eine feste Unterlage für solche Hoffnungen nicht bieten. Die Unterredung des Grafen Hatzfeldt mit dem Grafen Deym wollen Sie gänzlich unerwähnt lassen.

Marschall

Nr. 2554

Der Botschafter in London Graf von Hatzfeldt an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 290 London, den 2. Dezember 1895
Geheim

Zu Bericht Nr. 723*.

Graf Deym sagt mir, er fürchte durch seine neuliche Mitteilung mir zu Mißverständnis Anlaß gegeben zu haben. Dieselbe habe sich nicht auf neuen Vertrag, sondern auf Bestätigung des alten Abkommens bezogen, welches heute formell in der Luft schwebe. Hierzu würde Lord Salisbury, wie er glaube, bereit sein, während Modifikation oder genauere Präzisierung der fraglichen Punkte hier wohl auf Schwierigkeiten stoßen würde. Bestätigung des alten Abkommens würde aber an sich sehr wertvoll sein, da Lord Salisbury darin in bezug auf Integrität der Türkei überhaupt und speziell wegen Konstantinopels

* Siehe Nr. 2551.

und auch Bulgariens bestimmte Stellung genommen und gewisse Verpflichtungen übernommen habe.

Ganz vertraulich fügte der Botschafter hinzu, daß der italienische Botschafter, welcher ihn jetzt häufig aufsuche, sehr darauf dränge, hier Verständigung über Orient anzuregen, und daß er ihn zu beruhigen suche.

Graf Deym wollte heute Urlaub nach Wien antreten, ist aber telegraphisch angewiesen worden, Abreise noch zu verschieben.

Hatzfeldt

Nr. 2555

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Botschafter in Rom Bernhard von Bülow

Konzept

Nr. 869 Berlin, den 3. Dezember 1895
[abgegangen am 4. Dezember]

Als Ergänzung zu dem mittels Erlaß Nr. 865* von gestern Euer pp. mitgeteilten Londoner Bericht Nr. 723** telegraphiert Graf Hatzfeldt:

„(inser. Telegramm Nr. 290 aus London***.)“

Aus dem vorletzten und letzten Absatz des Telegramms wird ersichtlich, daß man italienischer- wie auch österreichischerseits dieser Frage jetzt besondere Aufmerksamkeit zuwendet.

Was unsere Haltung in der Frage anlangt, so bleibt dieselbe immer unverändert. In dieser Hinsicht erlaube ich mir, Ew. pp. Aufmerksamkeit auf den Ihnen ohne Zweifel bereits bekannten Erlaß Nr. 139 vom 28. Februar 1888 zu lenken, welchem ein Erlaß des Fürsten Bismarck nach Wien† beigefügt war. Letzterer behandelt unser Bündnis mit Österreich und macht zwischen Existenzfrage und Interessen-

---

* Vgl. Nr. 2553.

** Siehe Nr. 2551.

*** Siehe Nr. 2554.

† In dem Erlaß Nr. 139 vom 28. Februar 1888 nach Rom und dem beigefügten Erlaß nach Wien vom 26. Februar 1888 (Nr. 217) war der Wunsch der deutschen Regierung zum Ausdruck gelangt, daß das durch Mitwirkung Deutschlands herbeigeführte Einvernehmen Österreichs, Italiens und Englands — die sogenannte Entente à trois — nicht neuerdings durch die damals wieder aufflackernde bulgarische Frage gestört werden möge. In dem Erlaß nach Wien hieß es darüber u. a.: „Wir finden es natürlich, wenn die österreichische Regierung für alle Fälle, welche durch unser Bündnis nicht gedeckt sind, mit England unter allen Umständen und, solange es irgend angeht, mit Italien sich in Fühlung zu halten sucht. In einem Umschlage der italienischen Politik würde selbst für die Fälle, in denen wir von Hause aus mit Österreich gemeinsam vorgehn, eine erhebliche Schwächung unserer militärischen Stellung liegen. — Wir bleiben für Österreich sichere Bundesgenossen und können es in der Gefahr nicht im Stich lassen. Daran kann die bulgarische Episode nichts ändern. Unsere Intimität wird dadurch nicht berührt, wenn unser Alliierter sich für politische Aufgaben, für welche

fragen (z. B. der bulgarischen oder der Meerengenfrage) denselben Unterschied für die Haltung Deutschlands, wie wir das heute tun.

Da indessen Baron Blanc zu der Einsicht gelangt ist, daß Deutschland in der Frage der englisch-österreichisch-italienischen Mittelmeer- und Orientabmachungen keinesfalls in die erste Reihe — wenigstens in der jetzigen Phase — zu treten hat, so wird es kein Bedenken haben, daß Ew. pp. demselben auch fernerhin unsere guten Wünsche für das Zustandekommen aussprechen und ihm vielleicht auch durchblicken lassen, daß zweifellos der Kaiserliche Botschafter in London das Seinige in der Sache tut. Daß Ew. pp. in diesem Sinne sich äußern, wird um so nützlicher sein, da Baron Blanc, wie das in Abschrift nachfolgende Telegramm desselben an den hiesigen Botschafter erkennen läßt, wieder anfängt, nervös zu werden.

„Télégramme de Rome
à Ambassade d'Italie à Berlin.

Nous sommes plus que jamais convaincus qu'en n'appliquant pas les accords de 1887, seul moyen d'assurer la paix et la prépondérance d'influence tutélaire en Orient, nous allons à la rencontre de dangers d'anarchie en Turquie et de guerre européenne à base de répartitions territoriales. Nous manifestons confidentiellement cette conviction à décharge (a scanse) de responsabilité.

(Signé) Blanc"

Am vorsichtigsten müssen wir, wie ich zu Ew. pp. ganz vertraulichen und persönlichen Orientierung bemerke, mit Wien sein, da beim Grafen Goluchowski der Gedanke, daß Österreichs Großmachtstellung bei Deutschland ihre festeste Stütze findet und in jeder Lage finden muß, mehr hervortritt, als uns angenehm ist und in den Rahmen unserer Orientpolitik paßt Marschall

---

an sich Deutschland nicht fehlen kann, die englische und italienische Anlehnung sichert. Für uns hat letztere immer den Vorteil einer starken Friedensbürgschaft neben dem österreichisch-deutschen Bündnisse und auf dem ganzen durch letzteres nicht gedeckten Gebiete der europäischen Politik. Die Neigung zum Friedensbruch wird in Rußland wesentlich vermindert, wenn man dort weiß, daß es Österreich auch ohne deutsche Hilfe an Beistand gegen unberechtigte Angriffe nicht fehlt. Die drei Mittelmeermächte bilden ein im friedlichen Sinne wirkendes Gegengewicht gegen solche orientalische Bestrebungen Rußlands, welche ihre gemeinsamen Interessen bedrohen könnten, ohne die unsrigen zu berühren. — Unser Bündnis mit Österreich gilt der beiderseitigen Existenzfrage, in Bulgarien und der Türkei handelt es sich aber um Interessenfragen, und ich begreife es vollkommen, wenn Österreich zur besseren Wahrung derselben jede Trennung von den orientalischen Pfaden der englischen Politik vermeiden will Solange Österreich mit England den gleichen Strang zieht, ist auch Italien ziemlich sicher. Die Bundesgenossenschaft des letzteren ist am leichtesten und wirksamsten via London zu pflegen und zu erhalten: sie würde zweifelhaft von dem Augenblick an werden, in welchem Meinungsverschiedenheiten zwischen England und Österreich zutage träten."

Nr. 2556

Der Botschafter in Rom Bernhard von Bülow an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 192 Rom, den 3. Dezember 1895

Ganz vertraulich

Euerer Durchlaucht bitte ich in Ergänzung und Vervollständigung meiner telegraphischen Berichterstattung über Auffassung und Stimmung des Baron Blanc nachstehendes vortragen zu dürfen.

Die Blicke des italienischen Ministers des Äußern sind nach wie vor vor allem nach London gerichtet, schon weil die fernere Richtung der italienischen Orient- und Mittelmeerpolitik in erster Linie von dem Verhalten Englands abhängt. Baron Blanc ist auch heute noch bereit, mit England und Österreich-Ungarn gemeinsam vorzugehen; er wünscht ein noch engeres Zusammenschließen dieser drei Mächte. Er verzweifelt auch noch nicht an England und insbesondere nicht an Lord Salisbury. „Wenn Lord Rosebery noch am Ruder wäre," äußerte der Minister der Auswärtigen Angelegenheiten, „würde ich jetzt keinen Finger für England rühren; mit Lord Salisbury will ich jedoch ehrlich versuchen, zu einer Verständigung zu gelangen." Nichtsdestoweniger haben manche Symptome der letzten Wochen — das Zurückweichen Englands, sobald das Wiener Kabinett mit seinen Propositionen vorgegangen war, die auch äußerlich hervortretende Reserve meines englischen Kollegen*, namentlich aber die englische Harthörigkeit in bezug auf die italienischen Zeila- und Harrar-Wünsche** — nicht gerade dazu beigetragen, das hiesige Vertrauen zu Großbritannien zu erhöhen. — Nach meinen Eindrücken besteht auch heute kein festes Abkommen zwischen Italien und England. Baron Blanc ließ erst vor wenigen Tagen mir gegenüber die Bemerkung fallen, die Franzosen glaubten, daß zwischen England und Italien ein intimeres Verhältnis obwalte, wie dies tatsächlich der Fall sei. „Nous n'en sommes pas encore là, hélas," fügte Baron Blanc hinzu. — Ich habe Baron Blanc fortgesetzt wiederholt, daß er zwar England nicht zurückstoßen noch entmutigen, sich aber unter keinen Umständen von demselben vorschieben lassen dürfe, bevor dieses sich nicht selbst vertragsmäßig oder tatsächlich festgelegt habe.

Bei verschiedenen Gelegenheiten trat bei Baron Blanc der Wunsch nach einer größeren Annäherung zwischen Deutschland und England hervor. Wenn Deutschland und England uneinig wären, pflegt der Minister zu sagen, befände sich Italien in der Lage eines Kindes, dessen Eltern auseinandergingen; vereinigt würden der Dreibund und Eng-

---

* Sir F. Clare Ford.

** Vgl. Kap. LIV, A.

land die Situation dominieren können. Ich habe auf solche Andeutungen erwidert, daß an den früheren Differenzen zwischen uns und England die schwankende, kleinliche und kurzsichtige Politik Englands die Schuld getragen hätte. Die englisch-deutschen Beziehungen würden sich naturgemäß in dem Grade bessern, als England zu einer klaren, festen und weitsehenden Politik zurückkehre. Inzwischen wäre, so setzte ich zur Beruhigung des italienischen Ministers hinzu, das gegenwärtige Verhältnis zwischen Deutschland und England kein unfreundliches. Ich verwertete in dieser Richtung das mir hochgeneigtest mitgeteilte englische Memorandum vom 23. v. Mts.*, in welchem Lord Salisbury seinen Dank für die deutsche Mitwirkung in Konstantinopel bei der Wiederherstellung der Ruhe aussprach, verwies auf unsere Unterstützung der englischen Schritte wegen der Armenier in Zeitun** und ließ auch durchblicken, daß nach meinen Informationen der neue englische Botschafter in Berlin Sir Frank Lascelles mit guten Intentionen an seine wichtige Aufgabe herantrete.

Mit der Haltung des Wiener Kabinetts ist Baron Blanc soweit zufrieden. Graf Goluchowski ist ihm jedenfalls lieber als Graf Kálnoky. Zwischen der hiesigen und der Wiener Auffassung der Gesamtsituation besteht insofern ein gewisser Unterschied, als (nach den hier einlaufenden Nachrichten, und soweit ich die Dinge von hier übersehen kann) Österreich sich nicht ohne uns avancieren möchte. Baron Blanc wäre bereit, auch allein mit England und Österreich-Ungarn zu gehen; Österreich scheint sich stets umzusehen, wo wir bleiben. Ich habe die Empfindung — ich bitte diese Mitteilung als eine streng vertrauliche betrachten zu wollen —, daß, wenn Baron Blanc gelegentlich die Velleität zeigte, auch uns in Mittelmeer- und Orientfragen an seiner Seite haben zu wollen, oder zu stürmisch auf eine Einigung zwischen Deutschland und England drängte, dies auf Wiener Einwirkung zurückzuführen war. Bis jetzt ist es jedoch gelungen, Baron Blanc bei der Ansicht zu erhalten, daß es im Interesse Italiens wie Österreich-Ungarns liegt, wenn Deutschland, in zweiter Linie[1] stehend, es zunächst den in erster Linie stehenden Mittelmeermächten Italien, England und Österreich-Ungarn überläßt, sich über diejenigen Punkte zu verständigen, welche sie für wichtig zur Wahrung ihrer Machtstellung ansehen[2].

Hinsichtlich der Stimmung des italienischen Ministers des Äußern gegenüber Rußland konnte ich mancherlei Wechsel konstatieren. Als — vor den jüngsten Wiener Vorschlägen — die Haltung Englands eine energischere zu werden schien, setzte mir Baron Blanc mehrfach auseinander, daß ein Einrücken der Russen in Konstantinopel die italienische Zukunft gefährden würde. Wenn sich die Russen, meinte

---

* Siehe Nr. 2467, Anlage.
** Siehe Kap. LXI, Anhang, Nr. 2480.

der Minister am 13. November, der Dardanellen bemächtigten und in Konstantinopel festsetzten, würde die ganze Balkanhalbinsel und selbst die slawischen Gebietsteile der habsburgischen Monarchie unter russischen Einfluß geraten. Von Konstantinopel bis Triest würde nur noch ein Schritt sein. Um der Gefahr zu entgehen, zwischen dem russischen Riesenreich und der französischen Republik erdrückt zu werden, müsse Italien das Seinige tun, damit die Russen nicht bis zum Marmarameere vordrängen. Das englische Ausbiegen nach den Wiener Propositionen hat seitdem die Auffassung des italienischen Ministers des Äußern hinsichtlich Konstantinopels einigermaßen modifiziert. Gestern sagte mir Baron Blanc, er wolle, was Konstantinopel beträfe, nicht englischer sein als die Engländer. Wenn die Engländer die Russen in Konstantinopel vertrügen, könne Italien dieselben dort auch aushalten. Im allgemeinen ist deutlich zu beobachten, daß das Prestige Rußlands hier in dem Maße steigt, als sich England ängstlich zeigt[2]. Baron Blanc glaubt noch nicht, daß Lord Salisbury sich innerlich mit der Besitzergreifung Konstantinopels durch Rußland abgefunden habe. Er neigt aber der Ansicht zu, daß, wenn Lord Salisbury zu lange sich auf Lavieren beschränke und nur die Sachen in die Länge zu ziehen trachte, diese Besitzergreifung und das Protektorat Rußlands über die Türkei schließlich ein fait accompli werden würden. Er behauptet, Herr von Nelidow habe schon das Vertragsinstrument aufgesetzt, durch welches der Sultan die russische Schutzherrlichkeit akzeptiere und den Russen die Dardanellen ausliefere; es fehle nur noch die Unterschrift des Padischah, welche dieser mit Vergnügen geben würde, wenn die Russen den psychologischen Moment für gekommen hielten. — Hinsichtlich der Stellung Rußlands zu den italienisch-abessinischen Schwierigkeiten ist seit dem Herbste augenscheinlich ein Umschwung eingetreten. Baron Blanc, welcher im Sommer so lebhafte Klagen über das Verhalten Rußlands in dieser Richtung führte*, erklärt jetzt, das St. Petersburger Kabinett habe erkannt, daß die Abessinier des russischen Wohlwollens unwürdig wären. Baron Blanc ist nicht so russenfreundlich — und jedenfalls Rußland gegenüber weit unvorsichtiger — wie Graf Nigra** oder Graf Tornielli***. Aber die Neigung, die Tür zu einer Verständigung mit Rußland nicht ganz zu versperren, trat auch bei ihm gelegentlich hervor. — Mein russischer Kollege, Herr Vlangaly, der ein alter Bekannter von mir ist und soweit offen mit mir redet, sagte mir gelegentlich gesprächsweise und vertraulich, er verlange von Italien lediglich, daß sich dasselbe nicht um die eigentliche Orientfrage kümmere, die es nichts anginge. Italien brauche auch gar nicht aus dem Dreibund auszu-

---

* Vgl. Kap. LX, Nr. 2369, Anlage.
** Italienischer Botschafter in Wien.
*** Seit 4. Februar Botschafter in Paris.

treten, wenn es nur seine Dreibundstellung wie den Gegensatz zu Frankreich nicht zu sehr akzentuiere. Er gebe den Italienern gern zu, daß sie berechtigte Mittelmeerinteressen und Aspirationen hätten. Aber das Mittelmeer sei groß und bespüle viele schöne Küstenstriche: Aufgabe einer klugen und vermittelnden Politik würde es sein, die diesbezüglichen italienischen Aspirationen mit den französischen zu versöhnen.

Aus Paris hörte Baron Blanc, daß die dortige Regierung und öffentliche Meinung der orientalischen Verwicklung ziemlich ratlos und beklommen[3] gegenüberstünden. Der unbedingte Anschluß Frankreichs an Rußland — bisher für die Franzosen der Ariadnefaden im Labyrinth der europäischen Politik — würde ihnen unheimlich, seitdem es den Anschein gewönne, als ob es im Orient zu einem ernstlichen Zusammenstoß zwischen den rivalisierenden Mächten kommen könnte. Überhaupt sei es den Franzosen nicht recht, daß jetzt die orientalische Frage im Vordergrunde stünde statt der französischen Revindikationsbestrebungen und Hegemoniegelüste. Die Franzosen fürchteten nichts mehr, als daß wegen der orientalischen Frage eine internationale Konflagration entstehen könnte. Zu diesen Nachrichten des Baron Blanc stimmt es, daß mein französischer Kollege regelmäßig eine vergnügte Miene aufzieht, wenn das europäische Konzert ungetrübt erscheint, dagegen einer Trauerweide gleicht, sobald sich die Mächte in verschiedene Gruppen zu spalten scheinen. — Diejenigen italienischen Blätter, welche ihr Losungswort aus Paris empfangen („Secolo", „Messaggero" usw.) suchen hier vor allem die Ansicht zu verbreiten, daß das deutsche Interesse an der Aufrechterhaltung der Tripelallianz nicht mehr das alte sei. Zu diesem Zweck wird mit besonderem Eifer die Nachricht verbreitet, daß Deutschland im Grunde mit Rußland und Frankreich mehr sympathisiere als mit seinen bisherigen Alliierten und England.

Als die „Times" vor einigen Tagen die Idee eines neuen Kongresses lancierte, habe ich Baron Blanc als Ausdruck meiner persönlichen Meinung gesagt, daß Italien, welches sich des Berliner Kongresses nicht gerade mit Vergnügen erinnere, bei einem neuen Kongreß wahrscheinlich ganz schlecht wegkommen würde. Ich riete ihm als Freund, sich von den Engländern nicht zu einem solchen einfangen zu lassen[4]. Ich hielt diese Warnung für notwendig, weil die Italiener allzu geneigt sind, bei allem dabei sein zu wollen. Der Minister des Äußern pflichtete meinen Ausführungen bei und versicherte schließlich, er werde allen englischen Verlockungen in dieser Richtung unbedingten Widerstand entgegensetzen.

Die breiteren Schichten der italienischen Bevölkerung scheinen mit der auswärtigen Politik des Ministeriums Crispi-Blanc nicht unzufrieden zu sein. Das Gros der Bevölkerung möchte keinen Krieg, will aber auch nicht, daß Italien bei einer eventuellen Aufteilung der Türkei

leer ausgehe. Nur die Roten und Schwarzen wünschen geradezu, daß Italien bei der jetzigen Orientverwicklung nichts profitiere und womöglich gedemütigt aus derselben hervorgehe, weil sie hoffen, die dann unvermeidliche Enttäuschung werde den Sturz der Monarchie herbeiführen. In den Kreisen der Politiker findet man die Haltung des Baron Blanc zu einseitig und starr. In diesen Kreisen möchte man, daß die italienische Politik es mit Frankreich nicht ganz verdürbe und namentlich mehr Rücksicht auf Rußland nehme. Man möchte mit einem Worte eine Schaukelpolitik, wie sie dem italienischen Charakter und den hiesigen Traditionen entspricht. In der italienischen Diplomatie herrscht eine ähnliche Auffassung der Dinge. Ich glaube, daß außer General Ferrero und allenfalls Herrn Pansa* kein italienischer Botschafter mit der Richtung des Baron Blanc wirklich einverstanden ist. Sie fürchten alle, daß Baron Blanc geneigt sei, sich zu weit von dem alten Grundsatze der italienischen Diplomatie der 70er Jahre zu entfernen: „Isolati mai, independenti sempre." (Nie isoliert, aber immer unabhängig.) Ich hatte Gelegenheit — im allerengsten Vertrauen und gegen die Zusage absoluter Diskretion —, auf dem hiesigen Ministerium des Äußern Einsicht in zwei Telegramme des Grafen Nigra und des Grafen Lanza** vom 19. v. Mts. zu nehmen. Graf Nigra telegraphierte, Deutschland wünsche au bout du compte doch nicht[5], daß Italien sich mit England und Österreich-Ungarn gegen Rußland gruppiere; Graf Lanza sprach die Überzeugung aus, daß das Berliner Kabinett Konstantinopel und die Dardanellen im letzten Ende Rußland zuwenden werde. Aus beiden Telegrammen sprach unverkennbar die Besorgnis, daß sich Italien gegenüber Rußland zu sehr vorwagen könnte.

Die bekannten Fehler des Baron Blanc traten auch während der vergangenen Wochen nur zu oft hervor. Die Situation erfordert vor allem Geduld und Ruhe, und nichts fällt dem gegenwärtigen Minister des Äußern schwerer, als still zu sitzen. Wenn ich ihm zum hundertsten Male die Gründe auseinandergesetzt hatte, aus denen er, mit unserer Anerkennung und dem bisher Erreichten zufrieden, zunächst die Dinge weiter reifen lassen möge, kam der hitzige und hastige, ideenreiche und sprunghafte Minister mit immer neuen Argumenten, um mir zu beweisen, daß gerade die augenblickliche Phase der Entwicklung Italien in eine unmögliche Lage bringe. Wenn ich ihn einige Tage nicht sah, konnte ich ziemlich sicher sein, daß er inzwischen irgendeine neue Aktion projektiert oder schon in Angriff genommen hatte. Wenn es bisher möglich war, Baron Blanc im großen und ganzen auf der richtigen Linie zu erhalten, so dürfen bei der Beurteilung der ferneren Entwicklung der Verhältnisse außer der Er-

---

* Italienischer Botschafter in London.

** Italienischer Botschafter in Konstantinopel.

regbarkeit der hiesigen öffentlichen Meinung auch die Eigentümlichkeiten des in gewisser Hinsicht unberechenbaren Ministers des Äußern nicht außer acht gelassen werden. Den allerhöchsten Befehlen Seiner Majestät des Kaisers und Königs entsprechend, werde ich es nach wie vor als meine Hauptaufgabe betrachten, soweit als möglich mäßigend auf Baron Blanc einzuwirken und denselben tunlichst von unliebsamen Seiten- und Quersprüngen abzuhalten.

B. von Bülow

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:
[1] Ja
[2] richtig
[3] die Chemie reicht nicht aus
[4] gut
[5] sogar sehr
Schlußbemerkung des Kaisers:
Sehr gut!

Nr. 2557

Der Botschafter in Rom Bernhard von Bülow an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 193 — Rom, den 5. Dezember 1895
Geheim

Euerer Durchlaucht beehre ich mich, in der Anlage Abschrift und deutsche Übersetzung des geheimen Erlasses zu übersenden, welchen Baron Blanc unterm 3. d. Mts. an die italienischen Botschafter in London und Wien gerichtet hat, um zwischen den durch die Abmachungen von 1887 verbundenen Mittelmeermächten einen Gedankenaustausch über die Frage anzuregen, wie sich hinsichtlich der gegenwärtigen Lage im Orient eine tatsächliche und praktische Übereinstimmung der Kabinette von London, Wien und Rom erzielen lasse.

Zu diesem Erlaß erlaube ich mir im engsten Vertrauen zu bemerken, daß derselbe ursprünglich an die italienischen Botschafter in London, Wien und Berlin adressiert war. Der Erlaß enthielt auch einen Appell an Deutschland, sich im Interesse von Italien und Österreich-Ungarn besser mit England zu stellen. Deutschland wurde an verschiedenen Stellen der fraglichen Pièce hinsichtlich der Orientfrage und der Lage der Dinge in Konstantinopel auf dieselbe Linie mit Italien, Österreich-Ungarn und England gerückt.

Ich habe durch nachdrückliche Einwirkung auf Baron Blanc erreicht, daß derselbe den (bereits in der Mundierung begriffenen) Erlaß einer neuen Durcharbeitung unterzog, wobei die unserem so berechtigten politischen Standpunkt wie seinen eigenen früheren Auslassungen am meisten widersprechenden Passagen ausgemerzt wurden.

Auch brachte ich die Wendung in den Erlaß, daß die Reserve des sich in zweiter Linie haltenden Deutschlands Italien und Österreich-Ungarn zum Nutzen gereiche. Eine weitere Modifizierung des Erlasses, der, wie viele Emanationen des Baron Blanc einen an sich nicht unrichtigen Gedanken und wohlgemeinte Absichten in etwas seltsamer und jedenfalls viel zu akzentuierter und nervöser Form zum Ausdruck bringt, war nicht möglich.

Abschrift des beigeschlossenen Erlasses ist „à titre d'information" bereits an Graf Lanza nach Berlin abgegangen.

B. von Bülow

Anlage

Der italienische Minister des Äußern Baron Blanc an den italienischen Botschafter in London Ferrero*

Unsignierte Übersetzung

Streng vertraulich — Rom, den 3. Dezember 1895

Wir haben den Vorschlägen des Wiener Kabinetts** zum Schutze der europäischen Interessen im Ottomanischen Reich die von uns erbetene Unterstützung ehrlich und offen gewährt, und mit meinen im Parlament am 28. November abgegebenen Erklärungen habe ich diejenige Politik betont, welche unserer Ansicht nach allein den Frieden und den schützenden Einfluß der Mächte durch die Anwesenheit der vereinigten Geschwader in jenen erregten Gebieten zu gewährleisten vermag. Aber von den sechs Mächten haben zwei die Wirksamkeit einer solchen Anwesenheit, wenn nicht annulliert, so doch zurzeit geschmälert, sei es, daß sie die Ausübung jedweder Aktion der Flotten, wie ein eventuelles Erscheinen vor der Hauptstadt, dem Herde der in den Provinzen herrschenden Anarchie, ausschlossen, sei es, daß sie zuletzt erklärten, die Mächte dürften dem Sultan gegenüber nicht weiter ein sogenanntes Einschüchterungssystem beobachten, sie müßten denselben vielmehr ermutigen und unterstützen, damit er seine Autorität wiederherstellen könne.

Die Übereinstimmung der sechs Mächte erscheint demnach basiert auf der Verhinderung der Tripelallianz wie Englands an jedem Mittel wirksamen Einflusses auf die virtuell unter russischen Schutz gestellte ottomanische Regierung.

Bei dieser Sachlage erscheint der vertragsmäßige politische Status quo in seinem Wesen verschlechtert. Ein Übergewicht an Einfluß auf den Sultan haben jene beiden Mächte, deren Vertreter bei der Person des Sultans die Autorität der Pforte bis zu reinem Schein

---

* Derselbe Erlaß ging auch an den italienischen Botschafter in Wien.
** Vgl. Nr. 2505.

und unsere Unterhandlungen mit ihr zu einer Enttäuschung herabdrücken, während es andererseits einer dieser beiden Mächte allein gestattet ist, die Pflichten eines navalen Schutzes an jenen Orten auszuüben, wo die Gemetzel zu beklagen gewesen sind. Über die von den Verträgen festgesetzten lokalen Autonomien, über die von diesen Verträgen stipulierten Reformen, über die Unabhängigkeit der Türkei, der Hüterin wichtiger europäischer Interessen, über alle diese Dinge darf nicht einmal verhandelt werden. Die Freiheit der Meerengen besteht nur für die russischen Truppen, welche dieselben mit Waffen und Fahnen an Bord von Schiffen der freiwilligen Flotte passieren; die Türkei ist nur Hüterin der Meerengen und des Schwarzen Meeres uns und den anderen Westmächten gegenüber; die Haltung der Türkei hat beständig den Charakter sträflicher Begünstigung jener fremden Interessen, die offen einen Zustand der Dinge aufrechterhalten, der mit jeder Gesetzmäßigkeit innerer wie internationaler Ordnung im Widerspruch steht. Der Zweck der 1887 unter Teilnahme Deutschlands zwischen Italien, England und Österreich-Ungarn getroffenen Abmachungen ist völlig vereitelt, namentlich nach dem in Konstantinopel fruktifizierten Siege über die jüngsten österreichisch-ungarischen Vorschläge.

Die Kabinette von Wien und London schienen bis jetzt zu zögern gegenüber der Reserve, mit welcher — nach unserer Ansicht zu unserem Nutzen — Deutschland uns in zweiter Linie unterstützt; sie schienen nicht nur auf jede Aktion zu verzichten, die geeignet gewesen wäre, die Türkei zu den soeben dargelegten Grundsätzen zu bekehren, sondern sie enthielten sich sogar jeder Gruppierung, um den Schein der Übereinstimmung zu Sechs zu retten, der um den Preis stillschweigender Zurückziehung der von England und von uns unterstützten österreichisch-ungarischen Vorschläge erreicht worden war.

Wir haben den Kabinetten von Wien und London gegenüber stets eine aufrichtige Gemeinschaftlichkeit der Interessen wie der Haltung bekundet. Wir sind jetzt aber präokkupiert einerseits wegen der Lage unserer Schiffe, deren Entsendung als eine lächerliche Demonstration erscheinen könnte; andererseits wegen der zweideutigen Lage, in welche wir gegenüber unseren Verpflichtungen sowohl gegen die beiden Kaisermächte wie gegen England durch die schon zu lange dauernden Schwierigkeiten versetzt werden, die drei Mittelmeermächte in tatsächliche und praktische Übereinstimmung zu bringen.

Wir haben bereits in London und in Wien aussprechen lassen, wie wir tief überzeugt sind, daß, wenn unter so entscheidenden Umständen die 1887er Abmachungen — das unserer Ansicht nach einzige Mittel, um den Frieden und die Ruhe in der Türkei zu verbürgen — nicht ausgeführt werden, wir den Gefahren einer Anarchie im Ottomanischen Reich und europäischen Kriegen auf der Grundlage territorialer Teilungen entgegengehen. Wir glauben jetzt den Pflichten der Auf-

richtigkeit zu genügen, wenn wir zur Vermeidung schwerer Verantwortlichkeit England und Österreich-Ungarn unsere Ansicht aussprechen, daß es mehr als an der Zeit sei, mit gegenseitigem Vertrauen und gegenseitiger Aufrichtigkeit damit vorzugehen, die Ansichten der drei Mächte über die zur Wiederherstellung der Unabhängigkeit der Türkei zu ergreifenden Maßregeln darzulegen.

Wir vertrauen, daß England und Österreich-Ungarn mit der seinerzeit von Deutschland den Abmachungen von 1887 erteilten Zustimmung werden verhindern können, daß in letzter Stunde der von der Tripelallianz seit so vielen Jahren aufrecht erhaltene Friedenszweck vereitelt werde.

Euere pp. wollen daher der dortseitigen Regierung vorschlagen, daß der 1887 für gewisse und unserer Ansicht nach jetzt eingetretene Eventualitäten vorgesehene Ideenaustausch stattfinde, zunächst unter den drei Mittelmeermächten, um später, auch mit Deutschland, im Hinblick auf die unvermeidlichen Wirkungen der Haltung Rußlands und Frankreichs die Ausführung der 1887 im Prinzip getroffenen Abmachungen zwischen uns, Österreich-Ungarn und England zu vereinbaren.

Nr. 2558

Der Botschafter in Rom Bernhard von Bülow an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 198 Rom, den 7. Dezember 1895

Ganz vertraulich

Baron Blanc übersandte mir gestern abend einen an den italienischen Botschafter in Berlin Graf Lanza gerichteten Erlaß unter fliegendem Siegel mit nachstehenden Zeilen: „Personnelle! — Cher Ambassadeur, Je n'ai pas de courrier et je me permets de Vous demander si Vous voudriez bien faire parvenir le pli ci-joint à Lanza après avoir pris connaissance de son contenu. Du tout ensemble il apparaîtrait qu'on est encore moins mal disposé à Londres qu'à Vienne. Cordialement à Vous. (gez.) Blanc." — Mit „à Vienne" ist, wie ich vertraulich hinzufüge, weniger die österreichische Regierung als Graf Nigra gemeint.

Nachdem ich den in Rede stehenden Erlaß durchgelesen hatte, habe ich denselben heute mittag Baron Blanc mit dem Bemerken wieder zurückgegeben, daß es mir besser erscheine, ein Schriftstück nicht zu befördern, welches hinsichtlich unserer Stellung zu den orientalischen Händeln in Widerspruch nicht nur mit dem stehe, was ich dem Minister des Äußern seit Beginn der fraglichen Verwickelungen oft ge-

sagt habe, sondern auch mit seinen eigenen bisherigen Auslassungen. In freundschaftlicher Form fügte ich hinzu, daß nach meiner Kenntnis der Berliner Auffassung sich Deutschland, welches bei den türkischen Angelegenheiten weniger direkt beteiligt sei als irgendeine andere Macht, im eigenen Interesse wie im wohlverstandenen Interesse seiner Alliierten von niemand in den Vordergrund schieben lassen werde. Grade in zweiter Linie könne Deutschland seinen Bundesgenossen wie dem europäischen Frieden offenbar am meisten nützen. Ich ließ hierbei durchblicken, daß ich den Wunsch des Baron Blanc nach Herstellung eines engeren Zusammenschließens zwischen Italien, Österreich-Ungarn und England auf Grund einer genaueren Interpretation der bestehenden Abmachungen vollauf würdigte, hob hierbei jedoch hervor, wie die Erzielung eines intimen Einvernehmens zwischen den drei Mittelmeermächten meines Erachtens um so leichter gelingen dürfte, je sorgfältiger dieselben vermeiden würden, die Kaiserliche Regierung schon jetzt in diese Vorbesprechungen hineinziehen zu wollen. Ich drückte die Überzeugung aus, daß sich Italien zunächst, soweit Deutschland in Frage komme, bei der Gewißheit beruhigen könne, daß die Bestimmungen des Dreibundsvertrags keinerlei Ergänzungen bedürften, sobald die Existenz Italiens in Frage stehe. Ich deutete hierbei aber gleichzeitig an, daß es im eigensten Interesse des Baron Blanc liege, die bisher von ihm erzielten Resultate, unsere gute Meinung von ihm wie seinen diplomatischen Ruf nicht durch allzu stürmisches Vordrängen noch eine zu akzentuierte Sprache zu gefährden.

Baron Blanc entgegnete mir, daß er in der Offenheit meiner Sprache nur einen Beweis für die Sorgfalt sehe, mit welcher ich die Beziehungen zwischen Deutschland und Italien vor Mißverständnissen zu bewahren bestrebt sei. Er wolle noch nicht die Hoffnung aufgeben, daß die Umstände die Verwirklichung seines politischen Lebensprogramms — das Zusammenwirken des Dreibunds mit England — ermöglichen würden. Er werde jedoch bei seinen Bemühungen, dieses Endziel zu erreichen, vermeiden, was in Widerspruch mit unserer Reserve stünde, deren Berechtigung er anerkenne. pp.

B. von Bülow

Nr. 2559

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Botschafter in Paris Grafen Münster

Konzept

Nr. 725 Berlin, den 10. Dezember 1895

Geheim

In dem Berichte Nr. 222 vom 20. v. Mts. haben Ew. eine Äußerung des Herrn Berthelot erwähnt, dahin gehend, daß die Lokalisierung eines etwaigen Orientkrieges der sehnlichste Wunsch des Präsidenten

Faure wie auch der jetzigen Regierung, und nach der Überzeugung des Ministers auch der Wunsch des ganzen Landes sei.

Die Hindernisse, welche sich in Form politischer Berechnungen oder politischer Leidenschaften einer Verwirklichung dieses Wunsches bei herannahender Entscheidung entgegenstellen würden, sind derartige, daß wir gut tun werden, jener Äußerung des Herrn Berthelot bis auf weiteres lediglich die Bedeutung eines menschenfreundlichen Wunsches beizulegen.

An sich bildet ja in den Kriegen der Neuzeit die Lokalisierung nicht die Ausnahme, sondern die Regel. Auch würden sich bei einem russischen Orientkriege Kombinationen denken lassen, die es bei ruhiger politischer Erwägung als die für Frankreich und sogar auch für Rußland günstigere Eventualität erscheinen lassen würden, wenn ersteres durch seine Neutralität eine oder zwei andere Großmächte zur gleichen Haltung veranlaßte. Aber schwerlich würde neben den überschwänglichen Hoffnungen, welche sich noch bis vor kurzem an die frankorussische Kameradschaft knüpften, ruhige politische Erwägung in Frankreich zur Geltung kommen, am wenigsten dann, wenn Herr von Freycinet, der Träger der Tradition Gambettas, wieder die Leitung von Frankreichs auswärtiger Politik in die Hand nimmt.

Immerhin erscheint aber die Tatsache als ein bemerkenswertes Symptom, daß ein Franzose in der Stellung des Herrn Berthelot, welcher die Hauptverantwortung für Frankreichs auswärtige Politik auf sich lasten fühlte, gewagt hat, jenen von Ew. berichteten Ausspruch zu tun. Nach der Beschreibung, welche Ew. von der Persönlichkeit des Herrn Berthelot gegeben haben, läßt sich auch nicht annehmen, daß er etwa von dem Gedanken geleitet war, uns irrezuleiten oder einzuschläfern.

Jedenfalls werde ich Ew. zu Danke verpflichtet sein, wenn Sie über alle Symptome ähnlicher Stimmung, welche Ihnen wahrnehmbar werden, auch fernerhin berichten wollen.

Marschall

Nr. 2560

Der Botschafter in Paris Graf Münster an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe*

Ausfertigung

Nr. 233 Paris, den 12. Dezember 1895

pp. Die Vorgänge in Konstantinopel werden hier mit großer Aufmerksamkeit verfolgt. Man ist in großer Sorge wegen der Komplikationen, die man hier voraussieht und sehr fürchtet. Die Stimmung ist in Beziehung auf die Türkei sehr pessimistisch. Die hiesigen Finanz-

* Der Anfang des Münsterschen Berichts ist abgedruckt in Bd. IX, Nr. 2367.

männer halten den finanziellen Krach in Konstantinopel für unvermeidlich, und die hiesigen Politiker sehen, wie Rußland und England die Rollen vertauscht haben. Sie fürchten, daß beide Mächte sich verständigen und dann Frankreich ganz isolieren könnten. Wenn auch die Stimmung sich verändert, so ändert sich vorläufig die Haltung der hiesigen Regierung Rußland gegenüber nicht. Solange die entente der Mächte in Konstantinopel besteht, und bis eine oder mehrere der Mächte die Maske abwerfen, wird hier russische Politik getrieben werden. Dann aber kommt der zweite Akt des jetzigen platonischen Schauspiels.

Die politische Kombination wird dann eine ganz andere werden. Die Stimmung neigt immer mehr dahin, daß es mehr im Interesse Frankreichs liege, sich im Orient von allen kriegerischen Unternehmungen fern zu halten, käme es zum Kriege, denselben zu lokalisieren und den europäischen Krieg zu vermeiden. Der Wunsch, daß in dem Falle Frankreich und Deutschland neutral bleiben mögen, ist entschieden sehr allgemein verbreitet, und werde ich von den verschiedensten Seiten vielfach darauf angeredet. Darin zeigt sich am deutlichsten der Umschwung der öffentlichen Meinung.

Praktisch wird das alles erst werden, wenn wirklich der Zusammenbruch der Türkei, das Ende des kranken Mannes eintreten sollte. Es würde das eine fürchterliche Kalamität werden, namentlich wenn der Sultan so sehr in die Enge getrieben würde, daß er die grüne Fahne aufsteckte und den heiligen Krieg entfesselte. Daß alle Mächte davor und vor der Teilung zurückschrecken, und daß sie zusammenhalten wollen, verstehe ich. Gott gebe, daß es ihnen gelingen möge[1].

Münster

Randbemerkung Kaiser Wilhelms II.:
[1] Und daß sie es ernstlich wollen.

Nr. 2561

Der Botschafter in London Graf von Hatzfeldt an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 306 London, den 12. Dezember 1895
Geheim

Zu Erlaß Nr. 1475 vom 6. d. Mts.*.

Der italienische Botschafter hat, wie er mir ganz vertraulich sagt, gestern den von Baron Blanc angeregten, angeblich in der geheimen Abmachung vom Jahre 1887 vorbehaltenen Ideenaustausch bei Lord Salisbury zur Sprache gebracht. Letzterer hat, ohne den Gedanken

---

* Durch Erlaß Nr. 1475 hatte Graf Hatzfeldt vorläufige Kenntnis von der Blancschen Demarche (vgl. Nr. 2558) erhalten.

formell abzulehnen, darauf hingewiesen, daß ein solcher Gedankenaustausch, der einer Art Konferenz der beteiligten Mächte gleichkommen würde, nicht geheim bleiben könnte und gerade jetzt das ohnehin in St. Petersburg bestehende Mißtrauen gegen England noch erhöhen würde.

Der österreichische Botschafter, welcher von der italienischen Demarche offenbar noch nichts weiß, sagte mir heute seinerseits ganz vertraulich, daß Graf Goluchowski, wie aus einem heute eingegangenen Privatbrief desselben hervorgehe, auf eine einfache Bestätigung des früheren geheimen Abkommens zwischen Österreich und England keinen besonderen Wert mehr lege, weil die Bestimmungen desselben teilweise zu vage und unvollständige seien. Graf Deym fügte aber hinzu, daß Graf Goluchowski, bevor hier ein Schritt geschehe, um Erweiterung resp. Präzisierung des Abkommens herbeizuführen, die Frage noch mit ihm, dem Botschafter, persönlich in Wien besprechen wolle.

Nach seinen Äußerungen nimmt Graf Deym übrigens an, daß ein Gedankenaustausch durch das englisch-österreichische Abkommen nur für einen bestimmten Fall vorgesehen sei: falls eine dritte Macht (mit welcher nur Rußland gemeint sein könne) mit Konnivenz des Sultans in Konstantinopel einrücken wollte, würde das letztere durch die drei Mächte besetzt werden, welche sich für diesen Fall einen vorherigen Gedankenaustausch vorbehalten hätten. Diese Interpretation des Grafen Deym kann sich, soweit ich die geheimen Abmachungen kenne, nur auf Nr. 8 der mit Bericht Nr. 427 vom 10. Dezember 1887 eingereichten Note* beziehen.

Graf Deym zeigte wenig Hoffnung, daß Lord Salisbury auf Erweiterung des Abkommens eingehen würde und ließ dabei erkennen, daß in Wien, falls es dennoch dazu käme, großer Wert auf eine von den drei Mächten anzunehmende Verpflichtung gelegt werden würde, keine eigenen Vorteile in der Türkei zu verfolgen. Es soll damit offenbar einer Teilung der Türkei vorgebaut werden.

Hatzfeldt

Nr. 2562

Der Botschafter in London Graf von Hatzfeldt an den Vortragenden Rat im Auswärtigen Amt von Holstein

Entzifferung

Privat für Baron von Holstein — London, den 13. Dezember 1895

Die in meinem letzten Privatbrief ausgesprochene Vermutung, daß man uns hier jetzt sehr wenig Vertrauen entgegenbringt, bestätigt

* Siehe Bd. IV, Kap. XXVIII: Entente à trois zwischen Italien, England und Österreich 1887/88. Nr. 940.

sich immer mehr. Es kann wohl keinem Zweifel unterliegen, daß Lord Salisbury mir in unserer Unterhaltung vom 11. d. Mts. über die vorhergegangene Anregung des italienischen Botschafters bezüglich Gedankenaustausches nichts sagen wollte. Als weiteres Symptom teile ich Ihnen eine Äußerung Lord Salisburys mit, über die ich nicht amtlich berichten möchte. In unserer Konversation war im allgemeinen von den verschiedenartigen Interessen der Mächte im Orient und von den Hintergedanken, die bald der einen, bald der anderen Macht dort zugeschrieben würden, die Rede gewesen, und hieran anknüpfend sagte Lord Salisbury: „Von einer wohlunterrichteten und kompetenten Persönlichkeit ist mir versichert worden, daß Frankreich dem Plane zugestimmt habe, daß Konstantinopel eventuell an Deutschland fallen solle." Als ich auf die absurde und offenbare Unglaubwürdigkeit einer solchen Insinuation hinwies, stimmte Lord Salisbury zwar zu, fügte aber noch einmal hinzu: „Es ist mir aus sehr guter Quelle versichert worden."

Ich bitte dringend, mich möglichst fortlaufend von allen Nachrichten aus Rom über Verhandlungen mit den Engländern informiert zu halten, damit ich hier kontrollieren kann. In die Offenheit und Aufrichtigkeit meines italienischen Kollegen setze ich nur sehr begrenztes Zutrauen.

An einen Erfolg hier bezüglich Erweiterung oder Präzisierung der neun Punkte glaube ich nur, wenn Wien und Rom gemeinschaftlich oder wenigstens übereinstimmend handeln, was bisher durchaus nicht der Fall ist.

Hatzfeldt

Nr. 2563

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Botschafter in London Grafen von Hatzfeldt

Telegramm. Konzept von der Hand des Vortragenden Rats von Holstein

Nr. 345 Berlin, den 15. Dezember 1895

Antwort auf Zifferbrief vom 13. d. Mts.*

Wenn Lord Salisbury behauptet, daß irgend jemand in der Welt die Erwerbung von Konstantinopel durch Deutschland in vernünftige Erwägung zieht, so liegt in dieser Äußerung nicht bloß Hohn, sondern auch die Hoffnung, daß wir doch vielleicht einfältig genug sind, um behufs Beseitigung des (geheuchelten) englischen Mißtrauens eine aktivere Meerengenpolitik einzuleiten.

Gleichzeitig erfahren wir von zuverlässiger Seite, daß gegenwärtig in denjenigen englischen Kreisen, welche sich für auswärtige Politik

* Siehe Nr. 2562.

interessieren, die Parole kursiert, lieber wegen Ostasien als wegen des Near-East mit Rußland zu fechten. Auch diese Parole ist unaufrichtig. Denn in Ostasien hat England keine sicheren Alliierten, während es für die Meerengenfrage über zwei solche, Österreich und Italien, würde beliebig verfügen können. Für diejenigen englischen Kreise, welche gebildet genug sind, um zwischen den Zeilen zu lesen, drückt sich in jener These einfach die Hoffnung aus, daß Rußland zuvörderst wegen des Near-East in Krieg mit den Kontinentalmächten kommen, und England dadurch die Möglichkeit gegeben werden wird, im Far-East nach Belieben zu schalten.

Angesichts dieser Symptome ersuche ich Ew., die Frage der österreichisch-italienisch-englischen Abmachung nach dem Muster von 1887 nicht weiter zu berühren. Falls von englischer Seite Sie darauf angeredet werden sollten, wollen Ew. erwidern, die Regierung Seiner Majestät des Kaisers sei aus verschiedenen Gründen zu der Überzeugung gelangt, daß England bisher nicht beabsichtige, für irgendwelche Mittelmeer- oder Orientfragen selbst einzutreten. Falls Ihre Kollegen von Österreich oder Italien die Frage bei Ihnen anregen, bitte ich zu sagen, daß, zwar nicht nach Ihrer Ansicht, aber nach derjenigen der Kaiserlichen Regierung, England sich erst dann wird binden wollen, wenn es sicher ist, daß ohne England weder Österreich noch Italien sich in Krieg wegen der Meerengen- oder sonstiger Mittelmeerfragen stürzen wollen. Es schadet nichts, wenn diese Äußerungen, nicht als die Ihrigen, aber als die hiesigen an Lord Salisbury gelangen.

Marschall

Nr. 2564

Der Reichskanzler Fürst von Hohenlohe an den Botschafter in Rom Bernhard von Bülow

Konzept

Nr. 923 — Berlin, den 17. Dezember 1895
Geheim — [abgegangen am 20. Dezember]

Ew. beehre ich mich, anbei eine Abschrift des Berichts Nr. 192 und der allerhöchsten Randvermerke* zu übersenden. Dieser Bericht gibt einen interessanten Einblick in die derzeitige Gemütsverfassung des Baron Blanc.

Als Italien unserm Rat entgegen seine Flotte zu der englischen in den türkischen Gewässern stoßen ließ, da geschah dies in der Erwartung sofortiger gemeinsamer Aktion. Es zeigt sich aber heute, daß jener verfrühte Schritt mit dazu beigetragen hat, das von Italien erhoffte Ergebnis zu vereiteln[1]. Sei es, daß man in London besorgte,

---

* Siehe Nr. 2556.

durch Italiens Übereifer zu früh in Verwickelungen zu kommen, sei es, daß die englischen Staatsmänner anfingen, die Hoffnung zu nähren, Italien in seiner Leidenschaft werde sich und den Dreibund kopfüber in den Orientkonflikt stürzen, ohne England abzuwarten[2]. Tatsache ist, daß das Erscheinen des italienischen Geschwaders den Augenblick bezeichnet, wo England in ein ruhigeres Fahrwasser einlenkte. Infolgedessen steht jetzt Baron Blanc vor der für ihn peinlichen Aussicht, die italienischen Schiffe ohne Kampf und ohne Gewinn zurückkehren zu sehen. Die Empfindlichkeit, welche deswegen bei dem italienischen Minister sich äußert, möchte ich als eine überreizte bezeichnen. Wenn der Grundsatz, daß jede militärische Demonstration, welche nicht zum Kriege oder zu einer „Entschädigung" führt, als Demütigung oder échec des demonstrierenden Staates anzusehen ist, Aufnahme in einen internationalen Ehrenkodex fände, so läge darin eine unberechenbare Vermehrung der Gefahren, die den Weltfrieden schon jetzt bedrohen.

Daß aber Baron Blanc durch diesen Anfang einer unangenehmen Erfahrung zu der Erwägung geführt worden ist, Italien werde von den Vorgängen auf der Balkanhalbinsel und an den Meerengen nicht näher als England berührt, ist als ein entschiedener Fortschritt zu bezeichnen. Nur dann, wenn Italien dieser Überzeugung nicht bloß mit Worten, sondern auch durch sein ruhiges Verhalten Ausdruck gibt, wird die englische Regierung sich ernstlich die Frage vorlegen, ob sie die Meerengen d e f i n i t i v ihrem Schicksal überlassen oder bei ihrer Verteidigung m i t w i r k e n will. Schwerlich legt sich England diese Frage in dieser Form heute schon vor, es hofft wohl jetzt noch, daß Italien und Österreich bei einer türkischen Katastrophe das kalte Blut verlieren und ungebeten wie unbezahlt Englands Geschäfte besorgen werden.

Die Fühlung, welche Baron Blanc in London zu nehmen beabsichtigt, wird ihn über die derzeitigen Pläne und geheimen Hoffnungen der englischen Regierung aufklären. Wenn letztere, deren Vertreter in Konstantinopel nach den jüngsten Meldungen des Kaiserlichen Botschafters neuerdings wieder bemüht ist, die übrigen Mächte zu einer Aktion in der armenischen Frage zu drängen*, gleichwohl sich Italien gegenüber ablehnend zu allem verhielte, was einer Fixierung ihrer Verbindlichkeiten für den Ernstfall ähnlich sähe, so ergäbe sich hieraus nur, daß England zur Stunde noch hofft, die von London aus angeregte armenisch-türkische Frage werde ohne e n g l i s c h e Opfer an Geld und Blut lediglich durch einen allgemeinen Kontinentalkrieg die für England wünschenswerte Lösung erhalten[3].

Die Meerengenfrage ist für England nur ein Teil der r u s s i s c h - e n g l i s c h e n Frage, welche außerdem noch die ostasiatische, die ägyptische und — als Unterabteilung — die Frage des persischen

* Vgl. Kap. LXI, B, Nr. 2470.

Meerbusens umfaßt. Von diesen ist die Balkan- oder Meerengenfrage die einzige, wo England hoffen kann, andere Mächte vorzuschieben, deshalb ist die Frage, so wie geschehen, aufgebauscht worden.

Gesetzt den Fall, die Meerengenfrage erledigte sich ohne Krieg, so wäre dadurch England keineswegs entlastet, der franko-russische Druck würde vielmehr nach diesem Erfolge sich in Ägypten wie in Ostasien erst recht fühlbar machen. England wird, wenn es weiter leben will, dem Kampfe schließlich nicht ausweichen können und wird sich dann nach Verbündeten umsehen müssen, immer vorausgesetzt, daß bis dahin die England bedrohende Gefahr nicht etwa ohne Englands Zutun durch Englands Mitinteressenten beseitigt ist. Mit einem Worte, Italien kann, wenn es das kalte Blut nicht verliert, auf England in absehbarer Zeit als sicheren Bundesgenossen für die endgültige Lösung der schwebenden Mittelmeerfragen rechnen. Sehr entfernt dürfte jener Augenblick auch nicht mal sein. Dafür bürgt die Ungeduld, mit welcher Frankreich auf die Regelung der ägyptischen Frage drängt, während Rußland, welches für die bevorstehende große Entscheidung in Ostasien die französische Mitwirkung gegen England nicht entbehren kann, dadurch zur Berücksichtigung der ägyptischen Wünsche Frankreichs genötigt wird.

Ich habe soweit nur den einen Fall ins Auge gefaßt, wo Italien an seinen jetzigen politischen Beziehungen nichts ändert, also im Vertragsverhältnis mit Deutschland und Österreich, in freundschaftlichem Verhältnis mit England bleibt.

Nachdem Ew. pp. jedoch erwähnt haben, daß Baron Blanc auf die Möglichkeit hingedeutet hat, Italien könnte, falls es in der jetzigen politischen Kombination nicht die gehofften Vorteile finde, sich der gegnerischen Seite zuwenden, darf ich nicht unterlassen, auf die Folgen hinzuweisen, welche diese Schwenkung für Italiens Zukunft haben würde.

Italien lehnt sich heute vertragsmäßig oder freundschaftlich oder beides an drei Mächte, von denen zwei ein Interesse an seinem Fortbestande haben, während die dritte (Österreich) sich mit dem Dasein Italiens ausgesöhnt hat, aus demselben auch, solange Italien ihr Verbündeter ist, Nutzen ziehen kann. Wenn Italien sich von dieser Gruppe trennt, tritt es als schwächerer Vierter in die von Rußland, Frankreich und dem Papst gebildete communio incidens ein. Denn, daß Rußland um Italiens willen von den beiden anderen abrücken sollte, indem es Italien ernstlich gemeinte Konzessionen macht, die jenen unangenehm sind, darf man von vornherein als ausgeschlossen betrachten.

Etwas anderes ist es mit bloßen Versprechungen, durch die man suchen würde, Italien zum Abfall zu bringen, mit dem geistigen Vorbehalt, dieselben, sobald Italien von seinem bisherigen Anhang isoliert ist, nach dem Vorbilde der großen Napoleonischen Epoche zu be-

handeln, wo dem Schwächeren, gleichviel ob Freund oder Feind, das, was ein Vertrag ihm gegeben oder gelassen hatte, beim nächsten Vertrage beliebig entzogen ward.

Daß Italien von dem Augenblick an, wo seine Haltung im Dreibunde eine zweifelhafte wird, der schwächste unter den europäischen Machtfaktoren sein würde, bedarf kaum des Beweises. In der Gruppe, an die es sich künftig anzulehnen hätte, würde es seine beiden unversöhnlichsten Feinde, Frankreich und den Papst, neben sich sehen. Frankreich hat nie aufgehört und wird selbst unter der radikalsten Regierung nicht aufhören, aus Gründen auswärtiger Politik die Wiederherstellung der weltlichen Macht des Papstes zu begünstigen, in der sicheren Erwartung, daß der Verlust von Rom für Italien das Ende nicht nur der Einigkeit, sondern auch der Monarchie, folglich der ganzen Mittelmeerrivalität bedeutet. Auch der Konvent schützte, während er innerhalb Frankreichs die Geistlichen verfolgte, aus Gründen auswärtiger Politik die Interessen der katholischen Kirche im Orient eifersüchtig wie kaum eine andere französische Regierung.

Das Gefühl der Reue darüber, daß von Napoleon III. der erste Anstoß zur Einigung Italiens ausging, hat in Frankreich von 1866 bis heute stetig zugenommen. Gegen die Gefahren, welche aus dieser Stimmung sich für Italien ergeben konnten, bildeten Deutschland und der Dreibund das Gegengewicht. In dem Augenblick aber, wo Italien sich vom Dreibund abwendet, wird Deutschland sich daran erinnern müssen, daß wir für Italien, welches sich anschickt, uns im Stiche zu lassen, den Preis der Erwerbung Roms in zwiefacher Form zahlten, im Kriege gegen Frankreich und im Kulturkampf. Es ist ein Beweis für die geistige Bedeutung der deutschen katholischen Führer, daß dieselben sich tatsächlich in den Gedanken gefunden haben, den Staat, welcher den tausendjährigen Besitz des Heiligen Stuhls an sich riß, als Mitglied des Dreibunds unbehelligt zu lassen. Für die Masse des katholischen Volks wie für die niedere Geistlichkeit bildet gleichwohl der Umstand, daß Italien durch die Regierung des Deutschen Kaisers im Besitze des patrimonium Petri geschützt wird, ein Thema für endlose Anklagen und die Ursache vielfacher Entfremdung gegen die Regierung. Und von dem Augenblick an, wo bekannt ist, daß Italien dem Dreibund nicht mehr oder nur noch äußerlich angehört, würde nicht nur bei der katholischen, sondern auch bei der protestantischen Bevölkerung sich eine mächtige Strömung fühlbar machen, entsprungen aus der Überzeugung, daß der Zeitpunkt gekommen sei, wo wir unserer Politik diejenige Richtung zu geben haben, welche geeignet ist, ein volles Einvernehmen zwischen Kaiser und Papst herzustellen, um solcher Art den Kraftverlust, welchen Deutschland infolge von Italiens Übertritt erlitten hat, durch intensivere innere Einigkeit auszugleichen.

Deutschlands Aufgabe würde es ferner sein, dem vorzubeugen, daß infolge der Gärung der Gemüter, welche nach dem Abfall Italiens

unvermeidlich ist, in Österreich die deutschfeindlichen Gruppen ans Ruder gelangen. Um dieser Gefahr vorzubeugen und zu verhindern, daß die bisher politisch überwiegenden Gruppen, welche Anlehnung beim Deutschen Reiche suchen, entmutigt werden, müssen wir alsdann mit den äußersten Mitteln auf eine Besserung der russisch-österreichischen Beziehungen hinarbeiten. Die Verschärfung dieser datiert von der Zeit, wo Österreich nach dem Verlust seiner Hegemonie über Italien und seines Einflusses in einem Teile des nichtpreußischen Deutschlands darauf hingewiesen war, sich in südöstlicher Richtung auszudehnen, um die Einbuße an italienischen Untertanen durch südslawische Volksstämme zu ersetzen. Diese Schiebung hat für Österreich nach außen hin politische Reibungen mit Rußland, nach innen eine zugunsten der nichtpolnischen Slawen, zum Nachteil der Deutschen, Polen und Ungarn fühlbar werdende Störung des Gleichgewichts der unter habsburgischem Zepter lebenden Nationalitäten herbeigeführt. Sowohl in Rußland wie bei den Ungarn, den Polen und den österreichischen Deutschen würde daher der Gedanke Anklang finden, Österreichs slawische Interessensphäre enger zu begrenzen und dafür den Schwerpunkt der Monarchie wieder weiter nach Westen zu verlegen.

Ew. ist bereits bekannt, daß wir uns dem Gedanken keineswegs verschließen, es könnte jene Verschiebung des österreichischen Schwerpunktes auf Kosten des Deutschen Reichs angestrebt werden. Indessen glaube ich doch, daß, falls die Haltung Italiens uns zwingt, die Verständigung zwischen Österreich-Ungarn und Rußland um jeden Preis herbeizuführen, es uns gelingen wird, die wichtigsten unter den anderen Interessenten zu der Überzeugung zu bringen, daß ihnen eine Entschädigung Österreichs auf Kosten Italiens — etwa mit der Grenze von Villafranca — ersprießlicher, und daß sie jedenfalls leichter sein würde als eine solche auf Kosten Deutschlands. Innerhalb Österreichs würden die Ungarn und die Polen ihre eigene Machtstellung durch eine Ausdehnung des italienischen Elements nicht gefährdet sehen, wohl aber durch eine Verstärkung des deutschen Elements innerhalb der Monarchie. Für den unter russischer Einwirkung stehenden Teil der österreichischen Slawen würde die Haltung Rußlands maßgebend sein, und was den Kaiser von Rußland anlangt, so darf angenommen werden, daß er derjenigen Lösung den Vorzug geben würde, durch welche ein deutsch-russischer Krieg vermieden wird. Ja sogar die heutige Zivilregierung Frankreichs, deren Mitglieder in jedem großen französischen Kriege auch dann, wenn derselbe erfolgreich verläuft, ihr politisches Ende erblicken müssen, würde vielleicht keines großen russischen Zuredens bedürfen, um sich anstatt der unsicheren Aussichten eines russisch-französischen Krieges gegen Deutschland und Österreich — mit dem sonst von vollständiger Vereinsamung bedrohten England im Hintergrunde — eine ungefährliche Abfindung

auf Kosten des wieder wie vor hundert Jahren zum Kompensationsobjekt und geographischen Begriff herabgedrückten Italiens gefallen zu lassen.

Der vorstehende Exkurs auf das uns sonst ungewohnte Gebiet der Konjekturalpolitik verfolgt vor allem den Zweck, Ew. die Sicherheit zu geben, daß Sie ganz im Sinne der Regierung Seiner Majestät des Kaisers handeln, wenn Sie an der Hand des Ihnen zu eigener Verfügung stehenden reichhaltigen politischen und geschichtlichen Materials dem Baron Blanc, falls derselbe das Gespenst des italienischen Abfalls vom Dreibund wieder erscheinen läßt, den Beweis führen, daß derjenige italienische Staatsmann, Graf Tornielli oder ein anderer, welcher Italien in diese Bahnen lenkt, damit lediglich die Zerstückelung des Reichs und die Wiederherstellung der weltlichen Macht des Papstes in die Wege leiten wird.

Zum Schluß will ich noch bemerken, daß ich das aus früherer Zeit mir erinnerliche Schlagwort Visconti Venostas: „Independenti sempre, isolati mai“ zu meiner Überraschung in Ew. Bericht wieder auftauchen sah. Ich hätte geglaubt, daß die Schule italienischer Politik, welche sich in jenem Worte verkörperte, durch den Verlust von Tunis tatsächlich ad absurdum geführt worden sei. Sicher bin ich jedenfalls, daß Italien, wenn es sich jener Irrlehre wieder zuwendet, damit jetzt keine besseren Erfahrungen machen wird als vor 14 Jahren.

C. Hohenlohe

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II. auf einer Abschrift:

[1] Sehr richtig

[2] das ist das wahrscheinlichere

[3] richtig

Schlußbemerkung des Kaisers:

Einverstanden

Italien soll nur ruhig auf dem Anstand ausharren wenn auch im Stangenholz der Britische Hirsch schon mit dem Geweih klappert und dann und wann schreit! Nur nicht losdrücken! Er muß auf die Wiese der Bundesgenossenschaft heraustreten und ist er da erst auf dem Freien, dann kann Blanc i[h]m eins aufs Blatt versetzen.

Nr. 2565

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Botschafter in Wien Grafen zu Eulenburg

Konzept von der Hand des Vortragenden Rats Mumm von Schwarzenstein

Nr. 1002 Berlin, den 19. Dezember 1895
[abgegangen am 20. Dezember]

pp. Wir können nur mit Befriedigung wahrnehmen, daß Graf Goluchowski auf Grund unserer Vorstellungen und vielleicht auch einiger eigener Erfahrungen neuesten Datums keine Neigung hat, sich von

England vorschieben zu lassen*. Wir können in Wien immer nur von neuem darauf hinweisen, daß das sicherste Mittel, Englands Beteiligung an der Erledigung schwebender Mittelmeer- und Orientfragen zu verhindern, darin besteht, daß die anderen in gleicher Weise wie England interessierten Kabinette Eifer und Nervosität zeigen. Solange nicht der letzte Schatten der Hoffnung verschwunden ist, daß Englands Interessen doch noch vielleicht ohne England gewahrt werden könnten, wird England sich nicht entschließen, Ernst zu machen, dann aber allerdings, denn für den Ausbreitungstrieb von England einerseits, Rußland und Frankreich andererseits ist die Welt, und ist speziell Asien zu klein. Der Gang der Ereignisse drängt auf den Konflikt hin, weniger unmittelbar wegen europäischer als wegen außereuropäischer, insbesondere asiatischer Fragen, die Reibungsfläche erstreckt sich von Byzanz und Syrien, dem Boden der französischen Kreuzfahrer, bis Port Arthur.

Marschall

Nr. 2566

Der Botschafter in Petersburg Fürst von Radolin an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Entzifferung

Nr. 520 St. Petersburg, den 19. Dezember 1895

Prinz Liechtenstein** teilte mir vertraulich mit, er habe aus Privatbriefen Grund zur Annahme, daß Graf Goluchowski sich überzeugt zu haben scheine, Lord Salisbury hätte zu seinen selbstsüchtigen Zwecken im Orient Österreich ausnutzen und ausbeuten wollen[1]. Auch glaube Graf Goluchowski anscheinend, es wäre doch ganz gut möglich, zu einer engeren Verständigung mit Rußland zu gelangen.

Fürst Lobanow, den ich heute sah, erwähnte mir aus eigener Initiative die gleiche Äußerung des Prinzen Liechtenstein. Der Minister sprach mir auch mit Befriedigung von einer Unterhaltung, die Graf von der Osten-Sacken*** mit Staatsminister Freiherr von Marschall gehabt.

Radolin

Randbemerkung Kaiser Wilhelms II.:
[1] Dahinter kommt er jetzt erst!? Und seit wie lange predigt ihm das mein Botschafter!

* Nämlich in der armenischen Frage. Vgl. Kap. LXI, B, Nr. 2473 und 2475.
** Österreich-ungarischer Botschafter in Petersburg.
*** Russischer Botschafter in Berlin.

Nr. 2567

Der Botschafter in Wien Graf zu Eulenburg an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Ausfertigung

Nr. 284 Wien, den 21. Dezember 1895
Geheim

Graf Deym ist gestern aus London hier eingetroffen. Er brachte Eindrücke mit, welche den Grafen Goluchowski in eine behagliche Stimmung versetzten und ihn zu folgenden Betrachtungen veranlaßten:

„England wird immer für uns eine politische Notwendigkeit bleiben. Nicht so weit, daß wir uns vor seinen Wagen spannen ließen oder pour ses beaux yeux in kriegerische Abenteuer einträten, aber doch so, daß wir z. B. nicht zugeben könnten, daß seine Großmachtstellung in Frage gestellt würde. Wir brauchen England als Anlehnung und müssen deshalb trachten, in möglichst guten Beziehungen zu bleiben. Gegenüber der höchst zweideutigen Politik Rußlands im Orient ist es jetzt sogar für uns notwendig, diesen Zusammenhang zu zeigen. Die Dispositionen Lord Salisburys sind gute. Er hat dieses durch seine Haltung gegenüber Graf Deym bewiesen. Aus allen diesen Gründen ist es daher notwendig, auch unsere öffentliche Sprache danach zu richten. Ich habe mit Ärger den heutigen Leitartikel der „Neuen Freien Presse“ gelesen und werde mit den Leuten ein ernstes Wort reden. Eine derartige Sprache gegen England muß vermieden werden — und ich wäre sehr dankbar, wenn auch in Deutschland zu große Härten in der Presse unterlassen würden[1].“

Daß der Artikel, den ich mich beehre, Euerer Durchlaucht in der Anlage* gehorsamst zu überreichen, nur im Hinblick auf die Ausfälle gegen England den Ärger des Grafen erregte und etwa auch der Hymnus auf die „neue Freundschaft zwischen Deutschland und Rußland“ hierzu eine Veranlassung gab, unterliegt keinem Zweifel.

Steckt wohl bezüglich der Entente zwischen Deutschland und Rußland in Ostasien ein kleiner Stachel in dem Polenherzen, so ist doch der Graf durch die loyale Haltung Deutschlands und die unzweifelhafte Sprache, die wir in allen Schwierigkeiten während seiner Amtstätigkeit hier geführt haben, von solchem Zutrauen zu uns, daß

---

* Der Artikel der „Neuen Freien Presse“ (Nr. 11 252 vom 20. Dezember 1895) erörterte im Hinblick auf die scharf verurteilte Haltung Englands das nicht mehr zu verkennende „Phänomen“ einer gegen England gekehrten deutsch-russisch-französischen Frontstellung. In der wachsenden Befreundung zwischen Deutschland und Rußland, die auch auf das Verhältnis zwischen Deutschland und Frankreich günstig einwirken müsse, sah der Artikel das beste Mittel, die auf Europa noch lastende Spannung zu vermindern. Zu dieser Stelle des Artikels hat Kaiser Wilhelm II. am Rande vermerkt „ja“, und zu dem ganzen Artikel „sehr gut“.

es ihm fern läge, sich über die Feder eines deutsch-russischen Zeitungspolitikers ernstliche Sorgen zu machen.

Von großem Interesse sind die Mitteilungen, die mir der Minister mit der Bitte um Geheimhaltung bezüglich des accord à trois machte. Die günstigere Gestaltung dieser Frage gab wohl in erster Linie den Ausschlag für die vorstehenden freundlichen Absichten bezüglich Englands, welche der Graf zum Ausdruck brachte.

„Nicht ich," sagte er, „habe den accord à trois in England wieder angeregt. Was ich Ihnen sage, kommt von Lord Salisbury. Sie wissen, daß mir der alte accord à trois unbrauchbar und ungenügend erscheint, und daß ich abwarten will, meine Vorschläge zu machen, wenn ich weiß, daß das Terrain in England überhaupt möglich zu bebauen ist. Dieses scheint nun doch bis zu einem gewissen Grade der Fall zu sein. Es ist Ihnen bekannt, daß Lord Salisbury im Jahre 1887 nur seinen Namen für den accord hergab. Jetzt hat er das ganze Ministerium in dieser Frage hinter sich[2] und keinen Anstand genommen, es dem Grafen Deym mitzuteilen. Die Basis der Wahlen, auf der er steht, bedeutet eine gewisse Garantie für die längere Dauer seiner Regierung[3]. Daher glaube ich, daß etwas zu machen sein wird. Auch scheint es mir jetzt eigentlich unzweifelhaft, daß Lord Salisbury sich dem Dreibund anschließen will[4]."

Ich bin den Mitteilungen des Grafen gefolgt, ohne Bemerkungen irgendwelcher politischer Tragweite zu machen. Da er sich denjenigen englischen Anzapfungen, welche sich auf orientalische Fragen heikler Natur bezogen, unzweifelhaft ebenso vorsichtig als energisch gegenüberstellte, habe ich die Hoffnung, daß er sich auch bei den in Aussicht stehenden Abmachungen und Entschließungen nicht in ein Fahrwasser wird drängen lassen, welches uns unbequem werden könnte. Ich habe es jedenfalls nicht an Warnungen fehlen lassen, und pflegt er deshalb jetzt gewöhnlich seine Betrachtungen über englisch-österreichische Beziehungen mit der Bemerkung zu schließen:

„Im übrigen können Sie sicher sein, daß ich mir von England niemals werde das Fell über die Ohren ziehen lassen[5]."

P. Eulenburg

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:

[1] Ein sehr harmloser Herr!

[2] Das bedeutet in England gar wenig, denn auch ein Ministerium kann in einem Tage fallen! Das Parlament muß dahinter stehen!

[3] ?

[4] ! ach du lieber Himmel! woher will er denn das wissen

[5] Das sieht aber verdeibelt danach aus.

Schlußbemerkung des Kaisers:

In Beziehung auf England ist G[oluchowski] ein großer Optimist! Salisbury hat das ganz richtig weg, und lockt ihn mit der Bemerkung das Ministerium hinter

sich zu haben. Das bedeutet nichts! In England ist die „Times“ und das „Parliament“ ausschlaggebend. Solange die beiden nicht wollen oder mitmachen ist Salisburys Versprechen null und nichtig und Oesterreich fällt rein. Deym scheint ein Esel zu sein, der von Salisbury sich enguirlandiren ließ und seinem Minister falsche Hoffnungen erweckte.

Nr. 2568

Der Botschafter in Wien Graf zu Eulenburg an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 281 Wien, den 23. Dezember 1895
Geheim

Graf Goluchowski, dem ich täglich begegne, kommt immer auf die österreichisch-englischen Beziehungen zurück. Er erzählte mir gestern, daß Lord Salisbury in letzter Zeit dreimal nach London gekommen sei, lediglich um Graf Deym zu sehen und anscheinend immer in der Erwartung österreichischer Vorschläge. Dieses Faktum und das Entgegenkommen, das er zeigte, sieht Graf Goluchowski als Symptom dafür an, daß England alle Türen verschlossen fand und jetzt endlich vielleicht zu bindenden Abmachungen getrieben werde.

Auf meine Bemerkung, daß eine Zwangslage Englands Österreich, welches dort Anlehnung wünsche, klar den Weg zeige, wie es sich dort anzulehnen habe, sprach sich der Graf folgendermaßen aus: „Englands Interessen im Mittelmeer und bei den Dardanellen sind größere als diejenigen Österreichs. Es muß deshalb vorangehen, eventuell mit Italien. Österreich steht in zweiter Linie. Deshalb kann ich auch den Punkt Nr. 8 in den Abmachungen von 1887* nicht in jetziger Form brauchen. Englands Stellung und Verpflichtungen als in erster Linie interessierte Macht müssen unzweifelhaft festgelegt werden. Ich werde nach Rückkehr des Grafen Deym auf seinen Posten das Berliner Kabinett genau über meine Schritte in England vorher informieren. Die Haltung Lord Salisburys scheint mir starke Tendenz zu zeigen, nicht nur die Abmachungen von 1887 zu ergänzen, sondern sich dem Dreibund anzuschließen.“

Ich glaube annehmen zu sollen, daß diese Meinungsäußerung des Grafen maßgebend für seine weiteren Beziehungen zu England bleiben wird. Auch halte ich es nicht für ausgeschlossen, daß die englischen Verständigungsversuche in St. Petersburg hierher durchgesickert sind.

Ganz vertraulich melde ich schließlich, daß ich Symptome dafür habe, daß Graf Goluchowski nicht mehr eine russische Okkupation Konstantinopels und der Dardanellen als casus belli betrachten würde, immerhin aber noch als sehr schwer zu lösende Komplikation.

Eulenburg

---

* Siehe Bd. IV, Kap. XXVIII: Entente à trois zwischen Italien, England und Österreich 1887/88. Nr. 940.

Nr. 2569

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Botschafter in Wien Grafen zu Eulenburg

Konzept

Nr. 1021 Berlin, den 23. Dezember 1895

Euerer Exzellenz bin ich dafür dankbar, daß Sie die Aufmerksamkeit auf den Leitartikel der „Neuen Freien Presse“ Nr. 11252* gelenkt haben.

Derselbe war hier übersehen worden. Den Gedanken, daß man es mit einer Redaktionsarbeit zu tun hat, möchte ich von vornherein abweisen. Um dem Ursprunge etwas näher zu kommen, ersuche ich Euer pp., den Grafen Goluchowski zu bitten, daß er die ihm zweifellos zu Gebote stehenden Mittel anwendet, um sich und Sie hierüber zu orientieren. Lehnt der Graf a limine ab oder sagt er Ihnen später, daß die Nachforschungen zu nichts geführt haben, so wird dadurch allerdings die Vermutung in den Vordergrund gerückt, daß der eifrige Herr von Doczy** jene Auslassung mit oder ohne höhere Inspiration ersann, um auf diesem Wege von uns ein Dementi der Behauptung zu erzielen, daß in der Orientfrage „Rußland von dem deutschen und dem französischen Freunde flankiert ist“.

Von vornherein halte ich aber die Vermutung des österreichisch-offiziösen Ursprungs für weniger wahrscheinlich. Die „Neue Freie Presse“ hat mancherlei externe Verbindungen, und ich sehe nicht ohne weiteres ein, welchen Vorteil die Organe des Grafen Goluchowski davon erwarten können, daß sie hervorheben, Deutschland habe sich „auf den Weg der Bismarckschen Staatskunst zurückgefunden, deren Prinzip es war, überall, wo untergeordnete deutsche Interessen in Frage standen, sich den Russen gefällig zu erweisen“.

Richtiger, aber vielleicht dem in dem Artikel vorgesteckten Ziele weniger entsprechend wäre es zu sagen, daß Deutschland sich von jenem Prinzip niemals e n t f e r n t hat. Eben deshalb sind wir nicht geneigt, Feuer zu fangen, solange es sich lediglich um die Dardanellen handelt, denn die sind in der Tat für Deutschland ein „untergeordnetes Interesse“. Erst dann, wenn die Dardanellenfrage Verhältnisse annimmt, welche einen Rückschlag auf die Existenzbedingungen Österreichs in Aussicht stellen, ist die Regierung Seiner Majestät des Kaisers genötigt, der Angelegenheit näher zu treten, weil alsdann Deutschland vor der Möglichkeit steht, in den Konflikt mit hineingezogen zu werden. Es kann nicht wundernehmen, daß Deutschland, dem die Verantwortung für die Folgen mit zufällt, deswegen auch Anspruch darauf macht, gehört zu werden, wenn es sich um die

* Vgl. Nr. 2567, Fußnote.

** Redakteur der „Neuen Freien Presse“.

A n f ä n g e handelt, d. h. um die Entscheidung der Frage, an w e l c h e m Punkte die Lebensinteressen Österreichs berührt werden.

Ich erwähne diesen Punkt heute nur akademisch. Der Augenblick für die praktische Erörterung dieser Frage wird erst dann gekommen sein, wenn Rußland Neigung zeigt, zu seinen Gunsten den status quo in den Meerengen und deren Umgebung zu verändern. Dieser Punkt läßt sich aber heute noch nicht am politischen Horizont erkennen; im Gegenteil war es bisher England, welches sich bestrebt zeigte, am Bestande des Osmanenreiches zu rütteln, während Rußland, nicht aus Uneigennützigkeit, sondern wahrscheinlich, weil es seine Kräfte für Ostasien sparen möchte, gegenwärtig bemüht ist, einer türkischen Katastrophe vorzubeugen.

Bei dem Versuche, uns über Rußlands Absichten aufzuklären, legt jeder sich vielleicht am besten die Frage vor, was er an Stelle des Fürsten Lobanow tun, auf welche Entscheidungspunkte er die russische Politik hinschieben würde. Die Tatsache ist gegeben, daß auf der ganzen Strecke von Skutari bis Korea, wo das aggressive russische Interesse sich an dem Erhaltungs- oder Erwerbstrieb anderer Nationen reibt, England i m m e r als Gegner auftritt. Um England können sich je nach Umständen andere Interessen kristallisieren, diese sind aber nicht dieselben in Korea wie in Konstantinopel. In Ostasien würde England gegenüber dem Vorgehen der franko-russischen Gruppe kaum auf mehr als auf die Unterstützung Japans rechnen können, während in der Dardanellenfrage England, wenn es wirklich Ernst machte, der Unterstützung von Österreich und Italien mit Deutschland als Reserve sicher sein würde. Wenn daher Rußland die Politik so zu schieben sucht, als ob der Konflikt mit England nicht jetzt wegen der Dardanellen, sondern später wegen Ostasiens zum Austrag kommen solle, so kann man das nicht als besondere Unaufrichtigkeit, sondern nur als richtige Erkenntnis der politischen Lage bezeichnen. Wenn dagegen England, wie man das jetzt häufig von kompetenten Seiten behaupten hört, das Axiom glaubhaft zu machen sucht, Rußland werde für England leichter in Ostasien als im Mittelmeer zu bekämpfen sein, so liegt darin ein Beweis für die Unaufrichtigkeit der e n g l i s c h e n Politik, denn an leitender Stelle in England weiß man so gut wie wir, auf welche Verbündete England in Ostasien, und auf welche es im Mittelmeer zu rechnen haben würde. Wenn England gleichwohl den näheren Konflikt im Mittelmeer vermeidet und dem langsamer herankommenden ostasiatischen den Vorzug zu geben behauptet, so heißt das einfach: England hofft, daß im Mittelmeer und auf der Balkanhalbinsel der Kampf o h n e England losgehen, und England sich den e i g e n e n Aderlaß dann ganz sparen könnte.

Diese letztere Hoffnung — darin stimmen alle Anzeichen überein — hatte Lord Salisbury noch vor kurzem. Die Äußerungen der Grafen Goluchowski und Deym, welche Euer pp. in Ihrem Bericht

Nr. 284* wiedergeben, enthalten in ihrer allgemeinen Fassung nichts, was die Hoffnung stärken könnte, daß der englische Premierminister sich jetzt schon von seinen bisherigen Idealen losgesagt hat. Diese Frage ist aber zurzeit noch eine offene, und wir müssen uns des endgültigen Urteils enthalten bis zu dem Augenblick, wo Graf Goluchowski der Ansicht sein wird, etwas Festes und Greifbares erlangt zu haben. Ob unsere Ansichten über das Feste und Greifbare sich mit denen des Grafen Goluchowski stets decken werden, diese Erörterung kann auch füglich einer späteren Phase vorbehalten bleiben. Dagegen muß ich mich schon heute zu der Bemerkung des Grafen Goluchowski äußern, Lord Salisbury scheine sich dem Dreibunde anschließen zu wollen. Wenn hier unter Dreibund derjenige zwischen Deutschland, Österreich und Italien verstanden ist, so bin ich genötigt, bezüglich Deutschlands einen Vorbehalt zu machen, welcher in der Natur dieses Vertrages liegt. Derselbe ist ein defensiver und erhaltender Vertrag, er soll den gegenwärtigen Besitzstand seiner Teilnehmer schützen. Wenn England die Neigung zeigt, als Vierter beizutreten, so würde das — nach Äußerungen zu urteilen, die im Laufe der letzten Jahre von englischen Staatsmännern verschiedener Parteien gemacht worden sind — darauf hinauslaufen, daß der Drei- oder Vierbund für die über den ganzen Erdkreis zerstreuten Besitzungen Englands zu fechten hätte. Graf Goluchowski wird am besten beurteilen können, bis zu welchem Grade patriotischen Schwunges die österreichisch-ungarischen Parlamente im psychologischen Momente würden gebracht werden können. Für die deutsche Regierung aber ist es eine ausgeschlossene Eventualität, die Stimme des Reichstages und die Stimme des Volkes für einen Krieg zu erlangen, welcher bezweckt, zur Verteidigung von Englisch-Indien gegen Rußland und Frankreich mitzuwirken.

Unter den Einwendungen gegen einen solchen Krieg würde diejenige am schwersten zu widerlegen sein, wonach England, wenn es für seinen längst vorhergesehenen Kampf gegen Rußland europäischer Verbündeter zu bedürfen glaubte, sich die letzteren durch eine feste Abmachung wegen der Dardanellenfrage leicht hätte sichern können. Durch eine Abmachung dieser Art mit Österreich und Italien würde England zwar nicht sofort, aber für den schlimmsten Fall sich auch die Kooperation Deutschlands verschafft haben, weil letzteres die Verminderung seiner beiden Verbündeten, solange sie seine Verbündeten sind, niemals würde ruhig ansehen können.

Das bisher Gesagte fasse ich dahin zusammen, daß Deutschland die Abmachungen, welche die ihm befreundeten Mittelmeerstaaten in ihrem Interesse glauben abschließen zu sollen, nicht nur mit seinen besten Wünschen begleitet, sondern sich auch der Rückwirkungen

---

* Siehe Nr. 2567.

bewußt ist, welche aus einer solchen Abmachung am letzten Ende, d. h. dann, wenn Österreich und Italien in wirkliche Schwierigkeiten kommen, für Deutschland nicht nur in Gemäßheit des Dreibundsvertrages, sondern auch in Wahrnehmung der Interessen des europäischen Gleichgewichts erwachsen können. Andererseits aber halten wir die Idee von dem Beitritt Englands zum jetzigen Dreibunde aus den vorstehend entwickelten Gründen für keine praktisch durchführbare und ihre Erörterung deshalb bei der gegenwärtigen politischen Konjunktur für unfruchtbar.

Falls Graf Goluchowski auf diese Frage der Ausdehnung des Dreibunds zurückkommen sollte, wollen Ew. pp. darauf hinweisen, daß der gegenwärtige Streit wegen der Schomburgklinie in Venezuela* kaum geeignet ist, außerhalb Englands Anhänger für den Gedanken einer solidarischen Wahrung des englischen Besitzstandes zu werben.

Marschall

---

* Die Grenzlinie zwischen Englisch Guyana und Venezuela, die schon 1841 von Robert Schomburgk kartographisch festgelegt war, war seither wieder strittig geworden. Mitte Oktober 1894 hatten England und Venezuela die Einsetzung einer Kommission zur Schlichtung ihrer Grenzstreitigkeiten vereinbart. Aber schon am 19. Oktober überreichte England ein Ultimatum wegen Entschädigung für Mißhandlungen englischer Untertanen, das zugleich Bedingungen zur Regelung des Grenzstreits in Guyana aufstellte. Der Streit drohte durch die Einmischung der Vereinigten Staaten große und weittragende Perspektiven anzunehmen. Am 17. Dezember erließ Präsident Cleveland eine Botschaft an den Kongreß, in der er, kraft der Monroe-Lehre eine entscheidende Mitwirkung bei der Regelung der Grenzfragen, selbst auf die Gefahr einer kriegerischen Verwicklung mit England in Anspruch nahm. Vgl. auch Bd. IX, Kap. LIX, Nr. 2368, nebst Fußnote * S. 424.



Anhang

Ein Russisch-Englisches Kondominium in Konstantinopel?



Nr. 2570

Aufzeichnung des Staatssekretärs des Auswärtigen Amtes Freiherrn von Marschall

Eigenhändig

Berlin, den 17. Dezember 1895

Der russische Botschafter erwähnte bei einem Gespräch mit mir, in welchem er über die Unklarheit und Unaufrichtigkeit der englischen Politik klagte, das englische Kabinett habe jüngst in Petersburg die Idee fallen lassen, Konstantinopel zu einem russisch-englischen Kondominium zu machen. Fürst Lobanow habe diese Idee mit Entrüstung zurückgewiesen und ihm — dem Botschafter — einen eingehenden Brief darüber geschrieben, welcher in dem Gedanken gipfle, daß die Politik Rußlands ausschließlich von dem Entschluß, unverbrüchlich an dem Berliner Vertrage festzuhalten, geleitet sei.

Marschall

Nr. 2571

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an den Botschafter in London Grafen von Hatzfeldt

Konzept von der Hand des Vortragenden Rats Mumm von Schwarzenstein

Nr. 1527 Berlin, den 19. Dezember 1895

Ew. wollen aus meiner beifolgenden Aufzeichnung* entnehmen, daß Fürst Lobanow behauptet, England habe versucht, mit Rußland wegen Herstellung eines russisch-englischen Kondominiums in Konstantinopel in Unterhandlungen zu treten, sei jedoch von dem russischen Minister ab- und auf den Berliner Vertrag hingewiesen worden.

Die russische Mitteilung konnte uns nicht überraschen, nachdem wir seit Monaten Zeugen der herumtastenden Politik des englischen Kabinetts gewesen sind. Lord Salisbury verfolgt unentwegt den Zweck, Englands heutige Besitz- und Machtsphäre nicht nur zu erhalten,

---

* Siehe Nr. 2570.

sondern möglichst noch auszudehnen, ohne daß England dadurch in ernstliche Kriegsgefahr kommt. Für Erreichung dieses Zwecks versucht der englische Minister nach- und nebeneinander die verschiedensten Mittel. Ein solches Mittel war der Versuch, die armenischen Wirren als Anlaß zum Konflikt unter den Kontinentalmächten zu verwerten, ein anderer solcher Versuch ist der jetzt vorliegende Kondominatsvorschlag. Lord Salisbury hätte sich Vorschlag und Abweisung ersparen können, wenn er die Tatsache der Erwägung wert gehalten hätte, daß die Meerengen- und überhaupt die türkische Frage nur einer unter mehreren zwischen Rußland und England streitigen Punkten ist. Letztere erstrecken sich von den Dardanellen bis Port Arthur, und zu ihrer Erledigung glaubt Rußland der französischen Unterstützung benötigt zu sein. Daß Fürst Lobanow auf letztere wegen eines so zweifelhaften Geschenks wie das englisch-russische Kondominium über Konstantinopel verzichten sollte, konnte nur ein politischer Optimist für möglich halten. Denn die Geschichte der Kondominia in Ägypten wie in Schleswig-Holstein lehrt, daß dieselben, wenn nicht mit Krieg, so doch mit ernstlicher Verfeindung enden. Außerdem kann Rußland sich, solange die nördliche Einfahrt des Bosporus unbefestigt bleibt, tatsächlich schon heute als Mitbesitzer von Konstantinopel ansehen und hat in dem Sultan jedenfalls einen bequemeren Partner, als England sein würde.

Als einen geschickten politischen Zug kann ich daher jenen Kondominatsvorschlag nicht ansehen, denn er gibt Rußland eine Handhabe, um in Wien und Rom das etwa noch vorhandene Vertrauen auf England als Illusion darzustellen. Da wir nicht dasselbe Interesse wie Rußland haben, Österreich und Italien gegen England mißtrauisch zu machen, so werden wir die russische Mitteilung verschweigen. Daß aber Rußland dieselbe nicht verschweigt, liegt in der Natur der Dinge.

Jeder unbefangene Beobachter englischer Politik konnte von vornherein keine andere Überzeugung haben als die, daß England die Eventualität einer Mitbeteiligung an einem großen Kriege erst zu allerletzt ins Auge fassen werde, nachdem vorher alle Versuche, sei es der Verständigung mit dem Feinde, sei es des Vorschiebens von Freunden, erschöpft worden wären. In der einen wie in der anderen Hinsicht hat England, wie auch Euerer pp. Telegramm Nr. 314 bestätigt, in neuester Zeit seine Erfahrung bereichert, dabei allerdings, wie das auch im Leben einzelner Menschen vorkommt, an Kapital eingebüßt, nämlich an dem Kapital von Vertrauen, welches bis dahin sich auf die Persönlichkeit von Lord Salisbury gründete.

Ich glaube, es wird nützlich sein, wenn Ew. pp. dem englischen Premier von der uns zugekommenen russischen Mitteilung Kenntnis geben mit dem Hinzufügen, daß dieselbe von uns aus nicht weitergegangen ist, da wir vermuten, daß Österreich und Italien in dem englischen Vorschlage einen Widerspruch gegen die Abmachung von

1887 erblicken werden. Allerdings läßt aber die in Ew. pp. Telegramm Nr. 314 erwähnte abweisende Haltung des Wiener Kabinetts den Rückschluß zu, daß man dort bereits von Petersburg aus aufgeklärt und daher England gegenüber auf der Hut ist.

Marschall

Nr. 2572

Kaiser Wilhelm II. an den Reichskanzler Fürsten von Hohenlohe

Reinschrift nach Diktat

Berlin, den 20. Dezember 1895

Beim Frühstück im Hause des Prinzen Wilhelm von Hohenzollern traf ich den Obersten Swaine*. Der Inhalt des politischen Gesprächs war folgender: Der Oberst meinte, im Orient schienen die Angelegenheiten zu einem Stillstande gekommen zu sein, da niemand recht wisse, was zu tun sei. Ich fragte ihn, ob überhaupt noch Armenier übrig seien, für die was zu tun wäre**. Als er mich darauf verwundert ansah, bemerkte ich, daß wohl schon ungefähr 80000 umgebracht wären. Auf den Ausdruck des Erstaunens seinerseits fragte ich ihn, ob denn England immer noch nicht das Gewissen schlage wegen der heillosen Wirtschaft, die es durch sein unqualifizierbares Verhalten in Kleinasien für die Armenier hervorgerufen und über die Unruhe, die es in Europa unter die Mächte gebracht habe? Der Oberst nickte nur mit dem Kopfe hin und her und schien in Verlegenheit. Er gab aber dann unumwunden zu, daß der eigentliche Grund zu den armenischen Wirren unzweifelhaft die Aktion Gladstones unter der Ägide Argylls und Westminsters gewesen sei. Ich meinerseits erkannte an, daß diese letztere ein niederträchtiger Coup des grand old man gewesen sei, um seinen Nachfolger sofort in eine Zwangslage zu bringen, der dann auch in seinen Reden nicht anders gekonnt habe, als diese Gladstonesche Politik vorläufig weiter zu vertreten und zu verfolgen. Nach der energischen Auslegung der Thronrede seinerseits*** und mit dem Erscheinen des englischen Mittelmeergeschwaders vor den Dardanellen seien wir alle auf der ganzen übrigen Welt der festen Überzeugung gewesen, England mache Ernst und werde erforderlichenfalls auch vor der ultima ratio der Kanone nicht zurückschrecken.

---

* Englischer Militärattaché in Berlin.

** Vgl. Bd. XI, Kap. LXIII, Nr. 2579.

*** In der bei der Eröffnung des englischen Parlaments am 13. August verlesenen Thronrede war ein energischer Passus wegen der armenischen Frage enthalten gewesen.

Als daher Italien und Österreich von England zur Kooperation aufgefordert worden seien, und als Dreibundmächte sich meines Einverständnisses vergewisserten, sei ihnen von mir dasselbe erteilt worden, aber nur unter der Bedingung, wenn England seine Pläne offen mitteile, zum Ernstfall überginge und positive Garantien für die dasselbe unterstützenden Mächte gewähre. Das sei jedoch nicht erfolgt. Ganz im Gegenteil. Die Erinnerungen seitens Italiens an die Abmachungen des Jahres 1887, für deren Inkrafttreten die augenblickliche Lage eine geeignete war, seien in London in formeller Weise, aber ganz kühl lediglich anerkannt worden. Ein Fazit sei nicht daraus gezogen worden. Ja noch mehr, kaum seien die italienischen Schiffe in levantinischen Gewässern eingetroffen und die österreichischen im Zusammenziehen gewesen, so habe die bisherige Energie des britischen Auftretens eine auffallende Abschwächung erfahren, welche auch deutlich in der gesamten englischen Presse zutage getreten sei. Mit liebenswürdiger Verbeugung habe England die beiden zur Hülfe eilenden Freunde, die es (den Vortritt lassend nur unterstützen sollten), beiseite tretend in die erste Reihe gelangen lassen. Dies sei bei den Vorschlägen bezüglich der zweiten Stationäre, welche in etwas übereilter Weise, um England zu gefallen und seiner Freunde Ehrlichkeit zu betonen, von Österreich gemacht worden seien, in dem Grade zutage getreten, daß durch dieses Manöver in rebus orientalibus statt England Österreich einen refus von Rußland erhalten habe. Dies habe natürlich in Österreich sehr verschnupft und die Dreibundmächte stutzig gemacht. Als Folge davon rührten dieselben sich jetzt auch nicht mehr, und da England ganz zurückgetreten sei, sei die ganze Angelegenheit zu einer Farce degradiert, wobei die Türken uns andere alle weidlich auslachten. Der Oberst Swaine war tief betroffen und erklärte positiv, daß er die Angelegenheit noch nie in dem Lichte gesehen habe, daß aber ganz bestimmt die englische Regierung die feste Absicht habe, immer loyal zu handeln und stets über ihre Schritte die Mächte zu orientieren; er wisse dies um so sicherer, als er bestimmte briefliche Mitteilungen aus englischen Regierungskreisen habe, daß seine Konversation, welche er mit mir vor zwei Monaten* gehabt hätte, und welche er nach London gemeldet hatte, als ein so wichtiges Dokument angesehen worden sei, daß man sie habe drucken und an alle Mitglieder des Kabinetts verteilen lassen. Diese Meldung habe mit dem Satz geschlossen, daß er inständigst bäte und darauf hinweise, daß es dringend geboten sei, den Wunsch des Deutschen Kaisers wohl zu beherzigen, daß England in der großen Politik im Orient keinen entscheidenden Schritt tun möge, ohne zuvor sämtliche Dreibundmächte darüber informiert zu haben. Er habe diesen Punkt für so eminent wichtig gehalten, daß er denselben Satz in einem Privatbriefe an

* Siehe Bd. XI, Kap. LXIII, Nr. 2579.

Lord Salisbury nochmal wiederholt und dem Premier besonders ans Herz gelegt habe, um allem Mißtrauen und Mißverständnissen ein für allemal vorzubeugen. Das Schriftstück habe einen solchen Eindruck gemacht, daß Goschen ihm noch neulich geschrieben habe „it is the most important document that you have ever sent us from Berlin". Indem ich ihm für diese Mitteilung dankte, erwiderte ich, es schiene mir doch, als ob man die Mahnung in London etwas vergessen habe. Denn es seien mir Nachrichten zugegangen aus Wien und Rom, welche ein gleichzeitiges Vorgehen der englischen Botschafter erkennen ließen, welches zum Zweck habe, diese beiden Staaten zu weiterer Aktivität in der armenischen Frage zu poussieren. Berlin sei dabei unberücksichtigt geblieben. Diese Versuche seien selbstverständlich mit der berechtigten Bemerkung a limine abgewiesen worden, das sei gerade Englands Sache, Vorschläge zu machen, da England die ganze Affäre eingerührt habe. Der Zug unverhohlenen Erstaunens auf des braven Obersten Antlitz zeigte mir, daß er von dieser neuesten Phase noch nichts wußte. Das Erstaunen jedoch wechselte mit unverhohlenem Schrecken, als ich ihm mitteilte, daß England nach Mitteilungen neuesten Datums an Rußland die Offerte eines mit Rußland zu teilenden Kondominiums über Stambul* gemacht habe, natürlich ohne uns anderen vorher etwas davon mitzuteilen. Er rief: „Oh really, these news are most distressing for me. For I hoped that after my last report such surprises would not happen again." Darauf fragte er mich, wie die russische Antwort auf den Vorschlag ausgefallen sei. Ich erwiderte, kategorische Ablehnung. Darauf meinte der Oberst, das wäre doch eigentlich nicht hübsch; warum erkläre denn Rußland nicht rund heraus, es ginge nur einer nach Konstantinopel, und das wäre es selber, dann wüßten wir alle doch, woran wir wären. Hingehen werde es doch einmal und daran könnte man es auf die Dauer nicht hindern, und dann hätte doch endlich diese Frage mal Ruhe. Ich erwiderte darauf, das sei gar nicht Rußlands Sache und träfe auch hier bei dem englischen Vorgehen nicht zu. England habe die Frage angeschnitten, England wolle die Türkei anscheinend aufteilen oder anderweitig verwalten lassen, mit anderen Worten, wolle ein Aufhören des augenblicklichen Zustandes (status quo). Das bedinge einen Bruch oder Auflösung des Berliner Vertrages. Das erstere müßte es auf seine eigene Kappe nehmen und, wenn es Schneid hätte, durch Forcierung der Dardanellen erreichen. Dieses setzte ich als ausgeschlossen voraus. Das zweite, die Auflösung des Berliner Vertrages und damit verbundene Teilungsprojekte der Türkei, könne es nur zustande bringen mit Einwilligung sämtlicher Signatarmächte des Vertrages. Um diese zu erreichen, gehörten formulierte Anträge und Vorschläge. Und um diese wiederum bei den

---

* Vgl. Nr. 2570.

Mächten anzubringen, gehörten überall gleichzeitig offen und ehrlich gemachte Anfragen und Vorbesprechungen (pourparlers).

Résumé — daher sei nicht Rußland an der Reihe, sich zu äußern, denn Rußland wolle ja augenblicklich den status quo gar nicht ändern, sondern England habe das Wort, und müsse dieses Wort nicht mit einer Macht allein hinter dem Rücken der anderen gesprochen werden, sondern mit allen gleichmäßig und offen, wie das unter kontinentalen Mächten Sitte sei. Der Oberst gab dies auch zu. Er kam dann wieder auf das Teilungsprojekt zurück und regte dabei auffallenderweise denselben Gedanken an, den die Kaiserin Friedrich in Rumpenheim* schon ventiliert hatte, ob nicht aus Konstantinopel und Umgegend (inkl. Dardanellen) ein Freistaat unter allgemeiner Garantie gegründet werden könnte mit freier Durchfahrt der Kriegsschiffe für alle Mächte? oder ob man vielleicht den Russen das ganze nördliche europäische Ufer von Konstantinopel mit Gallipoli einräumen solle, dann hätten sie wenigstens die Hälfte der Batterien in der Hand und ungehinderte Durchfahrt? Ich erwiderte, das sei Kombinationspolitik, und da England anscheinend Vorschläge bereit habe, so solle es erst mit denselben mal herauskommen, das übrige würde sich finden. Er ersehe aber hieraus, daß das Verhalten Englands in der letzten Zeit auf diplomatischem Gebiet dergestalt zweideutig und fragwürdig sei, daß ihm keine der europäischen Kontinentalmächte mehr über den Weg traue; daß ferner alle Kontinentalmächte, wie er aus meiner allseitigen Information erkennen könne, vollkommen einig seien, in dieser Frage gemeinsam vorzugehen im Vertrauen auf die Friedensliebe des Deutschen Kaisers, denselben au courant hielten, um seines Einverständnisses sicher zu sein. Daß alle Staaten mehr oder minder aus den eigentümlichen Manövern der englischen Diplomatie (nachdem sie vergeblich bemüht gewesen seien, auf den Grund der englischen Wünsche zu gelangen) den nicht unberechtigten Verdacht geschöpft hätten, England wolle sie untereinander verfeinden und gegeneinander ausspielen. Ich könnte ihm unter vier Augen in aller Freundschaft versichern, daß, falls dieses — was ich aber nicht annehmen wolle — Englands Absicht gewesen sei, es kein Glück damit haben werde, sondern den Kontinent als einen festen Block sich gegenüber finde in dem Bestreben der Erhaltung des europäischen Friedens. Aus alter Freundschaft spräche ich offen mit ihm und müsse ihm bestimmt erklären, daß die Zeiten vorüber seien, wo auf dem Kontinent eine Macht sich fände, die für englische Interessen ins Feuer gehe. Wir hätten alle das Interesse der Selbsterhaltung und des Wohles unserer Völker im Auge. Wünsche England Verbündete oder Helfer, so müsse es von seiner Politik der freien Hand abgehen und den Betreffenden nach kontinentaler Art Garantien oder Verträge geben,

---

* Siehe Nr. 2463.

daß es für die Folgen stehe und vor allen Dingen selbst handele. Ich sei selber ein halber Engländer und wisse ganz genau, daß sie stolz auf ihr Prestige und auf ihre Macht seien und mißmutig über manches bei uns, zumal über unseren wachsenden Handel, über das „made in Germany". Das Prestige sei aber nicht mehr dasselbe wie früher. England habe zu meinem tiefen Kummer seit der letzten radikalen Regierung in allen Teilen der Welt so gekniffen, daß man anfange, daran zu zweifeln, ob es überhaupt noch Fähigkeit und kriegerischen Sinn genug besitze, um seinem Worte Geltung zu verschaffen, denn Prestige werde nur durch schneidige Tätigkeit und Handeln aufrechterhalten, nicht aber durch diplomatisches Finassieren und Ausweichen. Wolle es Neuordnungen im Orient anstreben, welche seine hundertjährige Mittelmeerpolitik ein für allemal außer Kurs setzten, so sei das seine Sache, es dürfe aber nicht diese Schwenkungen heimlich vollziehen und unter dem Deckmantel vorgeschützter Tätigkeit Verbündete heranziehen, welche es dabei reinfallen lassen wollte. Ich bäte ihn daher dringend, in geeigneter Weise dahin zu wirken, daß durch offene und ehrliche Aussprache mit uns allen das Vertrauen in England wiederhergestellt werde, da es ja als große und mächtige Monarchie ein so wichtiger Faktor im europäischen Kultur- und Staatenleben sei und ein Mitwächter über das monarchische Prinzip. Ich endete, indem ich dem Obersten bemerkte, daß unser Gespräch rein privater Natur sei, als unter zwei alten Bekannten geführt, nicht als vom Kaiser zum Militärattaché, und könne er in vertraulicher Weise in London davon Gebrauch machen.

Gleichzeitiges Telegramm an sämtliche Botschaften noch heute.

Wilhelm I. R.

Nr. 2573

Aufzeichnung des Staatssekretärs des Auswärtigen Amtes Freiherrn von Marschall

Eigenhändig

Berlin, den 21. Dezember 1895

Der englische Botschafter teilte mir heute mit, Seine Majestät der Kaiser habe gestern eine längere Unterredung mit Colonel Swaine gehabt und dabei erwähnt, das englische Kabinett habe vor kurzem in Petersburg den Vorschlag gemacht, Konstantinopel zum russisch-englischen Kondominium zu machen. Diese Mitteilung habe ihn erstaunt, da er in Petersburg niemals einen derartigen Auftrag gehabt habe*; ob wir etwa amtlich etwas davon wüßten? Ich entgegnete

* Sir F. Lascelles war vor seiner Berufung nach Berlin Botschafter in Petersburg gewesen.

Sir Frank, daß die Tatsache, daß eine solche Anregung in Petersburg erfolgt sei, nach unseren Informationen nicht bezweifelt werden könne; ob man von einem „Vorschlag“ im eigentlichen Sinne reden könne, sei eine formelle Frage von untergeordneter Bedeutung.

Sir Frank Lascelles hob dann hervor, wie die offenen Aussprachen Seiner Majestät zu Colonel Swaine der englischen Regierung nur erwünscht sein könnten, da sie auf diese Weise von den Intentionen und Auffassungen des Monarchen Kenntnis erhielte, daß er auch wisse, wie freundschaftlich die Gefühle seien, die Seine Majestät für England hege, während andererseits bedauerlicherweise auch ein gewisses Mißtrauen gegen das englische Kabinett hervortrete, welches das letztere nach seiner Überzeugung nicht verdiene.

Ich entgegnete, daß wir der Person Lord Salisburys kein Mißtrauen entgegenbrächten[1], daß aber allerdings die Haltung des Londoner Kabinetts in der armenischen Frage* bis jetzt unser Vertrauen nicht gewonnen habe. Vielleicht rühre dies zum Teil daher, daß Lord Salisbury in der armenischen Frage die Politik Gladstones fortsetze, gegen dessen Intentionen wir stets gerechtes Mißtrauen gehegt hätten. Aber auch in Lord Salisburys gegenwärtiger Politik trete das Bestreben, unsere Alliierten in der Orientfrage zu engagieren, ohne sich seinerseits zu binden, unverkennbar hervor, und dieser Politik könnten wir die Wege nicht ebnen, ohne unsere eigenen Interessen schwer zu verletzen. Schon in dem Augenblick, als das österreichisch-ungarische und das italienische Geschwader sich den türkischen Gewässern genähert, habe man ein Zurückweichen Englands wahrnehmen können; seit jener Zeit versuche das Londoner Kabinett fortwährend das Wiener und das Römer Kabinett zu neuer Initiative in der armenischen Frage zu bewegen, die doch von Rechts wegen England als dem Autor der ganzen Sache zukomme, gleichzeitig weise man jeden Gedanken einer Erweiterung und Vervollständigung des Abkommens vom Jahre 1887 a limine zurück. Ich wolle dem Botschafter ganz offen sagen, daß, wenn diese englischen Bestrebungen in Wien und Rom ohne Erfolg geblieben seien, daran vornehmlich die Ratschläge schuld seien, die w i r unsern Alliierten gegeben; ich glaubte sogar, daß auch in Zukunft solchen englischen Anträgen die Ablehnung gewiß sei. Es sei zweifellos, daß jede auf englisches Betreiben unternommene Initiative Österreich-Ungarns in der orientalischen Frage an dem Widerstand Rußlands scheitern werde. Davon würden die Beziehungen Rußlands und Österreich-Ungarns tangiert und wir in direkte Mitleidenschaft gezogen. Wir könnten nicht dulden, daß Österreich-Ungarn niedergeschlagen oder erheblich geschwächt werde. Jede Verschlechterung der Beziehungen zwischen Österreich und Rußland enthalte für uns den Keim eines großen Krieges nach

---

* Vgl. auch Kap. LXI.

zwei Fronten. Denn der Botschafter werde wohl nicht glauben, daß Frankreich still halte[2], wenn wir nach Osten engagiert seien. Wegen der orientalischen Frage, die uns direkt gar nicht angehe, ein solches Risiko zu laufen, könne niemand uns zumuten, auch wenn noch zehnmal soviel Armenier massakriert würden. Wenn England fortfahre, unsere Alliierten vorzuschieben, ohne selbst irgendeine Verpflichtung einzugehen oder ein amtliches Risiko zu übernehmen, während man gleichzeitig in Petersburg über ein Kondominium Konstantinopels rede, so sei dies keine Politik, die uns Vertrauen einflößen könne, so sehr wir auch geneigt seien, mit England in guten Verhältnissen zu leben[3].

Ich wisse, daß man auch in England uns mißtraue und den Verdacht habe, daß wir zurzeit russische Politik trieben. Der Verdacht sei unbegründet; zwischen uns und Petersburg bestehe nichts, was wir zu verheimlichen hätten. Wir seien nur überzeugt, daß Rußland zurzeit aufrichtig die Erhaltung des Status quo im Orient auf dem Boden der Verträge wünsche und allen Abenteuern und Experimenten abgeneigt sei, während wir die gleiche Überzeugung bezüglich der englischen Politik bis jetzt nicht zu gewinnen vermöchten. Die Art, wie man in London den Sultan behandle, die mehr oder minder offenen Versuche, einen Thronwechsel herbeizuführen, ohne daß man die Gewißheit habe, ob ein besserer Sultan nachkäme, das Auftreten Sir Philip Curries in Konstantinopel usw., all dies seien nicht gerade beruhigende Symptome, und es sei daher erklärlich, daß unsere Politik sich mehr in der russischen als in der englischen Linie bewege. Sollte England ernstlich gesonnen sein, sich mit unsern Alliierten über kommende Eventualitäten auf der Basis völlig paritätischer bindender Verpflichtung zu verständigen, so würden wir dies mit lebhafter Freude begrüßen.

Marschall

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II. auf einer Abschrift:
[1] Richtig
habe ich auch wiederholt an Swaine gesagt
[2] England jedenfalls wird nichts dazu thun
[3] richtig
Schlußbemerkung des Kaisers:
Richtig

Nr. 2574

Der Staatssekretär des Auswärtigen Amtes Freiherr von Marschall an Kaiser Wilhelm II.

Ausfertigung

Berlin, den 23. Dezember 1895

Euerer Kaiserlichen und Königlichen Majestät erlaube ich mir, anbei ein vom englischen Botschafter mir heute übergebenes Telegramm Lord Salisburys an Sir Frank Lascelles ehrfurchtsvoll in Vor-

lage zu bringen. Euere Majestät wollen daraus huldreichst entnehmen, daß die englische Regierung[1] erklärt, ihrerseits niemals eine Erwähnung des Kondominatsgedankens gegenüber Rußland veranlaßt zu haben.

Marschall

Randbemerkung Kaiser Wilhelms II.:

[1] Die Kerls lügen ja ebenso wie die Russen

Schlußbemerkung des Kaisers:

Radolin soll nun aber auf Grund dieser Meldung umgehend Lobanoff stellen! ich lasse mich so nicht weiter behandeln. Entweder Lobanow oder Salisbury, einer hat mich frech belogen und das dulde ich nicht. Ich wünsche telegraphische Antwort

Anlage

Der englische Premierminister Lord Salisbury an den englischen Botschafter in Berlin Sir Frank Lascelles

Telegramm. Unsignierte Abschrift vom englischen Botschafter am 23. Dezember dem Staatssekretär Freiherrn von Marschall mitgeteilt

recd. December 21. 1895.

You may most categorically deny that the idea of a condominium at Constantinople between England and Russia has ever even been mentioned to Russia by Her Majesty's Government.

Nr. 2575

Der Botschafter in Petersburg Fürst von Radolin an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 292 St. Petersburg, den 24. Dezember 1895

Fürst Lobanow sagte mir heute im Lauf eines längeren Gesprächs zu meinem Erstaunen, daß ihm gegenüber England die Idee eines Kondominiums in Cospoli niemals angeregt habe und ihm überhaupt nichts davon bekannt sei[1]. Ich hielt es nicht für angezeigt, der Mitteilung des Grafen von der Osten-Sacken an Euere Exzellenz* Erwähnung zu tun und behandelte die Nachricht als ein mir zu Ohren gekommenes Gerücht.

Der Minister erzählte mir ferner, daß er Herrn von Nelidow ermächtigt habe, sich seinen Kollegen anzuschließen, um auf die rebellischen Armenier in Zeitun** einwirken zu lassen, behufs Ver-

* Vgl. Nr. 2570.

** Vgl. Kap. LXI, Anhang, Nr. 2480, Fußnote *.

ständigung mit den Türken. Die Zeitungsnachrichten über Massakers in Zeitun seien falsch, und die Alarmberichte aus anderen Orten seien tendenziöse Übertreibungen.

Radolin

Randbemerkung Kaiser Wilhelms II.:
[1] Na da hört doch alles auf!

Nr. 2576

Der Botschafter in Wien Graf zu Eulenburg an das Auswärtige Amt

Telegramm. Entzifferung

Nr. 285 Wien, den 26. Dezember 1895

Graf Goluchowski hat von dem englischen Kondominatvorschlag gehört. Er teilt mir streng vertraulich mit, daß Herr von Szögyény durch Sir Frank Lascelles davon erfahren, welcher jedoch das kategorische Dementi von Lord Salisbury zugleich mitteilte.

Graf Goluchowski sagte mir: „Ich halte die Sache kaum für möglich und glaube eher an ein neues Lügengewebe Fürst Lobanows. Er kann aus den neuen armenischen Vorschlägen sich eine solche Anfrage konstruiert haben. Andererseits bekräftigt mich die Geschichte, der wahre Sachverhalt wird wohl niemals erfahren werden, darin, den neuen accord à trois nur so abzuschließen, daß England absolut gefesselt ist“[1].

Ich habe den Minister gern bei dieser Anschauung belassen[2].

Eulenburg

Randbemerkungen Kaiser Wilhelms II.:
[1] Wenn das gelänge?!
[2] gut







